



DE MONSIEUR

DESTOUCHES,

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION,

REVUE, corrigée & augmentée de plusieurs Piéces, & toute semblable à l'Edition de l'Imprimerie Royale, in-4°. 4 vol.

TOME SEPTIEME.



A AMSTERDAM ET A LEIPSICK;
Chez ARKSTÉE & MERKUS.
M. DCC. LXIII.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce ſeptieme Volume.

LE
TRIOMPHE
DE L'AUTOMNE,
PROLOGUE
DE LA FAUSSE AGNÉS,
OU
DU POËTE CAMPAGNARD.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MERCURE.

L'AMOUR.

LA SAISON DU PRINTEMS.

LA SAISON DE L'ÉTÉ.

LA SAISON DE L'AUTOMNE.

LA SAISON DE L'HIVER.

L'OPERA.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

LA COMEDIE ITALIENNE.

Plusieurs AUTEURS D'ÉTÉ, qui ne disent rien.

UN POETE TRAGIQUE, suivi de plusieurs autres.

UN POETE COMIQUE.

TROUPE de Plaisirs, de Ris & de Jeux.

La Scène est à Paris.



PROLOGUE
DE
LA FAUSSE AGNÉS.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, LA SAISON DU PRINTEMS, *coeffée en fleurs*; LA SAISON DE L'ÉTÉ *couronnée d'épis, avec une faucille à la main*; LA SAISON DE L'AUTOMNE *couronnée de pampres, avec un tyrse à la main*; LA SAISON DE L'HIVER *habillée en vieille, & couverte de fourures, ses mains dans un gros manchon.*

MERCURE.

MESDAMES les Saisons, soyez plus pacifiques;
Le grand Dieu Jupiter, instruit de vos débats,
Vient de me commander de descendre ici bas,
Pour redresser vos écarts lunatiques.
Quand ce Dieu forma l'univers,
Pour régner tour-à-tour, il vous fit toutes quatre;

Vo[illegible] qu'à même fin, par des effets divers,
Vous tendissiez t[illegible] jours, sans jamais vous combattre,
Et que l'une après l'autre, en vertu de ses loix,
Vous régnassiez sur la machine ronde
Pendant l'espace de trois mois.
Dans les premiers âges du monde,
Chacune de vous quatre a joui de ses droits,
Avec une équité comparable à la nôtre;
Et nulle n'a tenté d'empiéter sur l'autre.
Le Printems produisoit les feuilles & les fleurs;
L'Eté combloit toujours l'espoir des laboureurs;
L'Automne, de ses fruits, de sa liqueur charmante,
Donnoit éxactement la récolte abondante;
Et l'Hiver, par ses noirs frimats,
Et par son utile froidure,
Faisant reposer la nature,
Des impures vapeurs purgeoit tous les climats.
Par vos dissentions maintenant aveuglées,
Vous êtes toutes déréglées;
Et l'on ne voit plus de Printems,
Que dans quelques fades romans.
La Saison de l'Eté, couverte de nuages,
Est froide, ou féconde en orages;
L'Automne, au grand regret des malheureux humains,
Paroît, depuis deux ans, sans porter de raisins;
Et l'Hiver, faisant l'agréable,
Laisse couler les eaux en pleine liberté,
Et prive les mortels du plaisir délectable
De boire frais pendant l'Eté.
Jupiter, contre vous justement irrité,
Veut que vous rentriez chacune en vos limites
Et qu'avec régularité
Vous observiez les loix qu'il vous avoit prescrites.

LE PRINTEMS.

Je ferai toujours mon plaisir
De régner avec le Zéphir:

(*montrant l'Hiver.*)
Mais cette âpre Saison qui cause nos divorces
S'endort quand je dois agir ;
Et, lorsque je dois revenir,
Se réveille & reprend ses forces :
Ne pouvant résister à ses noirs aquilons,
Je fuis, & je fais place aux deux autres saisons.

L'ÉTÉ.

Quand l'Hiver au Printems a déclaré la guerre ;
Le Printems ne sçauroit me préparer la Terre ;
Et mes vives chaleurs succédant aux frimats,
Causent en l'air mille combats,
D'où naissent, ou d'épais nuages,
Ou des brouillards, ou des orages,
Qui font périr les fruits, détruisent la moisson,
Et laissent peu d'espoir au triste vigneron.

L'AUTOMNE.

Leur apologie est la mienne.
Quand l'Hiver fait languir le Printems & l'Eté ;
Que prétend-on que je devienne ?
Mes deux aimables sœurs font ma fécondité.

MERCURE *à l'Hiver.*

Hé bien, vieille trembleuse, il est tems de répondre ;
Tant de justes griefs ont de quoi te confondre ;
Ils devroient t'accabler de honte & de douleur,
Mais rien ne peut émouvoir ta froideur.

L'HIVER.

Quoique leur caquet vous impose,
Je ne répondrai qu'une chose
A tous leurs frivoles discours.
Si par fois j'étens trop mon cours,
Les mortels seuls en sont la cause ;
Ils me préférent aux beaux jours.

LE PRINTEMS.

Toi, leur belle Saison ?

L'HIVER.

Oui, moi.

L'ÉTÉ.

Seigneur Mercure,
N'êtes-vous pas choqué d'une telle impoſture ?

MERCURE.

(*à l'Hiver.*)
Si je le ſuis ? Sans doute. Oſes-tu devant moi
Faire aux mortels cette injuſtice ?

L'HIVER.

Pour un Dieu ſi ſubtil, vous êtes bien novice.
Autrefois aux mortels j'inſpirois de l'effroi,
Maintenant je fais leur délice.

MERCURE.

Leur délice ! Comment ? Pourquoi ?

L'HIVER.

Au bon vieux tems de l'INNOCENCE,
Chaque mortel étoit berger ou laboureur ;
Et, ſous ſon pauvre toît, tremblant en ma preſence,
Il attendoit avec impatience
Que le Printems adoucît ma rigueur.
Depuis que de ſuperbes villes,
Raſſemblant les humains, leur ont ſervi d'aſyles
Contre la plus âpre froideur,
La Saiſon des frimats eſt pour eux la plus belle :
Les plaiſirs & les Jeux annoncent mon retour,
Et, juſqu'à la ſaiſon nouvelle,
Tout rit à la ville, à la cour.
Je fais ceſſer la guerre & ſes triſtes allarmes.
Je donne tous les jours des ſpectacles nouveaux ;
Et mon tems a bien plus de charmes
Que n'en ont les jours les plus beaux.

L'ÉTÉ.

Oui, par une indulgence outrée,
Pour de foibles mortels livrés à leurs deſirs,
Elle éterniſe ſa durée,
Pour éterniſer leurs plaiſirs.

MERCURE.

Ce déſordre eſt intolérable.
Il faut que tes trois ſœurs rentrent dans tous leurs droits ;

Tel est de Jupiter l'arrêt irrévocable.

L'HIVER.

Hé bien, pour observer ses loix,
Nous ne nous ferons plus la guerre :
Mais, dès que le Printems rajeunira la Terre ;
Si-tôt qu'on sentira les chaleurs de l'Été,
La plûpart des mortels s'enfuyant loin des villes ;
Redeviendront grossiers, farouches, indociles ;
Plus de commerce entr'eux, plus de société.

MERCURE.

Tu les rassembleras aussi-tôt que l'Automne
De son divin nectar aura rempli la tonne.

L'HIVER.

Mon cours sera trop limité,
Pour réparer le mal qu'aura fait mon absence.

MERCURE.

Je vais punir ta vanité,
Et te prouver que ta presence
N'est point nécessaire aux Plaisirs,
Et qu'ils peuvent régner avec les doux Zéphirs.
Oui, tes aimables sœurs que ton orgueil irrite,
Vont avoir, comme toi, tous les Jeux à leur suite ;
Et, fixés par mes soins dans ce fameux séjour,
Ils n'attendront plus ton retour.
Ame de l'univers, Amour, source féconde
Des Plaisirs, des Ris & des Jeux,
Par l'ordre du Maître du monde,
Viens les rassembler en ces lieux ;
Prens soin qu'ils y régnent sans cesse ;
Qu'ils en fassent toujours la gloire & l'ornement ;
Et que chaque Saison, mere de l'allégresse,
Les y presente également.



SCENE II.

MERCURE, LES QUATRE SAISONS, L'AMOUR, LES JEUX, LES RIS ET LES PLAISIRS.

Marche de l'Amour conduisant les Jeux, les Ris, & les Plaisirs.

L'AMOUR *à Mercure.*

Pour obéir à l'ordre de ton pere,
J'améne ma suite ordinaire.

UN PLAISIR *à Mercure.*

Pour nous faire venir, quel tems choisissez-vous ?
Pendant le séjour de l'Automne,
Ce séjour est-il fait pour nous ?
Bacchus & l'aimable Pomone,
De nos plus zèlés partisans,
Peuplent les campagnes fertiles.
Nous fuyons à present les villes,
Et nous allons courir les champs.

MERCURE *l'arrêtant.*

Il faut réformer cet usage.
Par un motif prudent & sage,
Jupiter veut qu'ici vous régniez en tout tems.

UN AUTRE PLAISIR.

Quoi, veut-il nous fixer dans une solitude ?
Attendez que l'Hiver raméne l'Aquilon.

MERCURE.

Les Jeux & les Plaisirs sont de toute saison :
Ce n'est qu'une vieille habitude
Qui les écarte à présent de ces lieux :
Mais, pour fixer les cœurs, ils ont de fortes armes ;
Et les mortels voluptueux
Viendront se rassembler, & trouveront des charmes

Par tout où régneront les Plaisirs & les Jeux.

L'HIVER.

Si vous réussissez, vous serez des miracles.

L'AUTOMNE.

Orgueilleuse Saison, pour t'égaler au moins ;
Je forcerai tous les obstacles.

MERCURE *à l'Automne.*

Pour tenter les mortels, n'épargnez aucuns soins ;
Sur-tout, ranimez les spectacles.
Les humains sont toujours flattés
Par d'agréables nouveautés.

L'HIVER.

C'est à moi qu'elles apartiennent,
C'est par moi qu'elles se soutiennent :
Bien-tôt on les voit se flétrir,
Quand l'une de mes sœurs s'empresse à les offrir ;
Si vous ne voulez pas m'en croire,
Les Spectacles & les Auteurs.
Vont vous dire quelle est celle des quatre sœurs
Qui leur procure plus de profit & de gloire.

MERCURE.

Nous allons voir. Parlons aux Spectacles d'abord ;
Et tâchons d'animer leur zèle :
Puis avec les Auteurs nous ferons notre accord.

L'AMOUR.

Spectacles, paroissez, Mercure vous apelle.



SCÈNE III.

MERCURE, L'AMOUR, LES QUATRE SAISONS, L'OPERA *habille en danſeur, & ayant par-deſſus cet habit une mante & un caſque de héros; d'une main il tient un maſque, & de l'autre un livre de muſique.* LA COMÉDIE FRANÇOISE, *habillée moitié à la Romaine, & moitié à la Comique.* LA COMÉDIE ITALIENNE *vêtue en Arlequine, ayant le maſque ſur le viſage.* L'OPERA *s'avance le premier.*

MERCURE *à l'Amour.*

Quel eſt ce poupin ſi paré,
Qui de blanc & de rouge a plâtré ſon viſage,
Et qui, d'un air délibéré,
Vient offrir à nos yeux un triple perſonnage?

L'AMOUR.

C'eſt l'Opera.

MERCURE *ſoûriant.*

Comme il eſt accoutré!

L'AMOUR.

Son habillement eſt bizarre,
Mais il indique au Spectateur
Les différens Plaiſirs que lui ſeul lui prépare:
Par cet emblême, il ſe déclare
Muſicien, héros, danſeur.

MERCURE.

Voilà bien des métiers qu'à la fois il exerce!
J'aime ſa figure diverſe:
Elle donne au public un Plaiſir ſingulier,
Sans doute?

L'AMOUR.

Elle a ſouvent l'honneur de l'ennuyer.

MERCURE.

En vérité, cela m'étonne !
Je veux l'interroger, af d'en juger mieux.
Quelle douce langueur est peinte dans ses yeux !
(à l'Opéra.)
Pour relever la gloire de l'Automne ;
Veux-tu faire un effort utile & glorieux ?

L'OPERA *chante en héros, & avec feu.*

Pendant l'Automne, justes Dieux !
Quel effort veut-on que je fasse ?
Ah ! Si même en Hiver je parois ennuyeux,
En toute autre saison, j'en atteste les cieux,
Mes auteurs plus froids que la glace,
Ne me font espérer qu'une affreuse disgrace.

MERCURE *se bouchant les oreilles.*

Prenez un tòn moins éclatant.
A quoi bon, s'il vous plaît, me répondre en chantant ?

L'OPERA *chantant d'un ton doucereux.*

La saison de l'Hiver est la saison charmante
Qui fait briller tous mes talens ;
Si-tôt que le rossignol chante,
On n'est plus attentif à mes tendres accens.
J'ai beau chanter les douces chaînes,
Les inquiétudes, les peines,
Et les agréables tourmens
De mes insipides amans
Au retour du Printems ;
On se dégoûte de mes charmes,
De mes craintes, de mes alarmes,
De mes plaisirs,
De mes soupirs,
De mes tendres desirs,
Et du doux & tendre murmure
D'une onde claire & pure.

MERCURE.

Si l'on vous traite ainsi, c'est par bonnes raisons.
Renvoyons à l'Hiver ce diseur de chansons.

L'OPERA *d'un air de mouvement.*

Ah ! Si vous entendiez mes douces chanſonnettes !

MERCURE.

J'ai le cœur affadi de tes tendres ſornettes.
Ou parle comme un autre, ou finis tes diſcours.

L'OPERA *chantant.*

Je ne dis jamais rien, mais je chante toujours.

MERCURE.

On peut aimer un tems ta douce mélodie,
Mais à la continue, elle endort, elle ennuie.
Adieu, tu nous ſerois d'un trop foible ſecours.
Il faut toucher l'eſprit auſſi-bien que l'oreille,
Et la variété les frape & les réveille.

(*L'Opéra danſe un air vif & court, & le finit bruſquement*) *en faiſant la révérence à Mercure, & cinq ou ſix révérences à l'Hiver.*)

L'AMOUR *amenant la Comédie Italienne.*

Venez, c'eſt vous qu'on veut interroger.

MERCURE.

Elle eſt brune, & ſon air me paroît étranger.

(*La Comédie Italienne tourne autour de Mercure, en faiſant pluſieurs lazzi.*)

Finirez-vous bien-tôt vos ſingeries ?

(*Elle redouble ſes lazzi*)

Ouais ! Je ris malgré moi de ſes bouffonneries ;
Elles ont du brillant, de la vivacité,
Mais j'aime en tout la vérité.
L'art m'offre en vain une figure
Que le caprice anime, & non pas la nature :
Le vrai ſeul peut toucher un goût fin, délicat,
Et le bouffon eſt toujours plat;
Mais comme il eſt grande abondance
De partiſans zèlés de ce comique outré,
L'Automne peut ſur vous fonder quelque eſpérance;
Ma brune ; n'avez-vous encor rien préparé ?

LA COMEDIE ITALIENNE.

Signor nò. Chacoun m'abandoune
Pour aller preſſourer le doux fruit de l'Automne ;
Cette ingrate ſaiſou m'accable de çagrin ;

(*Elle pleure à l'Arlequine.*)

Car moi, z'aime l'arzent beaucoup piu ché le vin.
Z'ai beau m'efforcer, z'ai beau dire
Havete voi veduta,
La mia bella perruca?
Ze pleure sous le masque en voulant faire rire;
Et cette saisou qui me berd
Mi fa prêcher dans oun desert.
Vainement z'ai tassé de m'animer pour elle.
Désormais quand z'aurai quelque farce nouvelle,
Ze la garderai pour l'Hiver.

(*Elle danse une Chacone, & témoigne en dansant, par plusieurs lazzi, beaucoup de haine & de mépris à l'Automne, & à ses deux autres sœurs, & beaucoup d'amitié à l'Hiver.*)

L'HIVER *à Mercure.*

Vous voyez si je suis menteuse.

MERCURE.

Hé bien, garde pour toi cette baragouineuse.

(*La Comédie Italienne se retire en se moquant de Mercure.*)

L'AMOUR *presentant la Comédie Françoise.*

Avancez. Celle-ci va parler purement,
Elle est Françoise de naissance.

MERCURE.

Ah! C'est la Comédie! On le voit aisément
A son aimable contenance,
Et par son double habillement.

L'AMOUR.

Cet habillement vous indique
Qu'elle est sérieuse & comique.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Il est vrai: Dans ce double emploi,
Imiter la nature est ma suprême loi:
Tantôt je fais pleurer, & tantôt je fais rire.
Les yeux baignés de pleurs, ou remplis de fureur,
J'inspire tour à tour la pitié, la terreur:
Et bien souvent aussi le sel de ma satyre,

En badinant, inſtruit le ſpectateur,
A qui, ſans fiel & ſans malice,
J'offre dans un miroir le portrait peu flatteur
Et du ridicule & du vice.

MERCURE.

Je connois vos talens, & les eſtime fort.
Ainſi donc obſervez ce que je vous ordonne;
Je veux qu'en faveur de l'Automne
Vous vous donniez un noble eſſor.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Et mon propre intérêt, & le deſir de plaire,
M'engagent à vous ſatisfaire.
Si j'avois quelque nouveauté,
Que l'on pût apeller nouvelle,
Je vous répondrois bien du ſuccès de mon zèle;
Mais où la prendrons-nous? C'eſt la difficulté.

MERCURE.

Apellons vos Auteurs d'Été.

(*Pluſieurs Auteurs ornés de roſes, avec des bouquets à leurs mains, entrent tous enſemble.*)

L'AMOUR *les preſente.*

Les voici tout couverts de roſes.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Ils ont de l'agrément, peu de ſolidité;
Du vif, du brillant ſans beauté;
Beaucoup de mots, & peu de choſes;
Encor leur faut-il le ſecours
De la danſe & du vaudeville,
Qui ſans néceſſité ſe preſente toujours.
Ils amuſent d'abord & la cour & la ville.
Mais le charme ſe rompt au bout de quelques jours.

MERCURE *aux Auteurs d'Été.*

Sortez. Ayons recours aux grands Auteurs tragiques.

SCENE IV.

MERCURE, LES QUATRE SAISONS, L'AMOUR, PLUSIEURS AUTEURS TRAGIQUES *vêtus à l'antique, avec le Cothurne.*

L'AMOUR,

prenant un des Auteurs tragiques.

Je vous en presente un des plus mélancoliques ;
Il a le poignard à la main.

MERCURE

après l'avoir contemplé, regarde les autres.

Les autres ont l'air plus humain,
Et cachent leurs poignards sous leurs habits antiques.
Mais parmi ces graves esprits,
Ne vois-je pas un petit-Maître ?

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Au moins aspiroit-il à l'être,
Mais il s'est égaré dans le vol qu'il a pris,
Son esprit devançoit son âge ;
Trop de louange l'ont gâté;
C'est un beau génie avorté,
Pour s'être crû trop-tôt un personnage.

MERCURE

à l'Auteur que l'Amour lui a presenté.

O vous, que le Public écoute en frémissant,
L'Automne vous demande un des fruits de vos veilles ;
Jupiter ce Dieu tout-puissant
L'éxige aussi de vous ; soyez obéissant.

L'AUTEUR *déclamant sur le ton tragique.*

Moi, je prodiguerois de si rares merveilles ?
J'irois, de mes enfans devenant le bourreau,
Immoler à l'Automne un chef-d'œuvre nouveau ?

Tentez, Seigneur, tentez ces cœurs pusillanimes
Qui n'osent au Théâtre égorger des victimes,
Qui traitent galamment le plus grave sujet,
Et tragiques de nom, ne le sont point d'effet;
Trop heureux si leurs vers aussi mous que leurs ames,
Par des traits énervés font sangloter des femmes.
Pour moi, qui ne connois ni pitié ni terreur,
Je sens que je suis fait pour inspirer l'horreur.

(*à l'Automne.*)

Mais n'attens rien de moi, saison stérile, ingrate;
Que le grand Jupiter tonne, foudroye, éclate,
Ah! Ce n'est qu'à l'Hiver que j'offre mes écrits,
Et je n'ai pour ses sœurs que haine & que mépris.

(*Il sort les deux mains sur ses côtés, faisant une inclination à l'Hiver, & jettant un regard terrible sur l'Automne. Les Acteurs tragiques le suivent, & font la même action.*)

MERCURE.

Va, va, garde tes vers montés sur des échasses;
Tu surprens quelquefois, mais aussi-tôt tu lasses.
Tes galimathias pompeux
Exaltés par les sots, ne sont faits que pour eux.



SCENE V.

MERCURE, LES QUATRE SAISONS, L'AMOUR, UN POETE COMIQUE *qui entre en faisant beaucoup de révérences à la Comédie & à l'Automne ; ensuite il presente un ouvrage à la Comédie Françoise.*

MERCURE *à la Comédie Françoise.*

Quel est ce petit personnage
Qui d'un air humble & doux vous presente un ouvrage ?

LA COMEDIE FRANÇOISE *au Poëte comique.*

C'est mon ancien ami : Soyez le bien venu.
Depuis quand de retour en France ?

LE POETE COMIQUE.

Depuis trois ans. Après une si longue absence,
Comment m'avez-vous reconnu ?

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Je vous ai souhaité ; mais votre indifférence
Me pique un peu, je l'avouerai,
Et d'un si long oubli je suis mal satisfaite.

LE POETE COMIQUE.

Par de bonnes raisons je me justifierai.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Mais où vous cachez-vous, Monsieur l'Anachorette?

LE POETE COMIQUE.

Dans une agréable retraite,
Pays gras, abondant, plein de riches côteaux,
Et des meilleures gens !

MERCURE.

Qu'on nomme ?

LE POETE COMIQUE.

Les Manceaux.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

A vivre en cet éxil quel arrêt vous condamne ?

MERCURE.

Il y fait ſon cours de chicane.

LE POETE COMIQUE.

Non, je hais les procès... Voici la vérité :
Comme l'on ſe moquoit de ma ſimplicité,
Et que je ſouffre trop de peine
Lorſqu'à mes dépens quelqu'un rit,
Je réſide au pays du Maine,
Afin de m'éguiſer l'eſprit.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Vraiment, on s'aperçoit que l'air vous dégourdit.

LE POETE COMIQUE.

Je puis vous en donner une preuve certaine ;
Car j'ai déja mon dit & mon dédit.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Aparemment voici quelque piéce nouvelle,
Que dans cet innocent ſéjour,
Pour nous rapatrier, vous avez miſe au jour ?

LE POETE COMIQUE.

Vous l'avez dit, elle eſt Mancelle,
Et je l'offre à l'Automne avec empreſſement ;
Heureux, ſi le ſuccès peut répondre à mon zèle !

L'AUTOMNE.

Je le ſouhaite infiniment.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Et pour notre gloire commune,
Je vais travailler vivement.

L'AUTOMNE.

Puiſſe la critique importune
En ma faveur vous traiter doucement.

MERCURE.

Je ferai mes efforts pour détourner l'orage.

LE POETE COMIQUE.

La critique fait toujours rage,
On la conjure vainement.

MERCURE.

Quel eſt le titre de la piéce ?

LE POETE COMIQUE.

La fauſſe Agnès.

MERCURE.

Ce titre m'intéreſſe.

LE POETE COMIQUE.

Ou *le Poëte campagnard.*

MERCURE.

Encor mieux.

LE POETE COMIQUE.

Je l'offre un peu tard ;
Mais comme en travaillant ma Muſe ſe fatigue ;
Pour ne rien produire au hazard,
Nous marchons lentement dans les ſentiers de l'art.

MERCURE.

Tant mieux. Nous donnez-vous une piéce d'intrigue ?

LE POETE COMIQUE.

Cette piéce eſt en même-tems,
Pour unir les goûts differens,
Et d'intrigue & de caractére.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

C'eſt le plus ſûr moyen de plaire.

LE POETE COMIQUE.

Cependant je ne ſçai ſi l'ouvrage plaira ;
Car je ſens bien que la matiére
En eſt bizarre & ſinguliére.

MERCURE.

Et c'eſt ce qui la ſoutiendra.
Oui, le Public, quoique ſévére ;
A ce deſſein ſe prêtera.
Plus vous hazarderez pour tâcher de lui plaire,
Plus, touché de ce zèle, il vous excuſera.

LA COMEDIE *au Parterre.*

Nous risquerons l'avanture
Sur la parole de Mercure ;
Mais notre effroi ne cessera,
Quoiqu'elle soit d'un bon augure,
Que lorsque le Public, comme je l'en conjure ;
Hautement la ratifiera.

Fin du Prologue.



LA
FAUSSE AGNÈS,
OU
LE POETE
CAMPAGNARD,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LE BARON DE VIEUXBOIS.

LA BARONNE DE VIEUXBOIS.

ANGÉLIQUE, leur fille aînée.

BABET, leur fille cadette.

LÉANDRE, amant d'Angélique.

M. DESMAZURES, autre amant d'Angélique.

L'OLIVE, valet de Léandre.

LE COMTE DES GUERETS, gentilhomme campagnard.

LA COMTESSE DES GUERETS.

M. LE PRESIDENT.

LA PRESIDENTE, sa femme.

La Scène est en Poitou, dans le Château du Baron.



LA FAUSSE AGNÉS, COMÆDIÆ.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

LE BARON, ANGELIQUE.

LE BARON.

OH ça, ma fille, parlez-moi naturellement : je m'aperçois, depuis quelques jours, que vous êtes triste & rêveuse : sans doute que vous regrettez le séjour de Paris, où vous avez été élevée jusqu'à la mort de votre tante. Je suis charmé, je l'avoue, de l'éducation que feue ma sœur vous y a donnée : mais je crains fort que cela ne soit cause de votre malheur : car enfin vous êtes destinée à vivre à la campagne, & la vie qu'on y méne est bien différente de celle de Paris.

ANGELIQUE.

Hélas!

LE BARON.

Voilà un hélas qui me fait voir que j'ai deviné juste. Tu t'ennuies ici, ma pauvre enfant.

ANGELIQUE.

Non, mon pere, je ne m'y ennuie pas, & ce séjour auroit mille agrémens pour moi, si on m'y laissoit disposer de moi-même; mais, à peine suis-je arrivée, qu'on parle de me marier, & avec qui? avec un provincial. Que dis-je? un provincial; un campagnard, & qui pis est, un campagnard bel esprit. Quelle société pour une fille comme moi, élevée dans le grand monde, & accoutumée au commerce des gens de la cour & de Paris, les plus polis & les plus spirituels!

LE BARON.

Je te le disois bien, ma pauvre fille: l'éducation qu'on t'a donnée te rendra malheureuse. Tu as trop d'esprit & de perfection pour ce païs-ci.

ANGELIQUE.

Et pourquoi voulez-vous donc m'y attacher?

LE BARON.

Moi, je ne veux rien; c'est ma femme qui veut.

ANGELIQUE.

N'êtes-vous pas le maître?

LE BARON.

Oui, corbleu, je le suis.

ANGELIQUE.

Mais ma mere vous engage toujours à être de son avis.

LE BARON.

Je n'ai point honte de l'avouer, c'est une femme d'un mérite prodigieux, d'une raison & d'un jugement au-dessus de son sexe, une femme qui m'aime à l'adoration. Quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous soyions mariés.

ANGELIQUE.

Ah ! s'il m'étoit permis de vous parler naturellement !

LE BARON.

Hé bien, que me dirois-tu ?

ANGELIQUE.

Que ma mere abuſe de votre facilité.

LE BARON.

Et en quoi, s'il vous plaît ?

ANGELIQUE.

En ce qu'elle vous fait rompre un mariage très-avantageux, que ma tante avoit ménagé pour moi à Paris, & vous force à me faire épouſer un perſonnage qui ne me convient en aucune façon.

LE BARON.

Corbleu, madame votre mere a raiſon. Ce Léandre dont vous êtes coeffée, n'eſt point du tout votre fait. Sera-t'il dit qu'un petit gentilhomme qui n'a que trois cens ans de nobleſſe, épouſera la fille du Baron de Vieuxbois, tandis que monſieur des Mazures, le plus bel eſprit du Poitou, s'offre à vous épouſer ? C'eſt une alliance digne de moi, de votre mere, & de vous. Vous ſçavez quelle eſt notre délicateſſe ſur la naiſſance. Il y a quatre cens ans que dans ma famille nous ſommes gueux de pere en fils, pour n'avoir pas voulu nous méſallier; & je refuſerois pour mon gendre le plus riche parti de France, qui ne pourroit pas me prouver que ſes ancêtres ont marché aux premiéres Croiſades ?

ANGELIQUE.

Quel entêtement ! Le mérite ſe meſure-t'il à l'ancienneté des familles ? Pour moi, je penſe bien différemment ; je ne trouve la vraie nobleſſe que dans le cœur & l'eſprit : d'ailleurs, Léandre eſt bon gentilhomme.

LE BARON.

Vous le croyez fort noble parce que vous l'aimez.

ANGELIQUE.

Oui, je l'aime, je ne m'en défens point. Ma tante m'avoit prévenue en sa faveur, & il répondoit parfaitement à l'idée qu'elle m'avoit donnée de lui. Ah! Mon pere, souffrirez-vous qu'on m'arrache à ce que j'aime, pour me sacrifier à ce que je n'aime point?

LE BARON.

Ne te desespére pas, mon enfant; tu verras aujourd'hui monsieur des Mazures, & je te répons qu'il te charmera.

ANGELIQUE.

Et moi, je vous répons qu'il me paroîtra tel qu'il est, c'est-à-dire, le plus suffisant, le plus fat & le plus ridicule de tous les hommes.

LE BARON.

Vraiment, voilà un beau portrait que vous faites de votre futur mari. Eh, qui vous l'a dépeint de la sorte?

ANGELIQUE.

Tous ceux qui le connoissent.

LE BARON.

Et moi, je vous dis qu'il fait l'admiration de la province.

ANGELIQUE.

C'est ce qui fait que je ne l'admirerai point. Si vous sçaviez quelle différence il y a entre les beaux esprits de campagne, & ceux de Paris... mais il n'est point question de cela. Généralement parlant, tout homme qui fait son capital du bel esprit, a souverainement le don de me déplaire; à plus forte raison un provincial entiché de ce ridicule.

LE BARON.

Ouais, Mademoiselle de Vieuxbois, vous êtes bien délicate! Comment faut-il donc qu'un homme soit fait pour vous plaire?

ANGELIQUE.

Comme Léandre. Qu'il soit honnête homme,

qu'il ait vécu dans le monde, & qu'il y ait acquis cette politesse, ces maniéres aisées, nobles & gracieuses qui ne tiennent rien de la sotte présomption, du ridicule, & de l'affectation de la plûpart des gens de province.

LE BARON.

Ah ! Si votre mere vous entendoit raisonner de la sorte...

ANGELIQUE.

Aidez-moi à la désabuser de monsieur des Mazures. Je me jette à vos genoux pour obtenir cette grace, & je me flatte que vous ne me la refuserez pas.

LE BARON.

Je vous aime, ma fille, & je ferai de mon mieux pour que l'on ne force point vos inclinations.

ANGELIQUE.

Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre.

LE BARON.

Mais je ne le connois que de réputation. S'il étoit ici, je soutiendrois mieux sa cause.

ANGELIQUE.

Hé bien, promettez-moi de prendre son parti, & je vous promets qu'il vous apuyera bien-tôt lui-même.

LE BARON.

Comment cela se peut-il, s'il est à Paris ?

ANGELIQUE.

Il n'est pas si loin de nous que vous le croyez. Mais je ne puis vous en dire davantage à present ; voici ma mere.

SCENE II.

LE BARON, LA BARONNE, ANGELIQUE.

LA BARONNE *tenant une lettre à la main.*

AH, ma fille, que vous allez être heureuse! Monsieur des Mazures sera ici dans un moment: préparez vous à le recevoir comme un homme que nous destinons à l'honneur de vous épouser: il me prévient sur son arrivée, par une lettre en vers que je trouve admirable. Tenez, Mademoiselle, lisez-nous cette lettre, & aprenez-la par cœur. Vous, Monsieur le Baron, écoutez de toutes vos oreilles.

ANGELIQUE.

Pour vous voir au plutôt, cousine incomparable,
J'accours & par monts, & par vaux...

LA BARONNE.

C'est de moi qu'il parle, au moins.

ANGELIQUE.

Je le vois bien, Madame.

LA BARONNE.

Cousine incomparable! En vérité, ce garçon-là écrit bien!

ANGELIQUE *lit.*

Pour vous voir au plutôt, cousine incomparable,
J'accours & par monts, & par vaux,
Brûlant d'être aux genoux du soleil adorable,
Dont la possession guérira tous mes maux.

(*faisant la révérence.*)

Est-ce vous aussi, Madame, qui êtes son soleil?

LA BARONNE.

Non, Mademoiselle, cet article-là vous regarde.

ANGELIQUE.

Et de quels maux votre cousin veut-il que je le guérisse?

LA BARONNE.

Cela est bien difficile à deviner ! Ses maux sont l'absence, l'impatience, les inquiétudes, les peines, les tourmens de l'amour. N'est-il pas vrai, Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Cela s'entend, m'amour.

ANGELIQUE.

Comment puis-je lui causer tous ces maux, puisqu'il ne m'a jamais vue ?

LA BARONNE.

Quelle absurdité pour une fille d'esprit ! Sur le recit que nous lui avons fait, il s'est formé de vous une idée charmante : cette idée le presse, l'agite, le met tout en feu; &, quand une personne est toute en feu, vous m'avouerez qu'elle n'est pas à son aise. Je sçai ce que c'est que ces états-là ; (*regardant tendrement le Baron*) j'y ai passé, mon cher Baron.

LE BARON *l'embrassant.*

Et moi aussi, mon aimable Baronne.

LA BARONNE *à Angélique.*

Continuez.

ANGELIQUE *lit.*

L'amour jour & nuit me lutine,
Et m'a tout criblé de ses traits ;
Mais l'épouse qu'on me destine
Va me mettre à couvert de sa main assassine ;
Sous le retranchement de ses divins attraits.

LA BARONNE.

Cet endroit-ci n'est pas clair, mais c'est ce qui en fait la beauté.

LE BARON.

Assurément. Quand je lis quelque chose, & que je ne l'entens pas, je suis toujours dans l'admiration.

LA BARONNE *à Angélique.*

Achevez.

ANGELIQUE.

Difpenfez-m'en, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Achevez, vous dis-je. Il femble que vous ayez perdu le goût des bonnes chofes.

ANGELIQUE *lit.*

La charmante Angélique eft fi fpirituelle,
Qu'on eft charmé, dit-on, de tout ce qu'elle dit :
Ainfi, puifque l'hymen va m'unir avec elle,
J'époufe non un corps, mais j'époufe un efprit.

LA BARONNE.

En vérité, voilà une pointe admirable ; & je n'ai rien lû de plus fin dans le Mercure galant.

LE BARON.

Oh, cela eft divin, cela eft divin !

LA BARONNE.

Je voudrois bien fçavoir fi vos beaux efprits de Paris font capables de produire d'auffi jolies chofes?

ANGELIQUE.

Non, en vérité, Madame ; ils ont le goût trop fimple pour raffiner de la forte.

LA BARONNE.

Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de fi beaux vers, doit trouver bien-tôt le chemin de votre cœur.

ANGELIQUE.

Je vous jure qu'il n'en aprochera pas, s'il n'a point d'autre mérite que celui là.

LA BARONNE.

Il me paroît que l'air de Paris vous a donné bien de la fuffifance.

ANGELIQUE.

Non, Madame ; mais il m'a formé le goût.

LA BARONNE.

Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de province ?

ANGELIQUE.

A Dieu ne plaife : mais vous êtes fi prévenus

pour monſieur des Mazures, qu'il ſe peut que vous y trouviez des perfections qu'il n'a point.

LA BARONNE.

Je défie Paris & la cour de produire un cavalier plus accompli ; vous allez en juger par vous-même. La plus grande preuve que je puiſſe vous donner de ſon eſprit, c'eſt qu'il ne vous épouſe que parce qu'il vous en croit infiniment.

ANGELIQUE.

Il ſera bien-tôt détrompé de la bonne opinion qu'il a de moi.

LA BARONNE.

Ah ! Voilà un petit trait de modeſtie qui me réconcilie avec vous. Monſieur le Baron, avez-vous donné ordre à votre notaire de dreſſer les articles du contrat ?

LE BARON.

Pas encore, Madame la Baronne, il n'y a rien qui preſſe.

LA BARONNE.

Il n'y a rien qui preſſe, Monſieur le Baron ? Ne ſommes-nous pas convenus que nous ſignerions ce ſoir, & que nous ferions la nôce tout de ſuite ?

LE BARON.

Cela eſt vrai, mais Angélique ne me paroît pas ſi preſſée que nous : donnons-lui le tems de connoître monſieur des Mazures, de lui rendre juſtice, & de prendre du goût pour lui.

LA BARONNE.

Eſt-ce là votre avis, mon cœur ?

LE BARON.

Oui, m'amour, & je vous prie que ce ſoit auſſi le vôtre.

LA BARONNE.

Hélas ! Volontiers, ſi cela vous fait plaiſir... Mais... (*en lui faiſant des minauderies*,) ſi vous vouliez bien ne me pas donner ce chagrin-là... je vous aurois tant d'obligation !

LE BARON.

Eh, quel chagrin cela peut-il vous causer ?

LA BARONNE *en pleurant.*

Quel chagrin ? Cruel que vous êtes ! Si le mariage ne se conclut pas ce soir, vous m'enterrerez demain matin.

LE BARON.

Ah ! Je ne sçavois pas cela. Corbleu, il ne sera pas dit qu'une femme soit morte pour avoir eu trop de complaisance pour son mari. Je suis votre maître ; mais je ne suis pas votre tyran. Je vous confie tous mes droits ; ordonnez, ma chére Baronne ; ordonnez, & faites bien valoir mon autorité.

ANGELIQUE *à part.*

Ah, mon pauvre pere, que vous êtes dupe !

SCENE III.

LA BARONNE, ANGELIQUE.

LA BARONNE *s'essuyant les yeux.*

OH ça, Mademoiselle, vous voyez qu'on n'apelle point ici de mes volontés, & que dès que je me suis mis quelque chose en tête, il faut que cela passe : ainsi, point de raisonnement, & songez à m'obéir.

ANGELIQUE.

Je me flatte que mon pere ne souffrira point qu'on me mette au désespoir.

LA BARONNE.

Votre pere ne souffrira point ? Vraiment, voilà de jolies expressions ; votre pere ne souffrira point : aprenez qu'il souffre tout ce qui me fait plaisir. Vous êtes une jolie mignonne, de vouloir que je me gouverne par l'autorité de votre pere : & où avez-vous pris cela, je vous prie ? Est-ce que les femmes de

Paris & de la cour sont si respectueusement soumises aux volontés de leurs maris ?

ANGELIQUE.

Ce n'est pas la mode, je l'avoue ; & la plûpart des femmes ont secoué le joug : mais, du moins, si elles aspirent à l'indépendance, c'est à découvert, & elles ne se servent point des aparences d'une soumission respectueuse, pour usurper adroitement un pouvoir sans bornes. Vous prenez mon pere par son foible ; & je vois qu'il est de ceux que l'on gouverne despotiquement, pourvu qu'on ait l'art de leur faire croire qu'ils ne sont pas gouvernés.

LA BARONNE.

Vos réfléxions sont profondes ; mais j'ai mauvaise opinion des filles qui ont l'esprit si prématuré : & je crois que ce n'est pas sans raison que je me dépêche de vous marier.

ANGELIQUE.

Je ne serois point fâchée d'être pourvue, si vous daigniez me consulter sur la maniére de me pourvoir. Je vois que mon sort dépend de vous ; mais, Madame, n'usez pas durement du pouvoir qu'on vous donne sur moi : songez que vous êtes ma mere, & que la tendresse que j'ai lieu d'attendre de vous, doit vous inspirer la bonté d'entrer un peu dans mes sentimens.

LA BARONNE.

Et le respect doit vous faire céder aux miens.

ANGELIQUE.

Je ne m'en éloignerai jamais, que dans l'occasion dont il s'agit.

LA BARONNE.

C'est dans celle-ci précisément, que j'éxige de vous une parfaite obéissance.

ANGELIQUE.

Vous mourrez, dites-vous, si je n'épouse ce soir monsieur des Mazures ; & moi, je mourrai si je l'épouse.

LA BARONNE.

Eh non, non, vous n'en mourrez pas.

ANGELIQUE.

Je le hais mortellement.

LA BARONNE.

Vous ne l'avez jamais vu.

ANGELIQUE.

Cela n'empêche pas que je ne le connoiſſe.

LA BARONNE.

Les vers que vous venez de lire, ſuffiſent pour vous prévenir en ſa faveur.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon, Madame, ſi je vous dis qu'ils ſont un effet tout contraire.

LA BARONNE.

Et moi je veux que vous les trouviez excellens.

ANGELIQUE.

Très-volontiers, pourvu que je n'en épouſe point l'auteur.

LA BARONNE.

Et vous l'épouſerez, & dès ce ſoir, en dépit de vous & de votre pere, car je vois que vous l'avez gagné; mais ne comptez point ſur lui, je vous en avertis: quoiqu'il m'échape quelquefois, il en revient toujours à ce que je veux. Quel bruit eſt-ce que j'entens? C'eſt le jardinier qui querelle ſon valet, aparemment.

SCENE IV.

LA BARONNE, ANGELIQUE, LEANDRE & L'OLIVE *déguiſés en payſans.*

L'OLIVE *à Léandre.*

OH, oh, Monſieur le pareſſeux, vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras

croises, & vous donner du bon tems :

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il, Maître Pierre ?

L'OLIVE.

De ce coquin-là, qu'il n'y a pas moyen de faire travailler.

LEANDRE.

Eh morgué doucement, Maître Pierre.

LA BARONNE.

Laisse-le en repos, j'ai quelques ordres à te donner. Il faut...

L'OLIVE.

Un petit moment. Tu prétens donc, maître ivrogne, manger le pain des honnêtes gens, sans le gagner ?

LEANDRE.

Acourez, Maître Pierre, vous êtes un brutal, sauf correction, mais je le suis aussi quand je m'y boute.

L'OLIVE.

Je suis un brutal, Monsieur le marousle ! Si ce n'étoit le respect que j'ai pour Madame...

ANGELIQUE.

En vérité, Maître Pierre, il me semble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là.

L'OLIVE.

Avec votre parmission, Mademoiselle, ce ne sont pas là vos affaires. Je n'ai à répondre qu'à Madame : Alle est la maîtresse, & il n'y a parsonne ici qui ose dire le contraire.

LA BARONNE.

Tu as raison : mais écoute les ordres que je veux te donner. Ne manque pas...

L'OLIVE *à Léandre.*

Ah ! Je suis donc un brutal ! As-tu bêché ce grand quarré du jardin où je veux planter des choux ? As-tu arrosé mes laitues ? As-tu nétoyé les allées du parterre ?

LEANDRE.

Pas encore, mais morgué...

L'OLIVE.

Mais morgué, tatigué, ventregué, tu n'es qu'un ſot, entens-tu, Nicolas ? Un fainéant, un ſac à vin, un...

ANGELIQUE.

Le pauvre garçon me fait pitié. Ne ſouffrez pas, Madame, que Maître Pierre le traite ſi durement.

LA BARONNE *à l'Olive.*

Ecoute, mon ami, en un mot comme en cent, je veux que perſonne ne gronde céans, ſi ce n'eſt moi.

L'OLIVE.

Morgué, Madame, ſi vous ne voulez pas que je gronde, baillez-moi donc mon congé.

LA BARONNE.

Hé bien, tu gronderas tantôt ; mais à preſent je veux que tu m'écoutes. N'eſt-ce pas toi qui m'as donné ce garçon-là ?

L'OLIVE.

Ça eſt vrai.

LA BARONNE.

Ne m'as-tu pas dit que c'étoit un bon enfant ?

L'OLIVE.

J'en demeure d'accord.

LA BARONNE.

Que tu le connoiſſois, & que tu répondois de lui comme de toi-même ?

L'OLIVE.

Je n'en diſconviens pas : je lui ai baillé ma protection.

LA BARONNE.

Cependant tu l'accables d'injures, & tu veux me donner mauvaiſe opinion de lui preſentement.

L'OLIVE.

Morgué, c'eſt qu'il veut ſe mêler de jaſer, au lieu de faire ſa beſogne.

LA BARONNE.

De jaser ! Et sur quoi ?

L'OLIVE.

Sur vous, sur Monsieur le Baron, sur Mademoiselle Angélique.

LA BARONNE.

Ah ! ah ! Ceci n'est pas mauvais ! Et que dit-il de nous ?

L'OLIVE.

On le prendroit pour un innocent ; mais, morgué, ne vous y fiez pas. C'est un songe-creux, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Mais encore, que dit-il de Monsieur le Baron ?

L'OLIVE.

Il dit...

LEANDRE.

Ne l'écoutez pas, Madame, je vous prie.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi : je suis bien aise de sçavoir vos pensées, Monsieur Nicolas. Hé bien ?

L'OLIVE.

Hé bien, Madame, quand Monsieur le Baron vous ordonne quelque chose, sçavez-vous bien ce que dit Nicolas ?

LA BARONNE.

Quoi ?

L'OLIVE.

Morgué, ce dit-il, ça mérite confirmation.

LA BARONNE.

Comment, confirmation ? Qu'est-ce que cela signifie ?

L'OLIVE.

Ça signifie qu'il se moque des ordres de Monsieur, & qu'il ne veut jamais les suivre, qu'après que vous les avez confirmés.

LA BARONNE.

Mais, vraiment, cela n'est point sot.

L'OLIVE.

Ensuite il se met à parler de vous ; & il n'y a pas moyen de le faire finir.

LA BARONNE.

A parlé de moi ? Et quels sont ses discours ?

L'OLIVE.

Par la ventreguoi, ce dit-il, la brave femme que steMadame la Baronne ! Alle a pus d'esprit dans son petit doigt, que Monsieur le Baron dans tout son corps. Morgué, qu'alle a bon air ! Qu'alle a bonne méne ! Que je sis aise quand je la vois !

LA BARONNE.

Ce pauvre Nicolas ! Sa physionomie m'a plû d'abord !

LEANDRE.

Grand marci, Madame.

LA BARONNE *à Angélique.*

Il n'est pas mal bâti, ce garçon-là.

ANGELIQUE.

Non, vraiment, Madame.

LEANDRE *en faisant des révérences niaises.*

Ah ! Vous vous moquez..

LA BARONNE.

Il a les yeux vifs, & le regard touchant.

ANGELIQUE.

Oui, je m'en aperçois.

LEANDRE *tournant son chapeau.*

Oh, pour ce qui est d'en cas de ça...

LA BARONNE.

Hé, que pense-t'il de ma fille ?

L'OLIVE.

Oh, dispensez-moi de le dire en presence de Mademoiselle.

LA BARONNE.

Non, non, je veux sçavoir à fond tous ses sentimens. Cela me divertit.

L'OLIVE.

Hé bien, Madame, puisqu'il faut vous déclarer

tout, Mademoiselle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGELIQUE *en soûriant.*

Je suis fort malheureuse, Monsieur Nicolas.

LEANDRE *cachant son visage avec son chapeau.*

Oh ! Pardonnez-moi, Mademoiselle.

L'OLIVE.

Il dit, Madame, qu'elle a l'air d'être votre mere, & que vous avez l'air d'être sa fille.

ANGELIQUE.

Il a raison.

LEANDRE.

Ça vous plaît à dire.

L'OLIVE.

Et qu'il aimeroit mieux épouser vingt femmes comme vous, l'une après l'autre, que deux filles comme Mademoiselle.

LA BARONNE.

Cela est réjouissant. Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire à ma santé.

LEANDRE.

Oh, Madame !

LA BARONNE.

Prens, te dis-je. Maître Pierre, je vous défens de maltraiter ce garçon-là, ni d'effets, ni de paroles.

L'OLIVE.

Cela suffit.

LA BARONNE.

Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui, qu'on le nourrisse bien, qu'on le laisse dormir tant qu'il voudra, & qu'on n'épuise point ses forces par un travail excessif. (*à Angélique.*) Je vois que vous lui voulez du mal de ce qu'il me trouve plus aimable que vous. A propos, il faut que j'aille donner mes ordres pour le dîner. Je prétens qu'il soit magnifique, & digne de la compagnie qui nous vient. Retournez à votre jardin, mes enfans. Un petit mot, Nicolas : Je vous

ordonne de m'aporter un bouquet tous les matins ; n'y manquez pas, je vous en avertis.

LEANDRE.

Oh ! Je n'ai garde.

SCENE V.

ANGELIQUE, LEANDRE, L'OLIVE.

Dès que la Baronne est sortie, ils se mettent tous trois à rire, en regardant si on ne les écoute point.

L'OLIVE.

HÉ bien, qu'en dites-vous, Mademoiselle ? Ne jouons-nous pas bien nos rôles ?

ANGELIQUE.

A ravir ; & vous m'avez extrêmement divertie l'un & l'autre. Il n'y a qu'une chose qui m'a choquée, c'est que tu traite ton maître trop rudement.

L'OLIVE.

C'est pour mieux cacher notre jeu. D'ailleurs, je vous avoue que je ne suis pas fâché de prendre un peu ma revanche. Quel plaisir pour un valet-de-chambre, d'apeller impunément son maître, maroufle, ivrogne, coquin, paresseux ! Je rens aujourd'hui à Monsieur, les belles épithétes dont il m'honore tous les jours.

LEANDRE *riant.*

Mon tems reviendra, laisse-moi faire. Mais suprimons les discours inutiles. Laissez-moi jouir, belle Angélique, de la liberté qui me reste encore de baiser cette main qu'on veut me ravir.

ANGELIQUE.

N'oubliez pas, au moins, de porter tous les matins un bouquet à ma mere.

L'OLIVE.

Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

ANGELIQUE.

Tout de bon, Léandre, n'êtes-vous pas flatté de cette commission ?

LEANDRE.

En vérité, je vous admire. Comment pouvez-vous être assez tranquille, pour me plaisanter dans l'état où nous nous trouvons ? Songez-vous que mon rival est sur le point d'arriver ?

ANGELIQUE.

Et de m'épouser, qui pis est ; le danger est encore plus pressant que vous ne croyez. Ma mere veut qu'on signe aujourd'hui le contrat, & que la noce se fasse immédiatement après.

LEANDRE.

Et c'est en riant que vous m'annoncez cette nouvelle ? Ah, cruelle ! Pourriez-vous consentir à ma perte ? Ce sera donc en vain que je vous aurai suivie secrétement depuis Paris jusqu'ici ; que nous nous y serons introduits l'Olive & moi ; lui en qualité de jardinier, moi comme son valet ; & qu'à la faveur de son déguisement, je me serai conservé le bonheur de vous voir ? Une intrigue aussi bien imaginée, si heureusement conduite, n'aura d'autre succès que celui de me rendre spectateur du triomphe de mon rival, & de me réduire au dernier désespoir, tandis que vous vous livrerez tranquillement à l'indigne époux que l'on vous destine ? C'est donc là la récompense de ma fidélité ? Ce sont donc là les fruits de la foi que nous nous sommes donnée ?

ANGELIQUE.

Ah, vous voila monté sur le ton tragique ! Il vous sied fort bien, Léandre, & vous déclamez à merveille ; mais je n'aime point ce ton là. Rentrons dans le naturel. Le péril est pressant, je l'avoue ; cependant il n'est pas inévitable. Léandre,

je vous aime plus que jamais ; & je vous jure sans emphase & sans exclamation, que je n'aimerai & n'épouserai jamais que vous. Voilà le premier point de mon discours.

L'OLIVE.

Venons au second.

ANGELIQUE.

Monsieur des Mazures arrive aujourd'hui pour m'épouser ; & moi, j'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

L'OLIVE.

Primo ?

ANGELIQUE.

De le dégoûter de ma personne, & de le forcer à rompre ses engagemens.

L'OLIVE.

Fort bien. Secundo ?

ANGELIQUE.

De me sauver d'ici par la petite porte du jardin dont j'ai la clef, & de m'aller jetter dans un couvent, si le premier expédient ne réussit pas.

LEANDRE.

Hé ! Comment pourriez-vous réussir à dégoûter de vous mon rival ? Cela est impossible ; vous êtes trop parfaite.

ANGELIQUE.

Ne vous aveuglez point, & laissez-moi faire ; mais il faut que de votre côté vous travailliez adroitement à faire revenir ma mere de ses préjugés pour lui.

L'OLIVE.

Nous avons déja concerté différens moyens pour cela.

ANGELIQUE.

Je connois à fond le personnage qu'on me destine. C'est un provincial très-fat, qui a la folie de se croire le plus grand génie de l'univers, & qui s'est mis en tête qu'une fille n'a de mérite, qu'autant

qu'elle a de ſcience & d'eſprit. Il compte en même-tems de trouver en moi un prodige d'eſprit & de ſcience, ſelon l'idée que mon pere & ma mere lui ont donnée de ma perſonne; & c'eſt ſur ce pied-là qu'il me recherche.

L' O L I V E.

Je commence à entrevoir votre deſſein.

A N G E L I Q U E.

Mon deſſein eſt d'avoir au plutôt quelques converſations particuliéres avec lui, & d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance & de bêtiſe, qu'il ne puiſſe pas me ſouffrir. En un mot, je vais faire l'Agnès. Et, comme ſon ſyſtême eſt préciſément le contraire d'Arnolphe, ne doutez point qu'il ne me trouve la plus mauſſade créature du monde.

L E A N D R E.

Rien n'eſt mieux imaginé. D'ailleurs, il ne ſera pas édifié des diſcours que nous lui tiendrons l'Olive & moi; & nous nous promettons...

A N G E L I Q U E.

Paix. Voici ma petite ſœur.

S C E N E V I.

ANGELIQUE, LEANDRE, L'OLIVE, BABET.

B A B E T.

MA ſœur, ma ſœur, je viens vous faire mon compliment.

A N G E L I Q U E.

Et ſur quoi?

B A B E T.

Sur l'arrivée de votre prétendu.

A N G E L I Q U E.

Monſieur des Mazures eſt ici?

BABET.

Je viens de le voir.

ANGELIQUE.

Que je ſuis malheureuſe !

BABET.

Que vous êtes heureuſe au contraire ! Vous allez être mariée. En vérité, les ainées ont un beau privilége, de paſſer comme cela devant leurs cadettes. Ah ! C'eſt toi, Maître Pierre ! Bon jour, bon jour, Nicolas.

LEANDRE.

Mademoiſelle Babet, votre ſerviteur ! Que vous êtes jolie !

BABET.

Vraiment oui, je le ſuis, je le ſçai bien ; c'eſt ce qu'on me diſoit tous les jours à Paris, quand nous y demeurions ma ſœur & moi. Mais ici, il n'y a perſonne que toi qui me le diſe.

ANGELIQUE *à Léandre.*

Si vous la faites jaſer, en voilà pour juſqu'à ce ſoir.

BABET.

Laiſſez-nous dire, & allez voir votre prétendu qui vous attend avec impatience.

ANGELIQUE.

Enfin, le voilà donc arrivé ?

BABET.

Et très-arrivé, je vous jure. Je l'ai vû deſcendre de carroſſe. Ah, le beau carroſſe ! Je croi que c'eſt un fiacre de rencontre qu'il a acheté à Paris. Les glaces en ſont vîtrées à petits carreaux, comme les fenêtres de ma chambre.

L'OLIVE.

Cela eſt d'un goût tout nouveau.

BABET.

Ses trois chevaux ſont encore plus étonnans que ſon carroſſe.

ANGELIQUE.
Comment ? Il eſt venu à trois chevaux ?
BABET.
Oui, en arbalête. Celui qui fait la pointe eſt noir, borgne & boiteux.
LEANDRE.
Fort bien.
BABET.
Le ſecond eſt gris-pommelé, le troiſiéme eſt de toutes couleurs, & plus haut d'un pied que les deux autres ; & ſi maigre, ſi maigre, que les os lui percent la peau.
ANGELIQUE.
Voilà le digne équipage d'un poëte de campagne.
L'OLIVE.
Ma foi, il eſt encore mieux monté que ceux de Paris.
BABET.
Comment, Maître Pierre, vous avez donc été à Paris ?
L'OLIVE.
Oh ! Vraiment oui, Mademoiſelle, j'y ai exercé mon métier pendant plus de cinq ans.
BABET.
Je ſuis bien trompée, ſi je ne vous ai vû.
ANGELIQUE.
Je ne puis m'empêcher de rire de la deſcription qu'elle vient de nous faire du char pompeux de Monſieur des Mazures.
BABET.
C'eſt une choſe à voir. Croiriez-vous bien cependant que ces trois bêtes éclopées ont voituré ici cinq originaux, ſans compter le cocher & deux manans qui étoient derriére le carroſſe ? Auſſi ſe ſont-elles couchées en arrivant.
L'OLIVE.
Les pauvres animaux n'en releveront pas.

ANGELIQUE.

Et qui ſont donc ces quatre perſonnes qui font cortége à Monſieur des Mazures ?

BABET.

Monſieur le comte & madame la comteſſe des Guerets, monſieur le Préſident de l'Election, & madame ſa chére épouſe, car c'eſt ainſi qu'il l'apelle.

L'OLIVE.

Et comment diable avoient-ils pû s'emballer tous enſemble ?

BABET.

Comme le carroſſe ne peut tenir que deux perſonnes, Madame la Comteſſe étoit ſur les genoux de Monſieur des Mazures, & Madame la Préſidente ſur ceux de Monſieur le Comte. Ils diſent que cela s'eſt fort bien paſſé, excepté qu'ils ont verſé deux fois en chemin. Bêtes & gens, tout eſt crotté depuis la tête juſqu'aux pieds.

ANGELIQUE.

Et n'y a-t'il perſonne de bleſſé ?

BABET.

Perſonne.

ANGELIQUE.

Quoi, pas même Monſieur des Mazures ?

BABET.

Il en eſt quitte pour une boſſe à la tête, & deux ou trois écorchures, parce qu'heureuſement ils ont verſé dans la boue.

ANGELIQUE.

Que n'ont-ils verſé dans la riviére !

BABET.

J'entens du bruit ; c'eſt aparemment la compagnie qui vient pour vous voir.

ANGELIQUE.

Et moi, je m'en vais me cacher, pour la voir le plus tard que je pourrai. (*à Léandre.*) Suivez-moi, Nicolas.

BABET.

Maître Pierre, allons jaſer dans le jardin.

SCENE VII.

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, M. DES MASURES.

On ouvre les deux battans de la porte du fond du théâtre, où l'on voit tous les Acteurs qui doivent entrer, faire de grandes cérémonies.

LA COMTESSE.

MAdame la Baronne.

LA BARONNE.

Ah, Madame la Comtesse! Je suis dans mon château, & vous me permettrez d'en faire les honneurs.

LA COMTESSE.

Passez donc, s'il vous plaît, Madame la Présidente.

LA PRESIDENTE *d'un ton précieux.*

Juste ciel! Que me proposez-vous, Madame la Comtesse?

LA COMTESSE.

Hé! De grace, Madame la Présidente.

LA PRESIDENTE.

Mais, mais, en vérité, vous me rendez confuse, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Mais, Madame.

LA PRESIDENTE.

Mais, Madame.

LA COMTESSE.

Je m'en vais donc m'en retourner.

LA PRESIDENTE.

Et moi aussi, je vous assure.

M. DES MAZURES *se mettant.*

Je vois bien, Mesdames, qu'il vous faut l'entremise d'un homme de tête pour ajuster ce différend. Donnez-moi la main l'une & l'autre.

(*Elles lui donnent la main, & il les tire toutes deux deux ensemble sur le théâtre ; après quoi le Comte & le Président font les mêmes cérémonies à la porte : le Baron & la Baronne allant tantôt à l'un & tantôt à l'autre, pour les faire passer.*

LE COMTE.

Monsieur le Président, j'espére que vous ne serez pas si cérémonieux que Madame la Présidente.

LA PRESIDENTE.

Monsieur le Comte, je sçais aussi-bien mon devoir que ma chére épouse.

LE COMTE *d'un ton brusque.*

Oh ! Parbleu, vous passerez.

LE PRESIDENT *d'un ton doucereux.*

Sur mon honneur, je ne passerai pas.

LE COMTE *s'apuyant d'un côté de la porte.*

Je demeurerai donc ici jusqu'à ce soir.

LE PRESIDENT *s'apuyant de l'autre côté.*

Et moi, je garderai mon poste jusqu'à demain matin.

LE COMTE.

Teste-bleu, on m'assommera plutôt que de me faire démarer d'ici.

LE PRESIDENT.

Et on m'écorchera tout vif, plutôt que de me faire déguerpir.

M. DES MAZURES.

Vous verrez, Messieurs, que je suis destiné à terminer ici toutes les disputes de civilité.

(*Il sort leur donne la main comme aux Dames, pour les faire passer tous deux ensemble : ils résistent l'un & l'autre, & il les tire si fort, qu'il fait un faux pas, tombe, & les entraîne avec lui*)

LE

LE BARON *accourant.*

Ah, Messieurs! Ne vous êtes-vous pas blessés?

LA COMTESSE *relevant son mari.*

Mon cher Comte!

LA PRESIDENTE.

Mon cher époux?

LA BARONNE *courant à M. des Mazures.*

Mon cher cousin!

M. DES MAZURES *se relevant avec peine.*

C'est une chose belle que la politesse! Croiriez-vous bien qu'elle ne régne plus que dans les provinces? Vivent les provinces pour les maniéres! On se pique à Paris d'un petit air aisé, qui est la grossiéreté même.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Je croyois que c'étoit à Paris où l'on aprenoit les belles maniéres.

M. DES MAZURES.

Eh, fi donc, avec votre Paris; on n'y a pas le sens commun. Le diable m'emporte, Madame, si on y sait ce que c'est que cérémonie. Qu'un homme de qualité comme moi, par exemple, passe dans vingt rues de suite, il ne se trouvera pas un faquin qui le regarde, ni qui s'avise de le saluer. Les conditions n'y sont point distinguées. Un petit commis de la Douane y marche aussi fiérement qu'un colonel; & vous prendriez une procureuse au Châtelet pour une présidente.

LA PRESIDENTE.

Pour une présidente? Mais, en vérité, cela est monstrueux.

M. DES MAZURES.

Dans les maisons, aux spectacles, aux églises, s'agit-il d'entrer ou de sortir? vous croyez qu'on fait des politesses comme ici. Point du tout: c'est à qui entrera, ou à qui sortira le premier.

LA COMTESSE *d'un air d'étonnement.*

Ah, ah! Quelle grossiéreté!

M. DES MASURES.

Je veux être un coquin, Madame, si je n'en suis scandalisé jusqu'au fond du cœur. La premiére visite que je rendis à Paris, ce fut chez une dame de condition qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes. Vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer, afin qu'on me fît les civilités qui m'étoient dûes. Je crus qu'au nom de monsieur des Mazures il s'alloit faire un mouvement général, & que chacun se leveroit pour m'offrir sa place.

LA BARONNE.

Cela étoit dans l'ordre.

M. DES MAZURES.

Je veux être damné si, de dix hommes & d'autant de dames qui jouoient dans la salle, une seule ame se leva pour me faire honneur. La dame du logis, sans quitter ses cartes, ni souffrir que personne s'interrompît, se contenta de s'écrier : Holà, quelqu'un, aprochez un siége à Monsieur. Ensuite, après m'avoir invité legérement à m'asseoir, elle se remit à jouer sur nouveaux frais, sans qu'elle, ni qui que ce soit de la compagnie, s'avisât de me faire le moindre compliment, ni de me fournir l'occasion de faire briller mon esprit.

LA PRESIDENTE.

Mon Dieu! Que de belles pensées perdues!

M. DES MAZURES.

C'étoit un meurtre, car j'étois tout rempli de choses admirables. Quand je sortis je fis grand bruit, afin que tout le monde se levât pour me reconduire.

LE BARON.

Hé bien?

M. DES MAZURES.

Bon! J'étois hors de la salle, qu'on ne s'étoit pas seulement aperçû que je me fusse levé. J'allai dans deux ou trois autres maisons : croiriez-vous bien que j'y fus reçu avec aussi peu de cérémonie?

LA COMTESSE.

En vérité, cela crie vengeance.

M. DES MAZURES.

Oh ! Je m'en vengeai bien auſſi.

LE BARON.

Et de quelle maniére ?

M. DES MAZURES.

Parbleu, je ne reſtai que vingt-quatre heures à Paris, & j'en partis pour aller à la cour.

LA PRESIDENTE.

Je crois que tout Paris fut bien mortifié.

M. DES MAZURES.

Ah ! Je vous en répons.

LA COMTESSE.

Voilà comme il faut montrer à vivre à une ville impolie.

M. DES MAZURES.

Mais le feu de la converſation m'entraîne, & me fait oublier que mon ſoleil n'eſt point ici.

Ne puis-je ſçavoir en quels lieux
Il fit briller le feu des rayons de ſes yeux ?

LA BARONNE.

Je croi, Dieu me le pardonne, qu'il nous parle en vers.

LA COMTESSE.

Vraiment oui, Madame, cela ne lui coûte rien.

M. DES MAZURES.

La langue des dieux eſt ma langue maternelle.

LA COMTESSE.

Qu'il a d'eſprit !

M. DES MAZURES *d'un air de confiance.*

Oh, Madame !

LA PRESIDENTE.

Il en a plus qu'il n'eſt gros.

M. DES MAZURES.

Mais, mais, Madame.

LA BARONNE.

Il eſt toujours brillant, & toujours nouveau.

M. DES MAZURES.

Oh! Par-ſang-bleu, Madame... je vais bien m'éxercer avec le bel ange qu'on me deſtine, car on dit que c'eſt un prodige.

LA BARONNE.

Ecoutez: ce n'eſt pas parce que c'eſt ma fille; mais je vous avertis qu'elle vous ſurprendra.

LE BARON.

C'eſt une fille qui ſçait tout.

M. DES MAZURES.

Parbleu, nous aurons de vives converſations. Que de ſaillies! Que de pointes! Que de fines équivoques!

Je brûle de voir cette belle
Qui va me donner le tranſport.
Déja mon cœur ne bat plus que d'une aîle.
A l'aide! Je meurs. Je ſuis mort.

LA COMTESSE *embraſſant la Baronne.*

Ma chére Baronne, c'eſt un impromptu.

LA BARONNE.

Qui n'eſt pas fait à loiſir, je vous en répons.

LE BARON *frapant de ſa canne.*

Corbleu, voilà un furieux génie!

LA PRESIDENTE.

C'eſt une ſource inépuiſable.

LA COMTESSE.

Il ſurprend toujours.

LA BARONNE.

Il ne dit pas un mot, qui ne mérite d'être imprimé.

(*Pendant tous ces aplaudiſſemens, Monſieur des Mazures ſe mire & s'ajuſte en ſifflant.*)

M. DES MAZURES.

Je veux vous conter la diſpute que j'ai eue avec

deux beaux esprits de Paris, que je fis bien bouquer. Un jour....

LA BARONNE.

Vous nous conterez cela dans le jardin; allons-y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on ait servi.

M. DES MAZURES.

Allons, nous y pourrons trouver
La belle pour qui mon cœur brûle,
C'est mon Omphale; & je veux lui prouver
Qu'en amour je suis un Hercule.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIÉRE.

LA BARONNE, LEANDRE, L'OLIVE.

LEANDRE.

PARGUÉ, Madame, je ne sçaurois deviner pourquoi vous nous querellez. J'avons eu dessein de faire honneur à votre gendre : je l'y avons fait de biaux complimens, qu'il a pris pour des injures. Est-ce notre faute s'il a l'esprit mal tourné ? Il est fâché ? Hé bian, qu'il se fâche, je m'en gobarge.

LA BARONNE.

Ah, ah, ceci n'est pas mauvais. Vous faites l'entendu, Monsieur Nicolas ? Mais ne le prenez pas sur ce ton-là ; car je pourrois bien vous chasser, je vous en avertis.

LEANDRE.

Eh bian, bian ; si vous me chassez, je sçai bien ce que je ferai.

LA BARONNE.

Et que ferez-vous ?

LEANDRE *mettant les mains sur ses côtés.*

Je m'en irai.

LA BARONNE.

Le petit brutal !

LEANDRE.

J'aurai regret de vous quitter, car, au fond, je me sens de l'amitié pour vous. Vous avez je ne sçai quoi qui m'attache ; mais, morgué, ça n'y fait rian.

Vous me menacez de me bailler mon congé, & moi, je le prens. Sarviteur.

LA BARONNE.

Mais écoutez donc, Nicolas....

LEANDRE.

Non, morgué, il n'y a pûs de Nicolas. Je ne sis qu'un pauvre garçon jardinier, mais j'ai de l'honneur. Je vous baise les mains.

LA BARONNE.

Et moi, je veux que vous restiez. Maître Pierre, faites-lui donc comprendre qu'il me manque de respect.

L'OLIVE.

Eh, Madame, laissez-le aller; vous ne manquerez pas de garçons jardiniers.

LA BARONNE.

Je n'en manquerai pas, je l'avoue: mais je n'en trouverai point qui me convienne comme celui-ci. Tu m'as assuré qu'il sçavoit le métier en perfection.

L'OLIVE.

S'il le sçait, Madame? C'est le meilleur ouvrier de France. Tout le défaut qu'il a, comme je vous l'ai dit, c'est qu'il est paresseux.

LA BARONNE.

Oh, je le corrigerai de ce défaut-là; il est jeune, il se formera. Entre nous, maître Pierre, ce petit air de fierté qu'il vient de prendre, ne lui sied pas mal. Je ne sçai si je me trompe, mais je lui trouve du noble & du gracieux.

L'OLIVE.

Et moi aussi. Tenez, tenez; remarquez comme il vous regarde. Je gage, morgué, qu'il n'a pas pus d'envie de s'en aller, que vous de le chasser d'ici.

LA BARONNE.

Crois-tu cela?

L'OLIVE.

Je vous en répons.

LA BARONNE.

Hé bien qu'il me demande pardon, bien tendrement, bien respectueusement, je veux dire; & j'oublierai ses impertinences.

L'OLIVE.

Ecoute, Nicolas, il n'y a qu'un mot qui sarve: Madame est fâchée contre toi; mais elle est fâchée d'être fâchée. Allons, demande-lui pardon, bien tendrement. N'est-ce pas, Madame?

LA BARONNE.

Tendrement, respectueusement; comme il voudra.

LEANDRE.

Pardon! Je n'en ferai rien; alle est trop affollée de son Monsieur des Mazures.

L'OLIVE.

Ça est vrai. Mais que veux-tu, Nicolas? Quoiqu'il ne soit pas degne de son esteme, alle croit que c'est un homme merveilleux.

LEANDRE.

Li? Morgué, ce n'est qu'un bavard & un éçarvellé, un diseux de rian.

L'OLIVE.

Ça est vrai, ça est vrai; mais Madame ne voit point tout ça.

LEANDRE.

Ventreguoi, c'est ce qui me fâche.

L'OLIVE *à la Baronne.*

Vous voyez qu'il n'y a pas moyen de le convartir sur votre gendre; il s'est pris d'avarsion pour li.

LA BARONNE.

Mais d'où vient cela? Mon cousin me paroît si aimable?

LEANDRE.

Vos yeux sont donc bian différens des mians! J'ai vû biaucoup de biaux Monsieux, mais je n'en ai point vû de si maussade que stila.

LA BARONNE.

Vous verrez que c'eſt ma fille qui l'a prévenu contre mon couſin.

LEANDRE.

Non, pargué, c'eſt li-même. Votre fille! Vla encore une belle mijaurée! Je me ſoucie bian de ce qu'alle penſe. Il n'y a que vous qui piſſiez me faire penſer ce que vous voulez; excepté ſur Monſieur des Mazures, da. Tatigué, le ſot animal!

LA BARONNE.

Oh, c'en eſt trop; & vous ſortirez.

L'OLIVE *bas à Léandre.*

Raccommodez-vous. Ceci va trop loin.

LEANDRE *bas à l'Olive.*

Ne crains rien. Je me raccommoderai quand il me plaira. Je tiens la bonne femme.

LA BARONNE.

Que dit-il?

L'OLIVE.

Il dit qu'il vous pardonne.

LA BARONNE.

Comment? Qu'il me pardonne?

L'OLIVE.

Oui; & qu'il mourra de douleur, ſi vous le mettez dehors.

LA BARONNE.

Le pauvre enfant!

L'OLIVE *à Léandre.*

Allons, qu'on ſe mette à genoux, & qu'on lui baiſe la main.

LEANDRE *lui baiſant la main d'un air tendre.*

Ma chere maîtreſſe.

LA BARONNE.

Tu me fens le cœur. Demeure, mon garçon, demeure; & ſers-moi avec affection, je te récompenſerai de même. (*à part.*) Je ſuis toute émue.

SCENE II.

LE BARON, LA BARONNE, LEANDRE, L'OLIVE.

LE BARON *entre brusquement.*

AH ! Ah ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Nicolas aux genoux de ma femme ?

LEANDRE.

C'est que Madame me chasse ; & je la priois, ne vous déplaise, de ne me pas faire ce petit chagrin-là.

LE BARON.

Et pourquoi le chasser, Madame la Baronne ? C'est un joli garçon, dont je suis très-content.

LA BARONNE.

Vous n'aprouvez donc pas, mon cœur, que je le mette dehors ?

LE BARON.

Non, m'amour.

LA BARONNE.

Cela suffit. Il faut vous marquer ma soumission ; & vous sacrifier mon ressentiment.

LE BARON.

Vous me charmez d'être si docile.

LA BARONNE.

Je suis ravi que mes procédés vous plaisent. Mais en vérité, mon cœur, vous abusez du foible que j'ai pour vous.

LE BARON *l'embrassant.*

Ma chére Baronne !

L'OLIVE.

Morgué, c'est un trésor qu'une femme complaisante.

LE BARON.

Oh ! Pour cela, je puis me vanter que le ciel m'en

a donné une qui n'a de volontés que les miennes.

L'OLIVE.

Ça eſt bian rare ; mais ça eſt bian admirable.

LE BARON.

Dites-moi un peu, ma chére Baronne, pourquoi donniez-vous congé à ce pauvre Nicolas ?

LA BARONNE.

Comment ? Ne vous êtes-vous pas aperçu qu'il s'eſt moqué de Monſieur des Mazures, en faiſant ſemblant de le complimenter ?

LE BARON.

Moi, non, je n'ai point ſenti cela. Mais je crois que vous avez raiſon.

LA BARONNE.

Mon couſin l'a bien ſenti, lui.

LE BARON.

Tout de bon ?

LA BARONNE.

Il en eſt très-piqué.

LE BARON.

Comment, diantre !

LA BARONNE.

J'en faiſois des reproches à maître Pierre & à Nicolas.

LE BARON.

Eh bien ?

LA BARONNE.

Maître Pierre m'a aſſuré qu'il n'y avoit point entendu de mal ; & ſur le champ je lui ai pardonné.

LE BARON.

Vous avez bien fait.

LA BARONNE.

Mais il a plû à ce drôle-ci de faire le mutin, de me dire qu'il ſe moquoit de la colére de mon gendre....

LE BARON *le regardant d'un œil courroucé.*

Cela eſt bien effronté !

LA BARONNE.

Et d'ajouter cent ſottiſes ſur ce ſujet.

LE BARON.

Oui-da ! Vous aviez raison de le chasser ; & je veux qu'il sorte.

LA BARONNE.

Je ne vous fais ce recit, mon cœur, que pour vous prouver que c'étoit par bonnes raisons que je lui donnois son congé.

LE BARON.

Très-bonnes. Je veux qu'il sorte.

LA BARONNE.

Et qu'il n'y avoit qu'un excès de complaisance pour vous qui pût me forcer à lui pardonner.

LE BARON.

Très-obligé. Je veux qu'il sorte.

LA BARONNE.

Mais, mon cœur, puisque vous m'avez engagée à oublier cette offense, voilà qui est fait, je n'y pense plus.

LE BARON.

N'importe. Il ne faut point garder un impertinent comme celui-là.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, mon cœur ; c'est un joli garçon, comme vous le disiez tout à l'heure. Il nous sera fort utile ; & je tâcherai de m'en accommoder.

LE BARON.

Non pas, s'il vous plaît ; je ne puis souffrir d'insolent chez moi. Je veux qu'il sorte.

LA BARONNE *d'un ris forcé.*

Oh ! il ne sortira pas.

LE BARON.

Non ?

LA BARONNE.

Non, vous dis-je.

LE BARON.

Corbleu, cela sera, si je l'ai résolu.

LA BARONNE.

Je le sçai bien, mon cher Baron. Mais je vous

prierai tant, je vous prierai tant de pardonner à ce pauvre garçon, que vous aurez cett[e bon]té-là pour moi.

LE BARON.

Ah! Si vous m'en priez, c'eſt une autre affaire. Mais, vous êtes trop bonne.

LA BARONNE.

Cela eſt vrai.

LE BARON.

Trop indulgente, trop facile.

LA BARONNE.

J'en demeure d'accord.

LE BARON.

Vous n'avez non plus de fiel qu'un pigeon.

LA BARONNE.

Que voulez-vous? Il vaut mieux pécher par trop de bonté, que par trop de rigueur.

LE BARON.

Que cela eſt bien dit! Sans adieu, m'amour; je m'en vais rejoindre la compagnie.

LA BARONNE *le baiſant.*

Juſqu'au revoir, mon cœur.

LE BARON.

Vous êtes une femme impayable.

L'OLIVE.

Oh! Morgué, elle vaut tout au moins ſon peſant d'or.

SCENE III.

LA BARONNE, LEANDRE, L'OLIVE.

LA BARONNE.

HÉ bien, mon pauvre Nicolas, tu vois qu'on t'alloit chaſſer, ſi je n'euſſe pas pris ton parti.

EANDRE.

Bon ! [illegible] Je m'embarrasse morgué bian de ce que dit M[illegible]ur le Baron. Toutes ses résolutions sont des coups d'épée dans gliau. Ne sçai-je pas que sa volonté n'est qu'une girouette, que vous faites tourner du côté que vous souflez ?

LA BARONNE *à l'Olive.*

Voilà un malin pendard !

L'OLIVE.

Je vous le disois bian ; c'est un songe-creux.

LA BARONNE.

Est-ce que tu crois que je gouverne mon mari ?

LEANDRE.

Si vous le gouvarnez ? Vous l'y faites morgué voir des étoiles en plein midi. Tatigué, que vous êtes futée !

LA BARONNE.

Moi ?

LEANDRE.

Ah ! Ah ! Je vous admire queuquefois. Vous n'êtes jamais tant la maîtresse, que quand vous faites semblant de ne l'être pas. Vous ne dites pas je veux ; mais vous faites vouloir. Vous sçavez que Monsieur le Baron est glorieux ; vous l'y laissez les airs de maître, & vous en avez tout le pouvoir.

LA BARONNE.

Qu'on me dise après cela que les paysans sont des sots. Y a-t'il personne au monde qui raisonne plus finement que ce drôle-là. Oh ça, puisque tu as de l'esprit, je veux que tu me parles librement ; cela me divertit, & d'ailleurs tes discours sont sans conséquence. Dis-moi un peu : Tu n'aprouve donc pas que je donne ma fille à Monsieur des Mazures.

LEANDRE.

Non, morgué, je ne l'aprouve pas.

L'OLIVE.

Ah ! vraiment il n'a garde. Depuis que vous voulez marier votre cousin à Mademoiselle Angélique,

…colas est devenu de si mauvaise hu[illegible] u'il n'y [illegible]as moyan de vivre avec l'y.

LA BARONN[E].

Cela est admirable ! Et de quoi vous mêlez-vous?

LEANDRE.

C'est que je sis amoureux ....

LA BARONNE *en colére.*

De ma fille ?

LEANDRE.

Non ; de votre honneur. Tout le monde se moquera de vous, si vous faites ce mariage-là.

LA BARONNE *en riant.*

Je vous dis qu'il faudra que je le consulte pour disposer de ma fille.

LEANDRE.

Morgué, vous n'en feriez pas plus mal. Si vous me consultiez, je sçai bien à qui vous la bailleriez.

L'OLIVE.

Et moi aussi.

LA BARONNE.

Et à qui ?

LEANDRE.

A celui qu'alle aime, & non à celui qu'alle n'aime pas.

LA BARONNE.

Oh ! oh ! Tu me parois bien instruit ! Est-ce que ma fille t'a choisi pour son confident ?

LEANDRE.

Non. Mais je boutrois ma main au feu, qu'alle est enragée d'épouser Monsieur des Mazures ; & alle n'a pas tort.

LA BARONNE.

Elle n'a pas tort ?

LEANDRE.

Non voirement. Il n'y a pas pus d'une heure que je connois votre cousin : & je ne pis le souffrir, moi qui vous parle. Sa philosomie m'a choqué d'abord, je vous le dis tout net ; & je me sis morgué biau-

aperçu que Mademoiselle Angélique en étoit en-re pus cho 'e que moi. ce

LA BARONNE.

Cela n'importe : je veux qu'elle l'épouse.

LEANDRE.

Oh ! Vous voulez, vous voulez : ça est bian aisé à dire, mais ça n'est pas encore fait, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Non ; mais cela sera fait ce soir, indubitablement.

LEANDRE.

Ça causera du charivari ; je vous le prédis.

LA BARONNE.

Je me moque de tout ; il faut qu'elle obéisse.

LEANDRE.

Et si alle ne le peut pas ? Ne m'avez-vous pas dit, maître Piarre, que vous l'y aviez entendu parler avec Mademoiselle Babet, d'un certain Monsieur qu'alle aimoit à Paris, & que sa tante vouloit l'y bailler pour mari ?

L'OLIVE.

Oui, morgué ; alle en est bien assottée. Alle dit que c'est un homme noble qui n'a pas plus de vingt-cinq ans, qui a biaucoup de bian, qui est colonel, qui est bian bâti, qui a de l'esprit, de l'esprit comme un enragé ; & qui a été si fâché, si fâché, quand alle est partie pour en épouser un autre, qu'il a juré son grand juron, que si ça se faisoit, il viandroit ici tout exprès pour couper les oreilles à votre gendre.

LA BARONNE.

Pour lui couper les oreilles ?

LEANDRE.

Oui, & qu'il les attacheroit à la grande porte de votre châquiau.

LA BARONNE.

Qu'il vienne, qu'il vienne, & qu'il se joue à Monsieur des Mazures, il trouvera à qui parler,

Mon cousin est de mon sang ; & cela lui suffit pour rêter le collet à tous les godelureaux de Paris.

L'OLIVE.

Palsangué, Madame, ne vous y fiez pas. De la maniére dont votre fille parle de ce Monsieur-là ; c'est un gaillard qui ne s'embarrasseroit non plus de jetter votre cousin par les fenêtres, que de boire un verre de vin. Je ne voudrois morgué pas jurer qu'il ne fût queuque part à roder ici aux environs.

LEANDRE.

J'en ai aussi queuque soupçon. Le diable m'emporte, s'il ne fait du tapage.

LA BARONNE.

Mais sçavez-vous bien, mes enfans, que ce que vous dites-là m'inquiéte fort ? Il faut que j'aprofondisse cette affaire, & que j'en avertisse mon gendre. Comment ma fille dit-elle que se nomme ce gentilhomme-là ?

LOLIVE.

Alle l'a dit plusieurs fois devant moi, mais je ne sçaurois m'en souvenir. Je crois que je te l'ai dit, Nicolas ; t'en souviens-tu mieux ?

LEANDRE.

Attendez, je crois qu'il s'apelle... qu'il s'apelle... Lien... Lian... Lican... palsangué, je ne sçaurois débagouller ce peste de nom-là.

LA BARONNE.

N'est-ce pas Léandre ?

LEANDRE.

Oui, Liandre ; vla ce que c'est.

LA BARONNE.

Voici mon cousin fort à propos. Demeurez, il faut que je l'avertisse de ce que vous venez de m'aprendre.

SCENE IV.

LA BARONNE, LEANDRE, L'OLIVE; M. DES MAZURES.

LA BARONNE *allant au-devant de son cousin qui rêve.*

Mon cher cousin, je suis dans une alarme effroyable.

M. DES MAZURES.

Comment? De quoi s'agit-il?

LA BARONNE.

Il s'agit de ce que vous courez risque de la vie.

M. DES MAZURES.

Cousine incomparable, je crois que vous avez raison. Je suis en danger de mourir d'impatience. Je cherche par tout Mademoiselle votre fille; je la demande à tous les échos d'alentour. ils sont sourds à ma voix. & je ne puis trouver ma déesse J'ai un torrent de belles pensées qui vont me suffoquer, si elle ne vient pas leur ouvrir le passage.

L'enthousiasme me possède;
Inhumaine, barbare, accourez à mon aide!

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu! trêve aux belles pensées. Je vous dis...

M. DES MAZURES.

Angélique est un Ange, & ses divins apas
Font dans mon tendre cœur un terrible fracas.

LA BARONNE.

Faites-moi la grace de m'écouter.

LEANDRE *à l'Olive.*

Quel original!

M. DES MAZURES *à part.*

Oui, elle est toute charmante, autant que j'en

juger pour l'avoir entrevue un inſtant.

LA BARONNE.

Nous en parlerons une autre fois, ſça[illegible]ez...

M. DES MAZURES *à part.*

Mais elle m'a piqué au vif, la petite friponne.

LA BARONNE.

Je vous dis...

M. DES MAZURES.

Car je vois qu'elle me fuit pour échauffer mon amour.

LA BARONNE.

Oh ! Ne m'écoutez donc pas.

M. DES MAZURES.

Vous avez beau dire, je comprens ſon adreſſe: rien n'eſt plus délicat, ni plus ſpirituel.

LA BARONNE.

Mon couſin, vous moquez vous de moi?

M. DES MAZURES.

C'eſt vous qui me plaiſantez. Mais que veulent dire toutes les mines que me fait ce nigaud-là?

LA BARONNE.

Ne vous y trompez pas, il n'eſt pas ſi ſot que vous le croyez.

M. DES MAZURES.

Parbleu, il en a pourtant bien la mine.

LEANDRE.

Patience, Monſieur des Mazures, je vous ferons connoitre qui je ſommes.

L'OLIVE.

Il y a des gens dans ce bas monde qui pourront bian rabattre votre caquet.

M. DES MAZURES *d'un air important.*

Dites-moi un peu, Meſſieurs les faquins, qui ſont les gens qui rabattront mon caquet?

LEANDRE *le contrefaiſant.*

Je ne nommons parſonne.

L'OLIVE *le contrefaiſant auſſi.*

Rira bian qui rira le darnier.

M. DES MAZURES.

Qui rirai le darnier ? Je crois Dieu me le pardonne, ces marauds-là me menacent.

LA BARONNE.

Eh, non, mon coufin, vous ne les entendez pas. Ecoutez-moi un moment, & vous comprendrez ce qu'ils veulent dire.

M. DES MAZURES.

Ce qu'ils veulent dire ? C'eft bien à eux à me dire quelque chofe. Sans le refpect que j'ai pour vous, ma coufine, je leur aprendrois à parler à un homme de ma qualité.

LEANDRE *lui frapant rudement fur l'épaule.*

Ne vous échauffez pas, Monfieur des Mazures ; ça pourroit avoir queuque mauvaife fuite.

L'OLIVE *faifant de même.*

Ça eft vrai, ça eft vrai. Crachez des vars tout votre foû ; mais par la ventregoi, ne gefticulez point, je vous en avartis.

M. DES MAZURES.

Il eft vrai que je me déshonorerois, en châtiant moi-même une fi vile canaille ; mais, fi j'apelle mes gens, je leur ferai donner les étriviéres.

L'OLIVE.

Vos gens ? Sont-ils auffi vigoureux que vos chevaux ?

LEANDRE.

On voit bian qu'ils font au farvice d'un poëte : ils ont, morgué, les dents plus longues que les bras.

M. DES MAZURES *mettant la main fur la garde de fon épée ; Léandre & l'Olive fe mettent à rire.*

Il faut que j'anéantiffe ces marauds là.

LA BARONNE *l'arrêtant.*

Que faites-vous, mon coufin ? Seriez-vous affez emporté pour fraper mes gens devant moi ?

M. DES MAZURES *d'un ton tragique.*

Rendez grace au refpect que j'ai pour la Baronne :
Sortez, faquins, fortez, c'eft moi qui vous l'ordonne.

(*Léandre & l'Olive se mettent à rire encore plus fort.*)

LA BARONNE.

Retirez-vous, mes enfans, & songez aux égards que vous devez à un gentilhomme qui a l'honneur de m'apartenir.

L'OLIVE.

Je sortons pour vous obéir ; mais, tastigué, je varrons s'il nous fera bailler les étrivières.

LEANDRE.

Je vous baisons les mains, Monsieur des Mazures ; (*d'un ton tragique, comme celui qu'a pris M. des Mazures.*) venez promener vos belles pensées dans notre jardin, & je vous régalerons d'une salade.

(*Ils s'en vont en se moquant de lui.*)

SCENE V.

LA BARONNE, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

Voilà deux marousles bien effrontés ! il semble qu'on les ait payés pour m'insulter ; mais, s'ils continuent, ma belle cousine, je serai obligé en conscience de les faire assommer.

LA BARONNE.

Il y a un peu de tems qu'ils me servent : c'étoient les meilleurs domestiques du monde : rien n'étoit plus sage, plus réglé, plus respectueux : je leur trouvois même trop de modestie pour des jardiniers ; mais, depuis que vous êtes ici, je ne les reconnois plus : ils vous ont pris en aversion, & ils se déchaînent contre vous à chaque instant.

M. DES MAZURES.

Les faquins !

LA BARONNE.

Il y a ici quelque dessous de cartes que nous ne

voyons pas. Ne feroit-ce point ma fille qui feroit agir & parler ces gens-ci ?

M. DES MAZURES.

Et à quel propos ?

LA BARONNE.

Afin de me refroidir pour vous.

M. DES MAZURES.

Vous croyez donc qu'elle ne m'aime pas ?

LA BARONNE.

Oui, vraiment, je le crois, elle l'a déclaré assez hautement; & à vous dire le vrai, cela m'embarrasse.

M. DES MAZURES.

Eh, pourquoi, je vous prie ?

LA BARONNE.

La question est excélente. Si elle vous épouse malgré elle, croyez-vous qu'elle vous rende fort heureux ?

M. DES MAZURES.

Non vraiment ; mais je vous répons, moi, qu'elle m'épousera de tout son cœur.

LA BARONNE.

Et sur quoi fondez-vous cette confiance ?

M. DES MAZURES.

Sur deux raisons sans replique ; mon mérite & son bon goût.

LA BARONNE.

Ne vous y fiez pas ; je la crois prévenue pour quelque autre.

M. DES MAZURES.

Tant mieux.

LA BARONNE.

Comment, tant mieux ?

M. DES MAZURES.

Sans doute, en triomphant de sa flamme amoureuse ;
Ma victoire en sera d'autant plus glorieuse.

LA BARONNE.

A ce qu'il me paroît, mon cousin, vous avez assez bonne opinion de votre petite personne ?

M. DES MAZURES.

Quand on eſt accoutumé à vaincre, on ne craint point d'être battu.

LA BARONNE.

Ma fille n'eſt point une provinciale, je vous en avertis ; & , puiſqu'il faut vous dire tout, celui qu'elle aime eſt un jeune courtiſan des plus accomplis, à ce qu'on m'aſſure.

M. DES MAZURES.

Et que m'importe ? Croyez-vous qu'un courtiſan puiſſe me ſurpaſſer en bonne mine, en eſprit, en graces, en talent, en vivacité, en toutcequi peut toucher & charmer un cœur ? Si Angélique étoit une bête, une innocente, peut-être que mes belles qualités ne la fraperoient pas ; mais, étant auſſi délicate, auſſi ſpirituelle, & auſſi ſçavante que vous le dites, il eſt auſſi impoſſible qu'elle ne ſympatiſe pas avec moi, qu'il eſt impoſſible que l'aiman n'attire pas le fer.

LA BARONNE.

Supoſons tout ce que vous croyez, il eſt certain cependant que vous avez un rival dangereux ; qu'on croit qu'il eſt en ce pays-ci, & qu'il eſt homme à vous inſulter : ainſi tenez-vous ſur vos gardes. Vous rêvez ?

M. DES MAZURES.

Elle a beau ſe tenir en garde,
L'Amour, ce petit Dieu qui darde,
Sçaura ſi bien darder ſon cœur,
Que le mien tôt ou tard s'en rendra poſſeſſeur.

LA BARONNE.

Oh, vous m'impatientez ! Vous rêvez & vous faites des vers, au lieu de profiter de l'avis que je vous donne.

M. DES MAZURES.

Excuſez, ma chére couſine, je pelotte en attendant partie. J'ai une ſi haute idée de l'eſprit de Mademoiſelle votre fille, que je tends tous les reſſorts

du mien, pour ne pas demeurer court avec elle : cette pensée m'occupe uniquement ; & je serai incapable de vous écouter, jusqu'à ce que j'aye étudié tout mérite [illegible]es yeux.

LA BARONNE.

La voici fort à propos : au premier mot, elle va vous convaincre qu'elle est encore au-dessus de sa réputation, & qu'il n'y a point de fille en France qui ait plus d'esprit qu'elle. Au reste, je compte sur votre discrétion ; c'est pourquoi je vous laisse ensemble.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien, ma cousine, le corps n'aura point de part à cette entrevue ; ce ne sera qu'un assaut d'esprit. Tout mon embarras est de sçavoir si j'attaquerai son cœur en vers ou en prose.

LA BARONNE.

En prose, & point de vers, si vous m'en croyez. Ma fille, comme Monsieur doit être ce soir votre mari, je vous laisse un moment avec lui, afin qu'il puisse voir que le portrait qu'on lui a fait de vous n'est point flatté. Faites bien les honneurs de votre esprit, & songez que mon cousin sera désormais l'unique personne à qui vous devez tâcher de plaire.

SCENE VI.

ANGELIQUE, M. DES MAZURES *qui lui fait de profondes révérences, qu'Angélique lui rend par des révérences ridicules.*

M. DES MAZURES *à part.*

Pour une fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches. (*haut.*) Je crois qu'il faut nous asseoir,

aſſeoir, Mademoiſelle, car nous avons bien de jolies choſe à nous dire.

ANGELIQUE *d'un ton.* ...

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur.

M. DES MAZURES.

C'eſt la pudeur, aparemment, qui lui donne un air ſi déconcerté. (*haut.*) Voulez-vous, Mademoiſelle, que nous parlions en vers?

ANGELIQUE.

Non, Monſieur, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Hé bien, parlons donc en proſe.

ANGELIQUE.

Encore moins. Je n'aime point la proſe.

M. DES MAZURES.

Oh, oh, cela eſt nouveau! Comment voulez-vous donc que nous parlions?

ANGELIQUE.

Je veux que nous parlions ... comme on parle.

M. DES MAZURES.

Mais, quand on parle, c'eſt en proſe ou en vers.

ANGELIQUE.

Tout de bon?

M. DES MAZURES.

Et aſſurément.

ANGELIQUE.

Ah! Je ne ſçavois pas cela.

M. DES MAZURES.

Allons, allons, vous badinez. Prenons le ton ſérieux. Je vais vous étaler les richeſſes de mon eſprit, prodiguez-moi les tréſors du vôtre. Je ſçai que c'eſt le Pactole qui roule de l'or avec ſes flots.

ANGELIQUE.

Tout de bon? Mais vous me ſurprenez. (*lui faiſant la révérence.*) Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Pactole, Monſieur?

M. DES MAZURES *à part.*

Pour une fille d'eſprit, voilà une queſtion bien

ſotte ! (*haut.*) Quoi, vous ne connoiſſez pas le Pactole ?

ANGELIQUE.

Je n'ai pas cet honneur-là.

M. DES MAZURES *à part.*

Elle n'a pas cet honneur-là ! Par ma foi, la réponſe eſt pitoyable (*haut.*) Ignorez-vous, Mademoiſelle, que le Pactole eſt un fleuve ?

ANGELIQUE.

C'eſt un fleuve ?

M. DES MAZURES.

Oui, vraiment.

ANGELIQUE *en riant.*

Ah ! J'en ſuis bien aiſe.

M. DES MAZURES *à part.*

Oh, parbleu, je m'y perds ! Si on apelle cela de l'eſprit, ce n'eſt pas du plus fin, aſſurément. (*haut.*) Mademoiſelle, vous me ſurprenez à mon tour. Je vous croyois une virtuoſe.

ANGELIQUE.

Fi donc, Monſieur ! Pour qui me prenez-vous ? Je ſuis une honnête fille, afin que vous le ſçachiez.

M. DES MAZURES.

Mais on peut être une honnête fille, & être une virtuoſe.

ANGELIQUE.

Et moi, je vous ſoutiens que cela ne ſe peut pas. Moi, une virtuoſe !

M. DES MAZURES.

Puiſque ce terme vous choque, Mademoiſelle, je vous dirai plus ſimplement, que je vous croyois une ſçavante.

ANGELIQUE.

Oh ! Pour ſçavante, cela eſt vrai, cela eſt vrai.

M. DES MAZURES *après l'avoir éxaminée.*

Hom ! C'eſt de quoi je commence à douter. Voyons cependant. Vous ſçavez, ſans doute, la Géographie ?

ANGELIQUE.

Oh, ~~aiment oui.~~

M. DES MAZURES.

L'Hiſtoire ?

ANGELIQUE.

Encore mieux.

M. DES MAZURES.

La Fable ?

ANGELIQUE.

Sur le bout de mon doigt.

M. DES MAZURES.

La Philoſophie ?

ANGELIQUE.

Je vous en répons.

M. DES MAZURES.

La Chronologie.

ANGELIQUE.

C'eſt mon fort.

M. DES MAZURES.

Tubieu, vous faites les plus jolis vers du monde!

ANGELIQUE.

Ah, ah!

M. DES MAZURES.

Et vous écrivez des lettres raviſſantes ?

ANGELIQUE.

En doutez-vous ?

M. DES MAZURES.

Oh ça, pour commencer par l'Hiſtoire, lequel aimez-vous mieux d'Aléxandre ou de Céſar ? De Scipion ou d'Annibal ?

ANGELIQUE.

Je ne connois point ces Meſſieurs-là; aparemment qu'ils ne ſont pas venus ici depuis que je ſuis de retour de Paris.

M. DES MAZURES.

Ah, nous voilà bien retombés! Je vois que vous n'êtes pas forte ſur l'Hiſtoire Romaine; peut être ſçavez-vous mieux celle de France. Combien

comptez-vous de rois de France, depuis l'établissement de la Monarchie ?

ANGELIQUE.

Combien ?

M. DES MAZURES.

Oui.

ANGELIQUE.

Mil sept cens trente-six.

M. DES MAZURES.

Ah, bon ! Mil sept cens trente-six rois !

ANGELIQUE.

Assurément.

M. DES MAZURES.

Et qui vous a apris cela ?

ANGELIQUE.

C'est ma nourrice.

M. DES MAZURES.

Sa nourrice lui a apris l'Histoire de France !

ANGELIQUE.

Pourquoi non ? Elle m'a apris aussi l'Histoire de Richard sans peur, de Robert le Diable, de la Belle Maguelone, & de Pierre de Provence.

M. DES MAZURES.

Voilà une très-belle érudition ! Et de la Fable ; qu'en sçavez-vous ?

ANGELIQUE.

Je sçai le conte de Peau d'Asne, de Moitié de Coc, & de Marie Cendron.

M. DES MAZURES *la contrefaisant.*

Et de Marie Cendron ! Je ne sçai plus que penser de cette fille-là... Mademoiselle, cessez de plaisanter, je vous prie ; car, ou votre pere & votre mere m'ont trompé, ou certainement vous vous moquez de moi.

ANGELIQUE.

Moi, me moquer de Monsieur des Mazures ! Ah ! J'ai trop de respect pour lui. Croyez, Monsieur, que je suis toute bonne, & que je n'y entens point de finesse.

M. DES MAZURES.

Mai, vous ſçaviez, diſiez-vous, l'Hiſtoire, la Géographie, la Chronologie, la Fable, la Philoſophie. Vous faiſiez des vers charmans, vous écriviez des lettres raviſſantes...

ANGELIQUE.

Hélas! Je le diſois pour vous faire plaiſir.

M. DES MAZURES.

Vous ne ſçavez donc rien?

ANGELIQUE.

Je ſçai lire paſſablement, & j'aprens à écrire depuis depuis deux mois.

M. DES MAZURES.

La peſte, vous êtes fort avancée! Mais comme je vous trouve jolie, je vous paſſe votre ignorance. Ce que vous perdez du côté de l'érudition, vous le regagnez du côté de l'eſprit ſans doute; car on dit que vous en avez infiniment.

ANGELIQUE.

Infiniment, cela eſt vrai. Je vous avoue tout bonnement que j'ai de l'eſprit comme un ange.

M. DES MAZURES.

Et vous le dites vous-mêmes?

ANGELIQUE.

Pourquoi non? Eſt-ce un péché que d'avoir de l'eſprit?

M. DES MAZURES.

Ma foi, ſi c'en eſt un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuſer.

ANGELIQUE.

Vous me prenez donc pour une bête?

M. DES MAZURES.

Cela me paroît ainſi; mais après ce qu'on m'a dit, je n'oſe encore le croire. De grace, ne me cachez plus votre mérite.

Beau Soleil, adorable Aurore,
Vous que j'aime, vous que j'adore,

Déployez cet esprit que l'on m'a tant vanté,
Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.

Allons, imitez-moi; un petit impromptu de votre façon.

ANGELIQUE.

Oh, très-volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

M. DES MAZURES.

Je sentois bien que vous me trompiez. Courage, belle Angélique, étalez enfin toutes vos merveilles.

ANGELIQUE *feignant de rêver.*

Un petit moment, s'il vous plait.

M. DES MAZURES.

Volontiers. Y êtes-vous?

ANGELIQUE.

Oui. Ecoutez.

M. DES MAZURES.

J'écoute de toutes mes oreilles.

ANGELIQUE *d'un air simple.*

Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté,
Je suis votre servante, très-humble & très-obéissante.

M. DES MAZURES *à part.*

La peste soit de l'imbécile! Ah! Madame la Baronne, vous m'en donnez à garder!

ANGELIQUE.

N'êtes-vous pas content?

M. DES MAZURES.

Charmé, je vous assure.

ANGELIQUE.

Vous me ravissez.

M. DES MAZURES.

Tout de bon? J'ai donc le talent de vous plaire?

ANGELIQUE

faisant une révérence courte à chaque question.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Oh, je n'en doute pas. M'aimez-vous, Mademoiselle?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Et vous souhaitez que je vous épouse ?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES *à part.*

Voilà une fille qui n'est point fardée. (*haut.*) Mais on dit que j'ai un rival ?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Que vous l'aimez de tout votre cœur ?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES *à part.*

En voici bien d'une autre !... (*haut.*) Et que si je vous épouse, je pourrai bien être...

ANGELIQUE *faisant une profonde révérence.*

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES *à part.*

Au diable soit l'imbécile ! Il n'y a plus moyen d'en douter. C'est une idiote. On vouloit m'attraper, mais à bon chat, bon rat. (*haut.*) Mademoiselle, je suis votre serviteur ; si vous avez besoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs. Ne comptez plus sur moi.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez plus m'épouser ?

M. DES MAZURES.

Non, sur ma foi.

ANGELIQUE.

Oh ! Vous m'épouserez.

M. DES MAZURES.

Moi ? Moi ? Je vous épouserois ?

ANGELIQUE *d'un ton vif.*

Oui. Vous l'avez promis, & cela sera.

M. DES MAZURES.

Voilà la preuve compléte de sa bêtise

ANGELIQUE *feignant de pleurer.*

Que je suis malheureuse ! Vous me méprisez ; vous me désespérez ; mais vous serez mon mari, ou... vous direz pourquoi.

M. DES MAZURES.

Oh, cela ne sera pas difficile. Tubleu ; quelle commere, avec son innocence !

ANGELIQUE.

Allez, vous devriez mourir de honte de me faire un pareil affront. Je m'en vais m'en plaindre à mon papa. Ah, ah, ah !

(*Elle feint de pleurer & de sanglotter.*)

M. DES MAZURES.

A votre papa ? Allez, vous êtes bien sa fille. Aussi spirituelle que lui, tout au moins.

SCENE VII.

LE BARON, LA BARONNE, ANGELIQUE, M. DES MAZURES.

LE BARON *à M. des Mazures.*

EH bien ? N'êtes-vous pas charmé de l'esprit d'Angélique ?

M. DES MAZURES.

Oh, oui, très-charmé. C'est un prodige. Vous me l'aviez bien dit.

LA BARONNE.

Que vois-je Ma fille toute en pleurs !

M. DES MAZURES *s'essuyant le front.*

Et moi tout en eau. Je sue de la tête aux pieds.

LE BARON.

Cmm ent : Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. DES MAZURES.

Cela eut dire que je n'ai jamais été à pareille fête.

LA BARONNE.

De quelle fête parlez-vous? Ma fille pleure & soupire; lui auriez-vous manqué de respect?

LE BARON.

Est-ce que vous auriez.... Corbleu, si je le sçavois!...

M. DES MAZURES.

Je suis venu, j'ai vû, je me suis convaincu...; Cela me suffit.

LA BARONNE.

Et de quoi vous êtes-vous convaincu?

M. DES MAZURES.

Que vous me preniez pour un sot. Mais je vous convaincrai, moi, que je ne le suis pas.

LA BARONNE.

Que veut-il dire, ma fille? Expliquez-nous cette énigme.

ANGELIQUE *pleurant & sanglottant.*

Hélas! Je n'en ai pas la force. Tout ce que je puis vous répondre, c'est qu'il m'a dit cent impertinences, & qu'il soutient que je suis... que je suis...; J'étouffe, je suffoque, & je me retire.

SCENE VIII.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LE BARON.

Dire des impertinences à ma fille! Vous êtes un mal-avisé, Monsieur des Mazures.

LA BARONNE.

Pour moi, je n'y comprens rien. Expliquez-vous;

Quel défaut trouvez-vous en ma fille ? Vous avez dû vous apercevoir d'abord que ses sentimens sont aussi élevés que son esprit.

M. DES MAZURES.

Vous avez raison ; l'un vaut l'autre.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela signifie, mon cousin ?

M. DES MAZURES.

Eh fi, ma cousine.

LA BARONNE.

Quoi ?

M. DES MAZURES.

Fi, vous dis-je, vous m'aviez vanté votre fille comme une personne admirable par ses graces, par ses talens & par son esprit.

LA BARONNE.

Sans doute.

M. DES MAZURES.

Et moi je vous la donne, soit dit sans vous offenser, pour la plus gauche, la plus ignorante & la plus imbécille de toutes les créatures.

LA BARONNE.

Etes-vous devenu fou, mon cousin, de parler ainsi d'une fille comme la nôtre ?

LE BARON.

Corbleu, c'est votre portrait que vous faites, & non pas le sien.

M. DES MAZURES.

Quoi ! vous me soutiendrez qu'Angélique a de l'esprit ?

LE BARON.

Cent fois plus que vous, & ce n'est pas trop dire.

LA BARONNE.

Personne n'en eut jamais plus qu'elle.

M. DES MAZURES.

Oh ! Il faut que vous ou moi nous radotions.

SCENE IX.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MASURES, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE.

LE COMTE.

A Quoi vous amuſez-vous donc, vous autres ? Eſt-ce que nous ne dînerons point ?

M. DES MAZURES *l'embraſſant.*

Ah, mon cher Comte ! (*Il chante.*) J'ai perdu l'apétit ; ô douleur ſans pareille !

LE COMTE.

Parbleu, je l'ai donc trouvé, moi ; car je meurs de faim.

LE PRESIDENT *au Baron.*

Auriez-vous eu quelque altercation ? Vous me paroiſſez tous trois fort altérés.

LE COMTE.

Altérés ! Ils le ſont bien s'ils le ſont plus que moi.

LA PRESIDENTE.

Effectivement, je croi qu'il y a ici quelque diſpute.

LE COMTE.

Il ne faut diſputer qu'à qui boira le mieux.

LA COMTESSE.

Faites-nous confidence du fait, & nous vous ajuſterons.

LE COMTE.

Cela s'ajuſtera mieux à table. Cinq ou ſix raſades aplaniſſent bien des difficultés.

M. DES MAZURES.

Monſieur le Comte, un ſceau de vin ne me rendroit pas la joie que j'ai perdue.

LE PRESIDENT.

Ne peut-on ſçavoir le ſujet de votre affliction ?

LE BARON.

Voici le fait en deux mots. Il eſt devenu fou.

LE COMTE.

Qu'il boive, le vin le rendra ſage.

LE PRESIDENT.

Vous avancez un grand paradoxe; ſi le vin fait perdre la raiſon, comment voulez-vous qu'il la rende?

LE COMTE.

Vous parlez comme un buveur d'eau que vous êtes, Monſieur le Préſident. Pour moi, je n'ai jamais la tête ſi forte qu'à table, & quand j'ai vuidé mes trois bouteilles, je gouvernerois toute l'Europe.

M. DES MAZURES *d'un ton d'emphaſe.*

Plût au deſtin que je puſſe aſſez boire,
Pour oublier ma déplorable hiſtoire!
Mais grace à mon malheur, mon ſort eſt ſi fatal,
Que le divin jus de la treille,
Soit qu'il m'endorme, ou qu'il m'éveille,
Ne ſçauroit ſoulager mon mal.

LA COMTESSE.

Mais que lui eſt-il donc arrivé?

M. DES MAZURES.

Le cas du monde le plus ſingulier. On me nie ce que j'ai vû, ce que j'ai ſenti.

LE BARON.

Et qu'avez-vous vû? Qu'avez-vous ſenti?

M. DES MAZURES.

Ce que vous vouliez me cacher.

LE PRESIDENT.

Expliquez-moi l'affaire, & je vais vous juger.

M. DES MAZURES.

Voici la queſtion. Monſieur le Baron & Madame ma couſine me ſoutiennent que leur fille eſt un prodige de ſcience & d'eſprit; & moi je leur ſoutiens que c'eſt un prodige d'ignorance & de bêtiſe. Prononcez.

LE PRESIDENT.

Comment prononcer ſans éxamen ſur deux inſtances contradictoires ? Il nous faudroit des avocats pour éclaircir la queſtion.

LE COMTE.

Ou plutôt pour l'embrouiller. Ces meſſieurs les avocats ont beau faire les importans, ce ne ſont que des marchands de crême fouettée. Les ſots les payent pour les faire parler, & moi je les payerois pour les faire taire, ces glorieux bavards.

LA BARONNE.

En vérité, j'ai honte que mon couſin, que j'avois vanté pour un homme d'eſprit, en témoigne ſi peu dans cette occaſion.

M. DES MAZURES.

Et moi je ſuis honteux que ma couſine, que je croyois judicieuſe & ſenſée, veuille s'aveugler juſqu'au point de ne pas voir que ſa fille n'a aucune des belles qualités qu'elle lui attribue. Je me donne au diable ſi j'ai jamais rien vû de ſi ſtupide que ce prétendu miracle de perfection.

LE BARON.

Par la ventrebleu....

LA BARONNE *au baron.*

Point d'emportement, mon cœur. Il nous eſt facile de nous juſtifier. Ces Meſſieurs & ces Dames ont du monde & de l'eſprit ; je les prens pour juges de notre différend.

LE PRESIDENT.

Volontiers. J'apointe la cauſe. Condamnons la Demoiſelle Angélique à comparoître devant la Cour, pour expoſer ſes qualités & talens, perfections & imperfections, & ſe voir juger définitivement. Défenſe au pere, à la mere, & au futur conjoint d'aſſiſter à l'audience en perſonne.

LE COMTE.

Ni par Avocats. On ſe paſſera bien d'eux.

LE PRESIDENT.

Et ce, afin que ladite Cour puisse prononcer sans partialité ; telle est notre sentence provisoire. Messieurs & Mesdames, la confirmez-vous ?

LE COMTE.

Oui ; mais à condition qu'avant que de juger, nous irons tous à la buvette.

LE BARON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

J'ajoute encore une clause : C'est que, pendant tout le repas, il ne sera point question de la cause pendante pardevant Nous, & que les procédures ne commenceront qu'après dîner.

LE BARON.

On ne peut pas mieux conseiller. Allons, le dîner nous attend.

M. DES MAZURES *à la compagnie.*

Messieurs & Mesdames, un petit mot avant que de sortir.

Mes chers amis, allons nous mettre à table ;
Buvons du vin mousseux jusqu'à la fin du jour.
Et quand nous serons pleins de ce jus délectable ;
Nous irons le cuver dans les bras de l'amour.

LA COMTESSE.

Toujours de l'esprit, Monsieur des Mazures.

M. DES MAZURES.

C'est mon défaut, je ne sçaurois m'en corriger.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LEANDRE, L'OLIVE.

LEANDRE.

NOn, je n'ai jamais rien entendu de si plaisant, que le recit de votre conversation avec Monsieur des Mazures. Comment avez-vous pû si bien contrefaire l'innocente, ayant autant d'esprit que vous en avez ?

L'OLIVE.

C'est justement parce que Mademoiselle a beaucoup d'esprit, qu'elle feint si bien de n'en avoir point. Pour jouer le rôle d'innocente, il faut être précisément tout le contraire.

ANGELIQUE.

J'avoue que cela m'a coûté. Je suis née si sincére, que je ne me croyois pas capable de me déguiser. Mais que ne fait-on point pour ce qu'on aime ?

LEANDRE *lui baisant la main.*

Charmante Angélique !

ANGELIQUE.

On a raison de dire que l'Amour est un grand maître, & qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend.

LEANDRE.

Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle. D'une imbécille il fait quelquefois une fille d'esprit; aujourd'hui, d'une fille d'esprit, il fait une imbécille.

L'OLIVE.

Avouez, Mademoiselle, qu'il n'a pas fait ce mi-

racle-là tout seul, & que la malice y a autant de part que l'amour.

ANGELIQUE.

J'en demeure d'accord. Ce m'est un plaisir bien vif de faire mon possible pour me conserver à ce que j'aime, mais c'en est un pour moi bien piquant, de berner un fat que je hais, & de lui jouer un tour qui le rendra ridicule à toute éternité.

L'OLIVE *à Léandre.*

Je ne me trompois pas, comme vous voyez. Je connois les femmes.

ANGELIQUE.

Il n'en est pas quitte, & je lui réserve un autre plat de mon métier.

LEANDRE.

Et quel est ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler.

ANGELIQUE.

Je vais feindre en sa presence, & devant toute la compagnie, que le désespoir où je suis d'être forcée de l'épouser, me donne des vapeurs noires & me fait devenir folle. Je dirai, je ferai tant d'extravagances, qu'il desirera bien moins d'être mon mari, que je n'ai envie d'être sa femme; c'est le coup de grace que je lui prépare.

LEANDRE.

Rien n'est mieux imaginé; & vous avez tout l'esprit qu'il faut pour bien jouer ce personnage.

L'OLIVE.

De notre côté, nous lui préparons un petit compliment qu'il trouvera fort incivil, je vous en répons. Et, comme Messieurs les Poëtes ne sont pas courageux, nous ferons si belle peur à notre homme, qu'il se tiendra trop heureux de renoncer à ses prétentions.

ANGELIQUE.

Léandre m'a confié ce projet, & je l'aprouve. La question maintenant est de sçavoir ce qui s'est passé

entre mon pere, ma mere & Monsieur des Mazures, après que je les ai laissés ensemble.

LEANDRE.

N'en avez-vous rien pénétré à table ?

ANGELIQUE.

Non ; car, de peur de me trahir, je ne m'y suis pas plutôt assise, que j'ai fait semblant de me trouver mal ; &, sous ce prétexte, j'ai demandé la permission de me retirer. Mais j'ai mis ma petite sœur aux écoutes ; & il faudra qu'on se soit bien caché, si elle n'a pas découvert le mystére.

LEANDRE.

Il est vrai qu'elle est toute des plus rusées.

ANGELIQUE.

Elle l'est à tel point, qu'elle vous a reconnu l'un & l'autre, & qu'elle a pénétré toutes nos manœuvres.

L'OLIVE.

Ah ! Morbleu, nous voilà perdus.

ANGELIQUE.

Allez, ne craignez rien. Elle est aussi méchante qu'elle est fine ; & je vous répons qu'elle aura cent fois plus de plaisir à nous aider à tromper ma mere & Monsieur des Mazures, qu'à leur découvrir que nous les trompons.

L'OLIVE.

La peste ! Quelle petite commére ! On en fera quelque jour une habile femme ! Ce seroit un meurtre de laisser un si bon sujet en Province, il est tout fait pour Paris. Mais je croi que la voici. Je suis curieux de voir de quelle maniére elle va nous aborder.



racle-l'

SCENE II.

ANGELIQUE, LEANDRE, L'OLIVE, BABET.

BABET *en soûriant.*

DIeu te gard, maître Pierre.

L'OLIVE.

Et vous aussi, Mademoiselle.

BABET *d'un grand sérieux, & faisant une profonde révérence.*

Votre très-humble servante, Monsieur Nicolas.

LEANDRE.

Sarviteur, sarviteur, Mademoiselle Babet.

BABET.

Que faites-vous donc ici tous trois?

L'OLIVE.

Hé! Nous parlons de la pluie & du beau tems.

BABET.

De la pluie & du beau tems? Hom! Vous avez des conversations plus intéressantes que celle-là. Ouais, ma sœur a bien du goût pour les jardiniers! Je croi qu'elle veut aprendre le métier.

L'OLIVE.

Hé bien, nous vous l'aprendrons aussi quand vous serez grande.

BABET.

Quand je serai grande! Allez, allez, toute petite que je suis, j'aprendrois aussi-bien que ma sœur, mais il n'y a point de maître ici pour moi.

LEANDRE.

Pardonnez-moi vraiment. Ne puis-je pas vous instruire en même-tems que Mademoiselle?

BABET.

Oh! Je vous baise les mains. Il me faut un maître à moi toute seule.

L'OLIVE.

Hé bien, je le ferai, moi; auffi-bien ai-je befoin d'une écoliére.

BABET.

Oh! Voyez donc comme il fera mon maître. Je croi que je fuis d'auffi bonne maifon que ma fœur; & puifqu'elle fe fait inftruire par un colonel, je puis bien afpirer du moins à un capitaine.

ANGELIQUE.

Paix. Parlez bas, ma petite, on pourroit vous entendre.

BABET.

Ne craignez rien, nous fommes en fûreté. Tout le monde eft encore à table. Monfieur le Comte des Guerets s'eft enivré dès le potage; & il fait tant de fracas, tant de fracas, qu'on n'entendroit pas tonner dans la falle. Ainfi parlons librement de nos petites affaires.

ANGELIQUE.

Hé bien, ma chére, quelles nouvelles nous direz-vous? De quoi s'eft-on entretenu?

BABET.

On n'a parlé que de vous. Quel tapage! (*Fort vîte.*) Vous êtes caufe que mon papa gronde maman; maman gronde Monfieur des Mazures; Monfieur des Mazures leur répond en vers; Madame la Comteffe le feconde en battant des mains; Monfieur le Préfident en parlant latin; Madame la Préfidente en jargon précieux, & Monfieur le Comte en jurant comme un poffédé.

ANGELIQUE.

Ainfi me voilà reconnue pour une imbécille, & déclarée telle fur la parole de Monfieur des Mazures?

BABET.

Oh! Monfieur le Préfident dit que ce n'eft que par provifion, qu'on vous jugera tantôt, après un

mûr éxamen ; & qu'il a des Commiſſaires nommés pour cela.

L' O L I V E.

Parbleu, cela eſt bouffon ! Et qui ſont-ils, ces Commiſſaires ?

B A B E T.

Dame, c'eſt Monſieur le Comte, Madame la Comteſſe, Monſieur le Préſident, & ſa chére épouſe.

A N G E L I Q U E.

Tant mieux. Ceci me fait naître une idée. Pour mieux brouiller Monſieur des Mazures avec mon pere & ma mere, bien loin de faire l'imbécile en preſence de mes Juges, je vais prendre devant eux un ton ſi ſublime, que mon Phœbus leur fera croire que je ſuis le plus bel eſprit du monde. Vous ſçavez que les galimathias pédanteſques impoſent infiniment aux provinciaux. Ils ſoutiendront à Monſieur des Mazures qu'il s'eſt trompé ſur mon ſujet, tandis que Babet, que je viens d'inſtruire, le confirmera dans l'opinion que je ſuis une idiote : ce qui va former un embrouillement, dont s'enſuivra la rupture que nous déſirons.

L E A N D R E.

Nos affaires prennent un bon tour.

B A B E T.

Je vous en réponds. A chaque mot que dit Monſieur des Mazures, maman jette ſur lui des regards terribles ; & mon papa qui eſt déja entre deux vins, & qui n'eſt pas bon quand il a bû, lui a dit tantôt. . . Mais j'entens un grand bruit. On ſe leve de table. Voici notre homme. Retirez-vous & laiſſez-moi faire.

A N G E L I Q U E.

Souvenez-vous bien de mes inſtructions.

B A B E T.

Fiez-vous à moi, je jouerai mon rôle auſſi-bien que vous.

SCENE III.

BABET *seule.*

OUi, oui, je me tirerai bien d'affaire. Quand il s'agit de mentir, je ne ſuis jamais embarraſſée.

SCENE IV.

BABET, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES *à part.*

VOici Babet fort à propos; il faut que je la queſtionne un peu. (*haut.*) Hé, bon jour, ma petite maman. Que faites-vous donc ici toute ſeule?

BABET.

Pas grand-choſe. Je m'ennuie.

M. DES MAZURES.

Vous vous ennuyez? Pauvre enfant! Hé bien; jaſons enſemble, cela vous déſennuira.

BABET.

Voyons. Qu'avez-vous à me dire?

M. DES MAZURES.

Eh-mais, je vous dirai que vous êtes jolie.

BABET.

Tout de bon, trouvez-vous cela?

M. DES MAZURES.

Aſſurément. Et, ſi vous voulez, je vous ferai l'amour.

BABET.

On dit que je ſuis encore trop petite; mais patience, je grandirai.

M. DES MAZURES.

Que je ſois un coquin, ſi je ne vous trouve plus belle que votre ſœur aînée!

BABET.

En vérité, je croi que vous avez raiſon.

M. DES MAZURES.

Et je vais gager cent piſtoles, que vous avez cent fois plus d'eſprit qu'elle.

BABET.

Oh, vous pouvez gager, je vous répons que vous gagnerez. Je ne ſuis qu'une enfant; mais entre nous, je ſçais fort bien que ma pauvre ſœur n'eſt qu'une bête.

M. DES MAZURES.

Parbleu, on a bien raiſon de dire que la vérité ſort de la bouche des enfans! Mais, dites-moi, ma charmante, votre pere & votre mere ſont-ils perſuadés comme vous, que votre ſœur n'a point d'eſprit?

BABET.

Oh, que vous en ſçavez long! Mais je vous vois venir: Vous voulez me tirer les vers du nez. A d'autres; vous ne m'y tenez pas.

M. DES MAZURES.

Non, ſérieuſement; dites-moi ce que vous ſçavez là-deſſus, & je vous promets que je planterai là votre ſœur, & que je vous épouſerai dans deux ans.

BABET.

Oui! Oh, je vais donc vous découvrir tout le myſtére, pourvû que vous me promettiez de ne pas faire ſemblant que je vous aye parlé.

M. DES MAZURES.

Je vous jure...

BABET.

Ah, ne jurez pas; vous me feriez peur.

M. DES MAZURES.

Hé bien, je vous donne ma parole de gentilhomme, que perſonne ne ſçaura ce que vous m'aurez dit.

BABET.

Cela suffit. Mais voyez, je vous prie, si personne ne nous écoute.

M. DES MAZURES.

Je m'en vais regarder de tous les côtés.

BABET *à part.*

Et moi, je m'en vais t'en donner de toutes les couleurs.

M. DES MAZURES.

Oh ça, nous sommes parfaitement seuls. Ne me cachez rien, ma petite poule.

BABET.

Je m'en ferois conscience. Il n'y a rien de plus vrai que ma sœur est imbécile.

M. DES MAZURES.

Je l'ai bien senti d'abord. Testebleu, que j'ai bon nez !

BABET.

Elle avoit près de douze ans, qu'elle ne pouvoit encore ni marcher, ni parler.

M. DES MAZURES.

Oh ! Oh ! Je ne sçavois pas celui-là.

BABET.

C'est à cause de cela que mon papa & maman l'envoyérent à Paris, afin que ma tante la fit un peu dégourdir.

M. DES MAZURES.

Fort bien. Voilà encore ce qu'on m'avoit caché.

BABET.

Ma tante eut toutes les peines du monde à la faire parler; mais dès qu'elle sçut parler, ma tante auroit voulu qu'elle fût redevenue muette.

M. DES MAZURES.

A cause de sa bêtise ?

BABET.

Vous l'avez deviné. Il venoit tous les jours de beaux Messieurs chez ma tante.

M. DES MAZURES.

Eh bien?

BABET.

Eh bien, elle les prioit de donner de l'esprit à ma sœur. Croiriez-vous bien qu'ils n'en ont jamais pû venir à bout ?

M. DES MAZURES.

Parbleu, voilà une bêtise bien incurable !

BABET.

Assurément; car, lorsque nous sommes revenus ici, mon papa & maman l'ont trouvée encore plus sotte que quand elle en est partie.

M. DES MAZURES.

Cependant ils prétendoient me persuader qu'elle avoit de l'esprit comme un ange.

BABET.

C'est qu'ils vouloient vous attraper, pour s'en défaire.

M. DES MAZURES.

Je m'en suis douté. Que je suis heureux d'avoir tant d'esprit !

BABET.

Comme ils ne se défient pas de moi, parce que je suis un enfant, ils disent devant moi tout ce qu'ils pensent. Ah, qu'ils sont fâchés que ma sœur ait eu une conversation avec vous ! Ils comptoient que vous les croiriez sur leur parole, & que vous l'épouseriez avant que d'avoir sondé son esprit, ou que vous la trouveriez assez jolie pour passer sur sa bêtise.

M. DES MAZURES.

Diable ! Que je n'étois pas si sot ! On n'attrape pas comme cela le Seigneur des Mazures. A qui vendent-ils leurs coquilles ?

BABET.

Oh ça, vous voilà bien instruit. Si vous me trahissez, je ne vous dirai plus rien.

M. DES MASURES.

Comptez, mon petit ange, que j'aimerois mieux mourir, que de vous commettre.

BABET,

BABET.

Vous feriez caufe qu'on me fouetteroit jufqu'au fang.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien, belle Babet. Je ferai femblant d'ignorer tout, mais je profiterai de ce que vous me dites.

BABET.

Oh, pour cela, vous ferez fort bien. Croyez-moi, je vous parle en amie, ne fongez plus à ma fœur, elle ne vous convient point; & je crois, fans vanité, que je ferai mieux votre affaire.

M. DES MAZURES.

Oui, mon cher cœur, vous avez tout l'efprit qu'il me faut. Plût au ciel que vous euffiez l'âge de votre fœur, je vous épouferois tout à l'heure.

BABET.

Hé bien, je vais me dépêcher de devenir grande. Adieu, Monfieur, je me retire au plus vîte; car, fi on nous trouvoit enfemble, on foupçonneroit quelque chofe.

M. DES MAZURES.

Avant que nous nous féparions, il faut que je vous baife.

BABET *lui faifant la révérence.*

Oh non, je ne donne rien d'avance.. Remettons cela après notre mariage.

(*Elle lui fait plufieurs révérences; & quand il eft tourné, elle lui fait les cornes. Il fe retourne vers elle, & elle lui fait une autre révérence, & s'enfuit.*)



SCENE V.

M. DES MAZÚRES *seul.*

DIeu merci, me voilà bien au fait, & par une voie qui ne peut m'être ſuſpecte. Il n'y a point de doute preſentement, que ma bonne couſine n'eût formé le deſſein de m'attraper comme un ſot. Ce vieux fou de Baron vouloit ſe mettre auſſi de la partie. Mais, parbleu, ils ſeront attrapés eux-mêmes, car je n'épouſerai point leur ſotte fille, m'y voilà déterminé. Pour les mieux punir encore, & pour me juſtifier, je veux que la compagnie ſoit convaincue de l'imbécillité d'Angélique : cela me donnera un prétexte plauſible, pour rompre tous mes engagemens.

SCENE VI.

M. DES MAZURES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

LEs beaux eſprits cherchent toujours la ſolitude; & moi je cherche toujours les beaux eſprits. A quoi rêviez-vous? Etiez-vous occupé de votre maîtreſſe, ou de quelque Ouvrage nouveau? Vous ne dites rien!

M. DES MAZURES *après avoir un peu rêvé.*

Si ma belle maîtreſſe
Avoit autant d'apas que la belle Comteſſe,
J'y rêverois ſans ceſſe.

LA COMTESSE.

Ah! Que cela eſt joli, que cela eſt poli! Je veux retenir ces paroles-là, pour les faire mettre en muſique.

Si ma belle maîtresse
Avoit autant d'apas que la belle Comtesse,
J'y rêverois sans cesse.

Voilà, sans contredit, le plus beau morceau que vous ayez jamais fait.

M. DES MAZURES.

Palsangbleu, j'en ferois bien d'autres
Sur des apas comme les vôtres.

LA COMTESSE.

Encore, ce palsangbleu est impayable; c'est un petit tour cavalier qui frape, qui saisit. J'aime les tours cavaliers. En vérité, vous êtes un homme prodigieux.

M. DES MAZURES.

Oh! Je le sçai bien, Madame.

LA COMTESSE.

Non, je ne me dédis point de ce que je vous ai dit ce matin: il n'y a que les gens de qualité qui sçachent faire des vers; tous les autres poëtes me paroissent des pédans. Ces Corneilles, ces Racines, ces Boileaux, par éxemple, ont par-ci, par-là, de beaux endroits; mais cela est si guindé, si haut monté! Ils ne disent point de jolies choses, & ils ne veulent point avoir d'esprit. Je gage qu'ils ne faisoient point d'impromptus comme vous.

M. DES MAZURES.

Oh! Pour celui-là, je vous en répons. C'est un talent que le ciel n'accorde par deux fois en un siécle.

LA COMTESSE.

Pour moi, je tiens que vous êtes le phénix du nôtre. Je veux absolument que vous m'apreniez à faire des impromptus.

M. DES MAZURES.

De tout mon cœur. Je crois que vous y réussirez à merveille. Il ne faut que de la vivacité & de la hardiesse.

LA COMTESSE.

Dieu merci, j'en ſuis bien pourvue. J'ai de la théorie, il ne me manque que la pratique.

M. DES MAZURES.

Je vous la donnerai. Deux ou trois leçons vous rendront plus habile que moi.

LA COMTESSE.

Vous aurez du moins une écoliére bien docile. Eſſayons un peu ſi j'ai quelque diſpoſition. Quel ſujet prendrons-nous ?

M. DES MAZURES.

Faiſons une petite églogue amoureuſe, entre un Berger & une Bergére ; vous ſerez la Bergére Cloris, & je ſerai le Berger Tircis.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt mieux penſé. Il faut prendre aparemment un ton bien tendre.

M. DES MAZURES.

A fendre les pierres. Mais, malgré la tendreſſe, il faut que l'eſprit domine ; de l'eſprit à chaque hémiſtiche.

LA COMTESSE.

Vous avez raiſon ; c'eſt le goût des auteurs à la mode. Supoſons donc, par éxemple, que nous nous aimons tendrement vous & moi.

M. DES MAZURES *l'embraſſant.*

Oui, ſupoſons cela, ma belle Comteſſe.

LA COMTESSE.

Et que nous exprimons notre amour en gardant nos moutons. Nous ſommes couchés nonchalemment ſur un verd gaſon, à l'ombre d'un ormeau, le long d'un clair ruiſſeau. Notre paſſion eſt ſi violente, qu'elle nous ôte la parole ; mais nos tendres regards expriment nos deſirs. Enfin cédant aux tranſports les plus doux... vous rompez le ſilence, pour me faire mieux comprendre l'excès de votre amour.

M. DES MAZURES.

Vous y voilà. Parbleu, quand je vous aurois donné le ſujet, il ne feroit pas mieux imaginé.

LA COMTESSE.

Allons, commencez, mon Berger.

M. DES MAZURES.

M'y voici.

Ah ! Plaignez mon malheur, trop aimable Bergere,
Le loup m'a dérobé ma brebis la plus chére.

LA COMTESSE.

Ah, Berger !... Voilà mon mari !

M. DES MAZURES.

Le vilain Berger !

LA COMTESSE.

Il vient bien mal-à-propos. Que ne nous laiſſoit-il le tems de finir !

SCENE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, M. DES MAZURES.

LE COMTE *ivre.*

Comment, morbleu ! Monſieur des Mazures tête-à-tête avec ma femme !

M. DES MAZURES.

C'eſt que je lui donnois une petite leçon.

LE COMTE.

Une petite leçon ! Têtebleu, ma femme n'a que faire de leçons ; je la trouve aſſez ſçavante, entendez-vous ?

LA COMTESSE *à M. des Mazures.*

Laiſſez-le dire. Quand il eſt ivre, il eſt jaloux comme un tigre.

LE COMTE.

Ecoutez, Madame la Comteſſe, je vous aprens

une chose que vous oubliez peut-être ; c'est que vous êtes ma femme.

LA COMTESSE.

Vous m'en faites quelquefois souvenir, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

J'ai encore un petit avis à vous donner ; c'est que j'ai le malheur, moi qui vous parle, de ne pouvoir souffrir ni les vers, ni ceux qui les font.

M. DES MAZURES.

Hé bien, Monsieur, on ne forcera pas votre goût là-dessus.

LE COMTE.

Ces Messieurs les Poëtes se donnent des licences quelquefois ; & moi, je prens quelquefois la liberté... de les corriger.

M. DES MAZURES.

Il y a Poëtes & Poëtes, Monsieur le Comte ; & je ne suis pas de ceux qu'on traite si cavaliérement.

LA COMTESSE *se mettant entr'eux deux.*

Eh, mon Dieu ! Ils vont se couper la gorge.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien, Madame ; j'ai de la prudence, & j'excuse le vin.

LE COMTE.

Ecoute, mon pauvre des Mazures, tu te crois le premier homme du monde ; mais je t'avertis charitablement que tu n'es qu'un fat. *In vino veritas.*

M. DES MAZURES.

Au moins si je ne me fâche pas, c'est pour l'amour de vous, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE

Je vous en suis obligée. Avallez cela tout doucement, je vous en tiendrai compte.

LE COMTE.

Oui, oui, avalle, mon ami ; les Poëtes en avallent bien d'autres.

LA COMTESSE.

De grace, mon cher Comte, confidérez que Monſieur des Mazures eſt un homme de condition.

M. DES MAZURES.

Oui, Monſieur, vous vous nommez Monſieur le Comte; & je puis me faire apeller Monſieur le Baron quand il me plaira.

LE COMTE.

Tu ſeras donc le Baron de la Craſſe.

DES MAZURES.

Morbleu... Je me ſçai bon gré d'être auſſi ſage que je le ſuis.

LA COMTESSE.

De grace, ſouvenez-vous que Monſieur des Mazures eſt de vos amis.

LE COMTE.

Je m'en ſouviendrai quand il ne ſera pas tant des vôtres. Comment, ventrebleu, tandis que je fais les honneurs de la table, & que je m'enivre de bonne foi, vous me quittez en tapinois, pour venir coquetter avec ce buveur d'eau?

LA COMTESSE.

Je vous jure que rien n'eſt plus innocent. Nous faiſions un impromptu.

LE COMTE *frapant du pied & de la canne.*

Un impromptu, têtebleu! Madame la Comteſſe, je veux que vous ne faſſiez des impromptus qu'avec moi.

LA COMTESSE.

Hélas! Je ne demanderois pas mieux; mais vous n'êtes pas Poëte comme Monſieur des Mazures.

LE COMTE.

Qu'il aille faire des impromptus avec Angélique.

M. DES MAZURES.

Eh, le moyen? C'eſt un imbécille.

LE COMTE.

Tant mieux pour toi, mon ami; tu es plus bête qu'elle, de vouloir qu'elle ait de l'eſprit. Plût à

Dieu que ma femme fût une fotte, elle ne feroit pas fi friande de l'impromptu.

SCENE VIII.

LA PRÉSIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, M. DES MAZURES.

LA PRESIDENTE.

EH bien, quand tiendrons-nous notre fiége, pour juger Mademoifelle Angélique ?

LE COMTE.

Quand il vous plaira, ma chére Préfidente. J'ai été à la buvette, & me voilà prêt à juger.

LA PRESIDENTE *à la Comteffe.*

Ah, bon Dieu ! Qu'il eft ivre !

LA COMTESSE.

Nous ne le fçavons que trop.

LE COMTE *à la Préfidente.*

Je ferai toujours de votre avis, pourvu que vous foyez toujours du mien.

LA PRESIDENTE.

Je ne m'engage point à cela, & je veux me conferver la liberté d'opiner, fuivant les matiéres qui fe préfentent.

LE COMTE.

Dites-moi un peu, ma Princeffe, où eft votre benet de mari ?

LA PRESIDENTE.

Mon benêt de mari, Monfieur le Comte ? Vous me permettrez de vous dire que mon cher époux ne mérite point cette épithéte ridicule, & que les plus pures lumiéres de la raifon & de l'équité, ne peuvent difcerner en lui qu'un magiftrat très-accompli.

LE COMTE.

Voilà une fort belle phrase, Madame la Présidente; mais, avec tout cela, Monsieur votre cher époux est un fort vilain Monsieur.

LA PRESIDENTE.

Tel qu'il est, Monsieur, vous lui devez plus d'égards, & à moi plus de respect; & je vous déclare que, selon mon idée, Monsieur le Président vaut bien Monsieur le Comte.

M. DES MAZURES *à la Présidente.*

Brave.

LE COMTE.

Oh! Doucement, ma Princesse. Je veux vous désabuser, & vous faire sentir la différence qu'il y a entre un Comte & un Président. Pour vous en convaincre, ma Reine, je vous propose gracieusement un tour de promenade dans le petit bois.

LA PRESIDENTE.

Dans le petit bois! Avec vous seul? Vous aurez la bonté de sçavoir, Monsieur le Comte, que je n'ai jamais de tête à tête qu'avec mon cher époux.

LE COMTE.

Oh bien, ma chére épouse n'est pas si scrupuleuse; car je viens de la trouver nez à nez avec Monsieur des Mazures.

LA COMTESSE.

Quel mal y a-t'il à cela? Monsieur des Mazures est un homme sans conséquence.

LE COMTE.

Morbleu, je me défie de ces hommes sans conséquence.

LA PRESIDENTE.

Vous avez tort: ses pensées sont si sublimes, si épurées, si dégagées de la matiére, qu'il n'est jamais question avec lui, que de ce qui a raport à l'esprit.

LE COMTE.

Madame la Comtesse aime beaucoup l'esprit,

j'en demeure d'accord ; mais fiez-vous-en à moi ; elle n'est point fâchée que...

LA COMTESSE.

Je n'oublierai point tous vos outrages, Monsieur, & vous m'en ferez raison quand vous aurez dormi.

LE COMTE.

Oui, oui, quand j'aurai dormi, je vous ferai raison. En attendant, Madame la Présidente va me faire raison de vous.

LA PRESIDENTE.

Moi ?

LE COMTE.

Vous-même.

LA PRESIDENTE.

Et à propos de quoi, s'il vous plaît ?

LE COMTE.

Vous me vengerez de l'activité de ma femme ; & moi je vous vengerai de l'indolence de votre mari.

LA PRESIDENTE.

En vérité, mes oreilles sont furieusement scandalisées de vos termes ; tous mes sens se révoltent ; je frissonne depuis la tête jusqu'aux pieds ; & si vous continuez, je m'en vais m'évanouir.

LE COMTE.

A votre aise, ma Princesse. Voici un fauteuil. Il faut que je vous embrasse pour hâter l'évanouissement.

LA COMTESSE.

En ma presence ?

LA PRESIDENTE, (*le Président paroît.*)

Ah, quelle insulte ! Encore si ce n'étoit pas devant Madame la Comtesse !

SCENE IX.

LE COMTE. LA COMTESSE, M. DES MAZURES, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE.

LE PRESIDENT.

Que vois-je ?

LA PRESIDENTE.

Ah, mon cher époux, que vous venez à propos !

LE COMTE.

Très-mal à propos, au contraire. Qui diable vous demande ici ? Qu'y venez-vous faire ?

LE PRESIDENT.

Comment, ce que j'y viens faire ? Embrasser ma chére épouse !

LE COMTE.

Eh bien, embrassez la mienne.

M. DES MAZURES.

Voilà une voie d'accommodement.

LE PRESIDENT.

Morbleu, Monsieur, je n'entens point de raillerie là-dessus ; & je vous ferai voir que ce n'est pas à gens comme nous qu'il faut vous jouer.

LE COMTE.

Eh fi, vous jurez, Monsieur le Président. Ah, qu'il vous sied mal d'être jaloux !

LE PRESIDENT.

Ventrebleu, cela me sied aussi bien qu'à vous, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Il y a de la différence ; nous ne sommes pas patiens, nous autres gens d'épée ; mais un homme de robe doit se posséder, & voir tout sans sortir de sa gravité.

LE PRESIDENT.

Il n'y a point d'accord; il n'y a point de chérvité qui tienne contre des offenses de cette nature; & j'en veux avoir raison.

LE COMTE.

Oh, volontiers, suivez-moi. Mais à propos, vous n'avez point d'épée. Prenez celle de Monsieur des Mazures; aussi-bien ne s'en sert-il pas.

M. DES MAZURES *à la Comtesse.*

Je vous sacrifie toutes les insultes qu'il me fait.

LA COMTESSE.

Je m'en souviendrai.

LE PRESIDENT.

Ce n'est pas avec l'épée que je me bats, c'est avec la plume. Nous ferons des écritures, Monsieur le Comte. Nous ferons des écritures.

LE COMTE.

Et moi, je ferai tapage, Monsieur le Président; je ferai tapage, si vous m'échauffez les oreilles.

SCENE X.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, M. DES MAZURES, LE BARON *ivre*, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Quel bruit! Quel tintamare! Je croi, Dieu me pardonne, qu'on se querelle ici.

M. DES MAZURES.

C'est Monsieur le Comte qui fait des siennes. Il m'a accommodé de toutes piéces, & le voilà presentement après Monsieur le Président. Ils en viendront à quelque extrêmité, si on n'y met ordre.

LE BARON.

Paix-là, de par tous les diables, Messieurs; Aparemment que Monsieur le Président est ivre.

LE PRESIDENT.

Moi? Je n'ai presque bû que de l'eau.

LE BARON.

Allons, allons, il y a du vin sur jeu. Mes amis, je suis ravi de vous voir ici; mais je vous avertis que je n'aime point les ivrognes. Je veux la paix & la sobriété dans ma maison. Point de scandale, Monsieur le Président.

LE PRESIDENT.

La remontrance est merveilleuse.

LA COMTESSE *à la Baronne.*

Je m'aperçois que Monsieur le Baron s'est aussi bien accommodé que Monsieur le Comte.

LA BARONNE.

Que je sçache un peu le sujet de vos différends; J'ajusterai cela en quatre mots.

M. DES MAZURES.

Monsieur le Comte a voulu prendre des libertés avec Madame, & Monsieur son époux ne l'a pas trouvé bon.

LE BARON.

Il a tort; Monsieur le Comte lui faisoit trop d'honneur; & je soutiens...

LA BARONNE *au Président.*

Si vous m'en croyez, au lieu de vous fâcher...

LE BARON.

Paix, Madame la Baronne; quand je parle, c'est à vous à vous taire. Je suis le maître chez moi. Qu'il ne vous arrive plus de m'interrompre.

LA COMTESSE *à la Baronne.*

Aparemment que Monsieur le Baron n'a pas meilleur vin que mon mari.

LA BARONNE.

Quand il est ivre, je ne puis plus le gouverner,

l'accord [illegible] RON.

Je disois de[illegible] non, je ne disois pas... pardonnez-moi [illegible]... De quoi parlions-nous?

LA BARONNE.

De la querelle de Monsieur le Comte, & de Monsieur le Président.

LE BARON.

Ah, oui, cela est fort judicieusement pensé ; fort subtilement remarqué, Madame la Baronne. Or est-il que Monsieur le Comte est noble ; par conséquent il est en droit de caresser Madame la Présidente.

LE PRESIDENT.

De la caresser ?

LE BARON.

Oui, & à votre barbe, Monsieur le Président.

LE COMTE.

Viens que je t'embrasse, mon vieux Baron, tu es le dernier des Romains.

LE BARON.

Franchement, j'ai de la vertu ; mais parlons d'affaire sérieuse.

LE COMTE.

Volontiers, je suis en état de te donner de bons conseils.

LE BARON.

Ne trouves-tu pas que ma fille a plus d'esprit que ce vilain Monsieur des Mazures ?

LE COMTE.

Assurément. Ne la donne point à cet animal là.

M. DES MAZURES.

Vous voyez comme ils me traitent, ma cousine.

LA BARONNE.

Ils sont ivres ; cela excuse tout.

LE COMTE.

Ecoute-moi attentivement. Mon avis seroit...

LE BARON.

On ne peut pas raisonner plus juste, & ce que

tu dis est sans replique; ca[illegible] nous apreud.. qu'il n'y a rien de si nature[illegible] d'embrasser une Présidente.

LA PRESIDENTE.

Bon, j'avois bien affaire là, moi.

LE BARON.

Et comme tu le dis fort à propos, puisque Monsieur des Mazures est un poëte, il faut le faire déguerpir.

LE COMTE.

Ou le jetter par les fenêtres; voilà mon avis.

LE BARON.

Je te remercie. J'en profiterai. Allons boire là-dessus.

LE COMTE.

Taupe.

(*Ils sortent en se tenant embrassés & en chancelant.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

Ils vont s'achever de peindre, & je ne serai pas en sûreté.

LA BARONNE.

Ne craignez rien, les Dames vous prennent sous leur sauve-garde. D'ailleurs, je vous répons que dans une heure, ils auront plus envie de dormir, que de se battre. Profitons du repos qu'ils nous laissent, pour examiner qui a tort de vous ou de moi, au sujet d'Angélique.

M. DES MAZURES.

Quoi, ma cousine, vous y revenez? Vous osez

encore me sou[illegible] a de l'esprit ? Ou plutôt vous n'avouez pa[illegible] e foi qu'elle n'est qu'une bête ?

LA BARONNE.

Allez, vous devriez mourir de honte du mauvais goût, ou du mauvais cœur que vous faites paroître.

M. DES MAZURES.

Ne nous emportons point, Madame la Baronne ; si je voulois vous dire tout ce que je sçai, je me justifierois aisément à vos dépens, mais je veux vous épargner cette confusion, & je laisse à vos amis & aux miens le soin de nous rendre justice.

LA BARONNE.

Voici votre fille, retirons-nous, mon cousin, & laissons aux juges le loisir d'éxaminer le procès, & de prononcer.

SCENE XI.

LE PRESIDENT, (*il est assis entr'elles deux.*) LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE.

Angélique entre d'un air grave, en faisant de profondes & gracieuses révérences au Président, à la Présidente & à la Comtesse.

LE PRESIDENT *à la Comtesse.*

OH, oh ! Ce n'est point là l'abord d'une imbécile.

LA COMTESSE *au Président.*

Ni d'une personne aussi maussade qu'on nous l'a dépeinte.

LA PRESIDENTE.

Au contraire, elle a tout-à-fait bon air ; écoutons ce qu'elle va dire.

ANGEL[illegible]

On m'ordonne de compar[illegible]nt mes Juges; & j'obéis avec soumission.

LE PRESIDENT.

Comment donc ? Mais voilà un début dont je suis très-content.

LA PRESIDENTE.

Et moi aussi, je vous assure.

LA COMTESSE.

J'en augure très-bien.

ANGELIQUE.

Vous êtes ici, Monsieur & Mesdames, pour porter un jugement sur mon esprit.

LE PRESIDENT.

Oui, nous y sommes engagés.

ANGELIQUE.

L'entreprise est un peu hardie, Monsieur le Président; vous dont la profession est de juger, ne sentez-vous pas qu'elle est bien scabreuse, & qu'elle expose à d'étranges bévues ?

LE PRESIDENT *à la Comtesse.*

Voilà une question qui m'embarrasse & me surprend.

ANGELIQUE.

Et vous, Mesdames, qui voulez aussi juger des autres, parlez en conscience, pourriez-vous bien juger de vous-mêmes ?

LA PRESIDENTE *à la Comtesse.*

Quelle innocence ! Qu'en dites-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Que jamais idiote ne fit une pareille apostrophe.

ANGELIQUE.

Vous voulez juger de moi ! Mais pour juger sainement, il faut une grande étendue de connoissances; encore est-il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

LE PRESIDENT *à la Comtesse.*

Je tombe de mon haut.

LA COMTESSE.

Et moi des m

ANGELIQUE.

Avant donc que vous entrepreniez de prononcer ſur mon ſujet, je demande préalablement que vous éxaminiez avec moi nos connoiſſances en général, les dégrés de ces connoiſſances, leur étendue, leur réalité. Que nous convenions de ce que c'eſt que la vérité, & ſi la vérité ſe trouve effectivement. Après quoi nous traiterons des propoſitions univerſelles, des maximes, des propoſitions frivoles, & de la foibleſſe ou de la ſolidité de nos lumiéres.

LE PRESIDENT.

Je ne ſçai plus où j'en ſuis. Eſt-ce que je rêve ?

LA PRESIDENTE.

Je ſuis effrayée de ſon eſprit.

LA COMTESSE.

C'eſt un prodige.

ANGELIQUE.

Quelques perſonnes tiennent pour vérité, que l'homme naît avec certains principes innés, certaines notions primitives, certains caractéres qui ſont comme gravés dans ſon eſprit, dès le premier inſtant de ſon éxiſtence. Pour moi, j'ai long-tems éxaminé ce ſentiment, & j'entreprens de le combattre, de le réfuter, de l'anéantir, ſi vous avez la patience de m'écouter.

LE PRESIDENT.

Mademoiſelle, diſpenſez-vous de cette diſcuſſion. Nous ſommes convaincus de la foibleſſe de nos connoiſſances, & déja preſque perſuadés de l'étendue des vôtres. Tout ſe réduit à un point fort ſimple : ſçavoir, ſi vous avez de l'eſprit, ou ſi vous n'en avez pas.

ANGELIQUE.

Hé ! Comment le connoîtrez-vous ? Définiſſez-moi l'eſprit, premiérement ; & ſi je ſuis contente de votre définition, je verrai ſi vous êtes capable

de juger si j'ai de l'esprit, ou s'... 'en ai pas. Car il ne suffit pas de dire des mots, ...ut leur attacher des idées, & convenir de cel... i leur sont propres : mais c'est ce que la plûpart des hommes négligent. De là procéde la témérité, la fausseté de leurs jugemens. Ils aprennent les mots, à la vérité, mais ignorant les vraies idées avec lesquelles ces mots ont leur liaison, ils forment des sons vuides de sens, & parlent comme des perroquets. Quoi ! Vous me regardez tous trois sans rien dire ?..... Qu'avez-vous à me répondre ?

LE PRESIDENT.

Qu'il faut que Monsieur des Mazures ait perdu l'esprit, puisqu'il ose dire que vous êtes une bête.

LA COMTESSE.

Je le croyois un grand homme ; mais me voilà bien désabusée.

LA PRESIDENTE.

Pour moi, je suis si saisie d'étonnement, que peu s'en faut que je ne m'évanouisse encore.

LE PRESIDENT.

Je vous suivrai de près, ma chére épouse ; car j'avoue que je suis si frapé, que je ne me possede plus.

ANGELIQUE.

Peu de chose vous étonne, à ce que je vois..... Mais si je vous disois...

LA PRESIDENTE.

Ma belle Demoiselle, passons sur ces matiéres sublimes, & dites-nous tout simplement...

ANGELIQUE.

Que voulez-vous que je vous dise ? Me laisserai-je juger par des gens qui n'ont point de logique ? qui ne peuvent faire la distinction des idées réelles & chimériques, des idées complettes & incomplettes, des vraies & des fausses idées, de la liaison des idées ?

LE PRESIDENT.

Ayez la bonté de considérer....

ANGELIQUE.

Oui, je le veux bien, considérons d'abord ce que c'est que l'esprit ; cela pourra nous conduire à des raisonnemens justes sur la mémoire, sur le jugement & sur la raison. Ensuite nous nous convaincrons par des aplications judicieuses, & par des exemples célébres, que les uns ont beaucoup de mémoire, & n'ont point de jugement ; que les autres ont du jugement, & n'ont point de mémoire ; & qu'une troisiéme espéce très-commune de nos jours, brille infiniment par l'esprit, sans avoir une once de raison, ni de jugement. Je connois des auteurs très-fameux qui sont de cette espéce, & qui le prouvent tous les jours par leurs ouvrages, & encore mieux par leurs actions.

LE PRESIDENT.

Il ne s'agit pas...

ANGELIQUE.

Je vous récuse pour mes juges, à moins que vous n'entriez dans tous ces détails.

LE PRESIDENT.

Ils ne sont point nécessaires pour le fait dont il est question ; & je prononce, sans aller aux voix, que vous avez infiniment d'esprit, & que vous êtes très-sçavante.

LA PRESIDENTE.

Je prononce de même.

LA COMTESSE.

Et moi, je le soutiendrai contre toute la terre.

ANGELIQUE.

Vous m'accordez l'esprit, vous m'accordez la science ! C'est me faire bien de l'honneur. Mais je serois bien plus flattée, si vous m'accordiez le jugement & la raison. Heureuses & rares qualités !

LA PRESIDENTE.

Vous les avez aussi : nous n'en doutons pas.

ANGELIQUE.

Dites que je les avois, mais que je les ai perdues;

LA COMTESSE.

Cela ne nous paroît point.

ANGELIQUE.

Vous ne vous en apercevrez peut-être que trop-tôt. Si vous me voyiez dans mes noires vapeurs....

(*Elle se met à rêver.*)

LA COMTESSE.

Oh, oh! La voilà tombée dans une profonde rêverie! Pourroit-on sçavoir, Mademoiselle, à quoi vous pensez si sérieusement?

ANGELIQUE *feignant de sortir de sa rêverie.*

Ne pourrois-je point, tandis que je suis seule, me fixer à l'un de ces deux différens systêmes de la physique moderne?

LA PRESIDENTE.

Tandis qu'elle est seule?

LA COMTESSE.

Il y a du dérangement dans cet esprit-là.

ANGELIQUE.

J'aime les tourbillons, mais j'ai peine à résister à l'attraction. Descartes me ravit, & Neuton m'entraîne.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, laissez ces matiéres abstraites, & songez que nous sommes avec vous.

ANGELIQUE *feignant de la surprise.*

Ah! C'est vous, Madame la Comtesse: vous venez à propos pour me déterminer, & je suivrai votre avis. Le systême des tourbillons vous paroît-il préférable à celui de l'attraction?

LA COMTESSE.

Oh! Je suis furieusement pour l'attraction. J'aime tout ce qui attire.

ANGELIQUE.

Je m'en étois doutée. Et Madame la Présidente?

LA PRESIDENTE

Pour moi, je me jette à corps perdu dans les tour-

billons (*au Président.*) Je ne sçai ce que je dis, mais il faut lui répondre.

LA COMTESSE.

Vous faites bien... Je me trompe fort si cette aimable fille n'extravague pas de tems en tems.

LA PRESIDENTE.

Je crois qu'à force d'étudier, elle s'est brouillé la cervelle.

ANGELIQUE *après avoir rêvé.*

Non, je ne reviens point de ma surprise & de mon indignation.

LE PRESIDENT *à la Comtesse.*

Voici quelque autre idée qui lui passe par la tête.

ANGELIQUE.

La bile me domine ; j'entre en fureur.

LA PRESIDENTE.

Ah, bon Dieu ! Prenons garde à nous.

ANGELIQUE.

Oui, je deviens furieuse, lorsque je pense qu'un original comme des Mazures, ose se flatter d'effacer de mon cœur, le digne objet de mon estime & de mon amour. Ecoutez tous le serment que je fais. Je jure par le Stix, que s'il ne se désiste pas de sa prétention, il ne mourra jamais que de ma main.

LA COMTESSE.

Sa cervelle s'échauffe. Je croi qu'il est tems de nous retirer.

ANGELIQUE.

Me traiter d'idiote, d'imbécille, d'ignorante ! Ah, ah, ah, cela me faire rire.

(*Elle rit à gorge déployée.*)

LE PRESIDENT *à la Presidente.*

Voici une autre transition.

LA COMTESSE.

Je vois bien qu'elle a des accès de folie.

ANGELIQUE.

Il dit que je suis gauche. Prenez garde à ces révérences. (*Elle fait des révérences de très-bonne grace.*)

Que je m... he mal. Voyez de quel air j'entre dans une chambre ... c quelle grace je m'y prens. (*Elle chante & danse seule.*) Allons, Monsieur le Président, un petit menuet avec moi.

LE PRESIDENT.

Excusez-moi, Mademoiselle, je ne danse jamais.

ANGELIQUE.

Vous ne dansez jamais ! Oh, parbleu, nous danserons ensemble.

LA PRESIDENTE *au Président.*

Dansez bien ou mal ; il ne faut pas l'irriter.

ANGELIQUE *chante,*
& de tems en tems s'interrompt pour parler au Président.

Allons, gai, Monsieur le Président. Tenez-vous droit, Monsieur le Président. Tournez donc. En cadence, Monsieur le Président, en cadence. Ah, que la Justice a mauvaise grace !

SCENE XIII.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE ANGELIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LA BARONNE.

QUe vois-je ? Monsieur le Président qui danse avec ma fille ?

LE PRESIDENT.

Au moins, c'est elle qui l'a voulu.

LA BARONNE.

Etes-vous folle, ma fille, de faire danser un grave Magistrat ?

M. DES MAZURES.

Il ne nous manque plus ici qu'un Médecin ; la fête seroit complette.

LA BARONNE.

Angélique ! Que veut dire ceci ?

LA PRESIDENTE.

Ne la tourmentez pas, Madame.

LA BARONNE.

Comment, que je ne la tourmente pas ?

LA COMTESSE.

Non vraiment. Ne voyez-vous pas qu'elle eſt dans ſes vapeurs ?

LA BARONNE.

Dans ſes vapeurs ! Je ne lui connois point cette maladie-là.

LE PRESIDENT *à la Baronne.*

Il n'eſt plus poſſible de la cacher ; cela eſt trop fort.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi ?

M. DES MAZURES.

Mademoiſelle a des vapeurs ! Voilà une nouvelle perfection dont je ne m'étois pas aperçû.

LA BARONNE.

Finiſſons ce badinage, je vous prie, & venons au fait. Avez-vous entretenu ma fille, & la trouvez-vous une idiote ?

LE PRESIDENT.

Une idiote ? Demandez à Madame la Comteſſe.

LA COMTESSE.

Interrogez Madame la Préſidente.

LA PRESIDENTE.

C'eſt à mon cher époux à parler le premier.

LA BARONNE.

Vos cérémonies me tuent. Faut-il tant de façons pour dire un oui ou un non ?

M. DES MAZURES.

Ne voyez-vous pas, Madame, qu'on n'oſe vous faire rougir, en vous avouant la vérité ?

LE PRESIDENT.

Si nous diſons la vérité, Monſieur des Mazures, ce

ce sera vous qui rougirez, assurément.

M. DES MAZURES.

Moi, je rougirai?

LE PRESIDENT.

Oui, vous deviiez faire amende-honorable à Mademoiselle Angélique, car je prononce qu'elle a tout l'esprit qu'on peut avoir.

LA PRESIDENTE.

C'est un prodige de science.

LA COMTESSE.

Sa science & son esprit sont ornés de toutes les graces qu'on admire dans les personnes les plus charmantes. Paris & la Cour ne peuvent rien offrir de plus parfait.

LA BARONNE.

Hé bien, Monsieur des Mazures?

M. DES MAZURES.

Bon, bon! Ne voyez-vous pas qu'on se moque de vous?

LE PRESIDENT.

Nous moquer de Madame? Nous avons trop de respect pour elle.

M. DES MAZURES.

Vous la flattez donc?

LA COMTESSE.

Nous disons la pure vérité; & il est étonnant, Monsieur des Mazures, qu'avec tout l'esprit que vous avez, vous ayez pris le change à ce point-là. Mademoiselle est une fille accomplie.

M. DES MAZURES.

Oh! Vous me feriez devenir fou. Je sçai bien ce que j'ai vû, je sçai bien ce que j'ai entendu; je ne rêvois point, & je ne rêve point encore.

LA BARONNE.

Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus soutenir. Allez, Monsieur, vous ne méritez pas l'estime que j'avois pour vous, & je commence à me repentir....

M. DES MAZURES.

Oui, oui, fâchez-vous, fâchez-vous. Je ne ſuis point dupe, je vous en avertis; vous avez beau vous entendre tous tant que vous êtes, on ne m'en donne point à garder.

LA BARONNE.

Oh! C'eſt pouſſer ma patience à bout.

M. DES MAZURES.

J'en ſuis fâché.... Mais la petite Babet...

LA BARONNE.

Quoi, la petite Babet?

M. DES MAZURES.

Ah, ah, ceci vous étonne! La petite Babet n'eſt pas une idiote, elle. Je vous la donne pour la plus fine peſte qu'il y ait au monde.

LA BARONNE.

Qu'a de commun Babet avec Angélique.

M. DES MAZURES.

Vous feignez de ne me pas entendre. Mais il ne falloit pas parler devant Babet. Il n'y a plus d'enfant, je vous en avertis.

LA BARONNE.

Je veux mourir, ſi je ſçai ce qu'il me veut dire; mais puiſque vous ne voulez croire ni Monſieur le Préſident, ni ces Dames, ni moi, nous avons ici le moyen de vous confondre. Aprochez, Angélique; il n'eſt plus queſtion de garder le ſilence, voyons ſi vous êtes une bête.

ANGELIQUE.

Hélas! Je ne ſçai plus ce que je ſuis.

LA BARONNE.

Comment donc? Parlez, parlez, faut-il tant preſſer une fille de parler?

ANGELIQUE.

Que vous dirai-je? Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je ſuis au déſeſpoir.

LA BARONNE.

Au déſeſpoir! Et pourquoi?

ANGELIQUE.

Je ſuis dans une triſteſſe, dans une mélancolie qui m'arrache des larmes.

(*Elle pleure.*)

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu, qu'a-t'elle donc ?

LE PRESIDENT.

Elle rentre dans ſes vapeurs.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi, avec vos vapeurs.

ANGELIQUE.

Oui, quand je vois ce Monſieur des Mazures, je le trouve ſi plaiſant, ſi original, ſi comique, que je ne puis m'empêcher de rire. Ah, ah, ah.

(*Elle rit déméſurément.*)

LA BARONNE.

Oh ciel! Eſt-ce que l'amour lui auroit tourné l'eſprit ?

ANGELIQUE

prenant Monſieur des Mazures par la main.

Ne vous déſeſpérez pas, mon cher Léandre.

M. DES MAZURES.

Moi Léandre !

ANGELIQUE.

Ne vous déſeſpérez pas, vous dis-je. Il léve les yeux au ciel ! La rage eſt peinte ſur ſon viſage ! Que va-t'il faire ? Il tire ſon épée ! Il veut ſe percer le cœur ! Ah, cruel! Ah, barbare ! Perce donc le mien avant que de te priver du jour. Oui, je veux expirer

(*Monſieur des Mazures fuit d'un autre côté, & elle court après lui.*)

ſous tes coups. Mais l'ingrat me fuit, il m'échape pour éxécuter ſon deſſein tragique. Non, non, je ne t'en donnerai pas le loiſir, je te ſuivrai partout. J'arrêterai ton bras, ou ton bras nous aſſaſſinera l'un & l'autre. Veux-tu que je vive après toi, pour me livrer à des Mazures ? Non, donne-moi cette épée

(*Elle arrache l'épée de Monsieur des Mazures.*) dont tu veux te servir, pour me priver de ce que j'aime. J'en veux faire un meilleur usage, & je vais percer le cœur de ton rival.
(*Elle court après le Président qui fuit devant elle.*)

LE PRESIDENT.

Arrêtez, Mademoiselle, vous me prenez pour un autre; je ne suis point le rival de Léandre; je suis un grave Magistrat, un Président de l'Election.
(*Angélique le laisse, & va se jetter dans le fauteuil, toute hors d'halcine.*

LA PRESIDENTE.

Ah! Mon cher époux, êtes-vous mort?

LE PRESIDENT.

Je croi que non, ma chére épouse; mais je n'en vaux guére mieux.

M. DES MAZURES.

Parbleu, j'allois faire un beau mariage! Epouser une bête enragée. Je vous baise les mains, Madame la Baronne.

LA BARONNE.

Hélas, mon cousin, attendez un moment, que nous voyions ce que ceci deviendra.

M. DES MAZURES.

Je suis votre valet. Si elle m'alloit reconnoître.

LA BARONNE.

Hé bien, tâchez de lui ôter votre épée.

M. DES MAZURES.

Dieu m'en préserve. Je lui en fais présent du meilleur de mon cœur.

LA BARONNE.

Ma fille, ma chére Angélique, rapellez vos sens reconnoissez-moi.

ANGELIQUE *jette l'épée, que Monsieur des Mazures prend au plus vîte, & elle feint de revenir à elle-même.*

Ah, mon cher pere, mon cher pere!

LA BARONNE.

Hélas! Elle me prend pour Monſieur le Baron.

ANGELIQUE *ſe jettant aux genoux de ſa mere.*

En quel état me réduiſez-vous! Ayez pitié de ma foibleſſe. Je ne vous l'ai point cachée. Mes larmes & mes ſoupirs vous en avoient inſtruit, avant que ma bouche vous l'eût confirmée; mais vous m'avez abandonnée à l'autorité d'une mere infléxible, qui veut que ſa volonté régle les mouvemens de mon cœur, & qui m'arrache au plus aimable de tous les hommes, pour me ſacrifier à l'objet de mon averſion. (*Elle ſe léve.*) Je ne puis vous toucher, vous voulez tous deux ma mort; il faut vous ſatisfaire. Allons marche à moi. A la guerre, morbleu, à la guerre. Pa ta pa ta pon, brrbrr pon. Aux armes, aux armes. (*Elle chante.*) Aux armes camarades.

LA BARONNE *l'arrêtant.*

Ah, quel égarement! Ma chére fille, ouvre les yeux, reconnois ta mere. L'état où je te vois, ranime toute la tendreſſe que j'ai eue pour toi. Malheureuſe que je ſuis! C'eſt moi qui ai cauſé ſon extravagance.

M. DES MAZURES.

Dites-moi, Madame, ces accès là lui prennent-ils ſouvent?

LE PRESIDENT.

Nous nous étions aperçus de ſa maladie.

LA BARONNE.

Pour moi, je vous jure que voilà la premiére fois que je l'ai vûe en cet état. Aparemment que c'eſt l'averſion dont elle s'eſt priſe pour mon couſin, qui lui a tourné la cervelle.



SCENE XIV.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, LA BARONNE, M. DES MASURES, L'OLIVE.

L'OLIVE.

NE pourrez-vous point me dire, par avanture, où je pourrai trouver l'original que je cherche ?

M. DES MAZURES.

Et qui eſt cet original, mon ami ?

L'OLIVE.

Pargué, c'eſt vous-même.

M. DES MAZURES.

Inſolent, ſans le reſpect que j'ai pour la compagnie, je t'aprendrois à parler ; je t'en dois auſſi-bien qu'à ton camarade.

L'OLIVE.

Eh, morgué ne vous fâchez pas, je vous aporte un petit billet doux ; & qui vous divartira peut-être.

M. DES MAZURES.

Un billet doux ; & de qui eſt-il ?

L'OLIVE.

D'un biau Monſieu tout galonné que je ne connois point, & qui eſt entré par la petite porte du jardin. Il s'en eſt venu tout fin droit à moi. Bon jour, mon ami, ce m'a t'il dit ; connois-tu bien Monſieu des Mazures ? Eh pargué oui, ce l'y ai-je fait, je ne le connois que trop. Eſt il encore au Chaſtiau, ce m'a t'il dit ? Oui, ce l'y ai-je fait, dont Mademoiſelle Angélique eſt bian fâchée. Oh, j'en ſuis bian aiſe, moi, ce m'a-t'il fait, & je l'en délivrerai. Tian, porte-l'y ce billet de ma part, & vela de quoi boire. Par la ventrebille, je n'ai été

ni fou . . 'tourdi, j'ai pris bravement deux louis d'or qu'il a boutés dans ma main, & vla ſon billet que je boute dans la vôtre.

LA BARONNE.

Je ſoupçonne d'où il vient. Liſez haut, je vous prie.

M. DES MAZURES *lit en tremblant.*

Avant que vous épouſiez Angélique, je ſuis curieux de ſçavoir ſi vous le méritez mieux que moi. Je vous attens dans le petit bois pour décider cette affaire. Venez m'y trouver au plus vîte, ſinon j'irai vous chercher, fuſſiez-vous au fond des enfers. LEANDRE.

LA COMTESSE.

Voilà une affaire ſérieuſe, & je me perſuade que vous vous en tirerez galamment.

M. DES MAZURES.

Très-galamment, je vous jure. Mon ami, va-t'en dire à celui qui t'a chargé de ce billet, que nous ne nous battrons point pour ſçavoir à qui Angélique demeurera, & que je la lui céde, de tout mon cœur. (*L'Olive ſort.*) Moi, m'aller battre pour une folle! Je n'ai point de gorge à couper pour elle.

LA BARONNE.

Si bien donc, Monſieur, que vous rompez les engagemens que nous avions enſemble ?

M. DES MAZURES.

Très-ſolemnellement. Ce Monſieur & ces Dames ſeront témoins que je vous rens votre parole. Rendez-moi la mienne.

LA BARONNE.

Volontiers, je vous jure, & je voudrois ne l'avoir jamais reçûe.

ANGELIQUE

ſe levant bruſquement, ce qui effraye M. des Mazures & le Préſident.

Parlez-vous ſérieuſement, Madame ?

LA BARONNE.

Ah, elle me reconnoît ! Oui, ma chére fille, du plus profond de mon cœur.

ANGELIQUE.

Me promettez-vous aussi devant la compagnie, de ne plus vous oposer à mon mariage avec Léandre ?

LA BARONNE.

Que le ciel me punisse, si j'y aporte le moindre obstacle.

ANGELIQUE.

J'embrasse vos genoux pour vous remercier de cette grace, & pour vous demander mille pardons des alarmes que je vous ai causées. Grace au ciel, je ne suis ni bête, ni folle.

LE PRESIDENT.

Oh, oh, voici un autre incident ?

ANGELIQUE.

Mais j'ai affecté de le paroître pour dégoûter de moi Monsieur des Mazures. Pardonnez à l'amour l'artifice qu'il m'a suggéré, & dont je me suis servie avec tant de succès.

M. DES MAZURES.

Ce n'est plus une bête qui parle.

LA PRESIDENTE.

Ni une folle non plus, sur ma parole.

M. DES MAZURES.

Je croi, Dieu me le pardonne, qu'elle a de l'esprit par accès.

LA BARONNE.

Quoi, ma fille, est-il bien possible que vous ayez pû vous contrefaire à ce point ?

ANGELIQUE.

Je n'en rougis que par raport à vous. Quelque légitime que soit mon objet, je suis coupable puisque je vous ai trompée. Ce n'a pas été sans répugnance, mais il falloit m'y résoudre, ou perdre Léandre. Ma passion pour lui, & mon aversion pour Monsieur, l'ont emporté sur le respect que je

vous d[illegible] Blâmez-moi, pu[illegible] je souffrirai tout sans me plaindre. Trop heureuse, si ma soumission vous touche, & vous engage à combler mes vœux.

LA BARONNE.

Et moi, trop heureuse de n'avoir eu qu'une fausse allarme sur votre sujet, je vous confirme la parole que je vous ai donnée de ne me plus oposer à vos inclinations. Vous voyez à present, Monsieur, si ma fille est une sotte.

M. DES MAZURES.

J'enrage de l'avoir cru. C'est moi qui suis le sot presentement.

LA BARONNE.

Où est ce Léandre dont il s'agit ?

ANGELIQUE.

Je crois qu'il est allé se jetter aux genoux de mon pere.

SCENE XV.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LE BARON & LE COMTE *ivres*.

LE COMTE.

JE suis très-content de ce garçon-là, & je veux qu'il soit ton gendre.

LE BARON.

Oui, corbleu, il le sera, puisque je lui ai donné ma parole.

LE COMTE.

C'est le fils d'un de mes meilleurs amis, & je te le recommande.

LE BARON.

C'est une affaire faite. Monsieur des Mazures,

votre ſerviteur. Je ſuis bien aiſe de vous voir. Quand vous en retournez-vous ?

M. DES MAZURES.

Tout au plutôt, je vous jure.

LE COMTE.

Et vous ferez bien ; car nous venons de voir un jeune gentilhomme à qui votre preſence a l'honneur de déplaire autant qu'à moi. Je vous conſeille de lui céder la place de bonne grace, ſinon il vous prépare un impromptu qui ne vous plaira pas, je vous en avertis.

M. DES MAZURES.

Je vous promets que nous n'aurons point de différend.

LE BARON.

Ma fille, écoutez bien ce que je vais vous dire. Je vous défens d'épouſer M. des Mazures, & point de réplique, s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Je ne répondrai que pour vous aſſurer que j'obſerverai votre défenſe.

LE BARON.

Bien répondu. Je vous ai choiſi un autre mari, que je vous commande d'épouſer dès ce ſoir.

ANGELIQUE.

Hélas ! tout ce qu'il vous plaira, mon cher pere.

LA BARONNE.

Oſeroit-on vous demander qui eſt cet autre mari dont vous avez fait choix pour elle ?

LE BARON.

C'eſt un garçon fort noble, fort riche, bien bâti, de bonne mine, de beaucoup d'eſprit... qui s'apelle Nicolas.

LA BARONNE.

Nicolas ! Mon garçon jardinier ? Voilà un beau projet !

LE COMTE.

C'eſt pourtant lui-même. Oui, Madame, Nicolas, autrement dit, Léandre.

LA BARONNE.

Nicolas, autrement dit, Léandre! Ils sont encore si ivres, qu'ils ne sçavent ce qu'ils disent.

LE BARON.

Mon Dieu, nous nous entendons fort bien, Madame la Baronne. Léandre & Nicolas, c'est comme qui diroit... blanc bonnet, & bonnet blanc.

LA BARONNE.

Je ne comprens rien à tout ce galimathias.

LE COMTE.

Tenez, voici un jeune homme qui va vous l'expliquer.

SCENE DERNIÉRE.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LEANDRE, *en habit Cavalier*, L'OLIVE *en habit de Valet-de-Chambre*, BABET.

LE BARON.

APprochez, mon gendre, aprochez.

LA BARONNE.

Que vois-je? En effet, si je ne me trompe, c'est Nicolas en habit de cavalier.

L'OLIVE.

Et voilà Maître Pierre en habit de valet-de-chambre, fort à votre service.

LA BARONNE *à part.*

Je créve de honte & de dépit, mais je n'oserois le témoigner.

LEANDRE.

Vous voyez, Madame, que l'amour cause ici bien des métamorphoses. Il a transformé Angéli-

que en idiote ; il a fait de moi un garçon jardinier ; & il nous rend nos formes naturelles.

LA BARONNE.

Comme ils m'ont trompée !

LE BARON.

Je leur pardonne pour l'invention.

LA BARONNE.

Je ne m'étonne plus, Monsieur Nicolas, si vous étiez si prévenu contre mon cousin.

LEANDRE.

Daignez excuser mon déguisement, Madame ; & confirmer la cession que me fait Monsieur des Mazures.

LA BARONNE.

Je l'ai confirmée avec serment ; ainsi je ne puis plus m'en dédire, quand même je le voudrois. Soyez mon gendre, puisqu'il faut que j'en passe par-là.

LE BARON.

Hé bien, ma fille, vous voyez que je suis le maître, & je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre mari, sous peine de malédiction.

ANGELIQUE.

Je vous proteste, mon pere, que je suis trop scrupuleuse pour m'exposer à ce malheur. J'obéirai quand il vous plaira.

LE COMTE.

Allons, mes enfans, de par Monsieur le Baron de Vieuxbois, il vous est enjoint de vous donner la main.

LA COMTESSE.

Ils ont employé tant d'adresse & d'esprit pour être heureux, qu'en vérité ils méritent de l'être.

LA PRESIDENTE.

Je suis de votre avis.

LE PRESIDENT.

Et je leur fais mon très-sincére compliment.

BABET.

Monſieur des Mazures, je vous prie de vous ſouvenir que vous m'avez promis de m'épouſer dans deux ans.

M. DES MAZURES.

Ah! Petite maſque, vous m'en avez auſſi donné à garder.

BABET.

Trouvez-vous que j'aye aſſez d'eſprit pour être votre femme?

M. DES MAZURES.

Morbleu, vous n'en avez que trop.

Je ſors de mon erreur extrême;
Ce qui m'arrive ici me tient lieu de ſermon;
Et je ſoutiens, en changeant de ſyſtême;
Que femme bel eſprit, eſt pire qu'un démon.

FIN.

L'HOMME

SINGULIER,

COMŒDIE.



AVERTISSEMENT.

CETTE Piéce a été lue aux Comédiens, qui l'ont reçue avec aplaudiſſement. Les rôles ont été copiés & diſtribués. J'ai fait faire une répétition ; la ſeconde étoit indiquée pour le lendemain, & huit ou dix jours après la Piéce eût été repreſentée ; mais un obſtacle que je ne prévoyois pas, a ſuſpendu les autres répétitions ; & la longue maladie d'une célébre Actrice, nous a obligés de remettre la partie à l'année ſuivante. Dans cet intervalle de tems, j'ai changé de réſolution, & j'ai pris le parti de ne faire paroître ma Comédie que dans le recueil de mes Ouvrages, dont on préparoit une nouvelle édition. Je ne ſçai ſi c'eſt pour moi un avantage, ou non, qu'elle n'ait point été repreſentée ; quoi qu'il en ſoit, j'ai eu de bonnes raiſons pour me reſtreindre à ne la donner qu'imprimée. Ce n'eſt pas que je n'aye pour cette Piéce une certaine prédilection, & que je ne me flatte qu'on y trouvera non-ſeulement ce comique élevé, & cette morale mâle & vive, qui ont fait recevoir mes autres Piéces avec tant d'indulgence, mais de plus, un caractére aſſez neuf ſur le Théâtre, & très-fertile en inſtruction : car il ne faut pas s'ima-

giner que l'Homme ſingulier *ſoit une nouvelle eſpéce de* Miſantrope *; rien n'eſt plus différent. Son tic , à la vérité , eſt de haïr les modes & les mœurs du tems ; mais ce tic ne le rend point l'ennemi des hommes ; & il vous le prouve d'abord dans la troiſiéme ſcène du premier Acte , où il s'explique très-clairement ſur ce ſujet :*

On me traite par-tout d'étrange perſonnage;
Mais , quoique ſingulier , je ne ſuis point ſauvage.
Les hommes la plûpart me ſemblent odieux ;
Leur commerce,à mon ſens,eſt très-pernicieux,&c.
Quoiqu'à mes ſentimens en tout ils ſoient contraires,
Je ne puis les haïr , ils ſont toujours mes freres , &c.

Ses actions , dans le cours de la Piéce , ſont conformes à ſes diſcours ; & on ne peut pas voir un caractére plus humain : au lieu que le Miſantrope *dit tout net :*

L'ami du genre-humain n'eſt point du tout mon fait.

Mais tel devoit être le héros de Moliére *; & ce grand homme l'a develepé avec tout l'art & le génie dont il étoit capable.*

Le mien , qui en différe extrêmement , eſt doux , tendre & compatiſſant ; il regarde les hommes en pitié , ſans ſe fâcher contr'eux , & n'a point d'autre défaut que la ſingularité , qui rend ſes penſées , ſes actions , ſes projets ridicules , quoique la raiſon & la vertu en ſoient le fondement. J'ai prétendu prouver par ce carac-

tére, dont j'ai long-tems étudié l'original, que la ſingularité eſt un vice de l'eſprit, qui gâte les motifs & les ſentimens les plus louables; que le meilleur parti que puiſſe prendre un homme ſage, c'eſt de ne point heurter de front les mœurs & les modes de ſon tems, & de ſe borner à gémir de la corruption & des ridicules, ſans renoncer au commerce de ſes contemporains; & que tout ce qui eſt outré, même la vertu & la raiſon, paroît plutôt un travers qu'un ſujet d'admiratien. J'aurois bien des réfléxions à ajouter ſur le ſujet de cette Piéce; mais, ſi elle a le bonheur de plaire à mes Lecteurs, ils les feront d'eux-mêmes, & j'aime mieux les attendre que de les prévenir.



ACTEURS.

LE COMTE DE SANSPAIR.

LE MARQUIS D'ARBOIS.

LA COMTESSE, jeune veuve, fille du Marquis d'Arbois.

LE COMTE D'ARBOIS, fils du Marquis.

JULIE, sœur de Sanspair.

LE BARON DE LA GAROUFFIERE, cousin de Sanspair.

LISETTE, femme-de-chambre de Julie.

GORJU, maître-d'hôtel de Sanspair.

PASQUIN, valet-de-chambre du Comte d'Arbois.

LA FLEUR, laquais de Sanspair.

La Scène est à Paris, chez le Comte de Sanspair.



L'HOMME SINGULIER,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

SANSPAIR *en robe-de-chambre.*

HOLA quelqu'un. Comment, je vois naître l'aurore,
Et pas un de mes gens ne se réveille encore?
Laquais. Monsieur Gorju. Personne ne répond!
Tout dort, & moi je veille. Un silence profond
Régne dans ma maison à quatre heures sonnées!
Est-ce ainsi qu'à dormir on perd les matinées?
Monsieur Gorju. Laquais. J'ai beau faire fracas
On ne s'éveille point, & l'on fait peu de cas
D'un maître, dont le cœur trop facile & trop tendre,

A la plus foible excuse est tout prêt à se rendre;
A la fin, c'en est trop ; & contre mon penchant,
Il faut que je devienne infléxible, méchant,
Dur, hautain, querelleur. Oui, changeons de maniére,
Cachons mon naturel sous une morgue fiére;
C'est l'unique moyen de se faire obéir.
On se rend respectable en se faisant haïr;
Au lieu que la bonté, quand elle est excessive,
Rend l'ame des valets paresseuse & rétive :
Malheur donc au premier qui tombe sous ma main;
Jamais il n'éprouva maître plus inhumain.
Enfin voici Gorju. Commençons.

SCENE II.

SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR *vivement.*

A quelle heure
Vous levez-vous donc?

GORJU *d'un air riant.*

Moi?

SANSPAIR *gravement.*

Vous.

GORJU *d'un ton familier.*

Monsieur, que je meure
Si j'ai pris tout au plus deux heures de sommeil.
Hier au soir pour minuit j'ai monté mon réveil,
Mais plus d'une heure avant il a fait son vacarme.

SANSPAIR.

Tant mieux.

GORJU.

Tant pis, plutôt.

SANSPAIR.

Ah! Ce ton-là me charme;

Il vous sied bien, vraiment, lorsque vous avez tort !

GORJU *en soûriant.*

Je croi que vous grondez ?

SANSPAIR.

Oui, je gronde, & bien fort.

GORJU.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ?

SANSPAIR *fiérement.*

Ce n'est pas votre affaire.

GORJU.

On veille jour & nuit pour tâcher de vous plaire.
Je tourmente vos gens, je les tiens toujours prêts.
Tous vos ordres ici sont comme des arrêts
Dont on n'apelle point, & qu'on suit à la lettre,
Tous singuliers qu'ils sont, sans jamais se permettre
De les interpréter, ni tarder un instant :
Et malgré tous nos soins vous êtes mécontent ?

SANSPAIR.

Très-mécontent.

GORJU.

Monsieur, souffrez que je vous dise...

SANSPAIR *d'un ton absolu.*

Taisez-vous.

GORJU.

J'obéis. Mais quelle est ma surprise !
(*à part.*)
Comment un si bon maître a-t'il changé d'humeur ?
Qu'est devenue, ô ciel ! sa bonté, sa douceur ?

SANSPAIR *durement.*

Que dites-vous ?

GORJU.

Je dis... Je me parle à moi-même.

SANSPAIR.

De quoi vous parlez-vous

GORJU.

De ma surprise extrême.

SANSPAIR.

Mais qui peut la causer ?

GORJU *attendri.*

Le ton que vous prenez,
Il me perce le cœur. Je m'en vais.

SANSPAIR *d'un ton doux.*

Revenez.
Quoi, vous n'avez pas tort ?

GORJU.

Non, Monſieur, je vous jure.

SANSPAIR.

Vous verrez que c'eſt moi.

GORJU.

Suivant ma conjecture,
Si vous avez raiſon, j'ai tort certainement;
Mais, ſi je n'ai pas tort... Il faut qu'en ce moment
Quelque ſouci ſecret vous trouble & vous alarme;
Car, quand vous vous fâchez, un ſeul mot vous deſarme;
La moindre excuſe eſt bonne. Aujourd'hui vous grondez
Sans vouloir écouter.

SANSPAIR.

Et vous, vous me frondez,
Parce que je ſuis las d'apeller tout mon monde,
Sans que perſonne vienne, ou tout au moins réponde.

GORJU.

Je vous jure d'honneur qu'on n'a point entendu.

SANSPAIR.

D'honneur ?

GORJU.

Oui.

SANSPAIR.

Je vous crois, & me voilà rendu:
(*Lui tendant la main.*)
Touchez-là, mon ami.

GORJU.

De bon cœur. Mon cher maître,
Vous avez du chagrin. Qu'eſt-ce que ce peut être ?

SANSPAIR.

SANSPAIR *pouſſant un profond ſoupir.*

Ah !

GORJU.

Parlez.

SANSPAIR.

Hé bien donc, voyez-en le ſujet.

GORJU.

Quel eſt-il ?

SANSPAIR.

Le voici.

GORJU.

Comment ? C'eſt un portrait !
La peinture en eſt fine, & ce qui l'environne
En reléve le prix. O l'aimable perſonne !
O les beaux diamans ! Seriez-vous amoureux ?

SANSPAIR.

Hélas ! Oui, je le ſuis ; & j'en ſuis bien honteux.

GORJU.

Et pourquoi ?

SANSPAIR.

Me ſied-il d'avoir cette foibleſſe ?
Moi, je pourrois livrer mon cœur à la tendreſſe ?
Moi, pouſſer des ſoupirs ?

GORJU.

Seriez-vous le premier ?
Et voulez-vous en tout être homme ſingulier ?
Vous l'êtes à l'excès, ſi j'oſe vous le dire.
Mais le cœur ſur l'eſprit prend quelquefois l'empire ;
Il faût que tôt ou tard l'eſprit ſuive ſa loi :
Et vous avez un cœur tout auſſi-bien que moi.

SANSPAIR.

Oui. Mais le croyez-vous foible comme le vôtre ?

GORJU.

Pourquoi non ? Votre cœur n'eſt différent d'un autre,
Qu'en ce que votre eſprit par ſingularité
L'a tenu juſqu'ici dans la captivité.
Vous avez l'eſprit fort ; mais, malgré ſon courage,
Le cœur veut à ſon tour le mettre en eſclavage :

En dépit de l'eſprit vous le ſentez vainqueur ;
Et c'eſt ce revers-là qui vous aigrit l'humeur.
N'eſt-il pas vrai, mon maître ? A coup ſûr je devine.

SANSPAIR.

Oui, ce fatal portrait a cauſé ma ruine.

GORJU.

Hé bien, donnez-le-moi, je vous le cacherai.

SANSPAIR.

Non. Je veux le garder autant que je pourrai ;
Il y va de ma vie.

GORJU.

Ah, Monſieur !

SANSPAIR.

J'en enrage ;
Et voilà du hazard le dangereux ouvrage.
Faut-il qu'une peinture ait pour moi tant d'attrait ?
Dans un jardin public j'ai trouvé ce portrait.
Dès que je l'ai trouvé, je cherche à qui le rendre,
Comme ſi j'euſſe craint de me laiſſer ſurprendre.
Sage preſſentiment ! Exprès, ou par hazard,
Un laquais me ſuivoit. Il étoit un peu tard ;
La promenade même avoit l'air ſolitaire,
Et ſembloit inviter à l'amoureux myſtére ;
Mais je n'y penſois pas : je ſongeois ſeulement
A rendre ce portrait dès le même moment.
J'apelle le laquais qui m'obſervoit ſans ceſſe ;
Il vient. » Mon cher, lui dis-je, eſt-ce votre maî-
» treſſe
» Qui marche devant nous, & ſe promene ici ?
» N'a-t'elle point perdu le portrait que voici ?
» Non, Monſieur, répond-il. J'ai vû paſſer deux
» femmes ;
» Peut-être eſt-ce celui de l'une de ces Dames :
» Je croi l'y reconnoître, à ne vous point mentir ;
» Mais elle eſt déja loin. Je m'en vais l'avertir,
» Si je puis la rejoindre. « A ces mots, il s'éloigne.
Moi, dans le même endroit j'attens qu'il me rejoigne.
Je ne le revois plus.

GORJU.

Le trait eſt ſingulier.

SANSPAIR.

J'emporte le portrait, & je fais publier
Qu'il eſt entre mes mains tombé par avanture;
Que ſix gros diamans entourent la figure;
Et que je ſuis tout prêt de rendre ce portrait
A celle que mes yeux y verront trait pour trait.
Perſonne juſqu'ici ne vient, & ne reclame
Ce bijou précieux, doux fléau de mon ame,
Que j'ai, pour mon malheur, trop ſouvent admiré,
Et qui, pour m'enchaîner, ſemble avoir conſpiré.

GORJU.

A vous dire le vrai, votre ſort eſt bizarre.
Un portrait inconnu de votre cœur s'empare!
De ce cœur qui réſiſte aux plus rares beautés!
C'eſt là mettre le comble aux ſingularités.
Rien n'eſt plus convenable à votre caractére.

SANSPAIR.

Il n'eſt pour me guérir qu'un moyen ſalutaire.

GORJU.

En quoi conſiſte-t'il?

SANSPAIR.

A voir l'original
Des traits repreſentés dans ce portrait fatal.
D'un aveugle penchant je me rendrois le maître,
Si j'en voyois l'objet, s'il ſe faiſoit connoître.
Bien-tôt ſon caractére offenſant ma raiſon,
Deviendroit pour mon cœur un sûr contre-poiſon:
Car, bien loin de trouver une femme parfaite,
Je verrois une folle, une franche coquette.

GORJU.

Vous en jugez, Monſieur, bien témérairement!

SANSPAIR.

Les femmes aujourd'hui ſont-elles autrement?
Dites-moi: Trouverois-je une femme prudente,
Sage, ſpirituelle, éclairée, amuſante,
Et qui sût à propos ou ſe taire, ou parler,

Qui me convint enfin ?

GORJU.

A ne vous rien celer,
Vous trouverez par tout d'agréables parleuſes ;
Mais, ſi vous en cherchez qui ſoient ſilencieuſes,
A moins que ce ne ſoit par quinte ou par humeur,
Vous chercherez long-tems, Monſieur, ſur mon honneur.
Et de plus, vous voulez une femme ſçavante !
Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût ignorante ?

SANSPAIR.

Mon ami, l'ignorante ignore ſon devoir,
Et peut s'en écarter ſans s'en apercevoir :
La ſçavante, au contraire, en connoît l'étendue ;
Sa ſcience eſt pour elle une garde aſſidue :
Son eſprit s'élevant aux ſublimes objets,
S'occupe tout entier des plus graves ſujets ;
Et, loin qu'aux ſéducteurs il ſoit prompt à ſe rendre,
Juſqu'aux plaiſirs permis il a peine à deſcendre.

GORJU.

Et j'ai oui dire, moi, par des gens bien ſenſés....

SANSPAIR.

Par des ſots, mon ami. Je penſe, & vous penſez ;
Mais dans mes ſentimens je différe des vôtres.

GORJU.

Oh, je le ſçai, Monſieur.

SANSPAIR.

Vous penſez d'après d'autres ;
Et moi, d'après moi ſeul.

GORJU.

Oh ! Rien n'eſt plus certain.

SANSPAIR.

On vient. Qui peut venir me parler ſi matin ?

GORJU.

C'eſt le nouveau laquais.



SCENE III.

LA FLEUR, SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR.

Que venez-vous me dire,
Monsieur la Fleur ?

LA FLEUR *riant.*

Monsieur....

SANSPAIR.

Qu'avez-vous donc à rire ?

LA FLEUR *riant encore plus fort.*

Excusez. Je ne puis m'en empêcher.

SANSPAIR.

Pourquoi ?

LA FLEUR *riant encore.*

Vous m'apellez monsieur.

SANSPAIR *sérieusement.*

Oui, monsieur.

LA FLEUR.

Par ma foi,
Je ne croyois pas l'être.

SANSPAIR.

Et cependant vous l'êtes.

LA FLEUR.

Moi ? Je suis confondu des façons que vous faites
Avec un pauvre diable...

SANSPAIR.

Allez, j'ai mes raisons,
Mon cher enfant. Cessez de prendre pour façons,
Ce que l'humanité prescrit à l'homme sage,
Et ce qui devroit être en tous lieux en usage.
Vous êtes en service ; & moi, par mon bon cœur,
Je veux vous faire ici suporter ce malheur.

Une fois pour toujours que cela vous suffise.

LA FLEUR.

Tout ceci me surprend. Et....

SANSPAIR.

Tréve de surprise;
Et venons, s'il vous plaît, à ce dont il s'agit.
(à Gorju.)
Que voulez-vous, Monsieur? Il est tout interdit.

GORJU.

On le seroit à moins.

LA FLEUR.

Un Monsieur vous demande.
Ordonnez-vous qu'il entre? Ou faut-il qu'il attende?

SANSPAIR.

Aprenez, mon ami, qu'on n'attend point chez moi.
Je parle sur le champ, & m'en fais une loi.

LA FLEUR.

Comme il est si matin....

SANSPAIR.

Toute heure est convenable.
(à Gorju.)
Dès que je serai seul je veux me mettre à table.

GORJU.

C'est assez. A l'instant le dîner sera prêt.

SANSPAIR *lui faisant la révérence.*

Vous m'obligerez fort. Hâtez-vous, s'il vous plaît.

SCENE IV.

LE MARQUIS, SANSPAIR.

LE MARQUIS *à Sanspair.*

PUis-je entrer?

SANSPAIR.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je m'y prens de bonne heure
Pour vous importuner ; mais, comme ma demeure
Eſt près d'ici, je ſçai que dès le grand matin
On peut venir vous voir.

SANSPAIR.

Vous êtes mon voiſin ?

LE MARQUIS.

Si voiſin, que ma chambre eſt vis-à-vis la vôtre ;
Et que nous pourrions bien nous parler l'un à l'autre,
Sans ſortir de chez nous, & ſans parler bien haut.
Je devrois en avoir profité bien plutôt ;
Mais, comme l'on m'a dit qu'au milieu de la ville
Vous aimiez à vous voir ſolitaire & tranquille,
Je n'ai jamais oſé troubler votre repos.

SANSPAIR *en ſoûriant.*

Ah, Monſieur ! Sur mon compte on tient bien des propos !
On me traite par-tout d'étrange perſonnage ;
Mais, quoique ſingulier, je ne ſuis pòint ſauvage.
Les hommes la plûpart me ſemblent odieux ;
Leur commerce, à mon ſens, eſt très-pernicieux ;
Parce qu'ils ont perdu cette aimable innocence
Qui banniſſoit loin d'eux le crime & la licence ;
Parce que l'intérêt a corrompu leurs cœurs ;
Que le vice a changé leurs modes & leurs mœurs ;
Et qu'un luxe effréné, ſource de mille crimes,
Leur a fait de l'honneur oublier les maximes.
Oui, tout en eux m'excite à l'indignation ;
Mais leur égarement me fait compaſſion.
Quoiqu'à mes ſentimens en tout ils ſoient contraires,
Je ne puis les haïr ; ils ſont toujours mes freres.
Tout homme qui ſçauroit être différent d'eux,
Deviendroit mon ami, loin de m'être odieux.
L'honneur, la probité, la candeur, la ſageſſe,
Feroient naître en mon cœur la plus vive tendreſſe :
Dans le plus vil objet je les adorerois,
Et pour le rendre heureux je me ſacrifierois.

LE MARQUIS.
Je vois qu'on vous déplaît lorſque l'on diſſimule ;
Et je m'ouvre avec vous. On vous croit ridicule,
Bizarre, extravagant ; moi-même je l'ai cru,
Et même à vos dépens j'ai ſouvent diſcouru.
Mais qu'on vous connoît mal ! Et que votre langage
Eſt différent !...
SANSPAIR.
Je ſçai qu'en tous lieux on m'outrage,
Et m'embarraſſe peu des diſcours du public.
L'homme pour ſon ſemblable eſt un vrai baſilic ;
Animal venimeux, ſon regard empoiſonne ;
Toujours taupe à l'égard de ſa propre perſonne,
Mépriſant tout le monde, & n'admirant que lui,
Il a des yeux perçans ſur les défauts d'autrui.
Sans vouloir le guérir de ſon erreur extrême,
Je borne tous mes ſoins à me guérir moi-même ;
Et, pour joindre aux efforts un ſalutaire effet,
Je tâche à devenir ſon contraſte parfait :
Pour être original, j'évite ſa maniére,
Et crois que la meilleure eſt la plus ſinguliére.
LE MARQUIS.
Votre projet eſt beau ; mais, par trop de ſuccès,
Il paroît à la fin vous jetter dans l'excès.
Quoiqu'un excès pareil marque un eſprit robuſte,
La maxime qui dit, *rien de trop*, eſt bien juſte,
Et prouve que le ſage, en toute occaſion,
Doit l'être avec meſure ou modération.
SANSPAIR.
Plus je ſuis exceſſif, & plus haut je proteſte
Contre ce que je croi ridicule ou funeſte.
Je ne redoute rien que la comparaiſon.
Moins j'aurai de pareil, & plus j'aurai raiſon.
Vouloir me réformer, c'eſt prodiguer ſa peine.
LE MARQUIS.
Auſſi n'eſt-ce pas là le ſujet qui m'améne.
SANSPAIR.
Qu'eſt-ce donc? Auriez-vous quelque motif ſecret?...

LE MARQUIS.

Non, Monſieur. Il s'agit ſeulement d'un portrait
Qui m'intéreſſe fort, ainſi que ma famille.

SANSPAIR.

D'un portrait ? Et de qui ?

LE MARQUIS.

C'eſt celui de ma fille.

SANSPAIR.

De votre fille ? O ciel ! Ai-je bien entendu ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

SANSPAIR.

Soyez sûr qu'il vous ſera rendu.

LE MARQUIS.

J'y compte ; & vous pouvez à l'inſtant me le rendre.

SANSPAIR.

Celle qui l'a perdu doit venir le reprendre.
Je vous crois honnête homme, & je n'en doute point ;
Mais vous me permettrez d'inſiſter ſur ce point :
C'eſt la condition que mon affiche impoſe ;
Elle eſt eſſentielle, & j'en ſçai bien la cauſe.

LE MARQUIS.

Eſſentielle ou non, il faut s'y conformer.
Mais le Marquis d'Arbois, puiſqu'il faut me nommer,
Sembloit digne, à mon ſens, de plus de confiance.

SANSPAIR.

Je vous croi ; mais en tout j'aime l'expérience.
Nous nous connoîtrons mieux. C'eſt mon intention.
Daignez donc vous prêter à ma précaution ;
Elle eſt juſte : au public je l'ai ſignifiée.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai.

SANSPAIR *après avoir un peu rêvé.*

Votre fille eſt-elle mariée ?

LE MARQUIS.

Elle a vécu deux ans avec un vieux mari,

Qui, malgré ſon grand âge, en étoit fort chéri.
Depuis quatorze mois ma fille le regrette,
Toute jeune qu'elle eſt, quoique belle & bien faite.

SANSPAIR.

Le trait eſt tout nouveau. Mais, Marquis, entre nous,
Pourquoi l'aviez-vous miſe avec un vieux époux ?

LE MARQUIS.

Parce qu'en nos pays le plus riche héritage
Aux filles de ſon rang ne laiſſe aucun partage :
Il faut donc les cloîtrer, ou les marier mal.

SANSPAIR.

J'ai toujours déteſté tout partage inégal.
Je ſuis en même cas. J'ai d'immenſes richeſſes,
Dont je veux à ma ſœur faire quelques largeſſes.
Pour la doter, malgré notre droit inhumain,
Pourvu qu'elle reçoive un époux de ma main,
C'eſt un de mes couſins à qui je la deſtine ;
Mais à le refuſer cette folle s'obſtine :
Car elle eſt haute, vaine, & tout ſon enjouement
N'a pû la garantir de quelque entêtement ;
Du moins je le ſoupçonne. Et . . .

LE MARQUIS.

Ma fille, au contraire,
N'a d'autres volontés que celles de ſon pere ;
Auſſi c'eſt un eſprit ſage & prématuré,
Profond même.

SANSPAIR.

Profond !

LE MARQUIS.

Elle a tout pénétré.
Croiriez-vous qu'à ſon âge elle eſt phyſicienne ;
Et, pour dire encor plus, grande *Nevtonienne* ?
Newton, à ſon avis, eſt un divin eſprit,
Et Deſcartes chez elle a perdu tout crédit.
Que ne ſçait-elle point ? Prodige de mémoire,
Elle poſſéde à fond chronologie, hiſtoire,
Géographie ; écrit tant en proſe qu'en vers ;

... parle également vingt langages divers.

SANSPAIR.

Il faut vous l'avouer, la peinture est charmante,
Quelle femme, grand Dieu! Belle, sage & savante?
Et dites-moi, Marquis, la remariez-vous?

LE MARQUIS.

Oui. Je trouve pour elle un fort aimable époux;
Bien fait, jeune, assez riche, & de haute naissance.

SANSPAIR *vivement.*

Avez-vous tout de bon conclu cette alliance?

LE MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à moi. Le Marquis de Beausang
Etant un bon parti par son bien, par son rang....

SANSPAIR.

Beausang! C'est mon neveu.

LE MARQUIS.

Votre neveu!

SANSPAIR.

Lui-même.
Eh, ne puis-je sçavoir si votre fille l'aime?

LE MARQUIS.

A vous dire le vrai, je ne le sçai pas bien.
Quand je le lui propose elle ne répond rien:
Mais, qu'elle l'aime ou non, l'affaire est résolue,
Et, comme elle convient, sera bien-tôt conclue.

SANSPAIR.

Voisin, il ne faut point tiranniser un cœur.

LE MARQUIS.

Bon!

SANSPAIR.

Si vous m'en croyez...

LE MARQUIS.

Je ne suis pas d'humeur
A recevoir la loi d'une jeune cervelle.

SANSPAIR.

Votre fille est si sage...

LE MARQUIS.

Oh! Je le suis plus qu'elle;

Et veux abſolument conclure dès ce ſoir.
Je m'en vais l'avertir ; elle viendra vous voir.
Serviteur.

SANSPAIR.

Voulez-vous que je vous reconduiſe ?
Il n'eſt point, à mon ſens, de plus haute ſottiſe
Que cet uſage là : jamais je ne le ſui ;
Mais je veux bien pour vous m'y ſoumettre aujourd'hui.
Que ne ferois-je point à deſſein de vous plaire !

LE MARQUIS *en ſoûriant.*

J'aime qu'on ſe ſoumette à l'uſage ordinaire,
Mais je vous en diſpenſe, & ſouhaite ardemment
Que vous ne ſortiez point de votre apartement.
Adieu.

SANSPAIR.

Juſqu'au revoir.

SCENE V.

SANSPAIR *ſe jettant dans un fauteuil.*

Me voilà dans le piége.
De toutes parts l'amour me pourſuit & m'aſſiége.
Je n'en reviendrai point. Je ſuis pris, je ſuis mort,
J'aime, je ſuis jaloux. Grand Dieu, quel eſt mon ſort !
Un malheureux portrait me faſcine & m'obſéde.
De la ſource du mal j'attendois le remède ;
Et la ſource fatale où j'eſpérois guérir,
M'offre mille poiſons pour me faire périr.
Quels poiſons ! Quelle ſource eſt plus noble & plus pure !
Charmant original, plus beau que ta peinture ;
(Si j'en croi mon oreille auſſi-bien que mes yeux)
Aſſemblage divin de cent dons précieux,

Le Ciel ne t'a-t'il fait que pour me rendre esclave ?
Ou faut-il que mon cœur te résiste & te brave ?
S'il le faut, le peut-il ? Quoi, lâche que je suis,
J'ose déja douter de tout ce que je puis ?
Non, non ; en vain l'amour m'aveugle & me transporte.
Je veux que ma raison soit toujours la plus forte ;
Je veux qu'elle triomphe. Ah, qu'elle obéit mal !
Eh, quoi ! De mon neveu je serai le rival !
Et rival malheureux, je n'en fais aucun doute.
Il est vif & bruyant ; il soupire, on l'écoute.
Je serai ridicule en m'offrant après lui :
Le Marquis le soutient : il conclud aujourd'hui.
Irai-je m'embarquer, sûr de faire naufrage ?
D'ailleurs, suis-je fait moi, moi, pour le mariage ?
Après avoir long-tems évité le danger,
Sous un joug si commun je pourrois me ranger ?
Semblable à tant de sots dont j'ai fait la satyre,
Faudra-t'il qu'à mon tour je leur aprête à rire ?
Moi marié ! Parbleu, cela me siéroit bien !
Non, mon cœur, taisez-vous ; non, il n'en sera rien.

(*Il parle au portrait.*)

Vous, séducteur muet, qui voulez me surprendre ;
Pour ne vous craindre plus je brûle de vous rendre.
Faisons mieux ; renvoyons, & fuyons un objet
Plus dangereux encor que son divin portrait.
Oui, suivons sans tarder ce dessein magnanime.
Ah ! Je me reconnois, & me rens mon estime.
Quelle gloire ! Mon cœur en créve de dépit ;
Mais, . . .



SCENE VI.

GORJU SANSPAIR.

GORGU.

LE dîner eſt prêt.

SANSPAIR.

Je n'ai plus d'apétit;
Qu'on différe à ſervir juſqu'à ce qu'il revienne.
(*Il lui preſente le portrait ſans le lâcher.*)
Tenez. Dans la maiſon qui fait face à la mienne,
Chez le Marquis d'Arbois reportez ce portrait ;
J'aprens que c'eſt celui de ſa fille.

GORGU *le regardant.*

En effet ;
J'y fais réfléxion ; je croi la reconnoître,
Et l'avoir vûe un jour long-tems à ſa fenêtre
Vis-à-vis de chez vous. Il me ſembloit...

SANSPAIR *ſans donner le portrait.*

Partez.

GORJU.

Quelle noble victoire, enfin, vous remportez !

SANSPAIR.

Finiſſons, s'il vous plaît ; la louange m'aſſomme.

GORJU.

Renvoyer le portrait eſt plus du galant homme.
Que d'obliger la Dame à venir le chercher.

SANSPAIR.

Partez donc.

GORJU.

Mais, Monſieur, il faut me le lâcher.

SANSPAIR *vivement.*

Quoi !

GORJU *du même ton.*

Le portrait.

SANSPAIR.

Tenez. Malgré la peine extrême. . .
Je ferai mieux, je croi, de le porter moi-même ;
La politesse oblige à cette honnêteté.

SCENE VII.

GORJU *seul.*

MOn homme en tient. Adieu la singularité.

SCENE VIII.

LE BARON, GORJU.

LE BARON.

JE ne vois nulle part ma belle matineuse :
Quel caprice aujourd'hui la rend si paresseuse ?

GORJU.

Ah ! Je croi que voici notre Provincial :
Voyons ce que me veut cet autre original.

LE BARON.

Ah ! Bon jour.

GORJU.

Si matin quel démon vous lutine ?

LA BARON.

Chez le cousin Sanspair je cherchois la cousine :
N'a-t'elle point encor paru sur l'horison ?

GORJU.

Non ; mais elle est levée.

LE BARON.

Et j'en sçai la raison ;
Depuis qu'elle me voit, entre nous, je soupçonne
Qu'elle a de grands desirs de devenir Baronne,
Et que ses desirs là prennent sur son sommeil.

Le goût qu'elle a pour moi hâte un peu ſon réveil.
N'eſt-il pas vrai, Gorju ?

GORJU.

Ma foi, j'en doute encore.

LE BARON.

Moi, je ſuis caution que la folle m'adore :
Dès qu'elle m'aperçoit, elle court ſe cacher,
Afin, n'en doute point, que je l'aille chercher.
Comme j'ai de l'eſprit, j'entrevois ſa fineſſe.

GORJU.

Et vous a-t'elle dit quelques mots de tendreſſe ?

LE BARON.

A peu près. L'autre jour, lui faiſant les yeux doux ;
Je lui dis : » Vous voyez votre futur époux.

GORJU.

Bon. Que répondit-elle ?

LE BARON.

Elle ſe prit à rire.
Tu vois bien, mon enfant, ce que cela veut dire.

GORJU.

Vraiment oui, je le vois.

LE BARON.

Un fille qui rit
Eſt bien-aiſe.

GORJU.

A coup sûr. Morbleu, vive l'eſprit !
D'abord de ce qu'on voit on pénétre la cauſe.

LE BARON.

Je te dirai bien plus, mon cher ; mais bouche cloſe :
Hier, ſur mon ſujet, mon couſin la preſſoit,
(*en riant.*)
Elle lui répondit qu'elle me haïſſoit.

GORJU.

C'eſt-là de l'amour ?

LE BARON.

Oui. La fille eſt comme un ſonge.
Croyez ce qu'elle dit, vous croyez un menſonge :
Auſſi, lorque je vois la couſine Sanspair

Faire avec moi la fiére, & prendre son grand air,
Aussi-tôt je m'écrie : » Ah, charmante pouponne !
» Tu caches finement l'amour que je te donne.

GORJU.

Que répond la cousine à cela ?

LE BARON.

Pas le mot.
Ou bien elle me dit : » Ah, que vous êtes sot !
» L'ennuyeux campagnard ! » & tout cela m'enchante.

GORJU.

Cette preuve d'amour est subtile & touchante.

LE BARON.

Oui, pudeur enfantine. Un badaud de Paris
Prendroit ces discours-là pour haine ou pour mépris ;
Mais on n'impose pas aux seigneurs de province.
Sais-tu bien que chez moi je suis un petit prince ?

GORJU.

Sans doute, je le sçais. Irez-vous à la Cour ?

LE BARON.

Oh, fi ! Pour les Barons, c'est un maudit séjour ;
Et l'on dit qu'ils y font une triste figure.
Je vais dans mes Etats emmener ma future.
A ses yeux mes vassaux sçauront se distinguer ;
Et même mon Baillif viendra nous haranguer.

GORJU.

Est-ce un grand orateur ?

LE BARON.

Orateur admirable.
Il parle Poitevin comme Cicéron.

GORJU.

Diable !

LE BARON.

Les esprits de Poitou sont fins & délicats :
A m'entendre, je croi que tu n'en doute pas.

GORJU.

Malepeste ! S'ils ont tous votre délicatesse,
On peut dire qu'ils sont de la plus fine espéce.

La cousine aura lieu de se bien divertir.

LE BARON.

Elle est un peu grossiére, à ne t'en point mentir;
Mais nous la polirons. Ah, qu'elle sera fiére
D'être Dame d'un lieu tel que la Garouffiére!
Elle verra, mon cher, un merveilleux séjour;
Château fortifié, grands fossés secs autour;
Plus de jardin ni d'eaux, car je hais les vétilles.
J'ai fait couper les bois, j'ai détruit les charmilles;
Coupe qui m'a valu près de cent mille écus;
Et, pour ne plus laisser d'ornemens superflus,
La charrue à présent laboure mon parterre.
D'un parc de mille arpens j'ai sçu faire une terre,
Afin de ne voir plus mille sots curieux
Qu'attiroit tous les jours la beauté de ces lieux.
Nous ne prenons plus l'air que sur une esplanade;
Ou nous allons dehors chercher la promenade.

GORJU.

Vous aimez le champêtre.

LE BARON.

Oui, c'est ma passion;
Et tout ce qui sent l'art est mon aversion.

GORJU.

Je ne m'étonne plus si mon maître vous aime;
Il peut vous regarder comme un autre lui-même.

LE BARON.

Aussi fait-il. Où donc est allé le cousin?

GORJU.

Il s'habille, & s'en va visiter un voisin.

LE BARON.

A la bonne heure. Allons faire un tour de cuisine;
Quand j'aurai déjeûné j'irai voir la cousine.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÉRE.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

DEux filles hors du lit au petit point du jour!

JULIE.

Dans le cœur de Paris! En été! Quel ſejour!

LISETTE.

O, la triſte retraite!

JULIE.

O, l'affreux eſclavage!

LISETTE.

Dans ce lieu renfermé je deviendrois ſauvage.
Il faut que j'aille un peu reſpirer le grand air;
Et je baiſe les mains à Monſieur de Sanſpair.

JULIE.

Si tu ſors de chez lui, tu perdras ta fortune.
Mon frere eſt libéral, &, quoiqu'il m'importune;
Je tâche à lui complaire autant que je le puis.
Aide-moi, je te prie, à charmer mes ennuis.
Je me contrains bien, moi.

LISETTE.

Mais pas trop, ce me ſemble;
Et votre frere & vous, vous êtes mal enſemble,

JULIE.

Il eſt vrai. Pour pouvoir avec lui s'accorder,
Juſqu'à nos triſayeux il faut rétrograder:
Il veut que, comme lui, je reprenne leur mode.

Il trouve le panier ridicule, incommode;
Et pour cet ornement il marque tant d'horreur...

LISETTE.

Convenez que le vôtre est d'une riche ampleur;
Je ne m'étonne pas qu'il lui choque la vue.

JULIE.

Si j'avois moins de crainte & moins de retenue,
Il seroit bien plus ample; & j'en vois chaque jour
Qui surpassent le mien par leur vaste contour.

LISETTE.

En ce cas, ils sont donc d'une grandeur énorme,
Et rien n'est plus hideux Pour moi, je me réforme;
Comme vous le voyez, & je m'en trouve bien.

JULIE.

Tu charmeras mon frere, & tu n'y perdras rien.

LISETTE.

Que n'avez-vous pour lui la même complaisance?

JULIE.

Dieu m'en garde! A mon âge il est permis, je pense,
Et de suivre la mode, & même de l'outrer.
Je fais mon plus grand soin du soin de me parer.
Rien ne me flatte plus qu'une mode nouvelle,
Car, sans être à la mode, on ne peut être belle:
La plus extravagante a des graces pour moi;
Et la mode, en un mot, est ma suprême loi.

LISETTE.

Du Comte de Sanspair vous êtes le contraste:
La mode lui fait peur, il abhorre le faste.
Non, je ne comprens pas qu'un frere & qu'une sœur
Puissent, à cet excès, différer par l'humeur:
Et l'on peut fort bien dire en cette conjoncture,
Que la variété fait briller la nature.

JULIE.

Mon frere me croit folle; & moi, de mon côté,
Je regarde en pitié sa singularité.

LISETTE.

La moitié des humains rit aux dépens de l'autre.
Monsieur a sa manie, & vous avez la vôtre;

Mais la sienne, du moins, a de si beaux motifs,
Que, malgré qu'on en ait, ils sont persuasifs.
Le ridicule suit ses façons singuliéres ;
Mais on aime le fond en riant des maniéres.
Et d'ailleurs les grands biens qu'il destine pour vous...

JULIE.

Mais il veut de sa main me donner un époux :
Et quel époux, Lisette ? Un grossier personnage ;
Un brutal campagnard, dont l'air & le langage,
L'esprit, les sentimens, semblent se disputer
L'honneur de me déplaire, & de me dégoûter.

LISETTE.

Leur succès est complet.

JULIE.

Il est vrai, je l'abhorre.
Ah, qu'il est différent de celui que j'adore !
Car, il faut l'avouer, j'en suis folle, & mon cœur...

LISETTE.

Oui, le Comte d'Arbois est un joli Seigneur ;
Mais c'est un petit-maître : & jamais votre frere
Ne s'accommodera d'un pareil caractére.
Tout homme du bel air est son aversion.

JULIE.

Et pour moi le bel air est la perfection.
Vois si je puis aimer l'homme qu'on me destine.

LISETTE.

Voilà belle matiére à votre humeur mutine ;
Elle risquera tout pour le Comte d'Arbois.

JULIE.

Oui.

LISETTE.

Mais si votre frere, entêté de son choix,
Vous force à l'accepter ?

JULIE.

Oh ! Je connois mon frere !
Il est bon. En tout cas, je fuirai chez ma mere,
J'irai la retrouver.

LISETTE.

Elle vous blâmera,
Je vous le garantis, & vous ramenera.

JULIE.

Hé bien donc, un couvent me ſervira d'aſyle.

LISETTE.

Quel aſyle pour vous !

JULIE.

Oui, j'y vivrai tranquille ;
Mon cœur y ſera libre.

LISETTE.

O, triſte liberté !
Que bien-tôt votre cœur en ſera rebuté !
Allez, je vous connois ; & vous n'êtes point faite
Pour trouver des douceurs au fond d'une retraite ;
Vous y mourriez d'ennui. Un cruel repentir
Vous feroit deſirer ardemment d'en ſortir ;
Et vous éprouveriez bien-tôt, je vous aſſure,
Qu'un ſot mari vaut mieux qu'une étroite clôture.
Vous rêvez ?

JULIE.

Il eſt vrai. Tes diſcours me font peur.

LISETTE.

Vous voyez que je lis au fond de votre cœur.

JULIE.

Mais enfin, dis-moi donc quel parti je dois prendre.

LISETTE.

Tant que vous le pourrez, tâchez de vous défendre.
Puis aux expédiens, il faudra recourir.

JULIE.

Le danger eſt preſſant. Veux-tu me ſecourir ?

LISETTE.

Volontiers. Quel moyen faut-il que je hazarde ?

JULIE.

Regarde-moi, de grace.

LISETTE.

Hé bien, je vous regarde.

JULIE.

Ne devines-tu point ce que disent mes yeux,
Lisette ?

LISETTE.

Oh, vraiment oui; je les entens au mieux.
Ne me disent-ils pas qu'ils voudroient que le Comte
Pût s'introduire ici ?

JULIE.

Je l'avoue à ma honte;
Je souhaite avec lui deux momens d'entretien.
Ne pourrois-tu m'aider ?

LISETTE.

Moi ? Non, je ne puis rien.
Le portier du logis est un lutin terrible,
Un Argus à cent yeux, un monstre inaccessible.

JULIE.

Tâche d'amadouer ce dangereux lutin.

LISETTE *apercevant Pasquin.*

Que vois-je ? Le bonheur nous vient de bon matin!
C'est un homme. Auroit-il quelque chose à me dire ?
Je m'en vais lui parler.

JULIE.

Et moi, je me retire.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN *regardant Lisette de loin.*

Je ne la connois point; mais j'aime son minois;
Et mon air lui revient, à ce que j'aperçois.

LISETTE *lui faisant la révérence.*

Monsieur ... je ne sçai qui, je suis votre servante.

PASQUIN.

Belle . . . je ne sçai quoi, dont la mine attrayante
Dès le premier abord m'égratigne le cœur,

Je suis, assurément, votre humble servit ır.

LISETTE.

Nous nous donnons ici de beaux noms l'un à l'autre.
En vous disant le mien, aprendrois-je le vôtre ?

PASQUIN.

Oui-dà. Si par hazard je m'apellois Pasquin ? . . .

LISETTE.

Et moi Lisette ?

PASQUIN.

Vous ? Je veux être un faquin,
S'il fut jamais un nom plus doux à mon oreille.

LISETTE.

A celui de Pasquin il revient à merveille.
Ces noms paroissent faits l'un pour l'autre.

PASQUIN.

A ravir.
Hé bien, je suis Pasquin tout prêt à vous servir.

LISETTE.

C'est très-bien fait à vous. Pour moi, je suis Lisette.

PASQUIN.

Vos yeux me l'avoient dit, adorable poulette,
Et je vous avouerai que je me suis douté
Que vous serviez céans quelque jeune beauté.

LISETTE.

Oui. Mais mon tems m'est cher ; je crains qu'on ne m'attende.
Venons d'abord au fait.

PASQUIN.

C'est ce que je demande.

LISETTE.

Vous ne m'entendez pas.

PASQUIN.

Pardonnez-moi.

LISETTE.

Comment ?

PASQUIN.

Vous voulez nous lier dès le premier moment
Par un don mutuel de notre confiance.

LISETTE.

Oh ! La mienne ne va qu'après l'expérience :
Pour pouvoir l'obtenir, il faut la mériter.

PASQUIN.

Voyons. Par quels moyens peut-on la cimenter ?

LISETTE.

D'abord, aprenez-moi le nom de votre maître.
Aurois-je par hazard l'honneur de le connoître ?

PASQUIN.

Cela se peut.

LISETTE.

Fort bien. Sçachons à quel dessein,
Vous nous rendez visite, & de si bon matin.

PASQUIN.

Nous y viendrons.

LISETTE.

Tant mieux. Ensuite il faut m'instruire
Des moyens qui, céans ont sçu vous introduire ;
Car on n'y peut entrer que difficilement.

PASQUIN.

Avant que je réponde, il faut, premiérement
M'éclaircir sur un point.

LISETTE.

Parlez, je vous suplie.

PASQUIN.

Vous servez céans ?

LISETTE.

Oui.

PASQUIN.

Mais... servez-vous Julie ?

LISETTE.

Elle-même.

PASQUIN.

Ah ! Parbleu. j'en suis ravi.

LISETTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Oh! Tout doux. Dites-moi,
Sçavez-vous ſon ſecret ?

LISETTE.

A fond.

PASQUIN.

Bonne nouvelle.

LISETTE.

C'eſt Monſieur de Sanſpair qui m'a miſe auprès d'elle ;
Mais, bien loin de répondre à ſon intention,
Je veux aider ſa ſœur... Quelle indiſcrétion !
Si vous m'alliez trahir...

PASQUIN.

Raſſurez-vous, ma chére.
Je viens ſervir ici ſous votre miniſtére.
Vous me guiderez bien, à ce que je prévois.
Sçachez que j'apartiens...

LISETTE.

Eſt-ce au Comte d'Arbois ?

PASQUIN.

C'eſt toi qui l'as nommé.

LISETTE.

L'agréable avanture !
Et que votre preſence en ce lieu nous raſſure !
Mais dans notre priſon, par quel ſecret reſſort
Avez-vous pénétré ?

PASQUIN *lui montrant une lettre.*

Voici mon paſſe-port.

LISETTE *liſant l'adreſſe.*

» Au Comte de Sanſpair.

PASQUIN.

La lettre eſt de ſa mere ;
Elle m'envoye à lui.

LISETTE.

Ho! Ho! Pour quelle affaire ?

PASQUIN.

Pour être à ſon ſervice.

LISETTE.

En quelle qualité ?

PASQUIN.

Mais... De valet-de-chambre.

LISETTE.

Et vous avez quitté
Le Comte ?

PASQUIN.

Point du tout. Ce n'eſt qu'un tour d'adreſſe.
Ne pouvant s'introduire auprès de ſa maîtreſſe,
Que l'on tient renfermée en ce triſte réduit,
Près d'elle il a voulu que je fuſſe introduit.
Afin que par mes ſoins il pût l'être lui-même.
Nous avons mis en œuvre un plaiſant ſtratagême.
La mere de Sanſpair lui cherchoit un valet,
Homme d'eſprit, alerte, intelligent, bien fait;
Mon maître l'ayant ſçu par une vieille femme
Qui ſert depuis long-tems chez cette bonne Dame;
A ſi bien fait ſous main, qu'elle m'a demandé.
Je me ſuis preſenté ſi bien recommandé,
Ma figure, d'ailleurs, ſans me donner de gloire,
M'a ſi bien apuyé, comme vous pouvez croire,
Que la vieille Marquiſe a pris du goût pour moi,
Et m'envoye à ſon fils, qui comme elle, je croi,
Prévenu par la lettre en ma faveur écrite,
Ne balancera pas à goûter mon mérite.

LISETTE *lui faiſant la révérence.*

Oh! Je n'en doute point.

PASQUIN *d'un ton fier.*

Et vous avez raiſon.

LISETTE.

Recevez cependant une utile leçon,
Et ſçachez ce que c'eſt que votre nouveau maître:
Tout ce que l'on n'eſt point, il ſe pique de l'être;
Homme particulier dans ſes opinions,
Comme dans ſes diſcours, & dans ſes actions.

PASQUIN.

C'eſt un original, je l'ai ſçu par ſa mere,
Et j'ai dreſſé mon plan ſuivant ſon caractére.

LISETTE.

C'eſt un homme, en un mot, qui ne reſſemble à rien.

PASQUIN.

Tout étrange qu'il eſt, je trouverai moyen
De m'attirer bien-tôt toute ſa confiance.
Gouverner les eſprits eſt ma grande ſcience;
C'eſt mon fort. Propre à tout, j'entre dans tous les goûts;
Et je ſçai, comme on dit, hurler avec les loups.
Mes talens à vos yeux vont tout d'un coup paroître.
Ici dans un moment vous verrez mon vrai maître.

LISETTE.

Comment entrera-t'il? Le portier de céans
Eſt un diable.

PASQUIN.

Il eſt vrai. Mais vingt louis comptans,
Et vingt autres promis, le rendant plus traitable,
J'ai trouvé le moyen d'aprivoiſer le Diable;
J'en ai fait un mouton. Et mon entrée ici
Pour le Comte d'Arbois a déja réuſſi.

LISETTE.

C'eſt débuter pour lui par un beau coup d'adreſſe.

PASQUIN.

Mais il n'eſt pas le ſeul pour qui je m'intéreſſe.

LISETTE.

Et pour qui donc encor?

PASQUIN.

Pour ſa charmante ſœur;
Et je veux prévenir Sanſpair en ſa faveur.
J'en ai l'ordre ſecret. A l'inſçu de leur pere,
Je viens ici ſervir & la ſœur, & le frere.

LISETTE.

Et que veut cette ſœur à Monſieur de Sanſpair?

PASQUIN.

Le myſtére eſt profond; s'il étoit découvert,

Cela dérangeroit des mesures secrètes
Qu'on ne peut confier qu'à des filles discrétes.

LISETTE.

Vous ne comptez donc pas sur ma discrétion ?

PASQUIN.

Pas encor tout-à-fait. Mais mon intention
Est de faire avec vous plus ample connoissance;
Différons jusques-là l'entiére confidence.

LISETTE.

Quand vous me connoîtrez vous changerez de ton;
Et... Mais séparons-nous, voici le factoton.
Au revoir.

SCENE III.

GORJU, PASQUIN.

PASQUIN.

JE n'ai pas l'honneur de vous connoître;
Monsieur; mais nous allons servir le même maître.
Je suis Monsieur Pasquin.

GORJU.

Et moi, Monsieur Gorju.

PASQUIN *lui tendant les bras.*

Soyez le bien trouvé !

GORJU *l'embrassant.*

Soyez le bien venu !

PASQUIN.

Très-obligé. Gorju ! Le beau nom !

GORJU.

Ce nom brille
Depuis un siécle au moins dans l'illustre famille
Des Sansspair.

PASQUIN.

Comment diable !

GORJU.

Et vous m'accorderez
Que par-là les Gorjus ſont aſſez bien titrés.

PASQUIN.

Peſte ! Voilà pour eux un titre magnifique !
On m'avoit dit qu'ici vous étiez domeſtique.

GORJU.

Domeſtique, il eſt vrai, mais de diſtinction ;
J'y ſuis maître-d'hôtel, &, par occaſion,
Valet-de-chambre.

PASQUIN.

Oh ! Oh !

GORJU.

Quand la place eſt vacante
J'en fais les fonctions.

PASQUIN.

Fort bien.

GORJU.

Et je me vante
D'être de la maiſon l'homme le plus actif.

PASQUIN.

Votre poſte ordinaire eſt-il bien lucratif ?

GORJU.

Oui, mais très-fatiguant : car dans cette demeure,
Il faut que je ſois prêt à ſervir à toute heure,
Jour ou non, à Monſieur cela n'importe pas,
Et ſon apétit ſeul eſt l'heure du repas.
Point de repos pour nous à moins qu'il ne s'endorme.

PASQUIN.

Eh, comment ſoutient-il cette dépenſe énorme ?
Il ſe ruine.

GORJU.

Lui ? Tous les ans par ſes ſoins
Mon maître met à part cent mille francs au moins ;
Outre qu'il eſt très-riche, il garde un ſi grand ordre,
Que ſur ſes revenus perſonne ne peut mordre.
Il rit de nos Seigneurs qui, faiſant les fendans,

Cela dérangeroit d[illegible] Nos Intendans,
Et leur donnent le droit de les mettre au pillage.

PASQUIN.

On le traite de fou ; moi, je dis qu'il eſt ſage :
Se paſſer d'Intendant, c'eſt l'être au dernier point.
En ſe volant ſoi-même on ne s'apauvrit point.

GORJU.

Bien dit.

PASQUIN.

Sa garde-robe eſt-elle magnifique ?

GORJU.

Point du tout, car il eſt amoureux de l'antique.
Bien loin de ſe régler ſur les modes du tems,
Celle dont il ſe pare a du moins cinquante ans.
Ses poches ſont en long, ſes perruques crêpées.
Les hommes d'aujourd'hui lui ſemblent des poupées.
Il aime un habit ſimple & plein de gravité.
Mais ce qui prouve mieux ſa ſingularité,
Cet homme ſimple, uni, veut que ſes domeſtiques
Soient tous, ſelon leur ordre, en habits magnifiques,
Que la mode ſur-tout les faſſe bien briller :
Dès qu'il en paroît une il nous fait habiller ;
Vous en pouvez juger par l'habit que je porte ;
Il eſt fort au-deſſus d'un homme de ma ſorte.

PASQUIN.

Il vous ſied à ravir.

GORJU.

Oh ! Votre ſerviteur.

PASQUIN.

Je vous ai pris d'abord pour un petit Seigneur.

GORJU.

J'en ai, ſans me vanter, & le port, & l'allûre.
Mais chut. Voici Monſieur.

PASQUIN *à part.*

O la bonne figure !

SCENE IV.

SANSPAIR, GORJU, PASQUIN.

SANSPAIR, *à part, en rêvant.*

Elle n'eſt pas levée, & ſon pere eſt ſorti ;
Ah, que j'en ſuis fâché ! J'avois pris mon parti ;
Que ſçai-je ſi j'aurai toujours la même force ?
Mon eſprit & mon cœur vont rentrer en divorce :
Mais qui l'emportera du cœur ou de l'eſprit ?
(*apercevant Paſquin.*)
Que veut cet homme-là ?

PASQUIN.

Ce petit mot d'écrit
Vous aprendra, Monſieur, le ſujet qui m'améne.

SANSPAIR.

Ah ! ah ! C'eſt de ma mere. Elle a donc pris la peine
De me chercher quelqu'un qui pût me convenir ?
Monſieur Gorju.

GORJU.

Monſieur.

SANSPAIR.

Songez à me tenir
Un dîner prêt. Je ſens mon apétit renaître.

GORJU.

Pour quelle heure, Monſieur ?

SANSPAIR.

Pour quelle heure ? Peut-être
Dans le moment, ou bien un peu plus tard. Enfin
Je vous avertirai ſi-tôt que j'aurai faim.

GORJU.

Le rôt eſt preſque cuit, je crains qu'il ne ſe gâte.

SANSPAIR.

Faites-en mettre un autre, & ſur-tout qu'on ſe hâte;

SCENE V.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR *ouvrant la lettre.*

Voyons ce qu'on m'écrit ſur l'homme que voici.
Je compte que ma mere aura bien réuſſi,
Car elle a le goût ſûr, & n'eſt pas fort crédule :
Pour moi, je le ſuis trop, & j'en ſuis ridicule.
(*à Paſquin.*)
Couvrez-vous, mon ami.

PASQUIN.

Moi, Monſieur?

SANSPAIR.

Entre nous
Point de cérémonie.

PASQUIN.

Un valet...

SANSPAIR.

Couvrez-vous,
Vous dis-je; je le veux.

PASQUIN.

Vous oubliez, je penſe,
Que je ſuis domeſtique, & que la bienſéance...

SANSPAIR.

La bienſéance veut que vous m'obéiſſiez.

PASQUIN.

J'y ſerai toujours prêt, quoique vous m'ordonniez;
De ma ſoumiſſion ſi vous faites l'épreuve,
Je vais, en me couvrant, vous en donner la preuve.

SANSPAIR.

Ah! Ce trait-là me plaît.

PASQUIN *ſe couvrant.*

Quand l'ordre eſt ſi preſſant;
Il vaut mieux être ſot que déſobéiſſant.

SANSPAIR.
On ne peut dire mieux. Pour peu qu'on vous entende,
Vous n'avez pas beſoin que l'on vous recommande.
Liſons pourtant.
(IL LIT.)
Mon fils, vos ſingularités,
Quoique j'y ſois accoutumée,
Me paroiſſent toujours d'étranges nouveautés,
Qui donnent du relief à votre renommée.
Pour un valet-de-chambre, avoir recours à moi,
C'eſt une idée aſſez plaiſante :
N'importe, j'ai trouvé, je croi,
L'homme qui vous convient ; & j'en ſuis très-contente.
Le préambule eſt long, mais liſons juſqu'au bout.
(IL LIT.)
C'eſt un joli garçon...
PASQUIN.
faiſant une bruſque & profonde révérence.
Ah, Monſieur ! Point du tout.
SANSPAIR.
Ne m'interrompez plus ; & tréve de courbettes.
On ne m'impoſe point par ces façons diſcrettes
Dont un orgueil caché ſçait toujours ſe munir.
Quand on a du mérite, il faut en convenir.
PASQUIN *à part.*
Je n'y manquerai pas. Cet homme eſt très-comique,
Et me paroît avoir un coin de lunatique.
SANSPAIR *lit.*
C'eſt un joli garçon, bien ſenſé, plein d'eſprit,
Et qui ne dément point ce qu'on m'en avoit dit.
Ma mere n'a jamais prodigué la louange.
PASQUIN *d'un ton modeſte.*
Monſieur...
SANSPAIR.
Vous avez donc de l'eſprit ?
PASQUIN.
Comme un ange :

Puiſque vous le voulez, j'en conviens bonnement.

SANSPAIR *en soûriant.*

Un aveu ſi naïf eſt un aveu charmant.

(IL LIT.)

Il eſt éxact, adroit, ſincére;
De plus, on me répond de ſa fidélité:
Mais ce qui va bien plus vous plaire;
De ſes talens celui qu'on m'a le plus vanté,
C'eſt qu'il a le don de ſe taire.

O merveilleux talent, plus précieux que l'or!
Si vous le poſſédez, vous êtes un treſor.
Mais le poſſédez-vous, dites-moi? Puis-je croire
Qu'un domeſtique atteigne à ce genre de gloire?
Vous êtes donc le ſeul que la faveur des cieux
Ait jamais honoré de ce don précieux?
Etes-vous ce prodige? Allons, ſoyez ſincére.
Répondez. Eſt-il vrai que vous ſçavez vous taire?
Morbleu, répondez donc. Vous vous moquez, je croi.

PASQUIN.

Mon ſilence, Monſieur, vous répondoit pour moi.

SANSPAIR.

Par ma foi, ce garçon commence à me confondre.
Un ſage de la Gréce eût-il pû mieux répondre?
Embraſſez-moi, mon cher.

PASQUIN *reculant.*

Ah, Monſieur!...

SANSPAIR.

Sans façon.

PASQUIN.

Quoi, mon maître avec moi feroit comparaiſon?
Si juſqu'à me couvrir j'ai pouſſé l'impudence...

SANSPAIR.

Faites ce qu'on vous dit. J'aime l'obéiſſance.

(*Ils s'embraſſent.*)

Aſſeyons-nous.

PASQUIN.

M'aſſeoir!

SANSPAIR *vivement.*

Encore ? Au premiet mot...

PASQUIN *s'asseyant brusquement:*

Vous voyez bien, Monsieur, que je ne suis qu'un sot.

SANSPAIR.

Je vois tout le contraire. Aprochez. Mes maniéres
Ont de quoi vous surprendre; elles sont singuliéres,
Je l'avoue, & d'abord vous l'avez dû sentir.
Le vulgaire imbécile ose s'en divertir;
Il me croit ridicule; & vous-même, peut-être,
Vous le croyez aussi. Quoi! direz-vous, un maître
Forcer son domestique à s'asseoir près de lui,
Et même à se couvrir! Il est vrai qu'aujourd'hui
Donner à ses valets une telle licence,
C'est pousser la bonté jusqu'à l'extravagance.
On n'agit point ainsi dans les moindres maisons.
Mais vous avez du sens, écoutez mes raisons.
Je suis homme.

PASQUIN.

A coup sûr.

SANSPAIR.

Voilà mon plus beau titre;
Fussai-je des humains, ou le maître, ou l'arbitre,
Oui, mon cher, je suis homme; & vous l'êtes aussi;
N'est-il pas vrai?

PASQUIN.

Du moins je l'ai cru jusqu'ici.
Mais entre vous & moi la différence est belle.

SANSPAIR.

Moi, je n'en connois point qui soit essentielle.
Un homme en vaut un autre, à moins que par malheur
L'un d'eux n'ait corrompu son esprit & son cœur:
Car quel est des mortels le plus considérable?
C'est le plus vertueux & le plus raisonnable.
Et quel est le plus vil? C'est le plus vicieux.
Il a beau se targuer de ses nobles ayeux,
Beau se croire au-dessus de tous tant que nous sommes,

Dès qu'il est corrompu, c'est le dernier des hommes.
Malgré les préjugés de l'éducation,
Je ne vois point entr'eux d'autre distinction,
Le reste est chimérique aux yeux d'un homme sage;
Par conséquent, sur vous je n'ai nul avantage;
Et je dois oublier ce que vous respectez,
Si nous sommes égaux en bonnes qualités.
Vous ouvrez de grands yeux, & gardez le silence!
Sentez-vous entre nous quelqu'autre différence?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, je la sens, ou je serois un fat:
Vous êtes un Seigneur; moi, qui suis-je? Un pieplat.

SANSPAIR.

Mais par quelle raison?

PASQUIN.

Je ne puis vous la dire.

SANSPAIR.

Ni moi non plus. Le sort éxerçant son empire,
Vous a traité fort mal, & m'a fort bien traité.
Mes ancêtres jadis ont beaucoup éclaté,
Et, par des actions brillantes, héroïques,
M'ont acquis de grands biens, des titres magnifiques,
Qui, par succession, sont venus jusqu'à moi,
Vos ancêtres à vous?...

PASQUIN.

Mes ancêtres? Ma foi,
Je n'ai pas, comme vous, l'honneur de les connoître.

SANSPAIR.

Mais vous en avez eu?

PASQUIN.

Cela pourroit bien être.

SANSPAIR.

Le fait est très-certain. Mais, qu'est-il arrivé?
Ce que les plus puissans ont souvent éprouvé.
Comme du genre-humain la fortune se joue,
Elle a mis vos ayeux au plus haut de sa roue,
Puis s'est fait un plaisir de les mettre au-dessous;
Les miens, après avoir essuyé son courroux,

De degrés en degrés sont montés à r place ;
Par effet du hazard ou d'une heureuse audace,
Vrai jeu de la bascule. Un côté penche en bas
En faisant monter l'autre : & je ne comprens pas
Qu'un Grand qui voit régner cette vicissitude,
Puisse de la hauteur contracter l'habitude.
Tout homme que le sort fit naître d'un haut rang,
Doit se dire en secret : » Je suis d'un noble sang,
» Un autre est d'un sang vil, à ce que j'imagine ;
» Nous remontons pourtant à la même origine «.
Voilà comme je pense ; & la raison pourquoi
Je veux que sans contrainte on agisse avec moi.
Toujours les premiers tems presens à ma mémoire,
Etouffent de mon cœur, & l'enflure, & la gloire ;
Je me fais un plaisir de le mortifier,
Et c'est ce qui, sur-tout, me rend très-singulier.
Les hommes sont si fous, qu'on ne peut être sage
Qu'à force d'éviter ce qu'on voit en usage.

PASQUIN.

Vous dites vrai, Monsieur ; tous les hommes sont fous.
Il n'est plus ici-bas d'homme sage que vous.

SANSPAIR *se levant brusquement.*

Ah, fi ! Vous me flattez. Quelle indigne bassesse !

PASQUIN.

Je croyois que des Grands vous aviez la foiblesse ;
La louange est pour eux un si friand ragoût,
Que je la prodiguois pour flatter votre goût ;
Mais la vérité simple est le seul mets qu'il aime.
J'ai cru vous prendre au piége, & j'y suis pris moi-même.

SANSPAIR *lui prenant la main.*

Oh ! Parbleu, mon enfant, vous resterez ici.
Holà, Monsieur Gorju, paroissez.



SCENE VI.

GORJU, SANSPAIR, PASQUIN.

GORJU.

Me voici.
Le dîner vous attend.

SANSPAIR.

Tout-à-l'heure

GORJU *à part.*

J'enrage.

SANSPAIR.

Qu'on donne à ce garçon l'habit & l'équipage
Que j'avois destiné pour son prédécesseur.
Cet homme est justement de la même hauteur.

SCENE VII.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR.

Dites-moi, s'il vous plaît, quel étoit votre maître?

PASQUIN.

Il logeoit ici près; vous pourriez le connoître.

SANSPAIR.

Je ne connois personne.

PASQUIN.

Il alloit quelquefois,
Ou dîner, ou souper chez le Marquis d'Arbois.

SANSPAIR.

Ah! ah! De ce Marquis connoissez-vous la fille?

PASQUIN.

Mais j'en ai oui parler. O l'étrange famille!

SANSPAIR.

En quoi donc ?

PASQUIN,

Ce Seigneur a deux enfans ; une fils
Aussi grave & posé qu'un homme à cheveux gris :
Plus singulier que vous à la fleur de son âge.

SANSPAIR.

Est-il possible ?

PASQUIN.

Oui.

SANSPAIR.

Cet homme est né bien sage !

PASQUIN.

C'est un Caton sans barbe. Et sa sœur, à mon sens,
Est encor plus bizarre ; elle a vingt & deux ans
Tout au plus : à cet âge, au lieu d'être galante,
Vive, enjouée...

SANSPAIR.

Hé bien ?

PASQUIN.

Elle fait la sçavante ;
Elle lit jour & nuit les plus anciens Auteurs ;
Elle en sçait plus, dit-on, que les plus grands Docteurs.

SANSPAIR *transporté.*

Tout de bon ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

SANSPAIR.

Fort bien. Et sa figure ?

PASQUIN.

Charmante, à ce qu'on dit.

SANSPAIR.

L'aimable créature !

PASQUIN.

Oh, oui. Mais toujours lire est un tic rebutant.

SANSPAIR.

Plût au ciel que ma sœur eût le même penchant !

Mais, loin d'étudier, c'est une jeune folle
Qui n'aime que le faste, & cela me désole.
Un homme simple, uni, bien loin de la toucher,
Est un monstre à ses yeux, & n'ose l'aprocher.
Lorsqu'en vos beaux habits je vous ferai paroitre,
Je veux que vous preniez les airs d'un petit-maître.
Les possédez-vous bien ?

PASQUIN.

Monsieur, sans vanité,
J'ai de rares talens pour la fatuité.

SANSPAIR.

Je l'avois deviné par votre contenance.
Livrez-vous hardiment à votre impertinence.
De vos talens exquis je m'en vais m'amuser,
Pour plaisanter ma sœur, & la désabuser.
Son goût s'est déclaré par les airs à la mode:
Je n'imagine point de plus sûre méthode
Pour les lui faire enfin haïr & détester,
Que d'avoir un valet propre à les imiter.
Par cette comédie elle pourra connoître
Que d'un homme de rien on fait un petit-maître,
Et qu'un jeune Seigneur, sous ce fade maintien,
D'un homme d'un haut rang fait un homme de rien.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN *menant son maître par la main.*

ENTRE vîte, & sans bruit.

LE COMTE.

Voilà bien du mystére !

PASQUIN.

Pour venir à vos fins rien n'est plus nécessaire.

LE COMTE.

Bon ! Sanspair est-il donc un homme à redouter ?

PASQUIN.

Par vos airs étourdis vous allez tout gâter.

SCENE II.

LE COMTE, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

C'Est vous, Monsieur le Comte ?

PASQUIN.

Oui, grace à mon adresse.

LISETTE.

Soyez le bien venu.

LE COMTE.

Montons chez ta maîtresse.

LISETTE.

Tout doux. Elle viendra dans un petit moment.

LE COMTE.

Méne-moi ſans tarder à ſon apartement.

LISETTE.

Du ſang froid, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Le ſang froid m'importune.

PASQUIN.

Croyez-vous donc céans être en bonne fortune?

LE COMTE.

Non pas. Mais ennemi de la formalité,
J'aime que l'on réponde à ma vivacité.

LISETTE.

L'excès de votre feu pourroit ici vous nuire.

PASQUIN.

Soyez plus circonſpect.

LE COMTE.

Ce faquin me fait rire.
Circonſpect! Eh, fi donc! Ce n'eſt pas le bon air.

LISETTE.

C'eſt celui qui convient chez Monſieur de Sanſpair.

LE COMTE.

Mais tu ne ſçais donc pas que j'aime à la folie?
Le moyen?... Ah! Je vois ma charmante Julie.

SCENE III.

JULIE, LE COMTE, PASQUIN, LISETTE.

LE COMTE *prenant la main de Julie.*

HÉ bien, mon adorable, enfin voici le jour
Où nous pourrons en forme exprimer notre amour;
Car je croi qu'entre nous il eſt très-réciproque,
Et que de vous à moi tout eſt ſans équivoque.

JULIE *bas à Lisette.*

Ah, qu'il est différent de ce vilain Baron!

LISETTE *bas à Julie.*

D'accord : mais il a l'air un peu trop fanfaron.

JULIE *bas à Lisette.*

C'est le bon air.

LISETTE *bas à Julie.*

Tant pis.

LE COMTE *à Julie.*

Vous balancez, me semble?
Quoi? La consultez-vous?

JULIE.

Non. Mais c'est que je tremble.

LE COMTE.

Et de quoi tremblez-vous?

JULIE.

Mon frere peut venir.

LE COMTE.

Qu'il vienne. Ne songeons qu'à nous entretenir
En pleine confiance ; &, s'il survient un frere,
Pour le rendre traitable on sçait ce qu'on doit faire.

JULIE.

Bon Dieu! Que dites-vous? Il faut le ménager;
Mon sort dépend de lui.

LE COMTE.

Je sçaurai l'engager
A m'être favorable : &, selon l'aparence,
Il ne peut ignorer mon rang & ma naissance.
Un homme de ma sorte ose se presenter,
Et ne sent rien en soi qu'on puisse rebuter.

JULIE.

Je ne vois rien en vous qui n'ait le don de plaire;
Mais peut-être est-ce assez pour dégoûter mon frere.

LE COMTE.

Pour le dégoûter?

LISETTE.

Oui.

LE COMTE.

Parbleu, vous m'étonnez.
el travers eſt-ce là ?

JULIE.

Le ton que vous prenez,
Vos maniéres, vos airs, que je trouve admirables;
Pourroient bien à ſes yeux paroître inſuportables.

LISETTE.

Oh! Je vous en répons.

LE COMTE.

Ma foi, tant pis pour lui.
Je ſuis préciſément ce qu'on eſt aujourd'hui.

PASQUIN.

Préciſément voilà ce qu'il ne faut pas être
Devant lui. Sçavez-vous comment il faut paroître.
Pour s'emparer du cœur du Comte de Sanſpair?
Prudent, ſage; en un mot, renoncer au bon air.

LE COMTE *en riant.*

Prudent! Sage! Oh! Parbleu, le projet eſt riſible.

LISETTE.

Pour un amant bien tendre il n'eſt rien d'impoſſible.

LE COMTE.

La maxime eſt touchante, elle a le tour nouveau;
Et jamais l'Opéra n'a rien dit de plus beau.
Je veux la mettre en chant.

LISETTE.

Si vous êtes bien ſage,
Vous ſongerez plutôt à la mettre en uſage.

LE COMTE.

Comment, diable! Voilà de la préciſion!
Cette fille a l'eſprit plein de réfléxion;
Et je vous avouerai qu'elle me perſuade.

(*à Julie.*)

Votre frere, ma belle, a donc l'eſprit malade?

JULIE.

Un peu viſionnaire; &, s'il faut dire tout,
Vous êtes trop charmant pour être de ſon goût.

LE COMTE.

Il faut m'en consoler puisque je suis du vôtre ;
Car nous avons le don de nous charmer l'un l'aut
N'est-il pas vrai ! Du moins vos beaux yeux me l'o..
dit :
Expliquez-vous comme eux.

JULIE.

Leur langage suffit.

LE COMTE.

Non. J'attens un aveu de votre aimable bouche.
Ma proposition, je croi, vous effarouche.

JULIE.

Il est vrai ; car enfin...

LE COMTE.

Ah ! Vous faites l'enfant !
Dites-moi : Je vous aime ; & je suis triomphant.

JULIE.

Moi ! Vous dire cela ! Dites-le moi vous-même.

LE COMTE.

Oh ! Parbleu, volontiers, & cent fois. Je vous aime,
Et je vous fais serment que mon fidèle amour
Eclatera pour vous jusqu'à mon dernier jour.
Les transports que je sens vont jusques à l'extase.
Si je ne vous dis vrai, que la foudre m'écrase.
Puissai-je en cet instant mourir à vos genoux.
(*En se levant.*)
Est-ce là s'expliquer ? Allons, ma reine, à vous.

JULIE *d'un air confus.*

Monsieur, en vérité...

LE COMTE.

La réponse est gentille.

LISETTE.

C'est vous répondre assez pour une honnête fille.
Vous aimez, on vous aime, & j'en suis caution.

LE COMTE.

Corps pour corps ?

LISETTE.

Oui, Monsieur. Il n'est plus question

de gagner ſon frere, & c'eſt-là l'enclouûre.

LE COMTE.

Que faire pour cela?

LISETTE.

Changer votre figure,
Vos maniéres, vos tons, vos diſcours.

LE COMTE.

Oh! Ma foi,
Tu me demandes trop.

LISETTE.

Et je vous ſoutiens, moi,
Qu'avec beaucoup d'eſprit & beaucoup de tendreſſe,
On ſçait ſe retourner. Songez que le tems preſſe.

LE COMTE *en riant.*

Oh! Je n'en doute pas.

JULIE.

Vous l'interprétez mal.
Le tems eſt précieux quand on craint un rival.

LE COMTE.

Quel eſt-il?

PASQUIN.

Un Baron.

JULIE.

Apuyé de mon frere.

LE COMTE.

Un Baron, dites-vous?

LISETTE.

Oui, de la Garouffiere.

JULIE.

Je le hais, je l'abhorre; & mon frere en eſt fou.

LE COMTE.

D'où ſort cet animal?

LISETTE.

Il nous vient du Poitou.

LE COMTE.

Laiſſez-moi faire, allez, & vous verrez merveilles.
Je veux devant Sanſpair lui couper les oreilles.

PASQUIN.

Belle expédition !

LISETTE.

Voilà le vrai moyen
De vous faire une affaire, & de n'y gagner rien.

LE COMTE.

Quoi ! j'aurai pour rival un pareil personnage ?
Un campagnard ? Un sot ?

LISETTE.

Il l'est à triple étage ;
Et c'est par-là qu'il plaît au Comte de Sanspair,
Qui le détesteroit s'il avoit le bon air.

PASQUIN.

Voulez-vous obtenir votre aimable Maîtresse ?
Usez avec Sanspair & d'esprit & d'adresse.
Sous de graves habits cachez l'air cavalier ;
Pour paroître à ses yeux bizarre & singulier,
Et, de la tête aux pieds, tout autre que vous n'êtes ;
Vous gagnerez son cœur si vous le contrefaites ;
Sinon, tenez-vous sûr qu'il vous rebutera.

LE COMTE.

Je veux bien l'imiter ; mais qui me l'aprendra ?

PASQUIN.

Moi. Je le sçai par cœur ; & je vais vous instruire.
Soyez sage un quart-d'heure, & laissez-vous conduire.

LE COMTE *à Julie.*

Pour m'assurer de vous je vais me transformer ;
Et vous éprouverez que je sçai l'art d'aimer.

PASQUIN *à Julie.*

Madame, il faut aussi nous aider.

JULIE.

Que ferai-je ?

PASQUIN.

Sanspair va m'employer pour vous dresser un piége.
Il veut me transformer en Seigneur important,
Armé de ces grands airs que vous estimez tant :
Mais, loin de m'admirer, comme vous pourriez faire,

Traitez

tez-moi comme un fat ; & trompez votre frere.

JULIE.

ſt aſſez. Prenons donc une forme nouvelle.

LISETTE.

Quelqu'un vient.

LE COMTE.

C'eſt ma ſœur. Juſqu'au revoir, ma belle.
J'eſpére par mes ſoins mériter votre cœur.

SCENE IV.

LA COMTESSE, JULIE, LE COMTE, LISETTE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

J'Entre un peu librement

LE COMTE *à la Comteſſe.*

Chez votre belle-ſœur
(Ou, du moins, peu s'en faut) point de cérémonie.
Aprochez.

LA COMTESSE.

J'en aurois une joie infinie.

LE COMTE.

Hé bien donc, vous l'aurez. D'avance embraſſez-vous ;
Et vivement.

LA COMTESSE *embraſſant Julie.*

Pour moi c'eſt un plaiſir bien doux.

JULIE.

Et moi, Madame....

LE COMTE.

A l'air dont la ſcène commence,
Je vois que vous aurez bien tôt fait connoiſſance.
Plus vous vous aimerez, plus je ſerai content.
Sans adieu.

LA COMTESSE.

Vous ſortez ?

LE COMTE.

Je reviens à l'inst...

SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Je ne m'étonne plus si mon frere vous aime.

JULIE.

Le croyez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Et j'en suis sûre même.

JULIE.

Vous êtes obligeante.

LA COMTESSE.

Et sincére.

JULIE.

Entre nous,
De son penchant pour moi quelle preuve avez-vous?

LA COMTESSE.

Quelle preuve? Il refuse un parti très-sortable,
Fille puissamment riche, & même assez aimable:
Mon pere en est outré, sans avoir deviné
La cause d'où provient ce refus obstiné.
Pour moi, je la sçavois, & l'ai si bien cachée...

JULIE.

Votre frere m'a plû, je lui suis attachée;
Je croi lui plaire aussi: mais, parce que j'aprens,
Pour traverser nos vœux nous avons deux tirans.
Il cédera peut-être au pouvoir de son pere:
Ma mere m'a soumise à celui de mon frere,
Qui me destine un sot que je hais à la mort.
Des plus tendres amans voilà quel est le sort!
Toujours leur passion trouve un injuste obstacle,
Et, pour les rendre heureux, il faut quelque miracle.

SCENE VI.

SANSPAIR *écoutant sans paroître*, LA COMTESSE, JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE *à Julie.*

Vous pouvez l'espérer.

JULIE.

Ah! Je n'ose.

LA COMTESSE.

Eh, pourquoi?

JULIE.

Mon frere est bien bizarre.

SANSPAIR *apercevant la Comtesse.*

Est-ce elle que je voi?

LA COMTESSE.

Pour moi, j'en juge mieux. Quoique dans son systême
Il me paroisse outré, c'est la sagesse même.

SANSPAIR *à part, sans être vû.*

C'est ma belle Comtesse. Oui, je n'en puis douter;
Un moment à l'écart je m'en vais l'écouter.
Il faut me mettre au fait avant que de paroître.

JULIE.

Vous le connoissez mal.

LA COMTESSE.

Je croi le bien connoître.

JULIE.

Mon frere n'est pas tel que vous vous le peignez.
Lui, la sagesse même! Ah, bon Dieu! Vous craignez
De vous ouvrir à moi sur ses bizarreries,
Mais je sçai qu'on en fait mille plaisanteries.

LA COMTESSE.
Je le ſçai comme vous ; & je ſçai bien auſſi
Que l'on a très-grand tort. Mais n'eſt il pas ici ?
Je voudrois lui parler. Vous êtes interdite ?
JULIE.
Oui, Madame, il eſt vrai. Vous, lui faire viſite ?
Vous m'étonnez.
LA COMTESSE.
Pourquoi ?
JULIE.
Les femmes lui font peur.
LA COMTESSE.
Si nous lui déplaiſons, c'eſt pour nous un malheur.
Mais il a mon portrait, on vient de me l'aprendre,
Et je viens le prier de vouloir me le rendre.
JULIE.
Il a votre portrait ? Rien n'eſt plus ſurprenant.
Eh, comment l'a-t'il eu ?
LA COMTESSE.
Comme en me promenant
J'ai perdu ce portrait ſans m'en être aperçue,
Il faut que de Sanſpair il ait frapé la vue ;
Et de là je conclus qu'il l'aura ramaſſé.
JULIE.
Jamais portrait ſi beau ne fut ſi mal placé.
A le ravoir de lui vous n'aurez pas de peine.
LA COMTESSE *en ſoûriant.*
Vous me mortifiriez ſi j'étois aſſez vaine
Pour croire que mes traits euſſent pû le fraper.
JULIE.
Lui ? D'un portrait de femme il pourroit s'occuper ?
D'une telle foibleſſe il eſt très incapable,
Quoiqu'il eût dû d'abord vous trouver adorable.
Vos traits ſont accomplis, piquans & gracieux,
Mais rien de tout cela n'aura flatté ſes yeux.
(*conſidérant la Comteſſe.*)
Ah, Madame !

LA COMTESSE.

Quoi donc ?

JULIE.

Que cette étoffe est belle !

LA COMTESSE.

Le dessein m'en a plu ; c'est la mode nouvelle.
Cela coûte fort cher ; mais pour me contenter
Je ne regrette point ce qu'il m'en peut coûter.
Je cours au plus nouveau.

JULIE.

C'est très-bien fait, Madame.

SANSPAIR *à part.*

Pour une philosophe elle paroît bien femme !

LA COMTESSE *à Julie.*

Et ces dentelles-ci, qu'en dites-vous ?

SANSPAIR *à part.*

Encor ?

JULIE.

Ah ! Rien n'est plus parfait.

LA COMTESSE *regardant la robe de Julie.*

Que j'aime ce fond d'or !
Sous ces brillantes fleurs si bien distribuées !
Elles sont, à mon sens, artistement nuées.

JULIE.

Cette robe me plaît, & je la mets souvent.
Mais suis-je bien coiffée ?

LA COMTESSE.

Un peu trop en avant.
Coiffez vous désormais un peu plus en arriére,
Vos traits sortiront mieux. Pour moi, c'est ma maniére.

SANSPAIR *à part.*

Je tombe de mon haut.

JULIE *à Lisette.*

Suivez cette leçon.

SANSPAIR *à part, & plus haut.*

La femme la plus sage a bien peu de raison !

LA COMTESSE.

J'entens quelqu'un parler.

JULIE.

C'est mon frere sans doute.

LISETTE.

C'est lui-même vraiment. Je croi qu'il nous écoute.

SANSPAIR *se montrant.*

Oui, j'écoute, Lisette; & j'ai tout entendu.

JULIE.

Ce que j'ai dit de vous ?

SANSPAIR.

Je n'en ai pas perdu
Le moindre petit mot.

JULIE.

Tant pis pour vous, mon frere,
Voilà des curieux l'avanture ordinaire.

LA COMTESSE.

Vous sçavez donc, Monsieur, ce qui m'améne ici ?

SANSPAIR.

Oui, Madame. Et c'est moi...

JULIE.

Je le sçai bien aussi;
Et j'ai promis pour vous....

SANSPAIR.

Promettez pour vous-même,
(*à la Comtesse.*)
Ma sœur, & point pour moi. Mon bonheur est extrême
De trouver le moment de vous entretenir,
Madame. J'ai voulu tantôt vous prévenir;
Mais on m'a dit....

JULIE.

Oh! Oh! De la galanterie!
C'est du fruit tout nouveau.

SANSPAIR *à Julie & Lisette.*

Laissez nous, je vous prie.

JULIE.

Volontiers.

LA COMTESSE.

Non, reſtez. Nous laiſſez-vous tous deux?

JULIE. *en ſortant.*

Je répons de mon frere ; il n'eſt pas dangereux.

SCENE VII.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

JE débute, Madame, en marquant ma ſurpriſe.

LA COMTESSE.

Eh, de quoi, s'il vous plaît?

SANSPAIR.

De vous voir ſi bien miſe ;
De voir dans vos cheveux ce docte arrangement ;
De vous vous voir affecter cet air, cet enjouement,
Ces petites façons, ce gracieux langage
Dont les femmes du monde ont raffiné l'uſage,
Uſage qui corrompt les eſprits & les cœurs,
Et qui ne peut manquer d'influer ſur les mœurs.
Quoi? Vous ſçavez parler d'étoffes, de dentelles,
Et vous vous abaiſſez juſqu'à ces bagatelles?
Ou Monſieur votre pere a voulu me tromper,
Ou la mode jamais n'a dû vous occuper ;
Vous devez l'ignorer ſi vous êtes ſçavante,
Et ſentir de l'horreur pour tout ce qu'elle invente.

LA COMTESSE.

Avez-vous dit, Monſieur?

SANSPAIR.

Je pourrois ajouter...

LA COMTESSE.

Tout ce qu'il vous plaira Je ſçai l'art d'écouter ;
Même certains diſcours qui pourroient me déplaire;
Et j'ai, quand il le faut, la force de me taire :

SANSPAIR *à part.*

Ciel ! Auroit elle encor cette perfection
Jointe si rarement à l'érudition ?
Une femme d'esprit se forcer au silence !
Rien ne me paroît plus contre la vraisemblance.

(Ils se regardent sans rien dire.)

(haut.

Elle se taît pourtant. Vous ne répondez point ?

LA COMTESSE.

Continuez, Monsieur ; j'attens le second point.

SANSPAIR *à part.*

Voilà certainement une étonnante femme !

(Ils gardent encore le silence.)

LA COMTESSE *en soûriant.*

Hé bien, vos argumens sont-ils prêts ?

SANSPAIR.

Non, Madame ;
Je n'ai plus rien à dire, & je suis confondu.

LA COMTESSE.

Vous répliquerez donc quand j'aurai répondu !
Or voici ma réponse. Une femme sçavante
Doit cacher son sçavoir, ou c'est une imprudente.
Si la pédanterie est un vice d'esprit,
Que la société de tout tems a proscrit,
Et si contre un pédant tout le monde déclame,
Souffrira-t'on son air, ses tons dans une femme ?
Je me le tiens pour dit, mon sexe est condamné
A se borner aux riens pour lesquels il est né.
Je sçai que s'il en sort il paroît ridicule ;
Qu'il faut qu'une sçavante en public dissimule,
Et s'impose la loi de n'y briller jamais,
Pour contraindre l'envie à la laisser en paix.
Se tenir au niveau des femmes ordinaires,
Se prêter, se livrer à des sujets vulgaires,
S'asservir à la mode, en parler doctement,
Voilà ce qu'elle doit affecter poliment :
Au lieu que son sçavoir la fait passer pour folle,
S'il ne se masque pas sous un dehors frivole.

SANSPAIR.

Votre discours, avec sincérité,
Me prouve votre amour pour la société.

LA COMTESSE.

A mon âge, Monsieur, faut-il que j'y renonce ?

SANSPAIR.

Je vous en convaincrai bien-tôt par ma réponse.

LA COMTESSE.

Nous allons voir. J'écoute avec attention.

SANSPAIR.

Tout esprit devient fort par l'érudition.
Une femme qui joint le sçavoir à ses charmes,
Des discours du public ne prend jamais d'allarmes;
Elle laisse en partage à de foibles esprits
La mode & le bon air, objets de son mépris.
Loin de chercher à plaire, elle craint cette gloire;
Son esprit sur son cœur emporte la victoire;
Aux foibles de son sexe elle sçait s'arracher,
Et le mépris des sots ne sçauroit la toucher.

LA COMTESSE.

Cette maxime là me paroît un peu fiére;
Pour me persuader elle est trop singuliére:
Et je hais... (je vous parle avec sincérité)
Toute affectation de singularité.

SANSPAIR.

Vous voulez ressembler, & vous êtes sçavante ?

LA COMTESSE.

Si l'on n'est singuliére est-on donc ignorante ?
Erreur. Je vois souvent de sublimes esprits,
Des sçavans dont le monde admire les écrits;
Mais je ne leur vois point affecter des maniéres
Qu'on puisse, avec raison, prendre pour singuliéres:
Je trouve qu'au contraire ils font tous leurs efforts
Pour cacher leur sçavoir sous d'aimables dehors.
Et si, chez les anciens, de doctes Fanatiques
Ont cru se distinguer sous les haillons cyniques,
Les plus sages mortels ont toujours méprisé
Les écarts singulier d'un orgueil déguisé.

Et Socrate, & Platon, [illegible] Gréce,
D'un doux extérieur ont orné la ſageſſe :
On ne les a point vûs, par ſingularité,
Rompre tous les liens de la ſociété,
Affecter des façons qui n'ont point de ſemblables;
Et, pour ſe diſtinguer, ſe rendre inſuportables.

SANSPAIR *vivement.*

Je verrois de ſang froid tant d'erreurs, tant d'abus?
Je pourrois fréquenter des hommes corrompus?

LA COMTESSE.

Eh, qui parle de vous? Ma thèſe eſt générale.

SANSPAIR.

Ah! Je ne ſens que trop où tend votre morale.

LA COMTESSE.

Comment; vous êtes donc un homme ſingulier?

SANSPAIR.

Oui. Je reſpire l'air en mon particulier.
En tous lieux la raiſon eſt ma ſeule compagne.
Quand le beau monde accourt, je fuis à la campagne;
Le plaiſir d'être ſeul m'y fait braver le nord,
Et j'accours à Paris quand le beau monde en ſort.

LA COMTESSE.

Moi, je veux qu'à ſon ſiécle un ſage s'accommode.
Une ſageſſe outrée eſt toujours incommode,
Dégoûte, irrite, offenſe au lieu de corriger.
De ſa mauvaiſe humeur on cherche à ſe venger;
Pour la rendre odieuſe il n'eſt rien qu'on ne faſſe:
Je pourrois le prouver par un beau trait d'Horace;
Mais il me ſiéroit mal de citer les auteurs.
Rien n'eſt plus innocent ni plus pur que vos mœurs.
Je vous mets au-deſſus de la plûpart des hommes;
Mais vivons, croyez-moi, pour le ſiécle où nous ſommes;
Tâchons de nous ſauver de la corruption,
Sans donner toutefois dans l'affectation.
Imiter dans ce tems la candeur du vieux âge,
Ses modes, ſes façons, c'eſt être outrément ſage,

Pour moi qui S[illegible], & qui ne le fuis pas,
Je me borne à des vœux, & je me dis tout bas :
» Puiſſent la foi, l'honneur, & la pudeur antique,
» Reprendre ſur les cœurs un pouvoir deſpotique !
» Après tant de rebuts qui t'ont fait ſoupirer,
» Vertu trop négligée, oſe te remontrer. «
Ces ſouhaits que je forme & répéte ſans ceſſe,
Avec humanité font parler la ſageſſe :
Ils peuvent à la fin pénétrer juſqu'aux cieux,
Et faire plus d'effets que des cris odieux.

SANSPAIR.

Plus vous parlez, Madame, & plus je vous admire ;
Mais vous ne m'étonnez que pour me contredire.
C'eſt un crime à vos yeux d'oſer ſe diſtinguer ;
Pour leur paroître ſage, il faut extravaguer.

LA COMTESSE.

Diſtinguons, s'il vous plaît, car je hais l'équivoque.
Un ſage fuit la mode, & tout bas il s'en moque ;
Il déteſte l'erreur, le vice, les abus,
Mais ſans rompre en viſiére aux hommes corrompus ;
Ce qu'on admire à tort lui paroît pitoyable ;
Mais ſon goût ne doit pas le rendre inſociable.

SANSPAIR.

Je ne m'attendois pas à ces doctes leçons.
Ainſi donc vous blâmez mon habit, mes façons ?

LA COMTESSE.

Oh ! Très-abſolument. J'oſe même vous dire,
Que ſi ſur votre cœur j'avois le moindre empire,
(Car pour guider l'eſprit il faut gagner le cœur)
Je voudrois que d'abord vous me fiſſiez l'honneur
De me ſacrifier vos façons ſinguliéres,
Pour prendre du beau monde & l'air, & les maniéres.
¶ Je ſens combien ſur vous cet effort ſeroit grand ;
Et l'on pourroit compter ſur un pareil garant. ¶

SANSPAIR *très vivement.*

Moi, devenir un fat ? Un étourdi, Madame ?
Quand vous m'inſpireriez la plus ardente flamme ;

Vous ne me feriez pas varier un moment.
Vous êtes, je l'avoue, un prodige charmant :
Un inſtant m'offre en vous tant de rares merveilles,
Qu'avec peine j'en crois mes yeux & mes oreilles.
Vous ſçavez être ſage avec vivacité,
Et la ſcience en vous releve la beauté :
Mais tous nos ſentimens s'accordent mal enſemble ;
Et je ne puis aimer que ce qui me reſſemble.

LA COMTESSE *en ſoûriant.*

Je n'ai plus rien à dire après un ſi beau trait.
Pour ne plus diſputer, venons à mon portrait.
M'y reconnoiſſez-vous ? Y trouvez-vous quelqu'autre ?

SANSPAIR.

Madame, il eſt trop beau pour n'être pas le vôtre.

LA COMTESSE *en riant.*

Vous êtes très-galant, quoique très-ſingulier.
Il m'apartient donc ?

SANSPAIR.

Oui. Je ne puis le nier.

LA COMTESSE.

Vous ſçavez que chez vous je viens pour le reprendre :
Vous ne refuſez pas, je croi, de me le rendre ?

SANSPAIR *tirant le portrait de ſa poche.*

Madame, le voici.

LA COMTESSE.

Donnez.

SANSPAIR.

Oh ! Doucement.
Laiſſez-moi, s'il vous plaît, l'admirer un moment.
(*En regardant le portrait.*)
Les beaux traits ! Ah, quels yeux ! Quelle admirable bouche !
Voilà de quoi charmer le cœur le plus farouche.
(*Il baiſe le portrait.*)
Adieu, divin portrait, dont mes yeux enchantés....

LA COMTESSE *lui voulant ôter le portrait.*
Monſieur, vous prenez là d'étranges libertés.
SANSPAIR *lui rendant le portrait.*
Puiſque j'ai fait le crime, il faut que je l'expie.
(*Il la conſidére.*)
Mais que l'original ſurpaſſe la copie!
Oui, plus je vous regarde, & plus je le reſſens,
Quoique votre portrait ait des traits raviſſans.
LA COMTESSE *regardant le portrait.*
L'art du peintre y paroît plus que la reſſemblance.
SANSPAIR
reprenant bruſquement le portrait.
Voilà pourtant vos yeux.
LA COMTESSE *voulant le reprendre.*
Rendez-moi...
SANSPAIR.
Patience.
Je veux vous comparer à loiſir trait pour trait.
(*Il regarde la Comteſſe & le portrait tour-à-tour.*)
Madame, croyez-moi, laiſſez-moi ce portrait,
J'aime à le regarder, j'en ai pris l'habitude;
La ſéparation ſeroit pour moi trop rude.
LA COMTESSE.
N'importe; il me le faut.
SANSPAIR.
Ah! Si vous prétendez...
Quoi, ſérieuſement vous le redemandez?
LA COMTESSE.
En pouvez-vous douter? J'ai peine à vous comprendre.
SANSPAIR *tendrement.*
Ah! Vous m'entendriez ſi vous vouliez m'entendre.
LA COMTESSE.
J'y fais tout mon poſſible.
SANSPAIR *à part.*
En vain je me combats.
O, ma foible raiſon, ne m'abandonnez pas!
Jamais femme pour moi ne fut ſi dangereuſe.

LA COMTESSE *à part.*

Ah! S'il pouvoit m'aimer, que je ferois heureuse!
Mon portrait m'auroit-il procuré ce bonheur?
Cessez, fiére raison, de défendre son cœur.

SANSPAIR *sortant de sa rêverie.*

Hé bien, Madame?

LA COMTESSE.

Hé bien?

SANSPAIR.

Perdrai-je l'espérance
De garder ce portrait?

LA COMTESSE.

Et sur quelle aparence
Oserois-je, Monsieur, le laisser en vos mains?
Expliquez-vous du moins.

SANSPAIR.

Ah! c'est ce que je crains.

LA COMTESSE.

Finissons donc, Monsieur. J'attens ici mon pere:
Que lui dirai-je?

SANSPAIR.

Eh, mais... Dites-lui sans mystére,
Que j'ai refusé de... Non, ne lui dites rien,
La chose iroit trop loin; car vous comprenez bien
Qu'il voudroit pénétrer la véritable cause
De ce refus.

LA COMTESSE.

Sans doute.

SANSPAIR.

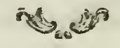
Et si je lui propose
Quelque accommodement.... car on n'en peut trouver.

LA COMTESSE.

Je ne le prévois pas.

SANSPAIR.

Je vais vous le prouver.



SCENE VIII.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Je vous surprens tous deux, & m'en fais une fête;
Vous avez dû former un plaisant tête-à-tête !

SANSPAIR.

Pas trop plaisant.

LE MARQUIS.

Comment? Avez-vous disputé?

LA COMTESSE.

Mais, oui. J'ai combattu la singularité.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous? Chacun a sa folie.
La vôtre, par éxemple, est la philosophie;
Toujours *Locke*, *Leibnitz*, *Descartes*, ou *Newton*:
Mais songez que bien-tôt il faut changer de ton,
Et vous raccoutumer au langage ordinaire;
Car j'espére ce soir conclure notre affaire.
Vous aurez un époux tout simple, tout uni,
Qui d'érudition me paroît peu muni,
Et qui desirera; selon toute aparence,
Que tout votre sçavoir se borne à sa science.
(*à la Comtesse.*)
Avez-vous ce portrait? Vous ne répondez rien?

SANSPAIR.

Etes-vous si pressé? Vous me permettrez bien
De le garder encor.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre,
Au Marquis de Beausang je viens de le promettre.

SANSPAIR.

A Beausang?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

SANSPAIR.

Je le lui remettrai.

LE MARQUIS.

Quand cela, s'il vous plaît?

SANSPAIR.

Quand je consentirai
Qu'il épouse Madame.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre.
Songez-vous....

SANSPAIR.

Mon aveu doit confirmer le vôtre.
Beausang, vous le sçavez, n'est pas encor majeur,
Et vous sçavez aussi que je suis son tuteur.

LE MARQUIS.

Oui, mais des deux côtés l'affaire est convenable,
Et ne sçauroit manquer de vous être agréable.

SANSPAIR.

C'est selon.

LE MARQUIS.

C'est selon?

SANSPAIR.

D'abord, il faut sçavoir
Si Madame y consent.

LE MARQUIS.

Je n'ai qu'à le vouloir.
Elle y consentira.

SANSPAIR.

Par pure complaisance,
Peut-être.

LE MARQUIS.

Ah! Je voudrois qu'elle fit résistance.

SANSPAIR.

Moi, je veux que son cœur décide de son sort.
Nous devons l'établir juge en dernier ressort.

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

Hé bien, prononcez donc.

LA COMTESSE.

Je ne le puis encore.

LE MARQUIS.

Mais quand le pourrez-vous ?

LA COMTESSE.

Voilà ce que j'ignore.

LE MARQUIS.

Je crois qu'ils sont d'accord pour me faire enrager.
On établit un juge, il ne veut pas juger.

LA COMTESSE.

Hé bien, puisque Monsieur prétend que je prononce,
Il aura la bonté de dicter ma réponse.

SANSPAIR.

Moi, Madame :

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, je m'en raporte à vous.
Je veux de votre main recevoir un époux.
Votre décision sera ma loi suprême,
Et vous me guiderez beaucoup mieux que moi-même.
Je suis d'un sexe foible & sujet à l'erreur.
Vous avez trop de sens, de vertu, de candeur,
Pour ne me pas donner un conseil salutaire.
Vous connoissez Beausang, son bien, son caractére;
Et, si vous décidez qu'il est digne de moi,
Dès ce soir je lui donne & mon cœur, & ma foi.

LE MARQUIS.

C'est bien dit. Je reviens à l'avis de ma fille.
Hé bien, servez-nous donc de pere de famille.
Prononcez.

SANSPAIR.

Je ne puis.

LE MARQUIS *à part.*

Quel mystére est ceci ?

SANSPAIR *après avoir un peu rêvé.*

Voulez-vous revenir dans deux heures d'ici?

Ce n'eſt pas demander trop de tems, ce me ſemble.

LE MARQUIS.

Dans deux heures d'ici nous reviendrons enſemble.
A l'égard du portrait ...

LA COMTESSE.

Monſieur le gardera,
Et, ſuivant ſon arrêt, il en diſpoſera.

LE MARQUIS.

Allons donc.

SANSPAIR *donnant la main à la Comteſſe.*

Permettez que je vous reconduiſe.

LE MARQUIS.

Il n'eſt point, diſiez-vous, de plus haute ſottiſe
Que cette façon là.

SANSPAIR.

Je l'ai dit, en effet ;
Mais on peut varier pour un ſi beau ſujet.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

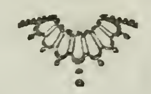
SCENE PREMIÉRE.

SANSPAIR *vivement.*

APRÈS un long combat j'ai gagné la victoire.

(*Parlant au portrait.*)

Enfin je vais te rendre, & rétablir ma gloire.
Trop dangereux apas qui m'imposez la loi,
Je sçaurai triompher & de vous, & de moi.
Lâche! Je me voyois à deux doigts de ma perte;
La raison frémissoit, & ne l'a pas soufferte;
Grace au ciel, ses leçons m'empêchent de tomber:
Je m'étonnois aussi de la voir succomber,
Mais dans mon foible cœur elle s'est raffermie;
Et je puis sans danger revoir son ennemie.
Revenez, revenez, douce tranquillité,
Déja je sens en moi renaître la gaieté:
Suivons ses mouvemens. Que l'aimable sagesse
Rétablisse en ces lieux le calme & l'allégresse;
Et que jamais l'amour ne trouble mon repos.
Que vois-je? Est-ce Pasquin? Il arrive à propos.



SCENE II.

SANSPAIR, PASQUIN *en habit de petit-maître.*

PASQUIN.

Je viens vous étaler ma nouvelle figure.

SANSPAIR.

Voyons.

PASQUIN.

Considérez ces graces, cette allûre ;
Voyez ce coup du pied hors de mon escarpin ;
Et ce panier bouffant qui donne un air poupin ;
Cela marque la taille, & dégage à merveille :
La perruque nouée au niveau de l'oreille,
Cette bourse qui couvre un dos qu'on poudre exprès,
Ont un air cavalier qui fourmille d'attraits.
L'équipage est complet, & suivant l'ordonnance.

SANSPAIR.

Sçavez vous l'étayer d'un air de suffisance,
D'un ton impérieux, railleur, & décisif ?

PASQUIN.

Peste ! C'est le moyen de n'être pas oisif.
Ces brillantes façons font un homme à la mode ;
Les plus achalandés n'ont pas d'autre méthode ;
S'ils joignent à ces dons le précieux secret
De rendre le public leur confident discret :
Pour en venir à bout, leurs communes allûres
Sont de se confier chacun leurs avantures.
Morbleu, les bons propos ! Sans beaucoup méditer,
Pour vous désennuyer je vais les imiter.

SANSPAIR.

Vous avez donc servi sous d'excellens modelles ?

PASQUIN.

Ah, Monsieur ! Leurs façons me sont si naturelles,
Qu'il ne me manque rien qu'un peu de qualité

Pour être le S[eigneur] le plus accrédité.
(*Il se jette au cou de Sanspair, & le serre étroitement.*)
Eh, bon jour, cher Marquis.

SANSPAIR.

Tubleu, quelle carresse!

PASQUIN.

Comment gouvernes-tu cette pauvre Comtesse?
Entre nous, elle auroit quelques desseins sur moi,
Mais je sçai ménager un ami tel que toi.
D'ailleurs, en tant de lieux mes pas sont nécessaires,
Que je n'ai pas le tems de troubler tes affaires.
La Dorville à la fin a fixé tous mes soins;
Je croi qu'elle m'aura deux grands mois tout au moins:
Oui, parbleu, deux grands mois; & je lui sacrifie
La beauté du Marais qui m'aime à la folie:
J'en suis un peu honteux; mais pour la nouveauté
Tu sçais qu'on ne plaint pas une infidélité.
Ma petite maison est propre au tête-à-tête;
J'y régale demain ma nouvelle conquête,
Dans ces sombres réduits je redouble d'ardeur;
Car moi, je hais l'éclat, & j'ai de la pudeur.
La Marquise vouloit étaler sa victoire,
Mais je n'ai pas voulu lui donner trop de gloire.

SANSPAIR.

Tels sont donc les propos de nos jolis Seigneurs?

PASQUIN.

Je les rends mot pour mot.

SANSPAIR.

O tems! O siécle! O mœurs!
Qui rendez la raison, la vertu singuliére
(*Il tire le portrait, & lui parle après s'être jetté dans un fauteuil.*)
Et vous me forceriez à changer de maniéres?
De ce monde effréné, ridicule, pervers,
J'adopterois pour vous & le ton & les airs?
Eussiez-vous mille fois plus de graces, de charmes;
Ma raison contre vous prendra toujours les armes,

Et je vais à Beausang vous céder sans regret.

PASQUIN *en riant.*

A qui parlez-vous donc ?

SANSPAIR.

Je parle à ce portrait.
Aprochez, admirez.

PASQUIN *regardant le portrait.*

Ah, Monsieur, qu'elle est belle !
Voilà de quoi tourner la meilleure cervelle.
(*à part.*)
C'est la sœur de mon maître : employons tout notre art
A la bien seconder.

SANSPAIR.

Ce front & ce regard
Annoncent un esprit profond, vaste & sublime ;
Cet air modeste inspire & l'amour, & l'estime :
Ces traits fins, réguliers, qui ravissent les yeux,
S'accordent pour former un tout délicieux.
Ouvrage favori de la docte nature,
L'original encor surpasse la peinture :
Cependant cet objet si gracieux, si beau,
Seroit de la raison l'écueil & le tombeau ;
Je l'admire & le crains : & la sagesse encore
Sçait préserver mon cœur des charmes qu'il adore.

PASQUIN.

A votre place, moi, je m'y serois rendu.
Pourquoi leur résister ?

SANSPAIR.

Vous l'avez entendu.

PASQUIN.

SANSPAIR *en soûriant.*

Excellente morale !

PASQUIN.

Ne dit-on pas qu'Hercule a filé pour Omphale ?

SANSPAIR.

Hercule étoit un fou.

PASQUIN.

Vous avez beau parler,
Il faut que tôt ou tard on se mette à filer.

SANSPAIR *vivement.*

Je ne changerai point, la chose est résolue.

PASQUIN

Vous baisserez le ton dès que vous l'aurez vûe.

SANSPAIR.

Je l'ai vûe, admirée, & me suis soutenu.

PASQUIN.

Ah! C'est que le moment n'est pas encor venu.
Je le sens qui vient.

SANSPAIR.

Paix.

PASQUIN.

Vous m'imposez silence:
Mais, si vous vouliez bien me donner audience,
Je vous dirois, Monsieur, que vous avez trente ans;
Même un peu par-delà, selon ce que j'entens;
Riche comme un Crésus, dans la vigueur de l'âge;
Ma foi, vous devriez songer au mariage.

SANSPAIR.

J'y renonce à jamais; j'en jure à tous momens.

PASQUIN.

Tenez, ce portrait-là se rit de vos sermens.

SANSPAIR.

Sçachez....

PASQUIN.

Contre l'hymen votre raison déclame;
Mais je gagerois bien que voilà votre femme.

SANSPAIR.

Je gagerois bien, moi, que vous êtes un fat.

PASQUIN.

Ma foi, vous gagneriez. Mais, sans bruit, sans éclat,
Raisonnons.

SANSPAIR *lui tendant la main.*

Excusez un terme un peu trop rude;
Je me reconnois mal à cette promptitude:
Mais aussi contre moi pourquoi vous obstiner?

PASQUIN.
C'eſt que j'ai quelquefois le don de deviner.
SANSPAIR.
Encor ! Je rens juſtice à cette aimable veuve ;
Mais contre ſes apas je me ſens à l'épreuve.
Qui ? Moi ? Prendre une femme en qui je voi régner
Tous les goûts dépravés qu'elle doit dédaigner,
Et qui mettroit en œuvre une adreſſe profonde
Pour me faire rentrer tôt ou tard dans le monde ?
J'aimerois mieux cent fois mourir ſans héritier,
Que de ceſſer de vivre en homme ſingulier.
PASQUIN.
Si vous étiez aimé par hazard ?
SANSPAIR.
Si l'on m'aime,
On doit, ſans balancer, adopter mon ſyſtême.
A l'objet de ſes vœux il faut immoler tout,
Le penchant, les deſirs, l'habitude & le goût.
PASQUIN.
Pour le coup, je vous tiens. Suivant votre maxime,
La veuve auroit ſur vous un droit plus légitime.
Si vous l'aimez, Monſieur, elle peut éxiger
Ce que vous éxigez.
SANSPAIR.
Je veux la corriger,
Elle veut que d'un fat j'arbore l'aparence :
De nos prétentions voilà la différence.
Mais de ſon mauvais goût je préſerve mon cœur ;
Et d'un goût tout pareil je veux guérir ma ſœur :
Semblable à la Comteſſe, elle eſt eſclave & folle
Des modes, des grands airs ; le monde eſt ſon idole,
En un mot. Dites-moi, vous connoît-elle ?
PASQUIN.
Non.
SANSPAIR.
Je vais vous employer à guérir ſa raiſon.
PASQUIN.
Je ne m'en mêle plus.
SANSPAIR.

SANSPAIR.

Pourquoi, je vous ſuplie?

PASQUIN.

En venant vous trouver j'ai rencontré Julie;
Et d'abord, honoré de ſon attention,
J'ai lâché mes grands airs avec profuſion.
De nos jeunes Seigneurs affectant le langage,
Auſſi-bien qu'eux, du moins, j'ai fait leur perſonnage.
Pour qu'elle m'admirât, j'ai tout dit, tout tenté.

SANSPAIR.

Qu'a produit tout cela?

PASQUIN.

Mes grands airs ont ratté.

SANSPAIR.

C'eſt qu'elle a ſoupçonné...

PASQUIN.

Non; mais ſur ma parole,
Elle a changé de goût.

SANSPAIR.

Quoi! Ma ſœur n'eſt plus folle?

PASQUIN.

„ J'admire, a-t'elle dit, meſſieurs les courtiſans:
„ Penſent-ils qu'on n'ait plus ni bon goût, ni bon ſens?
„ Bon Dieu, quelle fadeur! Comment donc, mon infante,
Ai-je dit d'un ton fier, » vous êtes mépriſante?
„ Sçachez... Mais, ſans vouloir m'écouter un moment,
Elle m'a planté là fort impertinemment.

SANSPAIR.

Son procédé me cauſe une ſurpriſe extrême;
Et j'ai peine...

PASQUIN.

Elle vient, jugez-en par vous-même.

SCENE III.

JULIE, SANSPAIR, PASQUIN.

JULIE.

MOn frere, d'où nous vient cet aimable Seigneur ?
Eſt-il de vos amis ?

SANSPAIR.

Aſſurément, ma ſœur,
Un Seigneur ſi bien fait, ſi galant, doit vous plaire.
Ne diſſimulez plus.

JULIE.

Détrompez-vous, mon frere ;
De grace, ayez de moi meilleure opinion.
Sur vos ſages diſcours j'ai fait réfléxion ;
De tous mes goûts pervers à la fin revenue,
Contre les faux brillans je me ſens prévenue.
Je me moque à preſent de ce que j'admirois ;
J'aime de tout mon cœur ce que je haïſſois.
Vous, qui me paroiſſiez bizarre, inſuportable,
A mes yeux maintenant vous êtes admirable :
Ce qui les effrayoit leur devient familier ;
Rien ne leur paroît beau s'il n'eſt pas ſingulier :
Et, bien loin que nos goûts s'accordent mal enſemble,
Pour qu'un homme me plaiſe, il faut qu'il vous reſſemble.

SANSPAIR.

Vous me trompez, Julie. Un pareil changement
Ne peut être, à coup ſûr, l'ouvrage d'un moment.

JULIE.

Auſſi, pendant long-tems me ſuis-je combattue ;
Et j'ai fait tant d'efforts, que je me ſuis vaincue.

PASQUIN.

Ma foi, la pauvre enfant me fait compassion.
A vingt ans se livrer à la réfléxion !
Sanspair, en vérité, vous la rendez maussade.

JULIE *à Pasquin.*

Vous vous croyez charmant, & vous êtes bien fade!

PASQUIN.

Bien fade, ma Princesse ! Adieu, sage Sanspair,
Je ne veux plus chez vous prodiguer le bon air.

(*Pasquin sort.*)

JULIE.

Vous nous obligerez. D'un homme sage, grave,
J'aspire désormais à me rendre l'esclave :
Je vivrois avec lui dans un obscur séjour,
Plus contente cent fois qu'au milieu de la Cour.

SANSPAIR.

Ma sœur, je n'en crois rien.

JULIE.

Pour en avoir la preuve,
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve.
Si quelque philosophe a du penchant pour moi,
Me voilà toute prête à lui donner ma foi.

SANSPAIR.

Vous le direz cent fois avant que je vous croie;
Mais, si vous disiez vrai, que j'en aurois de joie !
Aimez de bonne foi la singularité,
Et vous éprouverez ma libéralité.

SCENE IV.

LISETTE, SANSPAIR, JULIE, PASQUIN.

LISETTE *à Sanspair.*

Je viens vous annoncer un grave personnage,
Qui peut vous disputer le titre d'homme sage.

SANSPA[IR.]

Comment s'apelle-t'il ?

LISETTE.

C'eſt le Comte d'Arbois.

SANSPAIR *d'un air empreſſé.*

Qu'il vienne.

LISETTE *au Comte.*

Entrez, Monſieur.

SCENE V.

LE COMTE *vêtu ſinguliérement*, SANSPAIR, JULIE, LISETTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre gravement, s'apuyant ſur une canne, & parle d'un ton empeſé.*

Enfin donc je vous vois,
Cher Comte de Sanſpair, prototype des ſages,
Ennemi courageux des modernes uſages,
Des vices & des mœurs, judicieux frondeur,
Embraſſez votre émule & votre admirateur.

SANSPAIR *après l'avoir embraſſé.*

Je n'avois pas, Monſieur, l'honneur de vous connoitre.

LE COMTE.

Moi, je connois en vous mon voiſin & mon maître.
En dépit de mon âge & de ma qualité,
Vous m'avez inſpiré la ſingularité ;
Ce grave ajuſtement en eſt la forte preuve.
Vous avez vû tantôt une aſſez belle veuve,
La Comteſſe, ma ſœur ; elle a beaucoup d'eſprit,
Du ſçavoir encor plus ; mais rien ne la guérit
Du fol entêtement des uſages du monde :
J'en ſuis au déſeſpoir. Pour moi, plus je me ſonde :
Plus je me trouve né pour être ſingulier,
Quoiqu'il me reſte un air un peu trop cavalier.

LISETTE *bas à Julie.*
Pour un fou! c'eſt fort bien jouer ſon perſonnage.
JULIE *bas.*
A ravir.
LE COMTE.
Votre ſœur paſſe pour être ſage,
Et pourroit me ſervir de conſolation
Dans mon petit réduit, ſombre habitation,
Mais charmant à mes yeux : &, comme à la cam-
pagne,
Un jeune ſolitaire a beſoin de compagne,
En homme ſingulier, bruſquement, ſans fadeur;
Je viens vous demander cette prudente ſœur.
SANSPAIR *en ſoûriant.*
Très-prudente.
LE COMTE.
Je croi que l'humeur ſinguliére
Va m'en gratifier de la même maniére :
Et deux originaux ſe conviennent ſi fort,
Que, dès le premier mot, ils ſe trouvent d'accord.
De mon bien, de mon rang, on a ſçû vous inſtruire;
Et vous n'êtes pas homme à vouloir m'éconduire.
SANSPAIR.
Si j'oſe ſtatuer ſur votre extérieur,
Il vous donne le droit de prétendre à ma ſœur.
Je ne m'en cache point, j'aimerois un beau-frere
Qui ſçauroit ſoutenir un ſi beau caractére;
Mais un homme à votre âge eſt toujours inégal.
A l'égard de ma ſœur, vous la connoiſſez mal;
Loin de vous conſoler dans votre ſolitude,
Elle n'y porteroit qu'ennui, qu'inquiétude:
Tout comme votre ſœur, elle aime le fracas,
Et l'eſprit ſingulier ne l'amuſeroit pas.
JULIE.
Mon frere, des grands airs je ſuis déſabuſée;
Je vous l'ai déja dit; la preuve en eſt aiſée.
Si monſieur vous convient, excepté le couſin;
Tout époux me plaira venant de votre main.

SCENE VI.

SANSPAIR, LE COMTE.

SANSPAIR.

Parlons avec franchise . . .

SCENE VII.

LE BARON, SANSPAIR, LE COMTE.

LE BARON *entrant brusquement.*

Oh ça, cousin Sanspair, dès ce soir, sans remise;
Je veux de la cousine assurer le bonheur.
Vous sçavez, comme moi, que j'ai déja son cœur;
Qu'elle brûle d'envie . . .

SANSPAIR.

Elle dit le contraire;
Mais de notre projet rien ne peut me distraire.
Vous êtes mon parent, simple, naïf, humain;
Vous avez de grands biens.

LE COMTE *à Sanspair.*

Est ce là le cousin
Dont on vient de parler ?

SANSPAIR.

Oui, Monsieur, c'est lui-même;
Homme plein de candeur, que j'estime, que j'aime,
Parce que du vieux tems il rapelle les mœurs,
Et qu'il est ennemi du faste & des grandeurs :
Il est vif, il est prompt ; marque d'un cœur sincére;
C'est des honnêtes gens le défaut ordinaire,
Et l'unique défaut que je remarque en lui.

LE COMTE *d'un air vif & surpris.*

Vous lui donnez Julie ?

LE BARON.

On contracte aujourd'hui,
Et demain on épouse.

SANSPAIR *au Baron.*

Attendons, je vous prie.

LE BARON.

Cousin, je n'en puis plus. Il faut qu'on me marie,
Ou qu'on m'assomme.

LE COMTE *gravement.*

Hé bien, on vous assommera.

LE BARON.

Cet homme est admirable. Eh, qui s'en chargera ?

LE COMTE *gravement.*

Mais... moi, si vous voulez.

LE BARON.

L'offre est fort obligeante.
Vous êtes donc, mon cher, d'une humeur assommante ?

LE COMTE *toujours gravement.*

Quand quelqu'un me déplait, je m'en fais un régal.

LE BARON *à Sanspair.*

Que faites-vous ici de cet original ?
Ose-t'il plaisanter avec cette figure ?

LE COMTE *du même ton.*

Me traiter de plaisant, c'est me faire une injure.
Un homme singulier est toujours sérieux.

LE BARON.

Sçais-tu bien, mon ami, que je suis bilieux ?

SANSPAIR.

Parlez mieux, mon cousin, ou gardez le silence.
Aprenez que monsieur est homme de naissance.

LE BARON.

Ce visage seroit homme de qualité ?

LE COMTE *frapant du pied & de la canne.*

Morbleu... Si ce n'étoit la singularité...

SANSPAIR *au Comte.*

Eh ! Pour l'amour de moi . . .

LE COMTE *vivement.*

Que le diable m'emporte . . .

SANSPAIR *au Comte.*

Un homme ſingulier s'emporte de la ſorte !

LE BARON.

Il croit donc m'effrayer avec ſon œil hagard ?
Sçavez-vous qui je ſuis ?

LE COMTE *gravement.*

Un très plat campagnard.

LE BARON.

Moi, campagnard ! Moi, plat ! Ah ! Si j'entre en furie . . .

LE COMTE *d'un air menaçant.*

Hé bien ?

LE BARON *ſe reculant près de Sanſpair.*

Retenez moi, mon couſin, je vous prie,
Car il arriveroit ici quelque accident.

LE COMTE *lui faiſant une révérence.*

Ah ! Monſieur le Baron, je vous croi trop prudent.

LE BARON.

A quatre pas d'ici tu verrois ma prudence.

LE COMTE *le prenant par le bouton.*

J'en veux dès ce moment faire l'expérience.
Venez, brave Baron.

LE BARON *entraîné par le Comte.*

Séparez-nous, couſin ;
Je ſens que je m'échauffe.

SANSPAIR *retenant le Comte.*

Eh ! De grace, voiſin . . .

LE COMTE.

Hé bien, promettez-moi de m'accorder Julie.

SANSPAIR.

Je ne le puis.

LE COMTE *toujours gravement.*

Songez que je vous en ſuplie.

LE BARON.

Oser le demander, c'est me faire un affront.
Et, si je n'étois pas aussi sage que prompt...

LE COMTE *se jettant sur le Baron.*

Que feriez-vous?

SANSPAIR *retenant le Baron.*

Monsieur...

LE COMTE *reprenant sa gravité.*

Pardon, mon cher confrére.
Il a mis en défaut mon humeur singuliére:
Mais je suis très-surpris, pour trancher en un mot,
De vous voir entêté d'un cousin aussi sot.
Vous allez vous donner le plus grand ridicule...

LE BARON.

Sortons.

LE COMTE.

Soit.

LE BARON.

Attendez; il me vient un scrupule.
(*à Sanspair.*)
Est-il bien gentilhomme?

SANSPAIR *s'éloignant du Comte.*

Eh, Baron, croyez-moi...

LE BARON.

Mais vous ne le croyez que sur sa bonne foi;
Et je suis délicat sur de pareils chapitres.
(*au Comte.*)
Avant que de nous battre, aportez-moi vos titres.

LE COMTE *lui montrant son épée.*

(*Montrant son cœur.*)
Vous voyez le premier; & voici le second.

LE BARON *faisant mine de tirer l'épée.*

Oh! Parbleu, mon ami, tu baisseras le ton;
Et sur le champ...

LE COMTE *tirant son épée.*

Voyons.

(*Le Marquis & la Comtesse paroissent.*)

LE BARON
toujours la main sur la garde de son épée.
Cousin, laissez-moi faire ;
Ne me retenez plus.
LE COMTE *apercevant le Marquis.*
Ah ! J'aperçois mon pere !
(*à part.*)
A tantôt, cher Baron. Je m'esquive sans bruit.
LE BARON *transporté de joie.*
J'ai gagné la bataille, & le poltron s'enfuit.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, SANSPAIR, LE BARON.

LE MARQUIS *à Sanspair.*
N'Est-ce pas là mon fils qui disparoît si vîte ?
SANSPAIR.
Oui, Monsieur, c'est lui-même.
LE BARON.
Il s'en retourne au gîte ;
Après avoir apris ce que c'est qu'un Baron.
LE MARQUIS *à Sanspair.*
Que dit Monsieur ?
LE BARON.
Je dis qu'il n'est qu'un fanfaron.
LE MARQUIS.
Pour l'amour de Monsieur, je veux bien me contraindre :
Mais sçachez que mon fils n'est pas homme à vous craindre.
LE BARON
mettant la main sur la garde de son épée.
Prenez-vous son parti ?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, je le prens.

(*à Sanspair.*)

Quel est cet homme-là?

SANSPAIR.

C'est un de mes parens

Que Monsieur votre fils a mis fort en colere.

Grace au ciel, mon cousin a l'humeur débonnaire.

LE BARON.

Ah! Vous verrez beau jeu.

SANSPAIR *le poussant.*

Baron, retirez-vous.

LE BARON.

Pour me remettre un peu je vais boire deux coups,

Et dormir là-dessus, attendant le Notaire.

Cousin, plus de délais, ou sinon, plus d'affaire;

Je vous le dis tout net, & j'en jure d'honneur,

Moi, moi, la Garoussiere, & votre serviteur.

SCENE IX.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

VOus avez un parent bien brutal, ce me semble!

Mais, que pouvoient avoir à démêler ensemble,

Mon fils & lui?

SANSPAIR.

Ma sœur a causé leurs débats.

Ils la veulent tous deux; cela ne se peut pas.

J'ai dit à votre fils que je l'avois promise;

Loin de se désister...

LE MARQUIS.

Ah! Quelle est ma surprise!

Il sçait que j'ai pour lui d'autres engagemens,

SANSPAIR.

Ils s'accordent donc mal avec ſes ſentimens.

LE MARQUIS.

Je les mettrai d'accord, à coup sûr.

SANSPAIR.

C'eſt dommage
Qu'il ſoit un peu trop vif, car il paroit bien ſage.

LE MARQUIS.

Lui ?

SANSPAIR.

Jeune comme il eſt ſe choiſir un réduit,
Pour fixer ſon ſéjour loin du monde & du bruit !
Se vêtir ſimplement, être grave & modeſte !

LE MARQUIS.

Parlez-vous de mon fils ?

SANSPAIR.

Oui, vraiment. Je proteſte
Que ſi je n'étois pas engagé . . .

LE MARQUIS.

Par ma foi,
Je croi que vous voulez vous divertir de moi.
Lui grave ! Lui modeſte !

SANSPAIR *vivement.*

Eh, oui.

LE MARQUIS.

Sur ma parole,
Il n'eſt pas dans Paris une tête plus folle.
Le fripon devant vous ſe ſera contrefait
Pour vous en impoſer . . . Mais croyez . . .

SANSPAIR.

En effet,
Plus je rapelle ici cette métamorphoſe . . .

LE MARQUIS.

Hypocrite fieffé. Mais parlons d'autre choſe,
Vous avez eu le tems de vous déterminer.
Quelle déciſion allez-vous nous donner ?
Quoi donc ? Vous paliſſez ? D'où peut venir ce trouble ?

SANSPAIR *à part.*

Qua l faut triompher ma foibleſſe redouble.
Je tremble.

LA COMTESSE *à part.*

Je frémis.

SANSPAIR *à part.*

O terrible moment !
J'ai peine à revenir de mon ſaiſiſſement.

LE MARQUIS.

Hé bien ? Vous dites donc ?...

SANSPAIR.

Vous voulez bien permettre
Qu'avant que de parler je tâche à me remettre.
Monſieur....

LE MARQUIS.

Quoi ?

LA COMTESSE *à part.*

Juſte ciel ! Que va-t'il prononcer ?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas ſur quoi vous pouvez balancer.

SANSPAIR *d'un ton entrecoupé.*

Madame ... je me ſuis rapellé la maniére
Dont vous m'avez parlé ſur l'humeur ſinguliére ;
Et par les ſentimens que j'ai trouvés en vous,
Je conclus ... que Beauſang vous convient pour époux :
C'eſt un homme à la mode : il eſt brillant, aimable ;
Et je le croi pour vous un parti très-ſortable.
Je ne m'opoſe plus à l'hymen projetté ;
Et voilà le portrait qu'il a bien mérité.

(Il rend le portrait à la Comteſſe.)

LA COMTESSE *à part.*

Concluſion funeſte ! Hélas ! Je ſuis perdue.

LE MARQUIS *à la Comteſſe.*

Donnez-moi ce portrait. Vous voilà bien émue !

LA COMTESSE *avec un ſoûris forcé.*

Moi, Monſieur ? Point du tout. Qui pourroit m'émouvoir ?

LE MARQUIS *à Sansp.*

Je puis donc désormais user de mon pouvoir?
Aller chercher Beausang? Amener un Notaire?
Et devant vous enfin terminer cette affaire?

SANSPAIR *vivement.*

Devant moi? Devant moi? Suffit que vous sçachiez..

LE MARQUIS.

Oh, non pas, s'il vous plaît. Il faut que vous signiez.

SANSPAIR.

Je ne signerai point.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre!

SANSPAIR.

Pourquoi ma signature? Il suffit de la vôtre.

LE MARQUIS.

Eh, non.

SANSPAIR *d'un grand sang froid.*

J'en suis fâché.

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas tuteur?

SANSPAIR.

La parole suffit entre des gens d'honneur.

LE MARQUIS.

Un tuteur doit signer; c'est la loi, c'est l'usage.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Je croi qu'il ne faut pas insister davantage;
Il ne signera pas.

SANSPAIR.

Ne vous ai-je pas dit
Qu'entre des gens d'honneur la parole suffit?

LE MARQUIS.

Le contrat seroit nul.

SANSPAIR.

Nul ou non, que m'importe?

LE MARQUIS.

Il faut extravaguer pour parler de la sorte.
Je vous dis que les loix en dix mots comme en un...

SANSPAIR.

Citez vos loix, Monsieur, à des gens du commun.
Ma parole est ma loi ; je veux que l'on s'y fie,
Sans qu'un Notaire écrive, & vous la certifie.
Ecrire sa promesse est une indignité
Qui fait, à mon avis, honte à l'humanité.

LA COMTESSE.

Ce noble sentiment me paroît un oracle.

LE MARQUIS.

Si je n'étouffe pas, ce sera grand miracle.

LA COMTESSE.

Les singularités sont mon aversion ;
Mais celle-ci ravit mon admiration.

LE MARQUIS.

Courage !

LA COMTESSE.

Oui, la maxime est digne qu'on l'admire ;
Et, non plus que Monsieur, je ne veux point écrire.

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

Vous ne signerez pas ? Vous ?

LA COMTESSE.

Non, absolument ;
Vous vous contenterez de mon consentement.

LE MARQUIS.

La voilà folle aussi ! Trêve de raillerie.

LA COMTESSE.

C'est vous qui prétendez que je me remarie,
Que j'accepte Beausang ; vous m'imposez la loi ;
C'est à vous à signer & pour vous, & pour moi.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous allons faire un acte bien valable.
(*à Sansspair.*)
Ayez le procédé d'un homme raisonnable.
Ma fille signera ; j'en jure mon honneur.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Voulez-vous me contraindre à signer mon malheur ?

SANSPAIR *à part.*

Son malheur !

LE MARQUIS *à la Comtesse, d'un air menaçant.*

Ah !

LA COMTESSE.

Du moins que Monsieur me prévienne,
Et que ce soit sa main qui dirige la mienne.
Si vous signez, Monsieur, je vous imiterai.

LE MARQUIS.

Ah ! Passe pour cela.

SANSPAIR.

Moi ! Je vous préviendrai !
Ne vous en flattez pas. Pour finir votre affaire,
Amenez, s'il le faut, ici votre Notaire ;
S'il croit avoir besoin de mon consentement.
Je le lui donnerai, de bouche seulement :
Pour signer, je veux être écrasé de la foudre,
Si vous venez jamais à bout de m'y résoudre.

LA COMTESSE *au Marquis.*

J'irai jusqu'à ce point, & jamais plus avant.

LE MARQUIS.

Oui ? Préparez vous donc à rentrer au couvent.
Si vous m'y faites voir la moindre résistance,
Ma malédiction hâtera ma vengeance.

LA COMTESSE.

Que le ciel m'en préserve ! Ah ! loin de l'encourir,
Où vous me conduirez je veux vivre & mourir.
Dans l'état où je suis, la plus sombre retraite
Est ce qui me convient, & ce que je souhaite.

LE MARQUIS.

Nous allons voir. Venez. Je vais vous consigner
En lieu sûr. Vous, Monsieur, aprenez à signer.



SCENE X.

SANSPAIR *seul.*

CIel ! Faut-il qu'un couvent renferme tant de charmes ?
Malheureux que je suis ! Je sens couler mes larmes !
Quelle foiblesse indigne ! Un Philosophe ! Eh quoi,
Je verrois de sang froid qu'elle se perd pour moi ?
Dans l'état où je suis, la plus sombre retraite
Est ce qui me convient, & ce que je souhaite.
Et dans ces termes-là je méconnois l'amour ?
Comtesse, vous m'aimez. Ah, funeste retour !
Dois-je causer sa perte, assuré qu'elle m'aime ?
Ou faut-il la sauver en me perdant moi-même ?

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIÉRE.

LE BARON, PASQUIN.

LE BARON.

IL demande à me voir pour nous raccommoder?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Et Julie? Il va me la céder,
Sans doute?

PASQUIN.

Vous allez vous ajuster ensemble.
Le voici.

LE BARON.

Mon aspect le fait frémir. Il tremble.

SCENE II.

LE COMTE, LE BARON, PASQUIN.

PASQUIN *au Comte.*

J'Ai rencontré Monsieur; je vous l'améne ici.

LE BARON.

Vous voulez me parler, m'a-t'on dit? Me voici.

LE COMTE *à Pasquin.*

Empêche que quelqu'un ne vienne nous surprendre.

LE BARON *d'un air inquiet.*

Nous ne nous dirons rien que l'on ne puiſſe entendre,
Je croi ?

LE COMTE *à Paſquin.*

Va, laiſſe-nous & chaſſe les fâcheux.

PASQUIN.

Fiez-vous à mes ſoins, & pouſſez bien tous deux.
Il allonge une botte au Baron.)

LE COMTE *à Paſquin.*

Ferme la porte.

SCENE III.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

ALlons ; nous voici tête-à-tête,
Et nous ne craignons plus que Sanſpair nous arrête.

LE BARON.

Comment Je n'entens rien à votre procédé.
On m'a dit qu'avec vous j'étois raccommodé.

LE COMTE.

Pas encore. Il y manque une cérémonie.

LE BARON.

Quoi ? Que faut-il

LE COMTE.

Vous battre, ou me céder Julie.

LE BARON *voulant ſortir.*

Je vais tenir conſeil, puis nous verrons.

LE COMTE *l'arrêtant.*

Tout doux.
Il faut que ce procès ſe décide entre nous.

LE BARON.

Hé bien, une autre fois. Je ne vois rien qui preſſe.

LE COMTE.

Je ſuis trop offenſé ...

LE BARON.

Fausse délicatesse.
Tenez, pardonnez nous.

LE COMTE.

Non. L'épée à la main.

LE BARON *à part.*

Ah, que vous êtes vif! Où diable est le cousin?

LE COMTE.

En garde; ou, par la mort...

LE BARON.

Bride en main, je vous prie.
Vos singularités passent la raillerie.
A toute ma valeur je pourrois me livrer,
Si nous avions quelqu'un qui pût nous séparer.
Du moins que mon cousin vienne nous voir combattre;
Car jusqu'au dernier sang je ne veux pas me battre.
Convenons de nos faits, ensuite vous verrez...

LE COMTE.

Vous céderez Julie; ou bien vous vous battrez.
Voilà tout en deux mots.

LE BARON.

L'aimez-vous?

LE COMTE.

Oui, je l'aime:
Et l'aurai malgré vous, malgré Sanspair lui-même.

LE BARON.

Ah! C'est une autre affaire. En êtes-vous aimé?

LE COMTE.

Autant... qu'elle vous hait.

LE BARON.

Parbleu, j'en suis charmé.
C'est mon cousin qui veut que j'épouse Julie:
Moi, qui suis complaisant, j'en faisois la folie,
Le tout pour l'obliger, entre nous; mais, ma foi,
Vous aurez la bonté de la faire pour moi.
Ainsi donc, qui voudra vous disputer la belle:
Je veux être pendu si je me bats pour elle.

Sur to... autre sujet on pourroit s'éprouver.

LE COMTE.

Vous me la cédez donc ?

LE BARON.

Sans en rien réserver.

LE COMTE.

Quand vous en allez-vous?

LE BARON.

Ce soir je me retire.

LE COMTE.

Je veux qu'avec Sanspair vous alliez vous dédire,
Sans avoir avec lui nulle explication :
N'y manquez pas, au moins.

LE BARON.

C'est mon intention.
Vous verrez à quel point ira ma complaisance.

LE COMTE.

Agissez sans détour, & faites diligence.

LE BARON *fiérement.*

Un Baron tient toujours tout ce qu'il a promis,
Sur-tout quand il s'agit d'obliger ses amis.
Serviteur.

LE COMTE *faisant mine de le reconduire.*

Permettez...

LE BARON.

Sans façon, je vous prie.
Adieu. Mes complimens à la belle Julie.
Si jamais vous avez quelque affaire d'honneur,
(*mettant la main sur la garde de son épée.*)
Vous pouvez disposer de votre serviteur.

SCENE IV.

LE COMTE *seul.*

VOilà mes fanfarons ! Presentement j'espére
Que j'obtiendrai Julie en dépit de mon pere.

SCENE V.

PASQUIN, LE COMTE.

PASQUIN *accourant.*

EH, vîte, décampez ; votre pere me suit.

LE COMTE.

Je l'attens.

PASQUIN.

Non pas moi ; je n'aime pas le bruit.
Je m'esquive au plutôt : &, si vous étiez sage...

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

QUe faites-vous ici dans ce bel équipage ?

LE COMTE.

Vous voyez ; je m'amuse.

LE MARQUIS.

Ah! Vraiment, c'est bien fait.
D'un procédé si fou, quel peut être l'objet ?

LE COMTE.

Mais.... d'obtenir Julie.

LE MARQUIS.

Eh, que devient Hortense ?

LE COMTE.

Elle aura la bonté de prendre patience.

LE MARQUIS.

Vous sçavez que son pere est de mes grands amis ;
Que j'ai promis tantôt....

LE COMTE.

Moi, je n'ai rien promis.

LE MARQUIS.

L'impudent ! Sçavez-vous que je suis votre pere ?

LE COMTE.

Oh ! Je n'en doute point. Mais une telle affaire
Exige tout au moins que je sois consulté.

LE MARQUIS.

Je ne dois consulter que mon autorité.

LE COMTE.

Mon cœur ne convient pas d'une telle maxime.

LE MARQUIS.

Vous aimez donc Julie ?

LE COMTE.

Oui, je l'aime. Est-ce un crime ?

LE MARQUIS.

Sans doute. Elle n'est pas assez riche pour vous.

LE COMTE.

Ah ! J'aurai trop de bien si je suis son époux.

LE MARQUIS.

D'un jeune extravagant voilà le sot langage :
Il s'en mord bien la langue après le mariage.

LE COMTE.

Je n'en accuserai que moi seul, en ce cas.

LE MARQUIS.

Sanspair à cet hymen ne consentira pas.
N'est-il pas engagé ?...

LE COMTE.

Je crains peu cet obstacle.

LE MARQUIS.

Sçachez que pour le vaincre il faudroit un miracle.

LE COMTE.

Hé bien, je le ferai.

LE MARQUIS.

Quelle présomption !
Je suis bien informé de son intention.
Sa parole est donnée, & sa parole est sûre ;
Ainsi retirez-vous.

LE COMTE.

Un mot, je vous conjure

Supofons un moment qu'il m'accorde sa sœur,
Y consentirez-vous ?

LE MARQUIS.

Oui, j'en jure d'honneur ;
Et je ne risque rien.

LE COMTE *à part.*

Beaucoup plus qu'il ne pense.

LE MARQUIS.

Mais, si vous échouez, acceptez-vous Hortense ?

LE COMTE.

Oui, je vous le promets.

LE MARQUIS.

Me voilà satisfait.
Je vous avertis donc que Sanspair est au fait.

LE COMTE.

Et de quoi ?

LE MARQUIS.

Du beau tour que vous vouliez lui faire.
Il vous connoît à fond, & sçait tout le mystére :
Ainsi, loin d'avancer par ce déguisement,
Vous n'avez inspiré que de l'éloignement.

LE COMTE.

Eh, qui l'a mis au fait ?

LE MARQUIS.

C'est moi, ne vous déplaise.

LE COMTE.

Ah, c'est vous !

LE MARQUIS.

Oui, moi-même.

LE COMTE.

Hé bien, j'en suis fort aise;
Dans mon air naturel il faut donc me montrer.

LE MARQUIS.

Ce qui vous reste à faire, est de vous retirer :
Et je ne suis venu, puisqu'il faut vous le dire,
Que pour vous emmener. Allons.

LE COMTE.

Sur 10. LE COMTE.

Je me retire;
Mais je vous avertis que je vais revenir
Pour demander l'aveu que j'eſpére obtenir.

LE MARQUIS.

Vous ne l'obtiendrez point.

LE COMTE.

Je vous demande en grace
De permettre du moins que je me ſatisfaſſe.

LE MARQUIS.

Oh ! Je vous le permets du meilleur de mon cœur.

LE COMTE *en s'en allant.*

Je ſuis content.

LE MARQUIS.

(*d'un air de ſurpriſe.*)
Sortons. Ah ! Voici votre ſœur.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Que faites-vous encore ici, je vous ſuplie?

LA COMTESSE.

J'y viens faire, Monſieur, mes adieux à Julie.

LE MARQUIS.

Vous pouviez vous paſſer de ſemblables adieux;
Et quelqu'autre raiſon vous attire en ces lieux.

LA COMTESSE.

Je l'avoue : &, s'il faut vous parler ſans myſtére;
Je viens la conjurer de tenir pour mon frere.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous ?

LA COMTESSE.

Leur ſort me fait pitié
Et j'ai cru leur devoir ces marques d'amitié.

LE MARQUIS.

Cette pitié va loin ; je vois couler vos larmes.

LA COMTESSE.

Du ſexe dont je ſuis ce ſont les ſeules armes,
Les ſeules que je puiſſe employer contre vous.
Vous ne me verrez plus. Je jure à vos genoux,
Que je quitte le monde, & ſans trouble, & ſans peine ;
Mais mon cœur ne ſçauroit ſoutenir votre haine.
Mon pere, laiſſez vous déſarmer par mes pleurs ;
Votre haine eſt pour moi le comble des malheurs.
Daignez me pardonner ma déſobéiſſance.
A vos intentions ſi j'ai fait réſiſtance,
Croyez que je ſuis plus à plaindre qu'à blâmer.
Puniſſez-moi, Monſieur, ſans ceſſer de m'aimer.

LE MARQUIS.

Je vous trouve indocile & déſobéiſſante,
Mais je vous aime encore.

LA COMTESSE *ſe levant avec tranſport.*

Ah ! Je ſuis trop contente ;
Et, ſans aucun regret, je cours à ma priſon,
Si je puis de mon frere obtenir le pardon :
Accordez à mes pleurs cette grace nouvelle.

LE MARQUIS.

Ne les prodiguez point pour un frere rebelle :
Je viens de lui parler. Nous touchons au moment
Qui le punira bien de ſon entêtement.

LA COMTESSE.

Je le plains, & je parts. Mais ſouffrez, je vous prie,
Qu'avant que de partir j'aille embraſſer Julie ;
Enſuite je viendrai vous rejoindre en ce lieu,
Pour vous dire, mon pere, un éternel adieu.

LE MARQUIS.

Vous me faites frémir. Je ſuis vif & ſévére,
Mais j'ai toujours pour vous des entrailles de pere ;
Votre diſcrétion vous trahit & vous perd ;
Une fois, avec moi, parlez à cœur ouvert.
Pourquoi haïr Beauſang ! C'eſt un jeune homme aimable,

Sur to.

LA COMTESSE.

Et c'eſt ce qui pour moi le rend plus redoutable.
De tous nos jeunes gens vous connoiſſez les mœurs;
Elles m'expoſeroient aux plus cruels malheurs.
Ce que j'ai vû me cauſe une frayeur mortelle.
Fidelle à mon époux, je le voudrois fidelle:
Mais, loin que de mon cœur ſon amour fût le prix;
Je verrois l'inconſtant m'accabler de mépris,
Et me laiſſer bien-tôt, par ſon indifférence,
L'affreuſe liberté qui produit la licence,
Et qui rend la vertu ſi gothique aujourd'hui,
Qu'elle porte par-tout le dégoût & l'ennui.
Tels ſont mes ſentimens, qui vous feront comprendre
Qu'aux deſirs de Beauſang mon cœur ne peut ſe rendre.
Il eſt trop délicat pour vouloir s'expoſer
Aux tourmens infinis qu'on pourroit lui cauſer:
Et j'aime bien mieux vivre & mourir renfermée,
Que de ſouffrir l'horreur d'aimer ſans être aimée.

LE MARQUIS.

Votre diſcours me frape, & j'aime la vertu.
Contre vos ſentimens j'ai long-tems combattu;
Parce que j'ignorois quelle en étoit la ſource.
Pour combattre les miens, quelle heureuſe reſſource!
L'eſtime enfin triomphe, & vous rend mon amour;
Mais j'éxige de vous le plus parfait retour.

LA COMTESSE.

Mériter vos bontés eſt ma plus forte envie.
Fallût-il immoler mon repos & ma vie,
Me voilà prête à tout. Mon cœur n'eſt plus à moi;
Mais vous pouvez enfin diſpoſer de ma foi.

LE MARQUIS.

Non, je n'éxige plus un pareil ſacrifice:
Je demande un aveu ſans fard, ſans artifice.
J'ai lû dans votre cœur, ou je ſuis fort trompé;
Des vertus de Sanſpair il me paroît frapé.

LA COMTESSE.

Elles m'ont inſpiré la plus profonde eſtime :
Vous avouerez, je croi, qu'elle eſt bien légitime.

LE MARQUIS.

Dites plus ; vous l'aimez. Oui, par votre rougeur
Je conçois que l'eſtime a pénétré le cœur.

LA COMTESSE.

Vous n'avez que trop vû juſqu'où va ma foibleſſe.
Si c'eſt foibleſſe en moi que d'aimer la ſageſſe ;
Car elle eſt dans Sanſpair au ſuprême degré.

LE MARQUIS.

J'en demeure d'accord ; mais c'eſt un ſage outré.

LA COMTESSE.

Un excès de folie eſt bien moins ſuportable ;
Et Sanſpair eſt au fond un caractére aimable :
Il eſt doux, complaiſant ; ſa ſingularité,
Effet de ſa candeur & de ſa probité,
Ne met dans ſon eſprit ni travers, ni caprices ;
Ami de la vertu, fier ennemi du vice,
Il oſe ouvertement pratiquer la vertu ;
Ouvertement par lui le vice eſt combattu.
Son cœur noble & hardi jamais ne diſſimule ;
Aimant mieux être cru bizarre & ridicule,
Que de paroître aimable & charmant comme il eſt ;
En feignant d'aplaudir à ce qui lui déplaît.
Pour moi, c'eſt mon héros ; &, malgré ſes maniéres ;
J'idolâtre en ſecret ſes vertus ſinguliéres.
Pour le connoître à fond, je n'ai rien oublié :
Mœurs, ſentimens, façons, on m'a tout confié.
Liſant, ſans qu'il le ſçût, juſqu'au fond de ſon ame,
J'ai vû qu'il étoit né pour une honnête femme :
Et, voulant aſſurer ſon bonheur & le mien,
Pour lui donner mon cœur, j'ai recherché le ſien.
Mais comment l'attaquer, & me faire connoître ?
A ſes yeux vainement j'affectois de paroître,
Il ne me voyoit point : pour venir à mes fins,
J'ai ſçu faire tomber mon portrait en ſes mains.
Voilà de mon amour l'innocent ſtratagême,

Sur to. . . redemander ce portrait par vous-même :
. . us rapellez tout ce qui s'est passé,
Vous sentez qu'à le rendre on a trop balancé,
Pour ne pas présumer qu'un peu de complaisance
Auroit bien-tôt pour moi fait pencher la balance.

LE MARQUIS.

Et sur quel point Sanspair a-t'il donc insisté ?

LA COMTESSE.

Que j'imitasse en tout sa singularité ;
Mais, loin d'y consentir, je voulois au contraire
Que lui-même il cessât d'être extraordinaire.
Comme il croiroit par-là tomber du premier rang ;
De peur de succomber il me livre à Beausang :
Mais, loin de lui céder une victoire entiére,
L'amour a fait agir son humeur singuliére.
Son refus de signer vous a déconcerté ;
L'éxemple m'invitoit, & j'en ai profité.

LE MARQUIS.

Plus je suis éclairci, plus je vous trouve à plaindre :
A changer de façons pourrez-vous le contraindre ?
Ne vous en flattez plus après ce qu'il a fait.

LA COMTESSE.

Il donne son aveu, mais il en rompt l'effet.

LE MARQUIS.

Vous vous verrez forcée à suivre son systême.

LA COMTESSE.

Il m'en coûteroit peu. Mais, mon pere, s'il m'aime
Autant que je le crois, autant que je le veux,
Il doit m'immoler tout pour devenir heureux.
En un mot, je veux voir jusqu'où va sa tendresse ;
Et je dois cette épreuve à ma délicatesse.

LE MARQUIS.

C'est penser sagement. Mais comment le revoir,
Puisqu'il croit qu'au couvent je vous méne ce soir ?
Il ne vous convient pas, selon la bienséance,
Ni pour vos intérêts, de faire aucune avance.

LA COMTESSE.

Non. Pour me satisfaire, il faut qu'auparavant

Il tâche d'empêcher que je n'aille au couvent;
Je venois voir sa sœur, me flattant que peut-être
Il surviendroit chez elle. Ah ! Je le vois paroître.
Sortons.

SCENE VIII.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

SANSPAIR *à la Comtesse.*

Ciel ! Est-ce vous ? En croirai-je mes yeux ?

LA COMTESSE.

J'allois chez votre sœur lui faire mes adieux.

SANSPAIR.

Vos adieux ! Quoi, Monsieur a-t'il l'ame assez dure ?...

LE MARQUIS.

Elle doit m'obéir.

SANSPAIR.

Eh ! je vous en conjure ;
Différez quelques jours. Je m'en allois chez vous
Pour tâcher de calmer votre injuste courroux.

LE MARQUIS.

Mon courroux étoit juste ; & vous êtes trop sage
Pour ne pas convenir qu'un pere nous outrage...

SANSPAIR.

Ah ! Si vous sçaviez tout ! Monsieur, voulez-vous bien
Lui permettre avec moi deux momens d'entretien ?

LE MARQUIS.

Je ne suis point de trop, ce me semble ; & je compte...

SANSPAIR.

M'expliquer devant vous ? Sauvez-moi cette honte,
Si vous avez pour moi quelque ménagement.

LE MARQUIS.

Sur to... [illegible] ...is faire plaisir je m'éloigne un moment.

SANSPAIR.

Vous m'épargnez, Monsieur, une peine mortelle:
C'est bien assez pour moi de rougir devant elle.

SCENE IX.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

Quoi! Vous partez, Madame, & vous m'abandonnez?
Voulez-vous m'accabler?

LA COMTESSE.

Monsieur, vous m'étonnez;
J'ai cru que ma retraite, au lieu de vous déplaire.
Etoit le seul parti qui pût vous satisfaire.

SANSPAIR.

Me satisfaire? O ciel! Je pourrois sans regret
Vous perdre pour jamais.

LA COMTESSE.

Me rendre mon portrait,
Me livrer à Beausang, c'est me prouver, je pense,
Que vous voyez ma perte avec indifférence.
J'épargne à votre cœur la honte de m'aimer.
Le soin de votre gloire a droit de vous charmer:
Vous avez sur cela des graces à me rendre;
Et c'est à quoi, Monsieur, j'avois lieu de m'attendre.

SANSPAIR.

Moi, vous remercier d'un dessein si cruel,
Qui m'expose au tourment d'un remords éternel.

LA COMTESSE.

Vous vous condamnez donc vous-même à ce supplice?

Soit que je me renferme, ou soit que j'obéisse,
C'est vous qui me mettez dans la nécessité
De me jetter dans l'une ou l'autre extrémité.
Loin de vous oposer au dessein de mon pere,
Ce qu'un heureux hazard vous permettoit de faire;
Vous donnez votre aveu, quand je vous fais sentir
Qu'à ce cruel arrêt je ne puis consentir;
Et que, loin que Beausang puisse me rendre heureuse,
Une retraite obscure est pour moi moins affreuse.

SANSPAIR.

J'ai lû dans votre cœur; je ne m'en cache pas;
Mais j'ai craint le pouvoir de vos divins apas;
Et j'aimois mieux vous perdre, & mourir de tristesse,
Que de vous immoler la raison, la sagesse.
Quelle félicité pouvoit m'en consoler?

LA COMTESSE.

Eh, vous ai-je pressé de me les immoler?
Penser ainsi de moi, c'est me faire un outrage.
Je vous détesterois si vous étiez moins sage.
Cessez d'être excessif, & vous serez parfait:
Voilà ce que j'éxige; & j'en verrai l'effet,
Si mes foibles apas ont sur vous quelque empire;
Mais si vous résistez à ce que je desire,
Si vous balancez même à recevoir mes loix;
Vous me voyez, Monsieur, pour la derniére fois.

SANSPAIR.

Vos loix! Vous voulez donc agir en souveraine?

LA COMTESSE.

C'est être, direz-vous, & bien haute, & bien vaine.
Ne vous alarmez point, j'éprouve votre amour;
Et mon régne, Monsieur, ne durera qu'un jour.

SANSPAIR.

Qu'un jour! Ah! Sur mon cœur vous régnerez sans cesse.
Que faut-il pour vous plaire?

LA COMTESSE.

Une simple promesse :
C'est un engagement si sûr de votre part,
Que qui peut s'y fier ne court aucun hazard.

SANSPAIR.

Vous m'obligez, Madame, & me rendez justice;
Avant que de vous faire un si grand sacrifice,
Je veux lire une fois au fond de votre cœur.
M'aimez-vous ?

LA COMTESSE.

De vous seul dépend tout mon bonheur.
Ou passer avec vous le reste de ma vie,
Ou renoncer à tout, c'est toute mon envie.

SANSPAIR *se jettant à ses pieds.*

O, bonheur trop parfait ! O, sagesse ! O, vertu !
Laissez agir mon cœur, il a trop combattu.
Oui, Madame, à vos pieds ma raison s'humilie ;
Et vous méritez bien qu'on fasse une folie.
Hé bien, qu'éxigez-vous ?

LA COMTESSE.

D'abord j'éxigerai
Que vous vous habilliez comme je le voudrai.

SANSPAIR.

N'allez pas me jetter dans quelque extravagance.

LA COMTESSE.

Fiez-vous à mon goût sans nulle résistance.

SANSPAIR.

Je voi bien qu'il le faut. O, ma chére raison !
Est-ce tout ?

LA COMTESSE.

Non, Monsieur. Dans la belle saison
Nous quitterons Paris pour vivre à la campagne.

SANSPAIR.

Nous irons dans ma terre au fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Point du tout. Vous avez une terre ici-près ;
C'est là que nous irons pour respirer le frais.

SANSPAIR.

Volontiers ; mais du moins nous n'y verrons personne.

LA COMTESSE.

Tous les honnêtes gens.

SANSPAIR.

O ciel!

LA COMTESSE.

Après l'automne,
Nous reviendrons ici.

SANSPAIR.

Pour nous y renfermer.

LA COMTESSE.

Pour y voir le beau monde, & vous r'accoutumer
A la société des personnes d'élite,
Qui nous ferons l'honneur de nous rendre visite.

SANSPAIR.

Je l'avois bien prévû, vous aimez le fracas.

LA COMTESSE.

Le nombre en est petit, ne vous effrayez pas.
En un mot, je prétens, si vous voulez me plaire,
Que tout rentre céans dans l'usage ordinaire.
Me le promettez-vous ?

SANSPAIR *après avoir rêvé.*

Je vous en fais serment.

LA COMTESSE *lui presentant la main.*

Vous pouvez donc sur moi compter absolument.

SANSPAIR.

Mais, Madame, il nous faut l'aveu de votre pere ;
Pourrons-nous l'obtenir ? dites moi.

LA COMTESSE.

Je l'espére.
Le voici qui revient très-à-propos.



SCENE X.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

HÉ bien ?
Quel eſt le réſultat d'un ſi long entretien ?

SANSPAIR.

La tête m'a tourné ; ma raiſon en ſoupire :
Vous entendez, Monſieur, ce que cela veut dire.

LE MARQUIS.

Hé bien, le mal n'eſt pas ſi grand que vous penſez.
Etes-vous bien d'accord ?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

C'eſt aſſez.
Vous aimez donc ma fille ?

SANSPAIR.

Ah ! Monſieur, je l'adore ;
Daignez me l'accorder.

LE MARQUIS.

Votre choix nous honore.
Je ne balance pas entre Beauſang & vous.
Mais il nous reſte un point à traiter entre nous.

SANSPAIR.

Quel eſt-il ?

LE MARQUIS.

Il s'agit d'apeller un Notaire.
Il faut par-devant lui ſtipuler un douaire.

SANSPAIR.

Un douaire, Monſieur ? Je ne m'en mêle point.

LE MARQUIS.

Eh, qui voulez-vous donc qui décide ce point ?

SANSPAIR.

Vous. A cent mille écus mon revenu se m[onte]
Posez sur cette base, & faites votre compte.
Douaire, préciput, tout ce qu'il vous plaira;
Sur votre bon plaisir tout se décidera:
Et je serai content si Madame est contente.
Réservez seulement vingt mille francs de rente,
Que je veux dès ce jour assurer à ma sœur.

LE MARQUIS.

Vingt mille francs?

SANSPAIR.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Avec un si bon cœur,
On peut bien vous passer une humeur singuliére.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Souffrez que mon époux devienne mon beau-frere;
Cet accord maintenant peut être ménagé.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas. Monsieur est engagé.

LA COMTESSE.

Il se dégagera.

SANSPAIR.

Non, j'en suis incapable.
J'ai donné ma parole, elle est inviolable.
Si j'osois y manquer... Hé bien, que me veut-on?

SCENE XI.

LISETTE, SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LISETTE *presentant une lettre à Sanspair.*

C'Est un petit poulet de Monsieur le Baron.

SANSPAIR.

De quoi s'avise-t'il de m'écrire!

Sur to. ...

LISETTE.

Je pense
Que pour la Garouffiére il part en diligence.
En grosse redingotte, & le fouet à la main,
Sur sa vieille jument il s'est mis en chemin,
Après avoir écrit cette éloquente lettre,
Que pour vous, en partant, il vient de me remettre.

SANSPAIR.

Voyons ce qu'il m'écrit.

(IL LIT.)

Adieu, cousin Sanspaîr;
Je suis las de la ville, & je vais prendre l'air.
Je pars sans délai ni remise,
Et vous rens votre sœur tout comme je l'ai prise.
J'en suis fâché pour vous; mais tout homme, cousin,
Qui prend femme à Paris, n'a pas l'esprit trop sain.
Au revoir.

D'où lui vient une telle boutade?
Et qui peut m'attirer cette sotte incartade?

LE MARQUIS.

Cet incident m'a l'air d'un exploit de mon fils;
Il a fait un miracle, il me l'avoit promis.

LA COMTESSE *à Sanspair.*

Vous pouvez maintenant vous tourner vers mon frere.

SANSPAIR.

Daignez m'en dispenser; il est d'un caractére
Qui me répugne trop.

LE MARQUIS.

C'est un jeune éventé;
Mais il a le cœur noble, & d'une probité
Qu'on ne peut justement comparer qu'à la vôtre.

LA COMTESSE *à Sanspair.*

Songez que de son sort va dépendre le nôtre.

SANSPAIR.

Le nôtre?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur. Aucun engagement
Ne peut plus retarder votre consentement :
Si vous le refusez qnand je vous le demande,
Quels droits sur votre cœur faut-il que je prétende ?
Et puis-je me flatter ?...

SCENE DERNIÉRE.

LE COMTE, SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LISETTE.

LE COMTE.

Enfin, mon cher voisin ;
Je viens de voir partir votre brave cousin ;
Il m'a cédé ses droits : ainsi je vous suplie
De vouloir vous hâter de m'accorder Julie.
Quoique vous me voyiez en habit cavalier,
Comptez qu'à ma façon je suis très-singulier.

LA COMTESSE.

Si vous l'êtes, mon frere, il faut cesser de l'être ;
Car Monsieur m'a juré de ne le plus paroître :
Il vous donne sa sœur en recevant ma foi.

LE MARQUIS.

Vous deviendrez donc sage ?

LE COMTE.

Eh, qui l'est plus que moi ?
J'ai l'air d'un étourdi ; mais, ô futur beau-frere !
L'air ne décide pas toujours du caractére ;
Même en beaucoup de gens il cache l'oposé :
Et souvent les plus fous ont l'air le plus posé.

SANSPAIR.

Sur ce principe là vous êtes donc bien sage ;
Et nous allons conclure un double mariage.
(*à la Comtesse.*)
Voyez jusqu'où sur moi s'étend votre crédit.

Sur to... LA COMTESSE.

[Mon b]onheur eſt complet.

LE COMTE *à ſon pere.*

Je vous l'avois bien dit,
Monſieur. Conſentez-vous que j'épouſe Julie ?

LE MARQUIS.

Il faut donc me dédire ?

LA COMTESSE.

Eh ! Je vous en ſuplie.

LISETTE *au Marquis.*

Les marier tous deux, c'eſt faire leur bonheur :
Ils ont le même goût, ils ont la même humeur,
Tous les deux n'en font qu'une. Et, quand on ſe reſſemble,
Le diable eſt bien malin s'il vous met mal enſemble.

LE MARQUIS.

(à Sanſpair.)

Allons donc ſtipuler. Vous ne refuſez pas,
Au moins cette fois-ci, de ſigner aux contrats ?

SANSPAIR.

Eh, mais... Abſolument voulez-vous que je ſigne ?

LE MARQUIS.

Oui.

SANSPAIR.

L'indigne coutume ! Allons, je m'y réſigne.
Il ne faut plus douter du pouvoir de l'amour,
Après tous les effets qu'il opére en ce jour.

(à la Comteſſe.)

Vous voulez qu'au dehors je change de ſyſtême ;
Mais permettez qu'au fond je ſois toujours le même.

LISETTE *à la Comteſſe.*

Laiſſez penſer Monſieur en toute liberté ;
Il ſera bon mari par ſingularité.

Fin du Tome ſeptiéme.

OEUVRES
DE MONSIEUR
DESTOUCHES,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION;

REVUE, corrigée & augmentée de plusieurs Piéces, & toute semblable à l'Edition de l'Imprimerie Royale, in-4°. 4 vol.

TOME HUITIEME.



A AMSTERDAM ET A LEIPSICK,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.
M. DCC. LXIII.

TABLE

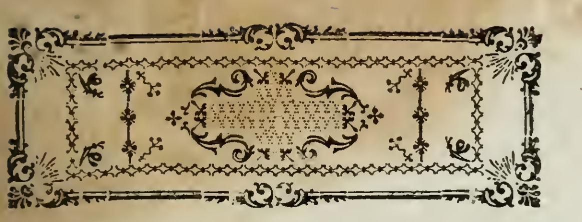
Des Piéces contenues dans ce huitième Volume.

LA FORCE

DU NATUREL,

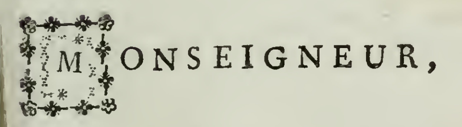
COMŒDIE.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret;
Chassez le naturel, il revient au galop.



A MONSEIGNEUR
LE MARQUIS
DE PUYZIEULX,

MINISTRE ET SECRETAIRE D'ÉTAT; Chevalier des Ordres du Roi, &c, &c.



MONSEIGNEUR,

Rien n'eſt ſi profondément gravé dans ma mémoire & dans mon cœur, que les bienfaits, dont je ſuis redevable à votre illuſtre famille. A peine avois-je atteint l'âge de dix-neuf ans, lorſque feu M. le Marquis de Puyzieulx, votre

oncle, célébre par ſes longues & heureuſes négociations, daigna m'initier dans les ſecrettes fonctions de ſon miniſtére, & m'inſtruire des moyens d'y participer ſous ſes ordres. J'eus le bonheur, pendant ſept années entiéres, de profiter des leçons d'un ſi grand maître, qui, ne ſe bornant à éclairer mon eſprit, daigna prendre le ſoin de former mon cœur, & de le remplir de ces nobles principes d'honneur & de vertu, qui ont toujours brillé dans votre Maiſon. Je lui dois même, & à toutes les perſonnes qui la compoſoient alors, la louable ambition de tenir quelque rang dans la république des Lettres: & je fais gloire de dire que, ſi j'ai eu quelque ſuccès, & comme négociateur, & comme auteur dramatique, c'eſt principalement à leurs inſtructions que j'en ſuis redevable. Je me fis un devoir & un honneur d'en informer le public, lorſque je mis au jour le Curieux impertinent. *Ce fut la premiére de mes Comédies, & pour moi la premiére occaſion de ſignaler ma reconnoiſſance. Je pris la liberté de dédier cette Piéce à M. le Marquis de Puyzieulx mon bienfaiteur, & j'ai le bonheur d'orner aujourd'hui de votre nom,* MONSEIGNEUR, *de ce nom qui m'eſt & me ſera toujours ſi précieux, un Ouvrage que toutes les inſtances de mes amis n'auroient pû tirer de mes mains, ſi je n'avois pas conçû l'eſpérance de le faire pa-*

…uſpices : c'eſt un des derniers fruits … muſemens & de mon loiſir : heureuſement il a paru ſur la ſcène avec quelque éclat, après avoir eſſuyé les dégoûts d'une cenſure précipitée. Le Public, ou plus équitable, ou plus indulgent, a pris ma vieille Muſe ſous ſa protection, & l'a ſauvée du cruel affront qu'on lui préparoit : elle attend de vous, MONSEIGNEUR, ou la même juſtice, ou la même indulgence. Eh, quelle protection plus déclarée que la vôtre, peut-elle eſpérer ? J'oſe donc y recourir avec toute la confiance que je dois avoir en vos bontés, & vous témoigner en même-tems, ſi cela m'eſt poſſible, toute la joie dont mon cœur s'eſt ſenti pénétré lorſque je vous ai vû ſuivre, avec tant de gloire & d'aplaudiſſemens, les traces & les éxemples de vos ayeux, qui depuis pluſieurs ſiécles s'étoient rendus ſi célébres. Le poſte glorieux où votre probité & vos ſervices vous ont élevé, fut autrefois confié par LOUIS LE JUSTE au Marquis de PUYZIEULZ, digne fils du CHANCELIER DE SILLERY, l'un de vos ancêtres ; & vous a mis en état de ſoutenir tout l'éclat dont ces grands hommes ont orné votre nom. Permettez donc, MONSEIGNEUR, qu'en vous dédiant cet Ouvrage, je vous rende un hommage public ; que je vous ſuplie de m'honorer toujours de votre bienveillance & de vo-

tre protection, & que je vou[...] [...] assurances du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, DESTOUCHES.



PREFACE.

VOICI une Comédie que mes intimes amis, & les excellens acteurs qui l'ont representée, ont tirée malgré moi de mon cabinet, où je la tenois renfermée, avec quelques autres ouvrages de ce genre, composés de tems en tems pour égayer ma solitude. Je ne songeois qu'à m'amuser moi-même ; c'étoit mon unique objet, j'ose le protester ; & depuis bien des années je n'avois plus l'ambition de hazarder mes Comédies sur la Scène. Enfin, après une longue résistance, j'ai cédé aux plus vives sollicitations, & peu s'en est fallu que je ne m'en sois repenti. L'envie, par d'opiniâtres & d'indécentes manœuvres, a tout tenté pour me punir de ma complaisance; mais le Public, indigné contr'elle, a pris ma Comédie sous sa protection, & l'a soutenue au milieu de l'orage. Qu'il me permette donc de lui en témoigner ma vive & respectueuse reconnoissance. Ses bontés pour moi me font plus d'honneur, qu'un succès qui ne m'auroit point été disputé, & raniment le desir que j'ai toujours eu de lui plaire. J'aurois peut-être encore la foiblesse d'y succomber ; mais le danger auquel je viens d'échaper re-

double ma timidité. Il n'eſt permis qu'à la jeuneſſe d'être ambitieuſe & téméraire ; la fortune ſe plaît autant à la favoriſer, qu'à dégrader ſes vieux courtiſans, s'ils n'ont pas la prudence de ſortir de la carriére, lorſqu'ils doivent ſentir que leurs forces s'épuiſent.

Quoique je ne doute point que la même cabale, qui s'eſt ſi vivement & ſi vainement agitée pour faire échouer cette Comédie ſur le théâtre, ne renouvelle ſes efforts pour en dégoûter les lecteurs, j'eſpére de ceux-ci plus d'indulgence encore qu'aux repreſentations, parce qu'ils pourront juger de mon ouvrage ſans être diſtraits, par tous les artifices que des gens apoſtés ont mis en uſage pour détourner & fatiguer l'attention des ſpectateurs, principalement aux endroits qui rendoient l'intérêt plus vif, & qui pouvoient arriver juſqu'au cœur ; car la cabale étoit bien inſtruite. Mais le cabinet eſt un tribunal infaillible, où, ni amis, ni ennemis n'ont aucune influence : l'équité ſeule y préſide ; c'eſt d'elle ſeule que j'oſe eſpérer la confirmation de mon ſuccès.

Ce n'eſt pas que j'aye la témérité de préſumer que cette Piéce ſoit à l'abri de toute cenſure : je ne ſçai que trop qu'on en peut faire une très-bonne critique. Et quel eſt, quel fut, & quel ſera jamais l'ouvrage éxempt de défauts ? L'ouvrage qui en a le moins eſt le meilleur. Moins de défauts que de beautés, c'eſt l'unique gloire où tout Auteur doive aſpirer. L'eſprit humain ne peut, ſans témérité, prétendre à la perfection, & je m'en crois plus éloigné qu'aucun autre.

Si quelque réfléxion peut m'être favorable auprès des ſpectateurs & des lecteurs, c'eſt que j'ai toujours ambitionné de leur être utile en les amuſant. Bien loin d'avoir jamais proſtitué mon foible génie au deſir indiſcret de leur plaire aux dépens des bonnes mœurs, j'ai toujours cherché l'art de rendre la Comédie un ſpectacle digne des honnêtes gens. J'ai fait tous les efforts dont j'étois capable, pour prêter quelque agrément à l'auſtére morale, mais me ſouvenant toujours qu'elle n'étoit goûtée que lorſqu'elle ſortoit néceſſairement du ſujet, & qu'elle n'étoit point un ornement ſuperflu, qui ne peut produire que l'impatience & l'ennui.

Car il ne ſuffit pas de faire des portraits odieux ou ridicules, & d'en prendre occaſion de moraliſer, il faut que le ſujet & les caractéres des perſonnages faſſent naître imperceptiblement cette occaſion, & que l'art ſache ſi bien ménager l'amour-propre, qu'il ne lui donne pas un juſte ſujet de ſe révolter, quand on paroît l'attaquer trop ouvertement, & de deſſein prémédité.

De tout ce que je viens de dire, il réſulte une vérité conſtante, que je puis ſoutenir contre les plus ſévéres ennemis des ſpectacles; c'eſt que la Comédie, loin d'être auſſi dangereuſe qu'ils ſe l'imaginent, eſt capable de les corriger eux-mêmes de leur injuſte préjugé, lorſqu'elle ſuit inviolablement ſon premier objet. Car enfin quel eſt-il, ou quel doit-il être? De corriger les mœurs. Mais c'eſt en

faiſant rire qu'elle donne des leçons. Eſt-ce là le moyen d'inſtruire ? Sans doute ; & rien ne doit empêcher de croire qu'une ſaine morale, débitée avec enjouement, peut produire un effet auſſi ſalutaire que celle qui prend un air ſévére, & un ton ſérieux. Pour rendre l'homme meilleur & plus ſage, qu'importe de quel moyen on ſe ſerve, pourvu qu'il ſoit innocent & utile ?

J'avoue que la Comédie peut corrompre les mœurs, quand ſa gaieté dégénére en licence, ce qui ne lui eſt arrivé que trop ſouvent ; mais il ne faut s'en prendre qu'aux Auteurs dangereux, qui lui font perdre ſon objet de vue, pour rendre ſon enjouement pernicieux : c'eſt ſur eux que la vertu doit ſévir, & non ſur un art qui peut contribuer innocemment à combattre le vice & le ridicule. Pour moi, je ne l'ai jamais étudié ni pratiqué qu'à ce deſſein, & je ne pourrai jamais croire qu'une pure & ſaine morale, modérément aſſaiſonnée de bonnes plaiſanteries, ou de quelques traits délicatement cauſtiques, puiſſe être condamnée par des juges équitables, qui auront aprofondi cette queſtion ſans avoir égard à leurs préjugés.

Je ne dois point finir cette Préface, qui peut-être n'eſt déja que trop longue, ſans avertir le Public, qu'en faiſant imprimer cette Piéce, j'y ai rétabli quelques endroits que j'avois cru devoir ſacrifier à l'impatience des ſpectateurs. Ce n'eſt ni pour la contredire, ni pour la blâmer, que j'oſe revendiquer ces vers retranchés ; mais je ne puis m'empêcher de croi-

re qu'ils n'ennuieront point à la lecture ; c'eſt une épreuve que j'ai faite depuis long-tems. J'étois jaloux principalement de l'éloge que le Marquis fait de ſon épouſe, pour corriger ſa fille par un éxemple préſent. J'avoue qu'un mari qui donne tant de louanges à ſa femme, peut aujourd'hui paroître un peu ridicule. Mais qui ſçait ſi ce nouveau phénoméne n'aura pas ſon utilité, & s'il n'eſt pas permis, pour l'avantage du Public, d'imiter quelquefois le grand Corneille, en peignant les hommes, non tels qu'ils ſont, mais tels qu'ils doivent être ? Je me flatte qu'on voudra bien, en ce cas-ci, du moins, me permettre cette liberté ; & ſi on la condamne, je n'en rougirai point. Eſt-ce moi qui dois avoir honte de ce que la peinture des mœurs de nos peres eſt devenue faſtidieuſe ?



ACTEURS.

LE MARQUIS D'ORONVILLE.

LA MARQUISE.

JULIE, crue fille du Marquis.

MATURINE, fermiére d'Oronville.

BABET, crue fille de Mathurine.

LE COMTE D'ORONVILLE, parent du Marquis.

GUERAULT, intendant du Marquis.

LISETTE, femme-de-chambre de la Marquiſe.

LOUISON, femme-de-chambre de Julie.

UN LAQUAIS.

La Scène eſt à Paris, chez le Marquis.



LA FORCE DU NATUREL,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

LISETTE, LOUISON.

LISETTE *à Louiſon qui entre après elle.*

LOuiſon !

LOUISON.

Quoi, ma chére ?

LISETTE.

Ou peut être Julie ?

LISETTE.

Elle eſt dans le jardin, elle aime à la folie
Le grand air, la verdure, & les lieux écartés,
Toujours ſombre, rêveuſe.

LISETTE.

Et brutale.

LOUISON.

Ecoutez;

Vous n'avez pas grand tort de parler ainſi d'elle.
Elle a l'eſprit brillant, elle eſt jeune, aſſez belle;
Mais ſes tons, ſes façons, ſoutiennent mal ſon rang:
Et je ne comprens pas, qu'étant d'un ſi beau ſang,
Elle ait l'humeur ſi dure, & ſi peu revenante.

LISETTE.

A polir ſon eſprit, Madame ſe tourmente;
Mais elle a beau prêcher, ſes ſoins n'ont nul effet.

LOUISON.

Monſieur ſait-il cela?

LISETTE.

Pas encor tout-à-fait.
On tâche à lui cacher les défauts de ſa fille.
Comme il n'a plus de fils, cette noble famille
Eſt réduite à Julie, en qui je ne vois rien
Qui ſoit digne d'un ſort auſſi beau que le ſien.
Mais dites-moi, ma chére, aime-t'elle le Comte?

LOUISON.

J'ai tout lieu d'en douter: & quelquefois j'ai honte
Du peu d'égards qu'elle a pour ce jeune Seigneur,
Tout aimable qu'il eſt.

LISETTE.

Auroit-elle le cœur
Prévenu pour quelqu'autre?

LOUISON.

Elle ne voit perſonne
Que l'intendant.

LISETTE.

Guérault?

LOUISON.

Guérault; & je m'étonne
De leur intelligence. Ils ſe parlent ſouvent.

LISETTE.

C'eſt qu'elle aime à cauſer. Elle ſort du couvent;

Avec d'honnêtes gens elle est embarrassée.
Plus libre avec Guérault...

LOUISON.

Hum ! J'ai dans la pensée
Qu'elle a du goût pour lui.

LISETTE.

Fi ! Je ne le crois pas.

LOUISON.

Mais enfin...

LISETTE.

Il faudroit qu'elle eût le cœur bien bas.

LOUISON.

C'est le seul cependant qui la rend moins farouche ;
Et qui tire des mots gracieux de sa bouche.

LISETTE.

Mais oui ; je me rapelle ...

LOUISON.

Oh ! Je les épierai,
Et, si le fait est vrai, je le découvrirai.

LISETTE.

Vous êtes bien maligne !

LOUISON.

Eh, ne taxons personne.
Vous qui me critiquez, vous n'êtes pas trop bonne.

LISETTE.

Je ne m'en pique pas ; mais, du moins, je ne croi
Que sur de bons témoins, ou sur ce que je voi.

LOUISON.

Vous passez cependant pour être soupçonneuse.

LISETTE.

C'est mon foible, il est vrai.

LOUISON.

Moi, je suis curieuse ;
Et je me satisfais ; car l'adresse est mon fort.

LISETTE.

Julie aimer Guérault ! Ou vous lui faites tort ;
Ou sa foiblesse iroit jusqu'à l'extravagance.

LOUISON.

Elle se sent si peu de sa haute naissance,
Que ce ne seroit pas un trait si merveilleux.

LISETTE.

Il est vrai que Guérault est un présomptueux.

LOUISON.

Un insolent.

LISETTE.

Un fat.

LOUISON.

Un fou qui croit qu'on l'aime
Si-tôt qu'on l'envisage.

LISETTE.

Ah ! Le voici lui-même.
Au bruit de son éloge, il vient fort à propos.

LOUISON.

Oui. N'en auroit-il point entendu quelques mots ?
Qu'il a l'air agité !

LISETTE.

Mais c'est ce qui me semble ;
Il est pâle, défait, & l'on diroit qu'il tremble.

LOUISON.

Au moins, sur mes soupçons, gardez bien le secret.

LISETTE.

Ne craignez de ma part aucun mot indiscret.

SCENE II.

GUERAULT, LISETTE, LOUISON.

LISETTE.

C'Est vous, Monsieur Guérault ?

GUERAULT.

Eh, oui, c'est moi, ma bonne.

LISETTE.

Vous êtes bien rêveur ?

GUERAULT *à part.*

Eſt-ce qu'elle en ſoupçonne
Le ſujet ? Que je crains ſon eſprit pénétrant !

LOUISON.

Regardez-nous du moins. Votre air indifférent
Nous offenſe.

GUERAULT.

Eh, morbleu, laiſſez-moi, je vous prie;
Je ne ſuis point en train d'entendre raillerie.

LISETTE.

Nous nous flattons qu'un jour vous aurez le loiſir
De nous parler. Adieu.

(*Elles ſortent en faiſant des révérences.*)

GUERAULT.

Vous me faites plaiſir.

LOUISON.

Comptez ſur nos reſpects.

(*Elles l'impatientent à force de révérences.*)

SCENE III.

GUERAULT *ſeul.*

BOn couple de femelles !
Dans toute la maiſon je ne crains rien tant qu'elles :
Mais aujourd'hui, ſur-tout, elles me font trembler.
Je croi que tout m'obſerve, & que tout va parler.
Comment devant Monſieur oſerai-je paroître ?
Qu'ai-je fait ? Epouſer la fille de mon maître ?
Par un lien ſecret, téméraire, imprudent,
J'ai donc pû l'allier à ſon cher intendant !
Sa fille l'a voulu, pouvois-je m'en défendre ?
Ah! Que je paierai cher l'honneur d'être ſon gendre,
S'il aprend le myſtére, avant qu'un prompt départ
Nous ait mis à couvert ! Que je cours grand hazard
D'expier en public un crime impardonnable

Chez des gens d'un grand nom, & d'un rang ref-
pect ble !
Moi gendre d'un Marquis ! On eft bien malheureux
D'avoir trop de mérite ! Où fuirons-nous tous deux
Ma folle époufe & moi ? Quelle retraite obfcure
Pourra nous préferver de finiftre avanture ?

SCENE IV.

JULIE, GUERAULT.

JULIE.

Comment ? Tout feul ici ? Je croi que vous
rêviez.

GUERAULT.

Oui. Je rêvois qu'enfin nous voilà mariés.

JULIE.

Vous en repentez-vous ?

GUERAULT.

Je fuis comblé de gloire ;
Mais que deviendrons-nous, fi l'on fçait notre hif-
toire ?

JULIE.

Comment la fçauroit-on ? Il étoit fi matin
Lorfque, pour m'échaper, j'ai gagné le jardin,
Que tout dormoit céans. Tout y dormoit encore ;
Lorfque je fuis rentrée au lever de l'aurore ;
Et je fuis parvenue à mon apartement
Avec tant de bonheur, & fi fecrettement,
Que ma femme-de-chambre ignore ma fortie.
Nous ne pouvions pas mieux faire notre partie.
Nous n'avons pour témoins, que ton frere & ta fœur,
Et que ton vieux parent, qui de notre bonheur
Ne révéleront pas le dangereux myftére ;
Ils font intéreffés comme nous à fe taire,
Avec nous ils fuiront au pays étranger,

..re prompt départ nous ſauve de danger.
Ils vont nous préparer une ſûre retraite.
Notre félicité ſera bien-tôt parfaite.

GUERAULT.

Mais ils ne ſeront prêts que dans ſix ou ſept jours;
Je ſuis épouvanté du péril que je cours,
Car ce terme eſt bien long.

JULIE.

Mais, je cours, ce me ſemble,
Même danger que vous; cependant...

GUERAULT.

Si je tremble,
C'eſt beaucoup moins pour moi que pour vous. Votre humeur
Impatiente & bruſque, à preſent me fait peur:
Vous êtes trop ſincére, & par fois indiſcrette.

JULIE.

Le péril où je ſuis me rendra plus ſecrette.

GUERAULT.

Ménagez votre mere.

JULIE.

Elle ne m'aime point,
Ni mon pere non plus.

GUERAULT.

Ils ont tort en ce point.
Mais je penſe qu'au fond c'eſt un peu votre faute.
Madame dit ſouvent que vous êtes trop haute,
Que vous ne lui marquez aucun attachement.

JULIE.

Elle me contredit, me gronde à tout moment.
Comme je goûte peu ſa prudente morale,
Dieu ſçait de quels beaux noms ſa bouche me régale;
Mon pere, toujours grave & toujours ſérieux,
Ne m'honore jamais d'un regard gracieux;
Quand il me dit un mot, c'eſt d'un ton fier & rude;
Servantes & valets, tous prennent l'habitude
De me contrecarer, d'oſer trouver mauvais
Et tout ce que je dis, & tout ce que je fais.

Par tout le monde ici je me vois maltraitée,
Et vous êtes le ſeul qui m'ayez reſpectée.
Auſſi m'avez-vous plû. Vous voilà mon époux;
Et je veux me venger en fuyant avec vous;
D'autant plus, qu'on prétend que j'épouſe un jeune homme,
Doucereux courtiſan, dont l'air poli m'aſſomme;
Qui, loin de m'amuſer, me fait mourir d'ennui
Par ſes tendres ſermons tout auſſi plats que lui.
Je le bruſque ſans ceſſe, au lieu de lui complaire;
Et ce procédé là me brouille avec ma mere.
On me gronde pour lui; mais, dès que je le voi,
J'en uſe à ſon égard comme on fait avec moi:
S'il me pique ſouvent, il ſent la répartie.

GUERAULT.

Vous ne lui témoignez que trop d'antipathie.
Mais, pendant quelques jours, traitez-le poliment,
Pour ôter tout ſoupçon de notre engagement;
Je vais feindre d'aimer une jeune innocente,
Qu'à propos pour cela le hazard me preſente;
Notre fermiére ici doit l'amener tantôt:
C'eſt ſa mere, elle eſt riche.

JULIE.

Oui. Mais, Monſieur Guérault;
Cette fille eſt fort belle, à ce que j'entens dire.

GUERAULT.

Belle réfléxion! Elle me feroit rire
Si j'étois de ſang froid. Mais je tremble de peur
Qu'on ne nous trouve enſemble. Au revoir. Quel malheur!
Je ne puis échaper aux yeux de votre mere.

JULIE.

Oh! Je n'ai pas peur, moi. Sortez, laiſſez-moi faire.



SCENE VII.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.

Que cherchoit-il ici ?

JULIE.

Je ne ſçai ; mais je croi
Qu'il y cherchoit mon pere. Il n'a trouvé que moi,
Et s'en eſt retourné.

LA MARQUISE.

Toute la matinée,
Qu'avez-vous fait ?

JULIE.

Eh, mais ... Je me ſuis promenée
Dans le jardin.

LA MARQUISE.

Pourquoi ne venir pas me voir
Tous les matins ? C'eſt-là votre premier devoir.
Rien ne peut vous contraindre à cette complaiſance ;
Et l'on doit peu compter ſur votre obéiſſance,
En éxigeant de vous une civilité.

JULIE.

Madame, c'eſt que j'aime à vivre en liberté.

LA MARQUISE.

La liberté ſied mal aux filles de votre âge.

JULIE.

Si les façons rendoient une fille plus ſage...

LA MARQUISE.

Elles prouvent du moins que l'on ſçait obéir.

JULIE.

Mon humeur y répugne, & me les fait haïr.

LA MARQUISE.

Belle humeur !

JULIE.

Je croyois que mon pere & ma mere

Voudroient bien qu'avec eux je fusse familiere,
Et me dispenseroient d'un air trop circonspect.

LA MARQUISE.

Est-ce que l'amitié dispense du respect ?
Une fille bien née aisément s'humilie,
Ou, du moins, son humeur se contraint & se plie
En presence de ceux dont elle tient le jour;
Mais leur bonté pour vous ne trouve aucun retour.
Loin de les en payer par la moindre caresse,
Vous êtes insensible à toute leur tendresse.
Votre grossiereté nous fatigue à mourir;
Et sept ans de couvent, loin de vous en guérir;
Semblent avoir produit un effet tout contraire,
Jusqu'au point que sans moi, qui retiens votre pere,
Il vous eût au couvent renvoyée aujourd'hui,
Parce que vous n'avez nulle amitié pour lui.
Vous ne lui presentez qu'un air maussade & rude.
On ne peut vous ôter la mauvaise habitude
De brusquer tout le monde en des termes si bas,
Que des gens du commun ne s'en serviroient pas.
Vous démentez en tout une haute naissance.
Nous méditons pour vous une illustre alliance;
Et nous vous destinons un jeune homme charmant;
A qui vous ne marquez que de l'éloignement:
Loin de gagner son cœur, vous le glacez sans cesse;
En lui parlant toujours avec impolitesse.
Sa naissance & son rang n'attirent nul égard;
A peine daignez-vous l'honorer d'un regard.
D'où provient, dites-moi, cet étrange caprice,
Et cette répugnance à lui rendre justice ?
En quoi vous déplaît-il ? Ne me déguisez rien.

JULIE.

Ce que je vous dirai, c'est que son entretien
M'ennuie.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc ?

JULIE.

Au lieu d'aimer, il prêche;

suis d'une humeur trop revêche ;
…ns point l'air des filles de mon rang ;
…trop unie ; & qu'un illuſtre ſang
…e ſoutenu par de belles maniéres,
…onnent un air doux aux femmes les plus fiéres :
…e ma beauté ſans grace eſt peu propre à toucher.
Enſuite, il veut m'aprendre à parler, à marcher,
A faire l'agréable, à ranger ma coëffure,
Et, de la tête aux pieds, corriger ma figure :
Car, bien loin de chercher à me complaire en tout,
C'eſt moi, ſi je l'en crois, qui dois ſuivre ſon goût,
Ses avis, ſes leçons, dont il eſt ſi prodigue,
Que je n'en ſçaurois plus ſuporter la fatigue.
Eſt-ce ainſi qu'on inſpire un tendre attachement ?
Tout franc, ſi ce ſont là les façons d'un amant,
J'étois bien dans l'erreur. Je croyois au contraire,
Qu'il aprouvoit, louoit, & ne cherchoit qu'à plaire ;
Mais celui qu'on me donne, au lieu de s'en piquer,
Comme dans les Romans je l'ai vu pratiquer,
Et comme, à mon avis, cela doit toujours être,
Me gouverne d'avance, & prend des tons de maître.

LA MARQUISE.

Vous vous trompez, ma fille ; il veut vous réformer.
Plus il y fait d'effort, plus vous devez l'aimer.
Corriger nos défauts avec un ſoin extrême,
C'eſt le plus sûr moyen de prouver qu'on nous aime.

JULIE.

Oh ! Ce n'eſt pas par-là qu'on me gagne le cœur,
Quiconque veut m'aimer, doit aimer mon humeur.
Si le Comte me veut, il faut qu'on le prévienne
Que j'ai ma volonté, tout comme il a la ſienne.

LA MARQUISE.

Quel eſprit ! Quel travers ! Tenez-vous ce diſcours
Au Comte d'Oronville ?

JULIE.

Oui, vraiment, tous les jours
Comme il eſt pour m'avoir…

LA MARQUISE.

Pour m'avoir! L

JULIE *d'un air impatient.*

Qu'il soit beau, qu'il soit laid...

LA MARQUISE.

D'un ton encor plus ferme.

JULIE.

Je voudrois bien parler en termes éloquens.
Puisque le Comte en moi trouve des airs choquans,
Que ne s'attache-t'il à quelqu'autre personne ?
Je suis franche, il m'en blâme ; & moi, cela m'étonne.
Les cœurs les plus ouverts sont toujours les meilleurs :
S'il pense le contraire, il peut chercher ailleurs.

LA MARQUISE.

Ciel ! Est-ce là ma fille ? A seize ans, à cet âge
Vous osez me tenir un si hardi langage ?

JULIE.

Vous dire ma pensée, est-ce vous offenser ?

LA MARQUISE.

Avant que de la dire, aprenez à penser.

JULIE.

Mais je crois penser juste.

LA MARQUISE.

Avec quelle arrogance
Elle soutient sa thèse ! Eh, quoi ! Votre naissance,
Tous les soins que l'on prend pour vous former le cœur,
N'en pourront adoucir la dureté, l'aigreur ?
Quel naturel sauvage ! Etonnant caractére !
Du même sang que moi, fille d'un si bon pere,
Ne respirez-vous donc que pour nous affliger ?
Par les plus sûrs moyens on veut vous corriger ;
Instruction, douceur, rigueur, rien ne vous change.

JULIE.

Qu'ai-je donc, après tout, qui vous paroisse étrange?
Parce que je suis vraie, & veux l'être toujours ;

Que

La ... je méprise l'art de farder les discours ;
Que je hais les façons ; & que, bien loin de feindre,
Avec qui que ce soit je ne puis me contraindre ;
Parce que je n'ai pas ce petit air coquet
Des femmes du bel air, & leur joli caquet ;
Et que j'ai le malheur, en mes simples maniéres,
De ne pas ressembler à tant de minaudiéres,
On ne voit rien en moi qui ne soit à blâmer,
Et chacun, à l'envi, cherche à me réformer ?
Et moi, j'aimerois mieux vivre dans un village,
Que dans votre beau monde, en un tel esclavage.

LA MARQUISE.

Le naturel me plaît tout aussi-bien qu'à vous,
Pourvu qu'il soit poli, gracieux, tendre & doux.

JULIE.

Etre toujours sans fard, voilà ma politesse.

LA MARQUISE.

Le fard est moins choquant que votre air de rudesse :
Tout le monde s'en plaint.

JULIE.

Et tout le monde a tort.

LA MARQUISE.

Quoi, vous ne ferez pas sur vous le moindre effort ?

JULIE.

Rien ne me coûte plus, que de me contrefaire.

LA MARQUISE.

Ma fille, oubliez-vous que je suis votre mere ?
Que l'amour, le respect vous tiennent sous mes loix ?

JULIE *lui faisant une courte révérence.*

Non, Madame ; je sçai tout ce que je vous dois :
Mais, avec tout cela, je ne puis me refondre.

LA MARQUISE.

Tout ce qu'elle me dit ne sert qu'à me confondre.
Vous avez de l'esprit & des traits de beauté,
De grands biens, un grand nom, mais votre dureté,
Votre humeur & vos tons, votre esprit infléxible,
Vont former contre vous un préjugé terrible.
Vous ne voulez donc point vivre avec un époux ?

JULIE *en soûriant.*

Je ne dis pas cela.

LA MARQUISE.

Comment le pourrez-vous ?
Il faudra donc changer d'humeur & de maniére ;
Pour les gens d'un haut rang vous êtes trop grossiére.
A la cour, à la ville on n'ose vous montrer,
Quoiqu'aux plus hauts partis vous puissiez aspirer.

JULIE.

Un homme de mon goût, au fond d'une province ;
De quelque rang qu'il fût, me plairoit mieux qu'un Prince.
La campagne est pour moi plus belle que la Cour,
Et je voudrois pouvoir y fixer mon séjour.

LA MARQUISE.

Quelle bassesse d'ame ! Esprit gauche, indocile,
Que vous ressemblez mal au Marquis d'Oronville !
Il a perdu ses fils : Faut-il donc qu'aujourd'hui,
Il ne nous reste rien qui soit digne de lui !
Il entre avec le Comte : au moins en sa presence
Imposez quelque gêne à votre suffisance.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, JULIE, LE COMTE.

LE MARQUIS *au Comte.*

Venez, mon cher cousin, il faut nous arranger ;
Et conclure. Sans vous je serois en danger
De voir périr mon nom ; & je veux que ma fille
Fasse en vous épousant revivre ma famille,
Et vous mettre en état de soutenir un nom
Qui depuis si long-tems s'est acquis du renom.

(*à la Marquise.*)

Hé bien, Madame, enfin en êtes-vous contente ?

La trouvez-vous plus douce & plus obéissante ?

LA MARQUISE.

Tout ira bien, Monsieur.

LE MARQUIS.

J'en suis ravi.

LA MARQUISE.

Mes soins
Produiront leur effet. Je l'espére, du moins.

LE MARQUIS.

A suivre vos leçons s'est-elle résolue ?

LA MARQUISE.

Je m'en flatte.

LE MARQUIS.

Ainsi donc notre affaire est conclue ;
Cher Comte : Vous serez mon unique héritier.
Ma fille, avec Monsieur je vais vous marier ;
Songez à mériter un homme de sa sorte :
C'est principalement à quoi je vous exhorte :
Il est de notre sang, il est de nos amis.

LA MARQUISE *au Marquis.*

Vous serez satisfait, je me le suis promis.

LE MARQUIS *à Julie.*

Pour vous dire en deux mots tout ce que je souhaite ;
Imitez votre mere, & vous serez parfaite.

LA MARQUISE *en souriant.*

Parfaite !

LE MARQUIS

Oui, Madame, & je vous le soutiens.

LA MARQUISE.

Ah ! Que vos sentimens sont différens des miens !

LE MARQUIS.

Vous avez tort. Depuis vingt ans de mariage !
Mon cœur à vos vertus rend un secret hommage :
Avec beaucoup d'esprit, vous n'avez point d'humeur,
Rien ne sçauroit aigrir votre extrême douceur.
De mes égaremens bien loin d'être en colére,
Vous n'avez point cessé de chercher à me plaire.

Par les plus tendres soins toujours me prévenir ;
Toujours vers la vertu me faire revenir,
Sans me rien reprocher, sans user d'autres armes
Que du plus tendre accueil, & toujours plein de
charmes ;
Voilà vos procédés à l'égard d'un époux,
Qui ne doit désormais respirer que pour vous.
Puis-je vous en marquer trop de reconnoissance ?

LA MARQUISE

lui prenant la main d'un air attendri.

Eh, Monsieur !

LE MARQUIS.

Vainement vous m'imposez silence ;
Je dois parler de vous comme j'ai fait ici.
Bel exemple, ma fille ! En agissant ainsi,
Vous deviendrez aimable, & vous serez heureuse.
Car ce n'est pas assez que d'être vertueuse,
La vertu la plus rare a besoin d'ornement,
Et la douceur sur-tout, la pare infiniment.
M'entendez-vous, ma fille ?

JULIE.

Ah ! mon pere, à merveille.

LE MARQUIS.

Fort bien ; mais ferez-vous ce que je vous conseille ?

JULIE *d'un air impatienté.*

Oui.

LA MARQUISE.

Je vous le promets.

LE MARQUIS *à Julie.*

Prenez y garde au moins.

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte & moi nous mettons tous nos
soins
A purger son esprit de ce qu'il a de rude.
N'ayez plus sur cela la moindre inquiétude.

LE MARQUIS.

Sans adieu donc. Je sors & reviens à l'instant.

(*à Julie.*)

Ecoutez, profitez, & je serai content.

SCENE VII.

LA MARQUISE, JULIE, LE COMTE.

LA MARQUISE *à Julie.*

Pour vous, vous le voyez, je me suis obligée;
Ma promesse par vous doit être dégagée.

LE COMTE *à la Marquise.*

Vous venez toutes deux d'avoir un entretien,
Madame, espérez-vous ?...

LA MARQUISE.

Oui, j'en augure bien.
Je l'ai déterminée à changer de langage,
D'humeur & de façons. Elle est encor d'un âge
A perfectionner son esprit, sa raison.
Je viens de lui donner une utile leçon;
Elle va vous prouver, ainsi que je l'espére,
Qu'elle veut se former un nouveau caractére.
Comte, votre intérêt est d'apuyer mes soins.
Je veux que vous puissiez lui parler sans témoins.
Expliquez-vous tous deux : je pourrois la contraindre,
Vous êtes prudent, sage, & je n'ai rien à craindre.

SCENE VIII.

JULIE, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous voilà donc changée ?

JULIE.

Oh ! mon dieu, tout-à-fait.

LE COMTE.

Tout de bon ?

JULIE *soûriant.*

Tout de bon.

LE COMTE.

Il faut en voir l'effet.

JULIE.

Voyez, voyez.

LE COMTE.

Je ſçai que vous êtes ſincére.

JULIE.

Quelquefois un peu trop, & juſqu'à vous déplaire.

LE COMTE.

Il eſt vrai : Car ſouvent cette ſincérité
Eſt beaucoup plus humeur qu'éxacte vérité.

JULIE.

Cette diſtinction me paroît raffinée.

LE COMTE.

Elle eſt juſte. Paſſons. Vous m'êtes deſtinée.

JULIE.

Oui.

LE COMTE.

Mais qu'en penſez-vous ?

JULIE.

Ce que j'en penſe ? Rien.

LE COMTE.

Belle explication ! Eſt-ce là le moyen
De nous entendre ? Eh quoi, toujours fiére & fa-
rouche ?

JULIE.

Voilà déja Monſieur qui va prendre la mouche.

LE COMTE *en riant.*

Cette phraſe eſt fort noble.

JULIE *bruſquement.*

Hé bien, tournez-la mieux.

LE COMTE.

Ce ton n'eſt pas d'accord avec de ſi beaux yeux.
Vos traits figurent mal avec votre génie.

Il effarouchera la bonne compagnie.

JULIE *avec un foûris amer.*

La bonne compagnie ! Eh qui font ces gens-là ?

LE COMTE *levant les épaules.*

Plaifante queftion ! Vous ignorez cela ?
Des gens du meilleur air, c'eft l'élixir, l'élite.
Bien-tôt vous en ferez l'aimable profélite.

JULIE.

J'en doute fort.

LE COMTE.

Pourquoi ?

JULIE.

Dans peu vous le fçaurez.

LE COMTE.

Ecoutez mes avis, & vous y primerez.

JULIE.

En êtes-vous ?

LE COMTE.

Mais oui ; pour moi délicieufe...

JULIE.

La bonne compagnie eft donc bien ennuyeufe ?

LE COMTE *lui faifant la révérence.*

Je ne m'attendois pas à ce doux compliment.
Vous pourriez me parler un peu plus poliment.

JULIE.

Je vous l'ai dit cent fois, je fuis naïve & franche :
En tout cas, vous pouvez prendre votre revanche.

LE COMTE.

Vous le mériteriez ; mais il faut refpecter
Votre fexe.

JULIE.

Eh non, non, vous pouvez m'imiter.
Point de façons, Monfieur, tout compliment me bleffe.

LE COMTE.

Apellez-vous façons, la fimple politeffe,
Le bon ton, le bon air ?

JULIE.

Mérite peu réel.
Il faut ſe preſenter dans tout ſon naturel.
Pour moi, je ne ſçaurois réſiſter à ſa force ;
Il m'entraîne toujours.

LE COMTE.

On doit faire divorce
Avec le naturel, s'il n'eſt pas gracieux.

JULIE.

Le mien vous déplaît donc ?

LE COMTE.

Certainement.

JULIE.

Tant mieux.
Choiſir, peſer ſes mots, toujours être arrangée,
Quelle fadeur !

LE COMTE.

Vraiment vous voilà bien changée ;
Madame votre mere a fort bien opéré.

JULIE.

Vous voyez.

LE COMTE.

Oui, je vois. Je ſuis déſeſpéré.

JULIE.

Et de quoi, s'il vous plaît ?

LE COMTE.

De votre répugnance
A ſoutenir l'éclat d'une haute naiſſance.
Que dira-t'on de vous ?

JULIE.

Tout ce que l'on voudra.

LE COMTE.

Si vous ne changez point, le monde vous fuira ;
Je vous en avertis.

JULIE.

Moi, je fuirai le monde.

LE COMTE *à part.*

Quel eſprit intraitable ! Eh quoi, plus je le ſonde,

Moins je vois d'aparence à pouvoir l'adoucir.
Voyons si les douceurs y pourront réussir.

JULIE.

Vous rêvez !

LE COMTE.

Il est vrai. Votre humeur m'épouvante?
Ne pourrai-je vous rendre un peu plus attrayante ?
Eh, pour l'amour de moi, faites-vous un effort.
Faudra-t'il qu'avec vous j'essuie un triste sort,
Vous qui m'inspireriez la plus ardente flamme
Si vous vouliez Songez que vous serez ma femme;
Que mon bonheur dépend de vos façons d'agir;
Qu'à toute heure pour vous il me faudra rougir.

JULIE *fièrement.*

Vous ne rougirez point, Monsieur, je vous assure;
Et je vous sauverai cette triste avanture.

LE COMTE *d'un air joyeux.*

Vous réformerez donc vos maniéres, vos tons;
Et vous profiterez de mes tendres leçons ?

JULIE.

Point du tout.

LE COMTE.

Point du tout? Faites-moi donc comprendre
Par quel autre moyen...

JULIE.

Non, je veux vous surprendre,
Vous & mes chers parens.

LE COMTE.

Ah, que vous me charmez !
Mais dites-moi du moins...

JULIE.

Quoi donc ?

LE COMTE.

Si vous m'aimez ?

JULIE.

Ah ! Ne me pressez pas sur cette circonstance.

LE COMTE.

Pourquoi non, je vous prie ? Etes-vous en balance ?

JULIE.

Non ; mais vous me jettez dans un grand embarras :
Je voudrois vous aimer ; & je ne le puis pas.

LE COMTE.

Et vous m'épouserez ?

JULIE.

On prétend m'y contraindre.

LE COMTE.

Mais encore une fois répondez-moi sans feindre.

JULIE.

Oh, je ne feins jamais, vous le voyez.

LE COMTE.

Pourquoi
Vous sentez-vous un fond d'aversion pour moi ?

JULIE.

Parce que vous osez me reprendre sans cesse.
Je ne puis suporter votre délicatesse,
Ni vos raffinemens, ni vos tons absolus.

LE COMTE.

Si je vous aimois moins...

JULIE.

Hé bien, ne m'aimez plus.

LE COMTE.

Peut-on à cet excès être dure, impolie !
On veut faire de vous une fille accomplie...

JULIE.

Oui, selon votre goût. Pour moi, selon le mien,
Je suis assez parfaite, il ne me manque rien.

LE COMTE.

Pour la figure, on peut vous donner des louanges ;
Mais vos tons, vos façons me semblent bien étranges,
Et vous avez grand tort de vous en aplaudir.

JULIE.

Encor ? De vos sermons vous venez m'étourdir ?
Il faut donc achever de me faire connoître.
Telle je suis, Monsieur, & telle je veux être,
Et telle je serai quand je vivrois mille ans;
Ainsi ne prêchez plus, vous perdez votre tems.
Bon jour, bon soir, adieu. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

LE COMTE *seul.*

L'Aimable créature !
L'épouser, c'est vouloir se mettre à la torture,
A de pareils tourmens s'expose qui voudra ;
Si le Marquis m'estime, il m'en dispensera.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIÉRE.

GUERAULT.

L'INDISCRETTE Julie, incapable de feindre,
Avec ſon prétendu n'a donc pu ſe contraindre.
Ne pouvant plus ſouffrir ſes hauteurs, ſes mépris,
Le Comte alloit s'en plaindre à Monſieur le Marquis:
Quel bonheur que Madame ait ſçu, par ſa prudence,
Suſpendre le dépit d'un amant qu'on offenſe!
Morbleu, que diroit-il s'il étoit informé
Que c'eſt moi qui l'efface, & que je ſuis aimé!
J'en triomphe en tremblant; enfin j'aime en Julie
Ce caractére franc qui la rend impolie.
Avec les beaux dehors un bon cœur va de pair,
Et les grands ſentimens valent bien le bon air.
Son goût eſt ſingulier, puiſqu'elle me préfére
A l'amant qu'on lui donne, & qui devroit lui plaire.
A-t'elle ſi grand tort? Eſt-ce la qualité
Qui rend un homme aimable? Et, tout bien ſuputé,
Je croi qu'on peut m'aimer comme ſi j'étois Comte.
Nous ſommes immolés à la mauvaiſe honte,
Nous autres gens de rien: mais un cœur généreux
Se donne au vrai mérite, & non pas aux ayeux.
J'éprouve dans Julie un cœur de cette ſorte;
Sur ces réfléxions ſa paſſion l'emporte.
Elle me rend juſtice; & pour la délivrer
D'un état qu'elle hait, je vais tout préparer;
M'y voilà réſolu; mais ma reconnoiſſance,

Toute vive qu'elle eſt, éxige la prudence ;
Et pour ne point agir ni trop tard ni trop-tôt....
Chut ! Voici le Patron.

SCENE II.

LE MARQUIS, GUERAULT.

LE MARQUIS.

Ah, ah ! C'eſt vous, Guérault ;
Que voulez-vous ?

GUERAULT.

Monſieur, je venois pour vous dire
Que nous avons des fonds qui pourront vous ſuffire
Pour les frais de la noce : ils ſont chez moi tous prêts,
Et de plus, nous allons toucher de l'argent frais,
Dix mille francs comptant.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GUERAULT.

Nouvelle preuve
De mes ſoins ...

LE MARQUIS.

D'où nous vient cet argent ?

GUERAULT.

De la veuve
Du fermier d'Oronville ; elle vient d'arriver
Avec Babet ſa fille, & je vais les trouver.

LE MARQUIS *l'arrêtant.*

Qu'elles viennent ici : je veux voir cette fille ;
On me l'a tant vantée ....

GUERAULT.

Elle eſt vraiment gentille ;
Oh la jolie enfant !

LE MARQUIS.

Vous vous paſſionnez

En parlant d'elle ?

GUERAULT.

Ah ! Oui.

LE MARQUIS.

Comment ! vous m'étonnez.

GUERAULT.

Ce ſont les plus beaux yeux ! C'eſt la plus belle bouche...

LE MARQUIS.

A ce que je puis voir ſon mérite vous touche.
Eh, qu'eſt donc devenu ce goût ſi délicat ?
Car, ſoit dit entre nous, vous êtes un peu fat.

GUERAULT.

Monſieur...

LE MARQUIS.

Vous vous croyez un homme incomparable,
N'eſt-il pas vrai ?

GUERAULT.

Ma foi, je ſuis aſſez paſſable.

LE MARQUIS.

Sans doute, & vous ſerez adoré de Babet.

GUERAULT.

Qu'elle m'adore ou non, je croi que c'eſt mon fait.

LE MARQUIS.

Vous voulez devenir gendre d'une Fermiére!

GUERAULT.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous qui vous piquez d'avoir l'ame ſi fiére ?
Vous ? Une Payſanne allume vos ardeurs ?

GUERAULT.

J'en rougis; mais, Monſieur, elle a du bien d'ailleurs.

LE MARQUIS.

Ah ! Pour un Intendant cette raiſon eſt forte,
Et c'eſt là proprement l'objet qui vous tranſporte.
Avouez-le.

GUERAULT.

Monſieur, cela ne gâte rien...

L'amour ne nourrit pas. Une femme ſans bien
Eſt un beau corps ſans ame.

LE MARQUIS.

Excellente maxime ;
Et très-digne de vous. La tendreſſe, l'eſtime
Emeuvent votre cœur ſans pouvoir l'entraîner,
Et ce n'eſt que l'argent qui le peut enchaîner.
Statuer que ſans bien nul objet n'eſt ſortable,
C'eſt faire de l'amour un Dieu très-raiſonnable.

GUERAULT.

Mon cœur vous paroît bas ; mais il n'eſt que trop haut.

SCENE III.

UN LAQUAIS, LE MARQUIS, GUERAULT.

LE MARQUIS *au Laquais.*

QU'eſt-ce ?

LE LAQUAIS.

Monſieur, je viens dire à Monſieur Guérault
Qu'on le demande.

LE MARQUIS.

Et qui ?

LE LAQUAIS.

C'eſt, je crois, la Fermiére
D'Oronville.

LE MARQUIS *au Laquais.*

Qu'elle entre.

GUERAULT.

Elle eſt bien familiére ;
Et même impertinente : un pareil entretien...

LE MARQUIS.

Je connois ſes façons, cela ne me fait rien,
Et je ſçai m'amuſer d'une humeur naturelle.
(*au Laquais.*)
Elle eſt ſeule ?

LE LAQUAIS.

Non, sa fille est avec elle.

LE MARQUIS.

Et bien, fais-les entrer.

LE LAQUAIS *allant à la porte.*

Avancez toutes deux.

GUERAULT *à part.*

Que diantre nous veut-il ? Il est bien curieux.

SCENE IV.

MATHURINE, BABET, LE MARQUIS ; GUERAULT.

MATHURINE *au Marquis, en lui faisant une courte révérence.*

C'Est vous, mon bon Seigneur ! Je suis votre servante.

Allons, venez, Babet.

BABET.

Je n'ose.

LE MARQUIS *à Guérault.*

Elle est charmante.

MATHURINE *à Babet.*

Faites la révérence à Monseigneur.

LE MARQUIS.

Comment ?

Elle la fait très-bien, & très-modestement.

Oh, qu'elle a l'air décent ! Quelle figure aimable !

MATHURINE.

Dame, je n'ons rien plaint pour la rendre agriable,

Je l'ons mise au couvent pendant sept ans entiers ;

Et comme j'ons perdu deux petits héritiers,

Il ne me reste plus que cette criature,

J'en veux faire une Dame,

LE MARQUIS.

Elle est d'une figure
A pouvoir y prétendre.

MATHURINE.

Oui ; c'est ce qu'au couvent
Des Messieurs tout dorés l'y disoient fort souvent.
Ça n'est pas étonnant, alle étoit bien plus belle,
Car je l'accoutrions comme une Demoiselle :
Je l'y faisions aprendre à chanter, à danser ;
Mais comme à la parfin je n'ai pû me passer
Plus long-tems de la voir, je l'en ons retirée,
Et selon notre état je l'avons racoutrée.
Oh, queu chagrin pour elle ! Alle a pensé mourir.
Les garçons de cheu nous ne pouvoient pas souffrir
Qu'alle fût au village habillée à la mode ;
Et défunt mon mari, qui n'étoit pas quemode,
Parce qu'ils s'en gaussions, nous en gaussoit aussi ;
Car...

LE MARQUIS.

Vous voilà donc veuve ?

MATHURINE

faisant une courte révérence en soûriant.

Oui, Monsieur, Dieu merci.

LE MARQUIS.

Dieu merci ! Vous aviez un bon mari, me semble.

MATHURINE.

Oui ; mais j'avions toujours quelque castille ensemble.
Il étoit si hargneux, si brutal, si jaloux !

LE MARQUIS.

De son côté, souvent il se plaignoit de vous.
Vous aviez, disoit-il, l'humeur accariâtre,
Il vous trouvoit toujours rétive, opiniâtre,
Brusque, contrariante, & mutine sur-tout.

MATHURINE.

Pargué, je l'y disois son fait de bout en bout.
Il se fâchoit par fois de ce que j'étois franche ;
Mais, quand il me gourmoit, je prenois ma revanche.

(*en faisant la révérence.*)

Ne faisois-je pas bien, Monseigneur ?

LE MARQUIS.

Ah, très-bien.

MATHURINE.

J'aurois plutôt crevé que de l'y passer rien.
Moi, gâter un mari ! Je ne suis pas si bête.

LE MARQUIS.

Et Babet promet-elle une aussi bonne tête ?
Elle n'en a pas l'air.

MATHURINE.

C'est un pauvre mouton.
Je croi que de sa vie elle ne dira non.
A force de douceur alle est comme une sotte
D'abord on la croiroit une franche idiotte,
Car a rougit d'un rien, quoi qu'alle ait de l'esprit
Quand alle est en himeur de jaser un petit:
Mais ça n'est pas souvent. Les garçons du village
Se plaignons tous à moi de ce qu'alle est trop sage;
Alle les chasse tous, & ne les peut souffrir,
Quand queuqu'un d'eux la suit, a se met à courir
Faut voir. Comme a n'est pas d'une himeur villa-
geoise,
Il faut qu'a se résoude à devenir bourgeoise.

LE MARQUIS.

Mon Intendant m'a dit que vous la lui donniez.

MATHURINE.

Mais, oui, ça se feroit si vous y consentiez.

LE MARQUIS.

Babet y paroît-elle incliner ?

MATHURINE.

Que je meure
Si j'en puis rien sçavoir; quand j'en parle alle pleure,
Et ne me répond rien.

LE MARQUIS.

Je vais sonder son cœur.
Babet, aimez-vous bien Guérault ?

BABET *faisant la révérence,*

Non, Monseigneur.

LE MARQUIS *en riant.*

La réponse est sans fard.

GUERAULT.

La Babet est bien bête!

MATHURINE *à Babet.*

Je veux que vous l'aimiez, je l'ai mis dans ma tête.

BABET.

Votre tête & la mienne ont si peu de raport,
Qu'il n'est pas fort aisé de les mettre d'accord.
Je sçai que le respect m'oblige à vous complaire :
Mais je sens à vos loix mon cœur un peu contraire.
J'ignore s'il ne doit qu'à l'éducation
Les mouvemens secrets d'un peu d'ambition,
Ou s'il les a reçus de la seule nature ;
Mais il préféreroit une retraite obscure
A tout autre parti qui ne rempliroit pas
Les souhaits que ce cœur ose former tout bas.
Voilà sincérement le fond de ma pensée.

GUERAULT.

Ma belle, un peu trop haut votre ame s'est placée ;
C'est bien assez pour elle, ou du moins, je le croi,
Qu'on vous fasse épouser un homme tel que moi.

BABET.

Je ne le croyois pas.

GUERAULT.

Vous aviez tort, ma bonne.

MATHURINE.

Eh, qu'alle ait tort ou non, suffit que je l'ordonne.

BABET *à Mathurine.*

Eh! Laissez-moi le tems d'obtenir de mon cœur
Ce que vous m'ordonnez.

GUERAULT *au Marquis.*

La plaisante hauteur!
Elle est folle.

LE MARQUIS.

Elle est sage, & répond à merveille.

GUERAULT.

Monsieur, conseillez-lui...

LE MARQUIS.

Moi, que je lui conseille
De vous épouser? Non. Dès qu'elle le voudra,
J'y donnerai les mains autant qu'il vous plaira;
(*à Babet.*)
Il faut qu'elle décide. Ah ça soyez sincère,
Voulez-vous l'épouser?

BABET.

Obéir à ma mere,
C'est tout ce que je puis; c'est ce que je ferai;
Mais qu'il m'en coûtera! Je croi que j'en mourrai.

GUERAULT.

Oh que non.

LE MARQUIS.

Sa douleur, ses pleurs me percent l'ame.

MATHURINE *à Babet.*

Ce Monsieur vous déplaît?

BABET.

Oui, ma mere.

MATHURINE.

Tredame!

GUERAULT *se donnant des airs.*

Elle est dégoûtée.

MATHURINE.

Oui; mais, je veux moi...

LE MARQUIS.

Tout doux.
Ce mariage-ci ne dépend plus de vous.

MATHURINE.

Et de qui donc?

LE MARQUIS.

De moi; car j'en fais mon affaire,
Et prétens en ceci lui tenir lieu de pere.

BABET *au Marquis.*

J'implore à vos genoux votre protection.

LE MARQUIS.

Ah! Je vous la promets. Mon inclination,
La pitié, tout m'y porte.

BABET *se levant avec transport.*

Ah, que je ſuis ravie!
Vos bontés, Monſeigneur, vont me ſauver la vie.

LE MARQUIS *lui prenant les mains d'un air attendri.*

Pauvre enfant!

GUERAULT *à part.*

Le vieux fou.

BABET *au Marquis.*

Daignez-vous aprouver
Que je baiſe la main qui veut bien me ſauver?

LE MARQUIS.

Non, ma chére Babet, ſouffrez que je vous baiſe.

BABET *lui tendant les bras.*

Hélas, de tout mon cœur.

GUERAULT.

La poulette eſt bien aiſe.
Ah! Monſieur, j'attendois plus de bonté de vous.
Votre pauvre intendant va devenir jaloux.

LE MARQUIS.

Tantôt nous traiterons à fond cette matiére.
Comptez, & recevez l'argent de ma fermiére;
Donnez-lui ſa quittance, & venez promptement
Me rejoindre tous trois à mon apartement.
Ne pleurez plus, Babet; vous n'avez rien à craindre,
Et perſonne céans n'oſeroit vous contraindre.

(en ſe retirant.)

Quel ſeroit mon bonheur, ſi le ſort moins cruel
Eût placé dans ma fille un ſi beau naturel!
¶ L'une m'offre en tout point une fille accomplie,
Et je ne vois qu'humeur, dureté dans Julie. ¶

SCENE V.

MATHURINE, BABET, GUERAULT.

MATHURINE *à Guérault.*

IL n'eſt donc pas content de Julie ?

GUERAULT.

Oh, vraiment ;
Si nous voulons l'en croire, elle fait ſon tourment ;
Madame, je le ſçai, n'en eſt pas plus contente :
Elle, de ſon côté, ſe plaint qu'on la tourmente,
Et pour la conſoler je fais tous mes efforts ;
Elle me fait pitié !

MATHURINE.

Moi, je croi qu'alle a tort ;
Je connois ſon himeur, a ne peut ſe contraindre :
Monſeigneur & Madame ont raiſon de s'en plaindre,
Et je ſom'eux & moi but à but ſur cela,
Car j'ai bien à ſouffrir de cette idole là :
Alle eſt ſi délicate & ſi grande liſeuſe,
Qu'alle ne veut rien faire, & que j'en ſuis honteuſe.
Vous m'en délivriez, & voilà Monſeigneur
Qui met empêchement : ça me bleſſe le cœur.
Comment ferons-je donc ?

GUERAULT.

C'eſt ce qui m'embarraſſe.
Si j'épouſe Babet, il m'ôtera ma place,
Et je ſerai chaſſé ſans délai ni répit.

MATHURINE *ſe carrant.*

Morguenne, épouſez-moi, pour lui faire dépit.

GUERAULT.

Moi, vous épouſer ?

MATHURINE.

Oui. Je ſuis encor jolie.
Laiſſez cette morveuſe.

BABET *à Guerault.*

Eh, je vous en ſuplie :
Ma mere, en vérité, vous convient mieux que moi.

GUERAULT.

Mieux que vous ?

MATHURINE.

Cent fois mieux.

GUERAULT.

Vous badinez, je croi.
N'avez-vous que ſeize ans ?

MATHURINE.

Et quand j'en aurois trente,
Qu'eſt-ce que ça vous fait ?

GUERAULT.

Oh, rien.

MATHURINE.

Alle eſt charmante,
A ce que chacun dit ; mais, bon, ça ne ſçait rien :
Moi, je ſuis propre à tout.

BABET *à Mathurine.*

Donnez-lui votre bien,
Et le mien par-deſſus ; moi, je ſerai ravie
De paſſer au couvent le reſte de ma vie.
Aſſurez-moi ma dot, c'eſt tout ce que je veux.

GUERAULT.

Mais ce n'eſt qu'avec vous que je puis être heureux.

BABET *d'un ton fier.*

Vous ne le ſeriez pas, Monſieur, je vous l'aſſure.

GUERAULT.

Vous n'avez donc pas bien remarqué ma figure ?
Je ſuis bien fait, au moins ; l'air noble, de beaux traits,
Encor de la jeuneſſe, & le teint vif & frais.
Telle qui vous vaut bien, & tout au moins, ma belle,
Ne me dédaigne pas.

BABET.

Laiſſez-moi donc pour elle :
Votre mérite encor n'a pas frapé mes yeux.

GUERAULT.

Diable, vous le prenez d'un ton bien précieux !
Voyez la payſanne ! Elle fait la princeſſe.

MATHURINE.

Voilà ce que chacun lui reproche ſans ceſſe.
Alle a le cœur ſi haut que c'eſt une piquié.
Moi, je ne ſuis pas fiére, & j'ai de l'amiquié,
De l'eſtime pour vous.

GUERAULT *d'un air mépriſant.*

Ah ! Trop d'honneur, Madame.

MATHURINE.

Vous ne trouverez pas une meilleure femme.
Je ſuis d'une douceur !

GUERAULT.

Oui, défunt votre époux
Me l'a dit mille fois en ſe louant de vous.

MATHURINE.

Touchez-là.

GUERAULT.

Ventrebleu, laiſſons les fariboles,
Nous perdons notre tems en de vaines paroles.

MATHURINE.

Qu'eſt-ce que ca veut dire ?

GUERAULT.

En deux mots, terminez.
M'accordez-vous Babet ?

MATHURINE.

Oui, c'eſt pour votre nez.
Monſeigneur ne veut pas.

GUERAULT.

Je ſçai par quel voie
J'aurai ſon agrément.

MATHURINE.

J'en ai bien de la joie,
On vous en donnera des filles de ſeize ans,
Et qui, ſi vous ſçaviez...

GUERAULT.

Quoi ?

MATHURINE.

MATHURINE.

Suffit, je m'entens.

GUERAULT.

Expliquez-vous du moins.

MATHURINE.

Je m'entens bien, vous dis-je;
Et je ſens queuquefois que tout mon ſang ſe fige
Quand je ſonge...

GUERAULT *vivement.*

Songez autant qu'il vous plaira;
Mais Babet m'eſt promiſe, elle m'épouſera.

MATHURINE *encore plus vivement.*

Plutôt que ça ſe fit, je me tuerois moi-même.
(*à Babet, en l'embraſſant.*)
Voyez l'homme important! Au fond, Babet, je t'aime,
Et tu me fais piquié... Je ne ſçai qui me tient...

GUERAULT *à Mathurine.*

Paix, paix; contraignez-vous, Monſieur le Comte vient.

BABET *à Guérault.*

Quel eſt ce beau Monſieur?

GUERAULT.

C'eſt l'amant de Julie.

SCENE VI.

LE COMTE, BABET, MATHURINE, GUERAULT.

LE COMTE
au fond du théâtre, regardant Babet. Il parle à Guérault.

EST-ce là cet enfant qu'on trouve ſi jolie?
Le Marquis m'en a dit tant de bien, que j'accours
Pour ſçavoir ſi l'effet répond à ſon diſcours.

C'eſt elle, aſſurément, Guérault ?

GUERAULT.

C'eſt elle-même.

LE COMTE *s'aprochant peu à peu.*

Je vois qu'on m'a dit vrai, Babet.

BABET.

Quoi ?

LE COMTE.

Qu'on vous aime

Auſſi-tôt qu'on vous voit.

BABET *faiſant une révérence gracieuſe.*

Ah ! Monſieur.

LE COMTE.

Que d'apas !

Que de graces !

BABET.

Monſieur....

LE COMTE.

Non, je ne comprens pas

Qu'un objet ſi touchant ſoit ſorti du village.

GUERAULT.

Elle n'en a, Monſieur, ni l'air, ni le langage.

LE COMTE *à Babet.*

Eſt-ce vous que j'ai vue autrefois au couvent

Où ma ſœur demeuroit ?

BABET.

Vous y veniez ſouvent.

LE COMTE.

C'eſt vous que j'admirois, que je trouvois charmante.

Quel habit à mes yeux aujourd'hui vous preſente ?

BABET.

C'eſt l'habit que mon ſort m'oblige de porter.

LE COMTE.

Le ſort à cet excès peut-il vous maltraiter ?

BABET.

Je me borne à l'état où le ciel m'a fait naître.

LE COMTE.

En cet état mon cœur ne peut vous méconnoitre.

GUERAULT.

Vous pouvez l'admirer, mais tenez-vous-en là,
S'il vous plaît, & pour cause.

LE COMTE.

Et pourquoi donc cela ?

GUERAULT.

Vous voyez ma future.

LE COMTE.

Elle ?

GUERAULT.

Elle, je m'en flatte.

LE COMTE.

A ces traits, je lui crois l'ame trop délicate
Pour se donner à vous.

GUERAULT.

Cependant peu s'en faut.

BABET *bas à Mathurine.*

Ah! Que ce Monsieur-là n'est-il Monsieur Guérault,
Maman ?

MATHURINE *bas à Babet.*

Tu le voudrois ?

BABET *à part.*

Que je suis malheureuse !

MATHURINE *bas à Babet.*

Comment donc, tout d'un coup t'en deviens amoureuse ?

LE COMTE.

Que vous dit-elle ?

MATHURINE.

Ah ! Rien.

LE COMTE.

Mais encor ?

BABET *vivement.*

Rien du tout.

(*Babet lui fait des signes.*)

A me dit seulement .... Si j'allois jusqu'au bout,

(*à part.*)

Vous ririez. La friponne! A n'est pas dégoûtée.

BABET *bas à Mathurine.*

Paix donc !

MATHURINE.

Chut !

GUERAULT *au Comte.*

Des grandeurs la belle eſt entêtée ;
A ce qu'il me paroît. Eh, de grace, ſortez.

LE COMTE *fiérement.*

Pourquoi ?

GUERAULT.

Je la mitonne, & vous me la gâtez.
Epargnez un futur.

LE COMTE.

L'affaire eſt donc conclue ?
A l'épouſer, Babet, êtes-vous réſolue ?

GUERAULT.

En pouvez-vous douter ?

LE COMTE.

Oui, j'en doute, & bien fort.
Adorable Babet, dites-moi ſi j'ai tort ?

BABET.

Monſieur, voici ma mere ; elle eſt ſage & prudente,
Elle penſe pour moi. Je ſuis obéiſſante,
Ou du moins je dois l'être, & ne dois décider
Que ſur ce qui lui plaît de me perſuader.

LE COMTE.

Mais vous avez un cœur ; il vous parle ſans doute ?

BABET.

A mon âge, Monſieur, ſied-il bien qu'on l'écoute ?
Je dois me défier de tout ce qu'il me dit.

LE COMTE.

O ciel ! Que de beauté, de ſageſſe & d'eſprit !

(*Il veut baiſer la main de Babet, & Guérault l'en empêche.*)

Ah, divine Babet !

GUERAULT.

Tout doux, je vous ſuplie.

Vous oubliez que vous aimez Julie.

LE COMTE.

Que je l'oublie, ou non, c'est mon affaire.

GUERAULT.

Oh, oui;

Mais de ces attraits-là je vous vois ébloui,

Quoiqu'ils me soient promis.

MATHURINE *à Guérault.*

Bon ! Promis, je m'en moque;

GUERAULT *à Mathurine.*

Oui, j'ai votre parole.

MATHURINE.

Hé bien, je la révoque;

LE COMTE *à Mathurine.*

Je vous en sçai bon gré.

GUERAULT.

Nous verrons.

LE COMTE.

Taisez-vous;

(à Mathurine.)

Il faut que de ma main Babet prenne un époux :

Reposez-vous sur moi du soin de cette affaire.

Le Marquis veut, dit-il, lui tenir lieu de pere;

Moi, comme votre ami, je le seconderai;

(à Babet.)

Et j'ose me flatter que vous m'en sçaurez gré.

BABET.

De grace, modérez ces bontés prévenantes...

GUERAULT *la contrefaisant.*

Que la belle déja trouve un peu séduisantes.

BABET.

Non; elles ne pourroient assurer mon bonheur,

Si l'on donnoit ma main sans consulter mon cœur.

LE COMTE.

Vous l'écouteriez donc ?

BABET.

S'il étoit téméraire

Je sçaurois le soumettre à la raison sévére :

Pour ne point l'ex[illegible] [illegible]
Il vaut mieux le laisser dans sa tranquil[illegible]

LE COMTE.

J'aurai peine à souffrir qu'il demeure tranquille.

BABET.

Moi, je veux lui sauver un tourment inutile.

LE COMTE.

Inutile! Est-il bien, est il condition?...

BABET.

Un couvent est l'objet de son ambition :
Il s'y borne.

GUERAULT *apercevant Julie.*

Voici votre future épouse :
Si vous continuez, vous la rendrez jalouse
Comme moi. Que Babet aura l'air triomphant!

SCENE VII.

JULIE, MATHURINE, BABET, LE COMTE, GUERAULT.

JULIE *accourant les bras ouverts.*

EH, bon jour, ma nourrice.

MATHURINE.

Eh, bon jour, mon enfant.
Embrassez-moi donc bien. Comme la voilà brave!

JULIE *tristement.*

Sous des habits pompeux vous voyez une esclave,
Mon sort seroit plus doux chez un bon roturier.
Mais qu'est donc devenu mon pere nourricier?

MATHURINE *d'un air gai.*

Il est mort.

JULIE *d'un air affligé.*

Il est mort! Ah, que j'en suis fâchée!
Mais vous n'en êtes pas extrêmement touchée,
Je pense.

MATHURINE.

ubliez-le un peu non.

JULIE.

Non, nourrice ! Eh, pourquoi ?
C'étoit un si bon homme ! Il m'aimoit tant !

MATHURINE.

Pour moi,
Je ne l'aimois pas trop.

JULIE.

Vous aviez tort, ma chére;
Il vous aimoit aussi.

MATHURINE.

Je n'y sçaurois que faire.
Il étoit devenu si foible, si dolent....

JULIE.

Il avoit du bon sens, & le cœur excellent.

MATHURINE.

Quelquefois.

JULIE.

Il ne m'a jamais abandonnée.

MATHURINE.

Qu'est-ce que ça me fait ?

JULIE.

Cinq ou six fois l'année
Ce pauvre homme venoit au couvent où j'étois,
Pour aprendre de moi comment je me portois.
Il me donnoit toujours des conseils salutaires.

MATHURINE *d'un air impatienté.*

Il auroit bien mieux fait de soigner ses affaires.

JULIE.

Je vois qu'on vous déplaît en vous parlant de lui.
Depuis quand êtes-vous à Paris ?

MATHURINE.

D'aujourd'hui.
Je suis avec Babet.

JULIE *d'un air dédaigneux.*

Ah ! Te voilà, ma bonne ?

MATHU[illegible]

Monſeigneur le Marquis la tr[illegible]

JULIE *conſidérant Babet.*

Elle n'eſt pas trop mal. Cela ſçait-il parler ?

LE COMTE.

Oui, Madame, & ſe taire.

JULIE.

Elle veut s'en aller ;
Je croi. Reſte, ma bonne, & dis-moi, je te prie,
(*Babet prend un air fier & indigné.*)
Deux ou trois mots. Oh, oh ! Tu fais la renchérie !

MATHURINE.

Morguenne, a n'a pas tort.

JULIE.

Pourquoi ?

MATHURINE.

Je le ſçai bien ;
Quand on l'y parle mal, alle ne répond rien.

JULIE *bruſquement.*

Faut-il tant de façons avec des villageoiſes ?

MATHURINE.

Tout doux, mon petit cœur, a vaut bien vos bourgeoiſes.

JULIE *d'un ton rude.*

Nourrice, vous prenez un ton bien échauffé.

MATHURINE.

C'eſt que j'aime Babet.

JULIE *en ſoûriant.*

Guérault s'en eſt coiffé ;
Il l'épouſe, dit-on, j'en aprens la nouvelle
Qui m'a bien divertie.

MATHURINE.

Eſt-il trop bon pour elle ?

JULIE.

Aſſurément, trop bon.

MATHURINE.

A n'en veut point, pourtant.

... E *d'un ton fier.*

...ubliez ... nom ?

MATHURINE.

Non.

JULIE *à Babet fiérement.*

Qu'a-t'il de rebutant ?

BABET.

Rien. Je ne l'aime pas.

JULIE *dédaigneusement.*

Vous êtes délicate ;
Il vous fait trop d'honneur. Qui peut vous rendre ingrate ?
N'est-il pas bien aimable ?

(*Guérault s'étale & se donne des airs.*)

BABET.

Il peut l'être en effet.
Je voudrois comme vous penser sur son sujet ;
Mais de nos sentimens c'est le cœur qui dispose,
Et non la volonté.

JULIE.

Ho, ho ! Comme elle cause !
Vous avez de l'esprit. Je pense comme vous.
Nous devrions trancher sur le choix d'un époux,
Et non pas nos parens, dont l'ordre tyrannique
Selon leur bon plaisir veut toujours qu'on s'explique.

(*Elle regarde dédaigneusement le Comte.*)

On ne doit, en effet, consulter que son cœur.
S'engager malgré lui, c'est un très-grand malheur.

GUERAULT *à Julie.*

Vous plaidez contre moi ?

JULIE.

Non, vous devez lui plaire.

LE COMTE *à Julie.*

Madame, je m'en vais chez Monsieur votre pere.
Voulez-vous y venir ?

(*Il veut lui donner la main.*)

JULIE.

Non pas pour aujourd'hui.

LE COMTE.

Babet, il m'a prié de vous mener chez
Suivez-moi toutes deux, je vais vous y conduire.

SCENE VIII.

JULIE, GUERAULT.

JULIE *après avoir regardé si l'on n'écoute point.*

Profitons de l'instant, j'ai deux mots à te dire.
Sçais-tu que j'ai promis de lui donner la main ?

GUERAULT.

Au Comte ?

JULIE.

Oui vraiment, & cela dès demain.

GUERAULT.

Morbleu ! Qu'avez-vous fait ?

JULIE.

Tout ce qu'il falloit faire :
Si j'avois balancé, ce soir même ma mere
M'eût pour long-tems encor remenée au couvent.
J'étois perdue.

GUERAULT.

O ciel !

JULIE.

Allons donc en avant.
Fuyons.

GUERAULT.

C'est fort bien dit ; mais où, je vous suplie ?

JULIE.

J'ai ma nourrice ici qui m'aime à la folie ;
Quoique prompte & brutale, elle a l'esprit discret ;
Il faudra l'informer de notre hymen secret,
Afin qu'elle consente à nous cacher chez elle
Jusqu'à notre départ.

GUERAULT.

ubliez ... pour peu qu'elle chancelle.

JULIE.

Son cœur eſt tout à moi, n'ayez aucun ſouci.

GUERAULT.

Mais devant tant de gens comment ſortir d'ici ?

JULIE.

Je me déguiſerai, comptez ſur mon adreſſe.

GUERAULT.

Nous en avons beſoin comme de hardieſſe.
Au reſte j'ai des fonds qui nous meneront loin.

JULIE.

Et moi des diamans pour fournir au beſoin.

GUERAULT.

D'ailleurs, en tout pays mes talens à mon âge
Qui n'eſt pas avancé, ſoutiendront le ménage.
Courez, préparez-vous pour notre prompt départ.
Mais hâtons-nous pourtant ſans rien mettre au hazard.
Nous devons redouter la moindre étourderie.
Tantôt ſous le berceau rendez-vous, je vous prie;
Là, nous acheverons de nous bien concerter.
Il faut prendre ſon tems quand on veut deſerter.
Songez que...

JULIE.

Je n'ai pas beſoin que l'on m'inſtruiſe.
Nous ſortirons ce ſoir.

GUERAULT.

Que l'Amour nous conduiſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÉRE.

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE.

Quoi, férieufement, il en eft amoureux?

LISETTE.

Il dit qu'à l'époufer il borne tous fes vœux.

LA MARQUISE.

Tu m'étonne. Guérault qui fe croit adorable,
Et pour une Princeffe un parti très-fortable,
Car il eft vain & fat au fuprême degré,
Peut trouver en Babet une époufe à fon gré?

LISETTE.

Oui vraiment. Ma furprife eft égale à la vòtre;
Car je le foupçonnois d'être amoureux d'une autre;
Et d'écouter fon cœur moins que fa vanité;
Mais il eft de Babet, tellement entêté,
Qu'il l'avoit demandée à fa folle de mere,
Qui, par un fot orgueil confentoit à l'affaire,
Car elle eft vaine auffi. Babet, à fon avis,
Parce qu'elle eft très-riche, eft digne d'un Marquis;
A peine un Intendant peut-il être fon gendre.
Jufqu'à lui, néanmoins, elle daignoit defcendre,
Et tout étoit conclu; mais Monfieur votre époux
A rompu le marché.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc?

ubliez... LISETTE.

Entre nous,

je crois qu'il eſt épris de la petite fille.

LA MARQUISE.

Voilà de tes ſoupçons.

LISETTE.

On dit qu'elle eſt gentille;
Et Monſieur le Marquis eſt un franc libertin,
Qui lance encor ſouvent un regard bien mutin.

LA MARQUISE.

Il eſt ſage à preſent.

LISETTE.

Bien folle qui s'y fie!
Ce n'eſt pas moi, du moins, je vous le certifie.

LA MARQUISE *en riant.*

» T'en auroit-il conté?

LISETTE.

Point du tout; en tout cas.
» J'oſe bien vous jurer qu'il y perdroit ſes pas.

LA MARQUISE.

» Ah! Je n'en doute point.

LISETTE.

Je ſuis un peu coquette;
» Car toute femme l'eſt.

LA MARQUISE.

Oh, doucement, Liſette.

LISETTE.

» Excepté vous, s'entend, dont l'auſtére vertu;
» Contre les mœurs du tems a toujours combattu.
» Mais quoique je ſois vive, & par fois un peu folle,
» Dès que l'on m'en dit trop, je coupe la parole,
» Et ſçait prendre d'abord un air ſi ſérieux,
» Qu'au plus hardi mortel je fais baiſſer les yeux.
» Si Monſieur le Marquis m'avoit miſe à l'épreuve,
» De ce que je vous dis, il auroit vu la preuve,
» Tout mon maître qu'il eſt, je l'aurois relancé...
» Mais à ſonder mon cœur il n'a jamais penſé.

L

» Crois qu'il

LISE E.

» Sur cela, mon avis eſt différent du vôtre.

LA MARQUISE.

» Et ce n'eſt qu'un effet de ta méchanceté.

LISETTE.

» On ne m'accuſe pas d'avoir trop de bonté,
» J'en demeure d'accord : mais, ſi je ſuis maligne,
» C'eſt que j'ai l'œil perçant, & qu'un rien lui déſigne
» Ce qu'on veut lui cacher avec le plus grand ſoin.
» Il me feroit paſſer pour ſorciére au beſoin.
» Car je devine un fait dès que je l'étudie.

LA MARQUISE.

» Quel fruit en tire-tu ?

LISETTE.

Quel fruit ? La comédie.
» Car il n'eſt point pour moi de paſſe-tems plus doux
» Que de pouvoir ſouvent rire aux dépens des foux.

LA MARQUISE.

» Loin d'en rire, Liſette, il faut pleurer leurs fautes.

LISETTE.

» Oh, je n'aſpire pas à des vertus ſi hautes ;
» Je vole terre à terre & vais mon petit train.

LA MARQUISE.

» Notre pauvre Intendant s'eſt mis en bonne main,
» S'il t'a porté ſa plainte.

LISETTE.

Oui, ſon ame dolente
» Vient de faire de moi ſa chére confidente.

LA MARQUISE.

» Dieu ſçait comme ſa peine excite ta pitié !

LISETTE.

» J'aime à voir, je l'avoue, un fat humilié.
» J'en rirois de bon cœur ; mais ſon triſte martyre
» Vous touche de trop près pour que j'en puiſſe rire,
Et pour votre intérêt je vous prie inſtamment
D'empêcher que Monſieur ne retarde l'inſtant

LISETTE.

[illegible] ubliez [illegible] 'a touchée,
[illegible] née,
[illegible] je n'ai jamais [illegible] ux senti qu'aujourd'hui,
Que pour l'amour de vous, & nullement de lui,
Je voudrois vous sauver l'avanture cruelle,
D'essuyer, céans même, une scène nouvelle.
Le cas seroit pour vous doublement outrageant,
Vous sçavez que Monsieur a le cœur voltigeant.

LA MARQUISE.

Après quelques écarts, il s'est fixé, Lisette.

LISETTE.

Bon, bon!

LA MARQUISE *en soûriant.*

Si je l'en crois, il me trouve parfaite;
Et prétend désormais ne vivre que pour moi.

LISETTE.

Comptez sur sa parole.

LA MARQUISE.

Il est de bonne foi.
Son cœur est tout ouvert.

LISETTE.

Toutes tant que nous sommes;
Nous devons peu vanter la bonne-foi des hommes.
Je n'en ai jamais vu que de faux, que d'ingrats.
Pardon si je m'emporte.

LA MARQUISE.

Oh, tant que tu voudras.
Tu peux pester contr'eux.

LISETTE.

Pour en dire la rage
J'ai de bonnes raisons, & cela me soulage.

LA MARQUISE.

A la bonne heure; mais respecte mon mari.
Quoique toujours mon cœur l'ait tendrement chéri,
A ses égaremens j'étois accoutumée,
Et loin que contre lui je fusse gendarmée,
J'ai toujours sans murmure attendu son retour;
Et l'amitié, l'estime, ont payé mon amour.

LISETTE.

Oui, chacun vous admire; & moi je vous [illegible]
Aurez-vous des égards pour une Payſanne,
Qu'il aime ſous vos yeux, & devant ſes valets?
Eh, régalez-la-moi de quelques bons ſoufflets.

LA MARQUISE.

Je dois le reſpecter juſques dans ce qu'il aime.

LISETTE.

Oh! Quand j'entens cela, je ſuis hors de moi-même.
Peut-on penſer ainſi?

LA MARQUISE.

Je penſe comme il faut.

LISETTE.

Vous ne voulez donc point ſervir Monſieur Guérault?

LA MARQUISE.

Qui m'en empêcheroit?

LISETTE.

La crainte de déplaire
A Monſieur le Marquis. Vous craignez ſa colére.

LA MARQUISE.

Non, je ne la crains point: Je ſuis ſûre de lui;
Et s'il paroît encor s'égarer aujourd'hui,
Ce n'eſt que par bonté, par un motif honnête.

LISETTE.

A votre place, moi, j'aurois martel en tête.
Les plaintes de Guérault me tourmenteroient fort.

LA MARQUISE.

Quand il auroit raiſon, j'aurois toujours grand tort.

LISETTE.

Comment, vous auriez tort, ſi l'on vous déshonore,
De faire du fracas?

LA MARQUISE.

Oui; j'aurois tort encore.

LISETTE.

Oh! Je perds patience. Et ſi, par grand hazard,
Vous alliez l'imiter!

ubliez [illegible] LISETTE. [illegible] int.

[illegible] peu tard.

LISETTE.

Croyez-vous que Monſieur auroit la complaiſance
De reſpecter vos goûts?

LA MARQUISE.

Grande eſt la différence:
Graces à nos maris, nous avons le malheur,
Si nous nous égarons, de bleſſer leur honneur,
Leurs infidélités, à ce qu'ils nous font croire,
Sans nous déshonorer, ne tournent qu'à leur gloire:
Si bien que violer de réciproques nœuds,
C'eſt un crime pour nous, c'eſt un honneur pour eux.

LISETTE.

» Comme ils ſont les plus forts, les loix ſont leur ouvrage,
» Et tiennent notre ſexe en un dur eſclavage.
» Si nous avions du cœur; ſi nous nous entendions;
» Ma foi, ce ſeroit nous qui les gouvernerions.
Comment, vous ſouffrirez, ſans dire une parole,
Qu'on s'amourache ici d'une petite idole?

LA MARQUISE.

Je n'en ſuis point jalouſe.

LISETTE.

Oh, je le ſuis pour vous;
Et ſi j'oſois...

LA MARQUISE.

Tais-toi, le Marquis vient à nous.

LISETTE.

Voyons ce qu'il dira, j'en ſuis très-curieuſe.

LA MARQUISE.

Ecoute ſans rien dire, & ſois reſpectueuſe.



SCENE II.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LISETTE.

LE MARQUIS.

MAdame, ſçavez-vous ce qui ſe paſſe ici ?

LISETTE *à part.*

Que trop !

LE MARQUIS.

Je ſuis charmé ; vous le ſerez auſſi.

LA MARQUISE.

Et de quoi donc, Monſieur.

LE MARQUIS.

D'une jeune perſonne
Dont le premier aſpect plaît autant qu'il étonne.
Plus on la voit, l'entend, plus on en eſt touché.
Sans pouvoir s'en défendre, on s'y ſent attaché.
Ses graces, ſon eſprit, ſa beauté, tout enchante ;
Et par ſa modeſtie encor plus attrayante,
Elle ſe fait du moins auſſi fort eſtimer,
Que ſes traits ſéduiſans engagent à l'aimer.
La nature ſouvent a des jeux bien bizarres !
Un villageois produit tous les dons les plus rares ;
Moi, vivant à la Cour, & dans un très-beau rang,
Je produis une fille indigne de mon ſang,
Belle ſans agrémens, arrogante, groſſiére ;
Et la pauvre Babet, fille d'une fermiére,
Avec l'air le plus noble, a l'eſprit ſi poli,
Qu'elle offre en ſa perſonne un objet accompli.

LA MARQUISE.

A vous dire le vrai, la peinture eſt charmante ;
Cette fille, en effet, doit être ſéduiſante,
Car vous éxagérez vivement ſes apas.

LE MARQUIS.

Madame, croyez-moi, je n'éxagére pas ;

... ous dis, eſt la vérité même :
Vous aimerez Babet tout autant que je l'aime.

LA MARQUISE *avec un ſoûris gracieux.*

Vous l'aimez donc, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Elle me fait pitié,
Et je me ſens pour elle une tendre amitié.

LISETTE *bas à la Marquiſe.*

Une tendre amitié ! Cette phraſe eſt touchante.

LA MARQUISE *bas à Liſette.*

Tais-toi donc.

LISETTE *à part.*

De ſa femme il fait ſa confidente.

LA MARQUISE.

Elle vous fait pitié, dites-vous ? Eh, pourquoi ?

LE MARQUIS.

C'eſt que la pauvre enfant s'eſt adreſſée à moi.
Pour rompre le projet qu'avoit formé ſa mere,
Qui vouloit la donner à mon homme d'affaire.

LA MARQUISE.

Il me ſemble, pour moi, qu'il lui faiſoit honneur.

LE MARQUIS.

Mais pour ce mariage elle avoit tant d'horreur,
Que j'en ai ſur le champ détourné cette femme.

LISETTE *bas à la Marquiſe.*

Oui, pour garder Babet... Bon pied, bon œil,
Madame.

LA MARQUISE.

Guérault m'a fait prier de vous parler de lui ;
Souffrez qu'auprès de vous je lui ſerve d'apui.
Rendez-vous favorable à ma vive priére.
Raccommodez cet homme avec votre fermiére.

LE MARQUIS.

Mais cela ne ſe peut.

LA MARQUISE.

Et pourquoi, s'il vous plaît,
Monſieur ?

LE MARQUIS.

C'eſt qu'à Babet je prens tant d'intérêt,
Que je veux lui ſauver une douleur mortelle.
Oui, de ſon déſeſpoir je ſouffrirois plus qu'elle.
Loin d'avoir pour Guérault la moindre paſſion,
Je ſçai qu'il eſt l'objet de ſon averſion.

LA MARQUISE.

Et d'où le ſçavez-vous ?

LE MARQUIS.

D'elle-même.

LA MARQUISE.

J'admire
Que ſur vos ſentimens elle ait pris tant d'empire.

LE MARQUIS.

Je ne m'en cache point, elle a touché mon cœur.

LISETTE *faiſant quelque pas pour ſortir, dit bas à la Marquiſe :*

Je vais jurer pour vous, car je ſuis en fureur.

LE MARQUIS.

Vous ſoûriez, Madame, & gardez le ſilence !

LISETTE *à demi-voix.*

Nous pouvions nous paſſer de cette confidence.

LE MARQUIS.

Que dit-elle ?

LISETTE.

Moi ? Rien. Je médite tout bas.

LE MARQUIS *à Liſette.*

Non; méditez tout haut, ne vous contraignez pas.

LISETTE.

Mes méditations vous déplairoient.

LE MARQUIS.

Liſette,
Votre petit eſprit quelquefois interprette
Les ſentimens d'autrui ſelon vos viſions :
Mais tréve, s'il vous plait, de méditations,
Ou renfermez-les bien; c'eſt moi qui vous en prie,
Et qui n'entendrois pas aiſément raillerie.

MARQUISE.

Eh, riez comme moi, de ſon zèle imprudent;
Qu'il ne ſoit queſtion que de votre intendant.
Que lui dirai-je enfin? Car il attend réponſe.
Prononcez, s'il vous plait.

LE MARQUIS.

Hé bien donc, je prononce.
Duſſai-je de Liſette exciter le caquet,
Je défens à Guérault de ſonger à Babet.

LA MARQUISE.

Cela ſuffit, Monſieur.

LE MARQUIS.

De plus, je vous conjure
De vouloir la garder près de vous. Soyez ſûre
Qu'elle ſera ſoumiſe à vos commandemens;
Que vous lui trouverez de nobles ſentimens;
Et, qu'éprouvant qu'elle eſt auſſi ſage que belle,
Vos yeux & votre cœur vous parleront pour elle.

LA MARQUISE.

Ne la connoiſſant pas, je pourrois en douter;
Mais, ſur vos volontés, rien ne peut m'arrêter.

LE MARQUIS.

Je vais vous envoyer cette charmante fille;
Mais, pour plus de décence, ordonnez qu'on l'habille,
Modeſtement pourtant. Enfin, elle eſt à vous;
Daignez donc l'honorer de l'accueil le plus doux.

LA MARQUISE.

Puiſque vous l'éxigez, j'y ferai mon poſſible.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous promets que je ſerai ſenſible
A toutes les bontés que vous lui marquerez:
Elle en eſt vraiment digne, & vous en conviendrez.

SCENE III.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez ſur quel pied votre époux vous regarde ;
Il fait une maîtreſſe, & vous la donne en garde.
» Il prétend que tout céde à ſon autorité,
» Et que vous vous prêtiez à ſa commodité.
» De ſon égarement un autre eût fait myſtére ;
» Il fait gloire du ſien : encor faut-il ſe taire.
C'eſt vous pouſſer à bout.

LA MARQUISE *en riant.*

Ah ! Que de viſions !

LISETTE.

Condamnez-vous auſſi mes méditations ?
Dut Monſieur m'aſſommer, je ferai du vacarme :
Il remet en nos mains l'idole qui le charme ;
Confiez-m'en le ſoin, je la gouvernerai :
Vous verrez de quel air je vous l'ajuſterai.
Je vais donner le mot à tous vos domeſtiques ;
Et nous ferons agir tant de ſourdes pratiques,
Que, rebutée enfin, ſa douleur la tuera,
Ou que, malgré Monſieur, elle déguerpira.

LA MARQUISE.

Mais, dis-moi, l'as-tu vûe ? Eſt-elle ſi charmante ?

LISETTE.

Tout le monde le dit ; mais, ſans doute, on augmente.
» Et je me marierois après ce que je voi ?
» Qu'il vienne un prétendant, & qu'il ſe joue à moi ;
» Si de me demander il oſe avoir l'audace,
» D'abord, de vingt ſoufflets, je lui couvre la face.

LA MARQUISE *en riant.*

» Mais tu fais éclater des transports furieux.

LISETTE.

» C'est que le plus bel homme est un monstre à mes yeux.

LA MARQUISE.

» Quelque monstre, un beau jour, te tournera la tête.

LISETTE.

,, Quand mon cœur fait un pas, aussi-tôt je l'arrête.
,, Tous ces galans polis sont d'aimables fripons,
,, Qui deviennent tyrans dès que nous épousons:
,, Ils jurent à nos pieds des flammes éternelles.
,, Femmes de ces Messieurs, nous cessons d'être belles;
,, Tout ce qui les charmoit disparoît à leurs yeux.
,, Ils sont chagrins, bourrus, ennuyés, ennuyeux:
,, La premiére guenon leur paroîtra piquante;
,, Et ce qui n'est point nous, les frape & les enchante.
,, Oui, voilà les maris tels qu'ils sont à present;
,, Encore éxigent-ils un esprit complaisant,
,, Qui jamais ne se plaigne, & ne les contrarie.
,, Non, je n'y puis penser, sans me mettre en furie.
,, Les traîtres de maris, qu'ils font de beaux exploits!

SCENE IV.

BABET, UN LAQUAIS, LA MARQUISE, LISETTE.

BABET *au Laquais.*

Est-ce ici?

LE LAQUAIS.

Justement, c'est Madame.

(*Il sort.*)

SCENE V.

BABET, LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE *à la Marquise.*

JE crois...

BABET *à part.*

Le cœur me bat.

LISETTE.

Je croi que voici notre belle.

LA MARQUISE.

Quelle aproche.

LISETTE *à Babet.*

Venez, avancez, perronnelle.

BABET.

La crainte & le respect...

LISETTE *la tirant par le bras.*

Avancez, vous dit-on.

BABET.

Eh! De grace, avec moi, prenez un autre ton.
Vous m'effrayez. Je viens, parce qu'on me l'ordonne.

LISETTE.

Madame, regardez la petite friponne.
On nous en avoit fait de fidèles portraits.
Qu'elle a l'air avenant!

LA MARQUISE *la regardant.*

O! Les aimables trait!
Ah! Lisette, contre elle apaise ta colére.
Viens à moi, mon enfant.

BABET.

Je crains de vous déplaire.
Je vois que j'importune, & vais me retirer.

LA MARQUISE.

Non, laisse-moi le tems de te considérer.

LISETTE.

LISETTE.

Viens, que je te contemple auſſi tout à mon aiſe.
Dans ſon joli minois, il n'eſt trait qui ne plaiſe.
Mais cette belle bouche, & ces regards ſi doux,
Pourroient bien vous ravir le cœur de votre époux.

LA MARQUISE *en ſoûriant.*

Quoi, Babet, eſt-il vrai que le Marquis vous aime?

BABET *lui faiſant la révérence.*

Oui, Madame; tantôt il me l'a dit lui-même.

LISETTE *à la Marquiſe.*

Elle eſt ſincére, au moins.

LA MARQUISE *à Babet.*

Et l'aimez-vous auſſi?

BABET.

Puis-je m'en empêcher?

LISETTE *à la Marquiſe.*

Ce qu'elle avoue ici,
Confirme mon raport. ¶ Je vous jure, Madame,
Qu'à votre place, ici je ferois du vacarme,
Et qu'elle ſortiroit. ¶

LA MARQUISE.

Avouez entre nous,
Que vos traits ſéduiſans ont charmé mon époux;
Que vous êtes ſenſible à ſon amour extrême?

BABET.

Madame, on peut aimer comme je ſens qu'il m'aime,
Et comme j'y répons. Eſt-ce que la pitié
Qu'il a de mon malheur? Eſt-ce que l'amitié
Que ſa bonté m'inſpire, eſt pour vous une offenſe?

LA MARQUISE.

Mais ſouvent la pitié va plus loin qu'on ne penſe.

BABET.

Celle qu'il a de moi, n'a rien que d'innocent,
Madame; & ſi mon cœur en eſt reconnoiſſant,
Ce n'eſt qu'un ſentiment & pur & légitime.
Quoi! Si je vous aimois, m'en feriez-vous un crime?

LA MARQUISE.

Point du tout.

BABET.

Hé bien donc, ce que je ſens pour vous,
Eſt tout ce que je ſens pour Monſieur votre époux.

LA MARQUISE.

Tu m'aimes donc, Babet ?

BABET.

Autant qu'il eſt poſſible.
Votre premier aſpect rend mon cœur ſi ſenſible,
Vous m'inſpirez pour vous un ſi tendre penchant,
Que je n'ai jamais rien ſenti de ſi touchant.

LA MARQUISE.

Liſette, en vérité, je ne ſçai plus que dire.

LISETTE.

Ma foi, ni moi non plus. Elle va nous ſéduire,
Si nous n'y prenons garde.

LA MARQUISE.

Oui, cet air de candeur,
Malgré tous tes ſoupçons, me parle en ſa faveur.

BABET.

N'écoutez que vous-même, & je ſuis trop heureuſe.

LA MARQUISE.

Babet, je ne ſuis point injuſte & ſoupçonneuſe ;
Mais Guérault eſt jaloux, vous ſentez bien pourquoi.

BABET.

Madame, je ſçai bien qu'il prétendoit à moi ;
Mais je ne l'aime pas. Comme je ſuis ſincére,
Je l'ai dit bonnement. Me tenant lieu de pere,
Monſeigneur a daigné rompre un engagement
Qui n'eût été pour moi qu'un éternel tourment.
De ſa compaſſion doit-on lui faire un crime ?
D'un ſoupçon mal fondé ſerai-je la victime ?
Si mes foibles attraits ſéduiſoient votre époux,
L'honneur ſçauroit bien tôt m'éxiler de chez vous.

LA MARQUISE *à Liſette.*

D'un diſcours ſi touchant j'ai peine à me défendre.

LISETTE.

La petite ſorciére ! Elle a l'art de ſurprendre.

BABET *à Lisette.*

Vous me connoissez mal, je ne sçais aucun art.
Mon esprit est naïf. & mon cœur est sans fard.

LA MARQUISE.

Je commence à le croire.

BABET.

Ah! Soyez-en bien sûre.
Ne vous affligez point d'une horrible imposture.
Guérault est un menteur, je le lui soutiendrai.
Apellez-le, Madame, & je le confondrai.

LA MARQUISE.

Ne faisons point d'éclat. Vous avez tant de charmes,
Qu'ils pourroient m'inspirer les plus vives alarmes.
Babet, je rens justice à vos attentions;
Mais vous pouvez causer de grandes passions,
Sans que vous y pensiez, sans en être moins sage.

BABET *faisant quelques pas pour sortir.*

Je vais donc me cacher au fond de mon village:
J'aime mieux y mourir que de vous allarmer.

LA MARQUISE *l'arrêtant.*

Tu veux donc à la fin me contraindre à t'aimer?

BABET.

Vous y contraindre? Hélas! Quel bonheur! Quelle gloire,
Si je pouvois sur vous gagner cette victoire!
A votre estime au moins j'ose encor aspirer,
Et vais faire un effort qui peut me l'attirer.
Ah! qu'il me coûtera! Mais, Madame, il n'importe;
Il faut que sur mon goût votre intérêt l'emporte.

LA MARQUISE.

Quel est donc cet effort?

BABET *la regardant tendrement.*

Celui de vous quitter.
Si j'ai quelques attraits, je vais les détester.
A tout autre qu'à vous, que ne suis-je odieuse!
L'honneur de vous servir me rendroit trop heureuse?

LA MARQUISE *vivement.*

Tais-toi donc, mon enfant, je n'y puis plus tenir.

BABET *d'un air timide.*

Mais, avant mon départ, ne pourrai-je obtenir ?...

LA MARQUISE.

Quoi, Babet ?

BABET.

De baiſer cette main reſpectable.

LA MARQUISE *lui tendant les bras.*

Embraſſe-moi plutôt. Viens, enfant trop aimable.
Quoi qu'il puiſſe arriver, j'en crois mon cœur.

BABET *s'éloignant.*

Hé quoi;
Voulez-vous juſques-là vous abaiſſer pour moi ?

LA MARQUISE.

Viens, te dis-je. Liſette aura beau...

LISETTE.

Moi, Madame:
Son air, ſes ſentimens, ſes tons m'ont gagné l'ame.
(*Elle embraſſe Babet.*)
Et, par ma foi, je veux qu'elle m'embraſſe auſſi.
Allons, Madame, il faut qu'elle demeure ici:
Je ſuis ſa caution.

LA MARQUISE.

Elle l'eſt elle-même :
Je l'eſtime déja tout autant que je l'aime.
Liſette, allez chercher un habit pour Babet.

LISETTE.

Elle n'a qu'à venir, j'ai juſtement ſon fait;
Je vais la rendre encor mille fois plus jolie.

LA MARQUISE.

Oui, mets-lui le plus beau des habits de Julie.

BABET.

Madame, c'eſt trop loin pouſſer votre bonté.
J'aurai, ſous cet habit, un air trop emprunté.

LISETTE.

Friponne, tu m'as l'air de le porter mieux qu'elle.

LA MARQUISE.

Cela n'eſt que trop vrai. Réfléxion cruelle !
„ Non, l'éducation, malgré tous ſes efforts,

„ Ne parvient pas toujours à parer les dehors.
„ Quand même elle y parvient, le naturel subsiste ;
„ Ma fille en est pour nous la preuve la plus triste.
„ Son naturel sauvage, en dépit des leçons,
„ A même dédaigné de prendre nos façons ;
„ Et le tien seul te rend douce, aimable, polie ?
„ Que n'est-elle Babet ! Et que n'es-tu Julie !

BABET.

„ Je ne mérite pas que vous fassiez ces vœux.

LISETTE.

Allons, viens, mon enfant. Dans un quart-d'heure ou deux,
Je te rendrai toute autre, & j'en fais mon affaire.

BABET *à la Marquise.*

Ma seule ambition, Madame, est de vous plaire;
Y pouvoir réussir, c'est le parfait bonheur.

LA MARQUISE *après l'avoir regardée tendrement.*

Lisette, emmene-la.

LISETTE *la prenant sous le bras.*

Venez, mon petit cœur,

SCENE VI.

LA MARQUISE *seule.*

AH ! Que mal à propos on m'auroit allarmée !
D'où vient que tout-à-coup cette enfant m'a charmée ?
Jamais je n'ai senti de plus tendre penchant.
Eh ! Qui pourroit tenir à ce regard touchant,
A ce doux son de voix, à ces graces naïves,
A ces expressions si tendres & si vives ?
Je ne m'étonne plus si votre cœur touché,
A cette aimable enfant s'est si-tôt attaché.
Marquis, votre tendresse est innocente & pure;
Ou du moins de Babet la vertu me l'assure :

Dût-elle me ravir votre cœur précieux,
Je vais l'offrir encor plus charmante à mes yeux.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *entrant d'un air empressé.*

VOus avez vu Babet, qu'en penſez-vous, Marquiſe?

LA MARQUISE.

Ce que vous en penſez. J'en ſuis vraiment épriſe,
Et je crois que je l'aime autant que vous l'aimez.
C'eſt tout dire en deux mots, Monſieur.

LE MARQUIS.

Vous me charmez.
Quoi, ſérieuſement, Babet a ſçu vous plaire:

LA MARQUISE.

Et peut-on s'empêcher d'aimer ſon caractére,
Sa figure, ſes tons, ſes graces, ſa candeur?

LE MARQUIS.

Parlez-vous tout de bon?

LA MARQUISE.

Oui, du fond de mon cœur:
„ Et que jamais de vous je ne ſois regardée,
„ Si jamais on a dit vérité moins fardée.
„ Je garderai Babet par inclination,
„ Et mon goût eſt conforme à votre intention.

LE LAQUAIS.

„ Comme elle a l'air très-noble, & qu'elle eſt jeune & belle,
„ Prenez-la près de vous pour votre Demoiſelle.

LA MARQUISE.

„ Mais elle ne l'eſt pas: vous ſçavez de quel ſang
„ Elle ſort.

LE MARQUIS.

» Le mérite eſt ce qui fait le rang.
,, Les nobles ſentimens, la vertu, la ſageſſe,
,; Ce ſont là proprement les titres de nobleſſe;
,, Elle n'eſt rien ſans eux : ce ſont ceux de Babet.

LA MARQUISE.

,, Je le ſens comme vous; vous en verrez l'effet;
Vous n'éxigerez rien pour cette fille aimable
Qui ne ſoit pour mon cœur un ſoin très-agréable.

LE MARQUIS *en ſoûriant.*

En dépit de Liſette, ou je me trompe fort.

LA MARQUISE.

Calmez-vous ſur cela, je ſçai bien qu'elle a tort.
Vous allez voir, Monſieur, ſi l'ardeur de vous plaire
Ne ſera pas toujours ma principale affaire.
Adieu.

SCENE VIII.

LE MARQUIS *la regardant aller.*

Que de vertu, de raiſon, de douceur!
Et que je ſuis heureux de ſentir mon bonheur!

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GUERAULT.

VOILA, graces au Ciel, mes meſures bien priſes;
Elles ſçauront nous mettre à couvert des ſurpriſes;
D'ailleurs, chacun me croit amoureux de Babet,
Et m'aide, en le croyant, à cacher mon ſecret.
Par là, Julie & moi, peut-être dans une heure.
Nous pourrons parvenir à changer de demeure.
Par avance, j'ai ſçu me nantir de ſa dot,
Et l'amour que je ſens n'eſt pas l'amour d'un ſot.
L'Amour. quoique ſon feu nous amuſe & nous plaiſe,
N'eſt pas long-tems bien vif, s'il n'eſt pas à ſon aiſe;
Et les bijoux brillans joints à l'argent comptant,
L'échaufferont ſans ceſſe, & le rendront conſtant.
Mon cœur eſt enflammé, mais il ſonge au ſolide,
Et languiroit bien tôt ſi ma caiſſe étoit vuide.
L'homme ſenſé, prudent, ne met rien au hazard.
Mais je veux. pour voiler encor mieux mon départ,
Au ſujet de Babet interroger Liſette;
Demander ſi Madame en eſt fort inquiette,
Et ſi ſa jalouſie a bien fait du fracas.
Nous nous échaperons pendant tout leur tracas.

SCENE II.

JULIE, GUERAULT.

JULIE

d'un air empressé & mystérieux accourant.

Eh, vîte un mot.

GUERAULT.

De quoi s'agit-il, ma charmante

JULIE *lui remettant un écrain.*

Voilà des diamans que l'Amour te presente.
Cette provision au pays étrangers
Pourra nous mener loin, car tu sçais ménager.
Moi, haïssant le faste, aimant la vie obscure,
Bornée à nos moyens, je sçaurai, j'en suis sûre,
Te donner tout sujet de ne point regreter.
Le poste lucratif que je te fais quitter.

GUERAULT.

Vous, comptez sur mon cœur & sur mon industrie?
De plus, j'ai de l'argent.

JULIE.

Mais au moins, je te prie,
N'emportons que celui qui t'apartient.

GUERAULT.

Pourquoi?
L'argent de votre pere est à vous.

JULIE.

Je le croi.
Mais ton honneur m'est cher, & je veux que mon pere
N'ait à te reprocher qu'un amour téméraire,
Que mon enlévement avec moi concerté,
Et rien contre l'honneur & la fidélité.

GUERAULT.

Au fond, j'aime à vous voir cette délicatesse.

J'allois être fri[illegible] excès de tendresse.
La crainte de vous voir un jour dans le besoin ;
Par dessus le scrupule avoit porté mon soin :
Mais, plus digne de vous, adoptant vos maximes ;
Je ne me chargerai que de fonds légitimes.
Mon registre arrêté dès ce soir, fera foi
Que mon argent comptant est sûrement à moi.
Je vais remettre en caisse une assez bonne somme,
Et rends grace à l'amour qui me laisse honnête homme....
Mais avec la Fermiére êtes-vous bien d'accord ?
Veut-elle nous cacher ?

JULIE.

Je n'en sçai rien encor ;
Elle est dehors.

GUERAULT.

Tant pis.

JULIE.

J'attens l'instant propice ;
Pour l'engager sous main à nous rendre service,
Et je compte sur elle.

GUERAULT.

On vient, séparons-nous ;
Je vais continuer mon rôle de jaloux,
Et voici justement la femelle maligne
Que j'avois mise en œuvre. Elle soûrit. Bon signe.

SCENE III.

LISETTE, GUERAULT.

LISETTE *à part.*

VOici notre Amoureux. Comme il va soupirer ;
Je veux me délecter à le désespérer.

GUERAULT.

Bon jour. Voudriez-vous me mener chez Madame?

LISETTE.

Cela ne se peut pas. Qu'y cherchez-vous ?

GUERAULT.

Ma femme.

LISETTE.

Votre femme ! Êtes-vous marié ?

GUERAULT.

Peu s'en faut.
Et Madame, je crois, achevera bien-tôt.

LISETTE.

Elle a parlé pour vous.

GUERAULT.

Bon. Je conclus, Lisette,
Que l'affaire est finie.

LISETTE.

Oui, votre affaire est faite.

GUERAULT.

Tout de bon ?

LISETTE.

Sans retour, on vous défend tout net,
Une fois pour toujours, de songer à Babet.

GUERAULT.

Que me dites-vous là ?

LISETTE.

La chose la plus sûre
Qu'on ait dite jamais. Voulez-vous que j'en jure ?
Vous n'avez qu'à parler.

GUERAULT.

Mais, Madame, je croi,
En est au désespoir.

LISETTE.

Elle ? Pas plus que moi.
Ai-je l'air affligé ?

GUERAULT.

Pas beaucoup.

LISETTE.

Ma Maîtresse
Ne l'a pas davantage. Elle chérit, caresse,

Habille richement cet objet gracieux
Que vous avez taché de lui rendre odieux.

GUERAULT.

Ce que je vous ai dit ne la rend pas jalouse?

LISETTE.

Un esprit de travers assez souvent se blouse :
Or, on vous croit l'esprit de cette trempe là.
Voyez donc ce qu'on peut conclure de cela.

GUERAULT.

Mon esprit est fort droit.

LISETTE.

Nous le croyons très-gauche.

GUERAULT.

Je ne vous ai tracé qu'une legére ébauche
De tout ce que j'ai vû. Si vous sçaviez....

LISETTE.

Chanson.

Ira-t'on se brouiller sur un petit soupçon ?
Mais un fait très-constant, que je tiens de Madame,
C'est que jamais Babet ne sera votre femme :
Sur cet article là, tout le monde est d'accord.
Ayez donc la bonté de vous faire un effort,
Pour éteindre au plutôt le feu qui vous dévore ;
Car, quoique je vous aime, & que je vous honore,
Je vous dirai trois mots dont il vous souviendra ;
C'est qu'en cas de rechûte, on vous relévera.

GUERAULT.

La phrase est équivoque.

LISETTE.

Oh ! Vous allez m'entendre.
Par ordre très-exprès je viens de vous défendre
De rechercher Babet : mais si vous persistez,
Monsieur sçaura les faits que vous m'avez contez,
Afin que vos raports reçoivent leur salaire.
Monsieur m'entend-il mieux ?

GUERAULT.

Oui ; cette phrase est claire.
Quand on parle si bien, j'entens à demi mot.

LISETTE.

Votre esprit se redresse.

GUERAULT *à part.*

On me prend pour un sot ;
Mais ils verront bien-tôt que si j'en ai la mine,
Je n'en ai pas le jeu.

LISETTE *à part.*

Le pauvre homme rumine ;
Cela me divertit.

GUERAULT *à part.*

Je ris de son erreur.

LISETTE.

Vous voilà bien fâché.

GUERAULT *feignant de pleurer.*

Vous me percez le cœur.

LISETTE *feignant de s'attendrir.*

Hélas ! Me chargez-vous de deux mots de réponse ?

GUERAULT *sanglottant.*

Dites donc qu'à Babet pour jamais je renonce.

LISETTE
feignant de pleurer encore plus fort.

Vous me faites pitié.

GUERAULT.

Le bon cœur ! Je m'en vais
Tâcher de réparer la perte que je fais.

LISETTE.

Cela vous est facile, avec tant de mérite.

GUERAULT (*à part.*)

Vous pensez juste, au moins. Au fond, l'affront m'irrite.
Allons trouver Julie, & suivons notre plan.

LISETTE
lui faisant une profonde révérence.

Monsieur, votre servante.

GUERAULT *d'un air important.*

Adieu, ma pauvre enfant.

SCENE IV.

LISETTE *seule.*

LE fat ! Je lui devois cette petite scène.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il mérite ma haine;
Il ne m'a jamais dit un seul mot de douceur,
Et veut être traité comme un petit Seigneur.
Je déteste les gens qui s'en font trop accroire,
Et me fais un plaisir de rabattre leur gloire.

SCENE V.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

GUérault, ne sort-il pas d'avec vous ?

LE MARQUIS.

Justement;
Et je viens de lui faire un fâcheux compliment.

LE MARQUIS.

Sur quoi donc ?

LISETTE.

Sur Babet. Madame lui fait dire
Qu'il peut porter ailleurs son douloureux martyre;
Que vous mettez obstacle à ses prétentions,
Et qu'elle se soumet à vos intentions.

LE MARQUIS.

En est-il bien fâché ?

LISETTE *d'un air gai.*

Cela le désespére,
Il en perdra l'esprit.

LE MARQUIS.

Je n'y sçaurois que faire;

Je ne le croyois pas amoureux à ce point.

LISETTE *en riant.*

Le dépit le ſuffoque, il n'en reviendra point.

LE MARQUIS.

Cela vous réjouit?

LISETTE.

Je n'en ſuis pas fâchée;
Et comme je vous ſuis vivement attachée,
J'aime bien mieux vous voir heureux & ſatisfait,
Que ſi vous vous forciez à lui céder Babet.

LE MARQUIS *prenant ſon ſérieux.*

A la lui céder! Moi? Que voulez-vous me dire?

LISETTE.

Madame vous devine, elle n'en fait que rire,
Et moi, j'en ris auſſi, comme vous jugez bien.
Aimez tout à votre aiſe, on ne vous dira rien.
Même en cas de beſoin . . . fidèle confidente. . .
Je pourrai vous prouver. . .

LE MARQUIS.

Sortez, impertinente.
Vous voulez me ſonder, & je vous vois venir.
Sur le champ mon courroux devroit vous en punir,
Je veux bien ménager votre bonne Maîtreſſe;
Je ſens, je vois pour vous juſqu'où va ſa foibleſſe;
Mais n'y revenez plus, ou vous pourrez ſentir
Qu'on ne ſe joue à moi que pour s'en repentir.

LISETTE *à part.*

Ma pénétration échauffe ſa cervelle;
Je vais faire ma paix en lui montrant ſa Belle.

SCENE VI.

LE MARQUIS *ſeul.*

JE n'ai vû de mes jours un ſi méchant eſprit.
La Marquiſe le ſait, & rien ne la guérit
De ſa prévention pour cette créature

Que la paix, l'union mettent à la torture.
Peut-elle lui passer un semblable défaut ?
Mais au fond, j'ai pitié de ce pauvre Guérault.
Si contre lui Babet étoit moins prévenue,
Je n'arrêterois plus une affaire conclue.
Ne ferois-je pas mieux de les raccommoder ?
Qu'on apelle Guérault. Oui, je m'en vais l'aider
A devenir heureux, si Babet veut m'en croire.
Mais voici mon cousin. Il a l'humeur bien noire,
Ce me semble.

SCENE VII.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE *à part.*

GRand Dieu! Que je suis étonné!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous, mon cousin? Vous êtes consterné!

LE COMTE *à part.*

Je n'ose ni parler, ni garder le silence.
De ses fougueux transports je crains la violence.
(*haut.*
Promettez-moi, Marquis, & faites-moi serment,
Que vous triompherez du premier mouvement.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce préambule ?

LE COMTE.

Il est trop nécessaire.
Je vais vous révéler une cruelle affaire.

LE MARQUIS *d'un air ému.*

Et de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Je suis désespéré.
Jusques à ce moment vous avez ignoré,
Eh que n'est-il permis de vous cacher encore

Un secret qui m'effraye, & qui vous déshonore!
Mais il faut y mettre ordre, & vous mettre en état
De prévenir ici le plus fâcheux éclat.
M'écouter de sang froid, ce seroit un prodige.
Marquis, sur votre honneur, jurez-moi, je l'éxige,
Que bien loin d'écouter un violent transport,
Vous ferez sur vous-même un généreux effort,
Afin d'aprofondir, sans éclat, un mystére
Qui demande le calme & la bonté d'un pere.

LE MARQUIS.

D'un pere! Se peut-il?...

LE COMTE.

Déja tant de chaleur?

LE MARQUIS.

Non. Je vous donne ici ma parole d'honneur
Que je soumettrai tout aux loix de la prudence.
Qu'allez-vous donc m'aprendre?

LE COMTE.

Un fait sans vraisemblance;
Et qui n'est que trop vrai.

LE MARQUIS.

Parlez donc au plutôt.

LE COMTE.

L'indiscrete Julie idolâtre Guérault.

LE MARQUIS.

Guérault?

LE COMTE.

Et ce qui doit vous étonner encore,
C'est qu'il est très-certain qu'en secret il l'adore.
Et que cet insolent ne feint d'aimer Babet,
Qu'afin de vous cacher son horrible projet.
Il veut déshonorer votre illustre famille,
En enlevant d'ici dès ce soir votre fille.

LE MARQUIS *furieux.*

Mon Intendant former un semblable dessein!
Le perfide à l'instant va périr de ma main.

LE COMTE *l'arrêtant.*

Eh quoi! Vous oubliez déja votre parole?

LE MARQUIS *d'un ſang froid étouffé.*

J'ai tort. A mon ſerment ma colére s'immole.
Comment eſt-on inſtruit de ce complot affreux ?

LE COMTE.

Tantôt, dans le jardin, ils conféroient tous deux.
La jeune Louiſon, Suivante de Julie,
Qui déja ſoupçonnoit leur étrange folie,
Derriére le berceau ſe gliſſant en ſecret,
A, ſans en perdre un mot, attendu leur projet ;
Et comme je rentrois, m'a conté cette hiſtoire,
Que pendant très-long tems j'ai refuſé de croire ;
Mais elle m'a ſi bien détaillé ſon recit,
Qu'elle m'a convaincu de ce qu'elle m'a dit.
Julie eſt réſolue, & Guérault craint & tremble.
Ils attendent la nuit pour s'évader enſemble ;
Lui couſu, chargé d'or, elle de ſes bijoux.
Ils vont directement, en ſortant de chez vous,
Juſqu'auprès d'Oronville, où chez votre Fermiére
Ils ſe tiendront cachés cette ſemaine entiére,
Comptant ſe mettre enſuite à l'abri du danger,
En ſe ſauvant tous deux en pays étranger.
Voilà ce que j'ai ſçu par cette jeune fille.

LE MARQUIS.

Je m'en vais la trouver. Cachons à ma famille ;
Sur-tout à la Marquiſe, un complot auſſi noir,
Qui pourroit lui cauſer un affreux déſeſpoir.
Comte, repoſez-vous ſur ma ſage conduite ;
Je vais agir ſous main pour prévenir leur fuite,
Après quoi, je prendrai mon Intendant à part,
Pour le féliciter ſur ſon prochain départ,
Le tout ſans nul éclat, je vous le jure encore.
Ami, ne craignez plus que je vous déshonore
En preſſant un hymen que nous avions conclu.
Vous aurez tous mes biens, c'eſt un point réſolu ;
Mais comptez que Julie au couvent tranſportée,
Y finira ſes jours fille, & déshéritée.

LE COMTE.

Marquis, ſi vous avez pour moi quelque amitié ;

De cette infortunée ayez quelque pitié.

LE MARQUIS.

Je calme mes transports, c'est ce que je puis faire.
Désormais je suis juge, & je ne suis plus pere.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LISETTE, LE COMTE.

LE MARQUIS *à Lisette d'un ton brusque.*

Que voulez-vous?

LISETTE.

Monsieur, je venois pour sçavoir
Si vous étiez ici Je veux vous faire voir
La charmante Babet dans sa riche parure.
Vous serez enchanté de sa noble figure.

LE MARQUIS *brusquement.*

Nous verrons. De ce pas allez dire à Guérault
Que je veux lui parler, & qu'il vienne au plutôt.

LISETTE.

Monsieur, il est sorti, mais il a dit au Suisse
Qu'il alloit revenir.

LE MARQUIS.

Hé bien, qu'on l'avertisse
Dès qu'il sera rentré, que j'ai besoin de lui.

LISETTE.

Il n'a fait que sortir & rentrer aujourd'hui.

LE MARQUIS *regardant le Comte.*

Fort bien.

LISETTE.

Il faut qu'il ait quelque importante affaire.

LE MARQUIS *d'un ton sévére.*

Que fait ma fille?

LISETTE.

Elle est chez Madame sa mere.

LE MARQUIS *au Comte, à part.*

Je ne veux point la voir. Son aſpect odieux
Exciteroit en moi des tranſports furieux.
A ſon lâche projet mon cœur eſt ſi ſenſible,
Qu'un effort de raiſon me ſeroit impoſſible.

(à Liſette.)

Dites à Louiſon, ſans perdre un ſeul moment,
Qu'elle vienne au plutôt dans mon apartement;
Que je l'y vais attendre.

LISETTE.

Et Babet?

LE MARQUIS *bruſquement.*

Partez vîte.
Comte, pour un moment il faut que je vous quitte;
Vous ſçavez trop pourquoi.

LE COMTE.

Sans doute, & je vous plains.

SCENE IX.

LE COMTE *ſeul.*

PUiſſe-t'il ſurmonter les tranſports que je crains?
Mais, que vois-je?

SCENE X.

BABET *vêtue magnifiquement*, LE COMTE.

LE COMTE.

AH, Babet! Ah, que de nouveaux charmes!
Quoi, vous êtes ſi belle, & vous verſez des larmes?

BABET.

Oui, je pleure de voir qu'on me déguiſe ainſi.
C'eſt ſe moquer de moi... Mais n'eſt-il pas ici?

LE COMTE.

Qui ?

BABET.

Monſeigneur. Je viens, par ordre de Madame,
Me preſenter à lui.

LE COMTE *à part.*

La candeur de ſon ame
Eſt peinte dans ſes tons, dans ſes yeux, dans ſes traits,
Dans tout ce qu'elle dit. Eſt-il quelques attraits
Qu'on puiſſe comparer à cet air de décence ?
Qu'elle méritoit bien une haute naiſſance !

BABET *d'un air inquiet.*

Liſette ne vient point ! Elle m'avoit promis
De venir avec moi chez Monſieur le Marquis.

LE COMTE.

Elle va revenir ; ceſſez d'être inquiette.

BABET *voulant s'en aller.*

Permettez...

LE COMTE *la retenant.*

Ne peut-on vous parler ſans Liſette ?

BABET *voulant toujours ſortir.*

Je vais trouver ma mere

LE COMTE *la retenant encore.*

Eh ! Vous ſuis-je ſuſpect ?
Comptez que j'ai pour vous le plus profond reſpect.

BABET.

Vous ne m'en devez point, & c'eſt ce qui m'allarme.

LE COMTE.

Votre pudeur m'impoſe autant qu'elle me charme.

BABET.

Puis-je vous impoſer étant d'un ſi bas rang ?

LE COMTE.

Je vous reſpecte autant que le plus noble ſang.
J'honore, j'aime en vous votre ſeule perſonne.
Vous ne répondez rien ?

BABET.

Ce langage m'étonne.

LE COMTE.

Pourquoi ?

BABET.

Vous oubliez votre rang & le mien.
De grace, terminons un pareil entretien.

LE COMTE.

Eh quoi, tant de fierté ?

BABET.

Non, je ne ſuis pas fiére :
Je ſonge que je ſuis fille d'une fermiére.
Devez-vous me parler ? Dois-je vous écouter ?
J'accepte votre eſtime ; &, pour la mériter,
Monſieur, je dois vous fuir avec un ſoin extrême.

LE COMTE.

Ah, cruelle ! Me fuir parce que je vous aime ?
Car, il faut l'avouer, mon cœur brûle pour vous.

BABET.

Pour moi ? Vous m'offenſez.

LE COMTE.

Quel injuſte courroux !
Mon amour vous offenſe !

BABET.

Un cœur tel que le vôtre
Doit-il toucher le mien ? Sont-ils faits l'un pour l'autre ?
Non. Vous m'outrageriez, en oſant préſumer
Que pour gagner mon cœur il ſuffit de m'aimer.
Il eſt ambitieux, mais il eſt raiſonnable :
Et plus d'égalite vous rendroit plus aimable.

LE COMTE.

Que je hais maintenant le rang où je ſuis né !

BABET.

Pour une autre que moi vous êtes deſtiné.
Quoi ! Monſieur, vous m'aimez, prêt d'épouſer Julie ?
Ah ! Laiſſez-moi ſortir.

LE COMTE.

Un mot, je vous ſuplie :

Sçachez que maintenant je ſuis maître de moi ;
Le pere de Julie a dégagé ma foi.

BABET.

Ah ! Que m'aprenez-vous ?

LE COMTE.

Des raiſons de famille
Font qu'il ne ſonge plus à me donner ſa fille ;
Et tous deux de concert, & mutuellement,
Nous voilà délivrés de notre engagement.
Je puis donc vous aimer ſans vous faire une offenſe.

BABET.

Si votre liberté rehauſſoit ma naiſſance...

LE COMTE.

Hé bien, m'aimeriez-vous ? Répondez-moi, Babet ;
Laiſſez-moi m'en flatter, & je ſuis ſatisfait.

BABET.

Pourquoi ſupoſerois-je un bonheur impoſſible ?

LE COMTE.

Mais à l'ambition ſoyez du moins ſenſible.
Ne ſouhaitez-vous pas un rang plus élevé ?

BABET.

Souvent contre mon ſort mon cœur s'eſt ſoulevé ;
Je l'avoue ; &, s'il faut achever de le dire,
Pour un plus haut état je le ſens qui ſoupire...
Pour lui plus que jamais... il auroit des apas.

LE COMTE.

Je vous entens, Babet.

BABET.

Non, ne m'entendez pas.

LE COMTE.

Je vous entens, vous dis-je, & ſuis ravi de croire...

BABET.

Comte, ne croyez rien ; il y va de ma gloire.

LE COMTE.

Ah ! Loin de l'offenſer...

BABET.

Ma mere vient, je croi :
Oui, c'eſt elle.

S C E N E XI.

MATHURINE, BABET, LE ...ien.

MATHURINE *confidérant Babet.*

EH, bon Dieu, mon enfant, eſt-ce toi ?

BABET.

Oui, ma chére maman, je ſuis toujours la même ;
Toujours ayant pour vous une tendreſſe extrême.

MATHURINE.

Oh, je n'en doute point. Que d'enjolivemens !
Or deſſus, or deſſous. Comment, des diamans !
Ta tête en eſt farcie. Oh, qu'alle a bonne grace !
Mais tu ne me dis mot ! Viens donc que je t'embraſſe.
M'aime-tu toujours bien ?

BABET.

Je vous l'ai dit, maman.

MATHURINE.

Par ma foi, Monſeigneur gâtera mon enfant.
Que dira-t'on de nous ? Avec ſon biau plumage
A va faire enrager tous les coqs du village ;
Et puis, à nos dépens on jaſera, Dieu ſçait !

LE COMTE.

Ne vous allarmez point, on garde ici Babet.

MATHURINE.

Ma pauvre fille ! Hélas, qu'eu pitié qu'on me l'ôte !
Tu laiſſes ta maman ?

BABET.

Mais ce n'eſt pas ma faute,
Madame veut m'avoir.

MATHURINE.

Madame t'aime auſſi ?
Morgué, que j'ai mal fait de t'amener ici !

LE COMTE.

Pourquoi donc ?

MATHURINE.

MATHURINE.

Oh, pourquoi? Cela me perce l'ame.
...crains... Voici Julie.

BABET.

Ah! Je cours chez Madame;
...vrois ici de mauvais complimens.
(Elle sort avec le Comte.)

SCENE VII.

JULIE, MATHURINE.

JULIE.

JE voudrois vous parler pendant quelques momens;
Je viens de m'échaper pour vous joindre, Nourrice;
Et pour vous demander un imporrant service.

MATHURINE.

De quoi s'agit-il donc?

JULIE.

Du repos de mes jours:
Je ne puis l'assurer que par votre secours.

MATHURINE.

Diantre! L'affaire est donc de grande conséquence!

JULIE.

Sans doute. Jurez-moi de garder le silence.

MATHURINE.

Je le jure.

JULIE.

Un seul mot me perdroit sans retour.

MATHURINE.

Ouais! N'est-ce point ici queuque intrigue d'amour?

JULIE.

Hélas, oui.

MATHURINE.

Comment, oui? Vous êtes amoureuse?

JULIE.

Oui, Nourrice, & sans vous je serai malheureuse.
Mais vous m'aimez toujours ?

MATHURINE.

Que trop pour vous.
Mais là, contez-moi donc votre affaire en deux mots.

JULIE *après avoir un peu rêvé.*

On veut me marier ; vous le sçavez, ma chére,
Et même dès demain, ce qui me désespere.

MATHURINE.

Est-ce un si grand malheur ?

JULIE.

Oui, c'en est un pour moi.
On me donne le Comte, & je le hais.

MATHURINE.

Pourquoi
Vous déplaît-il si fort ?

JULIE.

C'est que j'en aime un autre,
Et je croi que mon choix auroit été le vôtre.
C'est un homme d'esprit, d'une charmante humeur...
D'un caractére enfin que j'aime à la fureur.

MATHURINE.

Eh, qu'en dit votre pere ?

JULIE.

Il n'en sçait rien, ma bonne ;
Et je n'ai déclaré mon amour à personne.

MATHURINE.

La rusée ! Et cet homme est-il de qualité ?
Est-ce un Marquis ? Un Duc ?

JULIE.

Fi donc !

MATHURINE.

Ma volonté
Est que vous épousiez quelque homme d'importance.

JULIE.

» Moi, je hais tous les gens d'une haute naiſſance.
Q... homme qui me plaît, ... un prince à mes
...x.
A quoi ſert ... nt lieu des plus nobles ayeux.
Pour une é... lui que j'aime eſt un homme ordinaire;
... i l'unique titre eſt le don de me plaire.

MATHURINE.

Vous voulez l'épouſer?

JULIE.

Oui, nourrice; ſi bien ...
Vous frémiſſez!

MATHURINE.

Hélas!

JULIE.

Je ne dirai plus rien.

MATHURINE.

Vous m'en avez trop dit pour finir là l'hiſtoire.
Je veux ſçavoir le reſte.

JULIE.

Il n'eſt pas à ma gloire;
Mais il eſt ſans remède: &, quoi que vous diſiez...

MATHURINE.

Morgué, je vais gager qu'ils ſe ſont mariés.

JULIE.

Oui, nourrice, en ſecret.

MATHURINE.

Voilà de bel ouvrage!
Et je ne ferons pas caſſer ce mariage?
Mordienne, il le ſera. Je vais voir Monſeigneur.

JULIE *l'arrêtant.*

Vous voulez donc ma mort?

MATHURINE.

Sa mort! A me fait peur.

JULIE.

Si vous me trahiſſez...

MATHURINE.

Hé bien?

JULIE.

Je ſuis perdue.

MATHURINE.

La çarvelle me tourne, & je ſuis confondue

JULIE.

Ayez pitié de moi, j'embraſſe vos genoux,
Et ſouffrez que ce ſoir nous nous ſauvions chez vous.

MATHURINE.

Cheux moi, bon Dieu !

JULIE.

Comptez ſur ma reconnoiſſance,
Nous avons des bijoux, de l'or en abondance ;
Nous vous en donnerons tout ce que vous voudrez.
(*Mathurine tire ſon mouchoir.*)
Nourrice, qu'avez vous ?

MATHURINE.

Leve toi.

JULIE.

Vous pleurez !

MATHURINE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que je ſuis en détreſſe :
J'ai pardu tout le fruit de ma folle tendreſſe.
Mais quel eſt ce mari ? Dis-le moi maintenant.

JULIE *d'un air timide & embarraſſé.*

Vous connoiſſez Guérault.

MATHURINE *d'un ton furieux.*

C'eſt un impartinent.

JULIE *d'un ton fier & ſec.*

Nourrice, parlez mieux ; c'eſt un fort galant homme.

MATHURINE.

Comment, ce biau mari, c'eſt Guérault qu'il ſe nomme ?

JULIE.

Lui-même.

MATHURINE.

Ah, le fripon ! Il recharchoit Babet.

JULIE.

C'étoit pour mieux cacher l'engagement ſecret

Qui me rend ſon épouſe.

MATHURINE.

Oh, la dévargondée !
Qu'alle a fait un biau tour ! Qu'alle m'a bian ſecondée !
A quoi ſart la bonté de notre bon Seigneur,
Pour une écerveliée, & pour un mauvais cœur ?

JULIE *fiérement.*

Mais ... vous vous oubliez.

MATHURINE.

Indigne ! Je m'oublie !
Il faut être Babet quand on n'eſt pas Julie.
Va, Babet tu veux être, & Babet tu ſeras.

JULIE.

Je ne vous entens point.

MATHURINE.

Bien-tôt tu m'entendras.
Mon maître t'a placée en ſa noble famille,
Mais il ne ſçavoit pas ... qu'il y plaçoit ma fille.

JULIE.

Moi, votre fille ?

MATHURINE.

Oui. Celle qu'il croit Babet,
Eſt ſon enfant.

JULIE *d'un air joyeux.*

Ah, ciel !

MATHURINE.

Et je meurs de regret
D'avoir trahi pour toi mon maître & ma maitreſſe,
Et puiſque tu n'as pû mériter leur tendreſſe,
Ton lâche engagement les auroit diffamés.
Mais tu n'es pas leur fille.

JULIE *avec tranſport.*

Ah, que vous me charmez !

MATHURINE.

Tu veux être la mienne ?

JULIE.

Au plutôt.

M A T[illegible] NATUREL.

J U L I E.

Ame basse ?

[illegible] E.

Prouvez que je le [illegible], & vous me ferez grace.

M A T H U R I N E *parlant vite*

Tu vas voir que tu l'es. Pendant que M[illegible]
Dans les pays lointains étoit ambassad[illegible],
Sa femme l'allit joindre, & me laissit Julie,
Qui n'avoit que deux mois. Madame étant partie,
Il me vint dans l'esprit de changer nos enfans.
J'alli porter sa fille à l'un de mes parens,
Pour qu'il la fît nourrir, croyant qu'a fût la mienne.
Madame, à son retour, te reçut pour la sienne,
Prit soin de t'élever, puis te mit au couvent,
Où défunt mon mari t'alloit voir si souvent;
Car il s'aperçut bian que je t'avois changée.
Il voulut me trahir, mais je fis l'enragée,
Et le menaci tant qu'il gardit le secret,
Et que le pauvre sot en est mort de regret.
Hé bian, es-tu contente ?

J U L I E.

Enchantée !

M A T H U R I N E.

A parsiste !
Quoi, tu te réjouis quand tu dois être triste ?

J U L I E.

Ce qui doit m'affliger, fait ma félicité.

M A T H U R I N E.

Devenir paysanne ! O quelle lâcheté !

J U L I E.

Je faisois chez les Grands une sotte figure,
Ma mere. On tâche en vain de changer la nature.
Reprenez votre fille.

M A T H U R I N E.

Ah ! que proposes-tu ?

J U L I E.

Je n'ai pas le cœur haut, mais j'ai de la vertu.
Je veux rendre Babet à son pere, à sa mere.

[illegible] épouse.

R[illegible]E.

Mais tu me par[illegible]u dis le mystére.

[illegible]HURI[illegible]

Ne vous effrayez point ; je [illegible]prendrai si bien ,
[illegible] leur dirai tout sans que vous risquiez rien.
A quoi

MATHURINE.

Pour une é[illegible]s , mon enfant. Au fond , tu me soula-
ge.
Je sentois dans mon cœur de grands remu-ménage ;
Mais tu me fais piquié.

JULIE.

C'est sans nulle raison.
J'aime mieux vivre en paix dans ma pauvre maison,
Libre , aimant mon mari , ma véritable mere ,
Que dans ce riche hôtel où je suis étrangére.

Fin du quatriéme Acte.



A C T E [illegible]

S C E N E   P R E M I É R E.

JULIE *en habit de paysanne.*

Enfin, j'ai pris le nom & l'habit de Babet.
Monseigneur le Marquis va sçavoir le secret,
Et par-là j'obtiendrai le pardon de ma mere.
Ah, qu'il sera ravi de n'être plus mon pere !
Mais je veux devant lui me réjouir aussi,
De n'être plus sa fille, & de sortir d'ici.
Fades brimborions, ridicule parure,
Vous n'aurez plus l'honneur de farder ma figure;
Je n'aurai plus besoin de termes éloquens,
Et mes discours naïfs ne seront plus choquans :
Dans mon vrai naturel je suis déja rentrée,
Et c'est de lui tout seul que je serai parée.
Adieu, tous les grands airs ; adieu, mon le poli,
Qui vouloit me forcer à prendre un nouveau pli,
D'un bourgeois tout uni je vais être la femme :
Je renonce à l'honneur d'être une grande Dame,
Personnage brillant que mon cœur ingénu,
Et mon goût trop rustique auroient mal soutenu.
Etre ce que l'on est, jamais ne se contraindre,
C'est la seule grandeur où je brûlois d'atteindre ;
M'y voilà parvenue. Ah, pauvre Vérité !
On te prend pour rudesse & pour grossiéreté,
Tu me rendois maussade : allons donc au village,
Où l'on n'a point encore oublié ton langage.
Je ne vois point Guérault ! Où puis-je le trouver ?

[illegible] épouse. [illegible] d'[illegible]ver,
Mais tu me par[illegible]

J[illegible]U R[illegible]

[illegible]raite;
Ne vous effrayez point; je [illegible] témérité,
[illegible] leur dirai[illegible] : Vive [illegible]berté.
A quoi
Pou[illegible]

SCENE II.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

JE vous cherchois par-tout. Est-ce vous?

JULIE.

Oui, moi-même.

LISETTE.

Et pourquoi cet habit?

JULIE.

C'est parce que je l'aime.

LISETTE.

Vous avez le goût noble.

JULIE.

Oui, je l'ai. Viens au fait.
Que veux-tu?

LISETTE.

Vous sçaurez que l'oncle de Babet
Demande à vous parler.

JULIE.

J'y cours.

LISETTE.

De quelle affaire
S'agit-il donc?

JULIE.

Bien-tôt tu sçauras le mystére.

LISETTE.

Vous suivrai-je?

[illegible]E.

Non, [illegible], reste ici.

LISETTE.

[illegible] Par[illegible]e.

Je ne sçai que penser de tout ce que je [illegible]

SCENE III.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Permettez un moment que je vous entretienne.

LA MARQUISE.

Si Guérault est rentré, va lui dire qu'il vienne.

SCENE IV.

LE MARQUIS *seul.*

Pour calmer mes transports, je fais ce que je puis,
J'ai peine à retenir la fureur où je suis.
Fille indigne de nous ! Oprobre de ta race !
J'ai perdu mes deux fils, tu combles ma disgrace :
Le Comte, vainement, ne s'est point alarmé,
Ton forfait odieux n'est que trop confirmé.
Mais Guérault ne vient point. Eh, de quel front le traître
Osera-t'il encor envisager son maître ?
Pourrai-je balancer à lui percer le cœur ?
J'y sens mon bras tout prêt. Ciel ! retiens ma fureur.
Tu vois jusqu'où m'emporte une douleur extrême ;
Daigne en ce triste instant me sauver de moi-même.
Mais quelqu'un vient, je pense. A la fin le voici.

SCENE V.

GUERAULT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à Guérault, qui se tient à la porte.*

Entrez.

GUERAULT *aprochant pas à pas,*
(à part.)

Quel ton il prend ! J'en ai le cœur transi.
Serions-nous découverts ?

LE MARQUIS.

Ah ! c'est donc vous, beau Sire !

GUERAULT *à part.*

Je tremble !

LE MARQUIS.

Aprochez donc. J'ai deux mots à vous dire.
Nous avons quelques faits ensemble à discuter.

GUERAULT.

Mon Registre est tout prêt ; vous plaît-il l'arrêter ?

LA MARQUIS *jettant son Registre en furie.*

Il n'est point question d'arrêter un Registre ;
Et je vais vous parler sur un autre chapitre :
Chapitre intéressant, & qui vous surprendra.

GUERAULT.

Monsieur, nous traiterons celui qu'il vous plaira.
(Il lit pendant que le Marquis se proméne à grands pas.)
Hélas ! La foudre gronde & va crever la nue !
Fuyons.

LE MARQUIS.

Tout doux, la nuit n'est pas encor venue ;
Et vous avez du tems.

GUERAULT *à part.*

Ah ! Quels affreux regards !

LE MARQUIS.

Hé bien, vous partez ...

GUERAULT.

Qui? Moi, Monsieur?

LE MARQUIS.

Selon ce qu'on m'a dit, vous allez en ...
Vous menez avec vous une jeune compag...;
Est-ce assez vous en dire, & m'entendez-vous bien?

GUERAULT.

J'entens que vous parlez; mais je n'y comprens rien.

LE MARQUIS.

Vous ne comprenez pas ce que je veux vous dire?

GUERAULT.

Monsieur... à mes dépens quelqu'un a voulu rire,
Et vous a fait de moi quelque mauvais recit.

LE MARQUIS.

Ce qu'on m'a raporté, c'est vous qui l'avez dit.

GUERAULT.

Où donc?

LE MARQUIS.

Sous le berceau. Louison...

GUERAULT *à part.*

La coquine!

LE MARQUIS.

Entendoit vos discours; elle a l'oreille fine,
Et, comme vous voyez, elle a tout entendu.

GUERAULT.

Si son raport est vrai, je veux être pendu.

LE MARQUIS *d'un ton sévère.*

Hé bien, vous le serez, si j'ai la patience
D'attendre qu'un Arrêt confirme la Sentence.

GUERAULT.

Je nie, & je nierai.

LE MARQUIS.

Ah, tu nieras, fripon?
Avoue, ou tu péris; n'espére aucun pardon.

(*Il tire l'épée.*)

G . . . L T.

Mais... mort ! Au sec...

L E M A . . U I S.

Ne vou...

... à hau... S... quelque cri t'échape,

A quoi... seul pas, scélérat, je te frape.

Pou... eux te sauver ?

S C E N E V I.

JULIE, LE MARQUIS, GUÉRAULT.

JULIE *accourt & retient le bras du Marquis.*

HÉlas ! Que faites-vous ?
Voudriez-vous, Monsieur, poignarder mon époux ?

L E M A R Q U I S.

Ton époux ? M'aborder avec cette imprudence !
Dans cet habit !

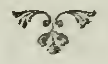
J U L I E *le tenant toujours.*

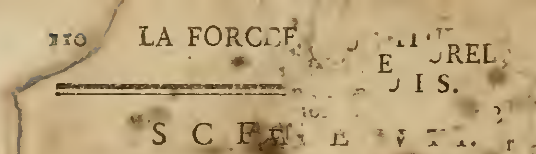
Il est conforme à ma naissance.

(*Mathurine paroît à la porte.*)

L E M A R Q U I S.

Infâme. Il est conforme à ton lâche dessein.
Un serment indiscret veut retenir ma main :
Mais ton sang va laver l'honneur de ma famille,
Si tu ne fuis.





S C E N E [illegible]

LE MARQUIS, JULIE, GUÉ[illegible]
MATHURINE.

MATHURINE *accourt en criant.*

Monsieur, ne tuez pas ma fille.

LE MARQUIS.

Ta fille!

MATHURINE.

Oui, Monseigneur, ayez pitié de nous;
Epargnez mon enfant, elle n'est plus à vous.

LE MARQUIS.

Se pourroit-il, ô Ciel!...

JULIE *se jettant à ses pieds.*

Lisez cette écriture;
Et vous en serez sûr.

LE MARQUIS
après avoir ouvert la lettre que Julie lui presente.

Ah!... C'est la signature
De défunt mon Fermier: quel mystére est-ce là?

GUERAULT *jettant les yeux sur la lettre.*

En effet, je connois cette écriture là.

JULIE *au Marquis.*

C'est à moi qu'on écrit cette importante lettre,
Mon oncle, en ce moment, vient de me la remettre;
Je l'ai lûe avec joie, & j'ai couru d'abord
Pour mettre sous vos yeux ce fidèle raport.

G [illegible] *avec émotion.*

Mais [illegible] t ! Au sec[illegible] [illegible]GE D'OROI[illegible]LLE.

Ne vou[illegible] [illegible]le vous aira qu'à vou[illegible]es ma fille.
[illegible] à hai[illegible] plus [illegible]'on trompe [illegible]e illustre famille ;
A quoi [illegible] Julie, & vous êtes Babet.
Pou[illegible] le remords m'arrache ce secret.
[illegible]ou[illegible] [illegible]e à Monseigneur révélez le mystére,
Et demandez pardon pour votre pauvre mere.

Dois-je croire, grand Dieu, ce que je lis ici ?

JULIE.

Mon pere vous l'atteste, & vous écrit aussi,
Les preuves de ce fait sont jointes à sa lettre ;
Son frere en est chargé. Si vous voulez permettre
Qu'il se presente à vous, il vous les remettra.
Ma mere est en presence & vous confirmera...

MATHURINE *pleurant.*

Oui, oui, voici ma fille, & Babet est la vôtre ;
Je reprens celle-ci, vous devez garder l'autre.

LE MARQUIS.

O Ciel ! Vit-on jamais un tel événement !
Et mon bonheur va-t'il égaler mon tourment ?
Quoi, c'est vous qui venez vous dégrader vous-même ?

JULIE.

En vous rendant heureux, mon bonheur est extrême ;
Et l'habit que j'ai pris a dû vous préparer
A ce que cet écrit vient de vous déclarer.

LE MARQUIS *à Julie.*

Ta générosité redouble ma surprise.
Se peut-il qu'à ton sort tu sois si-tôt soumise ?
Tu te perds de sang froid en faisant mon bonheur :
Je veux par mes bienfaits réparer...

JULIE.

Monseigneur ;
Pardonnez à ma mere, & je suis trop heureuse.

LE MARQUIS.

Je ne te croyois pas l'ame si vertueuse ;

Tu me fais [illegible] h, [illegible]
Oui, je [illegible] ta mere
Ne crains point pour [illegible] jours [illegible] UISE.
plie ;
Mais allons tous chercher [illegible] ET
A son nouvel état je veu [illegible], bonheur :
Et suis impatient de le [illegible] A [illegible] rer.
[illegible] honneur

SCENE VIII.

LE MARQUIS, JULIE, MATHURINE, GUERAULT, BABET.

BABET *accourant d'un ton effrayé.*

AH ! Monseigneur, de grace embrassez ma défense,
Ou je vais essuyer la plus cruelle offense.

LE MARQUIS.

De qui donc ?

BABET *courant à Mathurine.*

Ah ! Voici ma mere heureusement ;
Maman, emmenez-moi dès ce même moment.

MATHURINE.

Et pourquoi, mon enfant ?

BABET.

Pourquoi ? Monsieur le Comte
Veut me faire mourir de frayeur & de honte.

LE MARQUIS.

Eh, comment, s'il vous plaît

BABET.

Il prétend m'épouser ;
Et ne se borne pas à me le proposer ;
Parce que je résiste à son dessein bizarre,
Il semble maintenant que son esprit s'égare.
Ses transports vont plus loin qu'on ne peut le penser,
Et d'un enlévement il m'ose menacer.

... n recit.

... le Ciel équitabl ... B ... T ...

... ce que je vous di ... Ciel ... vous vois soûrire ;

Air ... n'en doute point.

... t je vous ... R I N E.

... e qu'on va te dire

Viens ... à rire aussi.

O ...

BABET.

Moi, ma mere?

MATHURINE.

Oui, mon cœur.

Viens. De toute ta force embrasse Monseigneur.

LE MARQUIS *l'embrassant.*

Chére enfant, qu'en vos bras mon transport se déploie.

Rendez graces au Ciel, & partagez ma joie.

SCENE DERNIÉRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA MARQUISE, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Mon cher Comte, est-il vrai que vous aimez Babet?

LE COMTE.

Je l'aime éperduement.

LE MARQUIS.

Mon bonheur est parfait.

Malgré vous, vous ferez revivre ma famille.

LE COMTE.

Comment?

LE MARQUIS.

En l'épousant, vous épousez ma fille.

Tu me fai[illegible] n,
Oui, je [illegible] ta mere
Ne cra[illegible] point pou[illegible] urs
plie ;
Mais allons tous cherche[illegible]

UISE.

BABET.

Aurois je [illegible] bonheur
[illegible]on nouv[illegible]

LE M[A]RQUIS.

Oui, oui, ma chére en[illegible]t ; il vous faisoit [illegible]eur
De s'abaisser pour vous. Votre illustre naissance
Vous rend digne à present d'une illustre alliance.

BABET.

J'ose encore en douter.

LE MARQUIS.

C'est sans aucun sujet ;
Car vous êtes Julie.

JULIE *d'un air riant, paroissant tout-à-coup.*

Et moi, je suis Babet ?

LA COMTESSE.

Vous, Babet ! Vous, ma fille ! Ah, cela peut-il être ?

JULIE.

Madame, à cet habit vous pouvez me connoître :
C'est celui de Babet, par conséquent le mien,
Je vous apartenois, je ne vous suis plus rien.
Vous aurez le bonheur de n'être plus ma mere ;
(*en montrant Mathurine.*)
Voici la véritable.

LA MARQUISE.

Et qui ?

JULIE.

Votre Fermiére.

LA MARQUISE.

Quoi, Babet est ma fille ! Ah, puis-je le penser !

LE MARQUIS.

Sans doute, & vous voyez que je puis l'embrasser.

MATHURINE *à la Marquise.*

Pour vous dire la fin de ma friponnerie...

... en ...
... n recit.
le Ciel équitab...
ce que je vous di...
Air. n'en doute point.
Et je vous la remets pour ...

LA MARQUISE.

Viens, jouis dans mes bras de l'amour maternel.
Oh, jour heureux ! Oh, jour à jamais solemnel !

BABET.

Jour que je dois nommer le plus beau de ma vie.

LE COMTE.

Marquis, vous sentez bien que mon ame est ravie.
Consentez-vous, Madame, à ma félicité ?

LA MARQUISE.

C'est ce que j'ai toujours ardemment souhaité.

JULIE *à Babet.*

Je vous céde mon rôle, & vais jouer le vôtre.
Le Ciel, pour en changer, nous forma l'une & l'autre,
Avant que le mystére eût été révélé,
Le naturel en nous avoit déja parlé.

LE MARQUIS *à Julie.*

Babet, votre courage aussi rare qu'insigne,
Vous fait perdre un beau rang, mais il vous en rend digne.
A votre procédé je sçai ce que je dois,
Et vous serez ma fille une seconde fois.

LA MARQUISE.

Et moi, je veux toujours lui tenir lieu de mere.

JULIE.

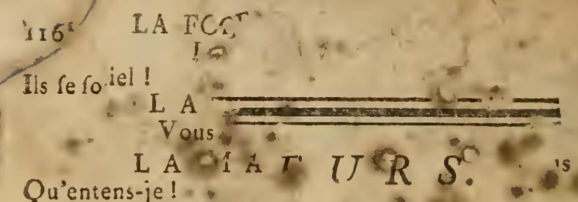
Vous me comblez tous deux.

LE MARQUIS *à Julie.*

Guérault a sçu vous plaire ;
Etes-vous mariés ? Le fait est-il certain ?

GUERAULT.

Le mariage est bon quoiqu'un peu clandestin.



Ils se fo iel !

L A

Vous

L A I A U R S. is

Qu'entens-je !

G U E R

Et maintenant, Monsieur vaut bien Madame!

L E M A R Q U I S.

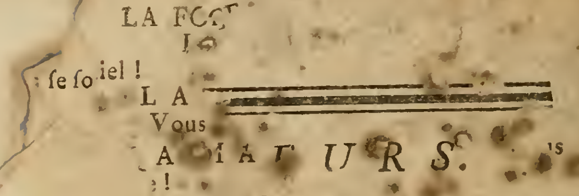
Jouissez avec nous de ce bienheureux jour,
Et laissons triompher la nature & l'amour.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LE JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE,

COMEDIE.



ACTEURS.

GÉRONTE.

LISIMON, ancien & intime ami de Géronte.

LÉANDRE, fils de Géronte.

ISABELLE.

LISETTE, femme-de-chambre d'Isabelle.

PASQUIN, valet de chambre de Léandre.

DORIMON, ami de Léandre.

LA FLEUR, laquais de Léandre.

UN PORTEUR.

La Scène est chez Géronte.



LE JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

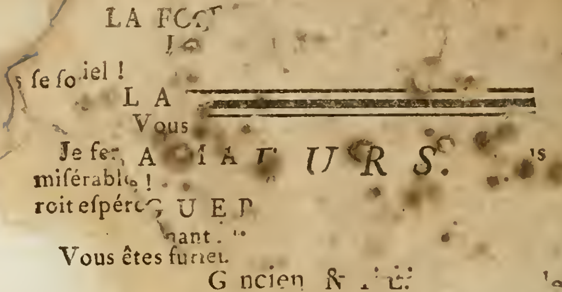
GERONTE, PASQUIN.

PASQUIN.

OUI, Monſieur, je vous le répete ; le plus sûr moyen de rendre votre fils plus ſage, c'eſt de le marier au plutôt.

GERONTE.

Plongé dans le libertinage, accablé de dettes, & décrié par tout, où trouveroit-il une femme ? Eſt-il une perſonne aſſez hardie pour oſer ſe charger de lui ?



Ai-je tort, à ton avis? Ce qui me fâche le plus, c'eſt que ſa conduite le rend indigne d'épouſer une fille charmante que je lui deſtinois, & qui, par ſon mérite, ſa douceur & ſa vertu, l'auroit rendu le plus heureux de tous les hommes.

PASQUIN.

C'eſt Iſabelle, aparemment, que vous lui deſtiniez? Je la reconnois à ce portrait.

GERONTE.

Elle-même. Je l'aime & l'eſtime trop pour faire ſon malheur. Le miſérable! Je ne veux plus le voir: qu'il ſe garde bien de ſe preſenter devant moi.

PASQUIN.

Mais, après tout, Monſieur, pourquoi tant crier? Monſieur votre fils eſt-il fait autrement que la plûpart des gens de ſon âge?

GERONTE.

Et c'eſt parce qu'il leur reſſemble, qu'il eſt le fléau de mes vieux jours.

PASQUIN.

Vous prenez trop à cœur de legéres eſcapades.

GERONTE.

De legéres eſcapades! Un traître qui me ruine.

PASQUIN.

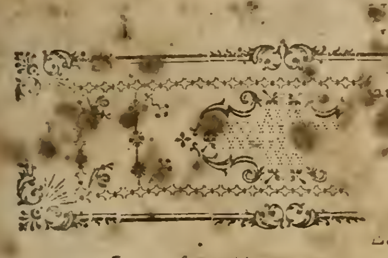
Bon! Qui vous ruine! Laiſſez-moi puiſer dans votre coffre-fort & dans votre porte-feuille, j'y trouverai de bonnes reſſources pour mon maître.

GERONTE.

Tu ſeroit bien attrapé! Tu ne trouverois que des

I E.

I S.



…lie,
…os mains
…ants ce
…ortune ;
…s, Mon-
eſt-ce que
…ntes ?

…E.

…on. Je me ſuis abîme pou… …on fils ; je l'ai fait élever comme un prince, ce qui m'a cauſé d'énormes dépenſes : &, depuis ſix ans qu'il eſt dans la grand monde, au lieu d'y faire valoir cette éducation brillante, il n'y a cherché que ce qui la rend inutile. Il ſçait tout ce qu'il devroit ignorer, & il a oublié tout ce qu'il devroit ſçavoir.

PASQUIN.

Vouliez-vous qu'il fût ſage au milieu des fous ? Il a ſuivi la mode ; eſt-ce une ſi grande faute ? S'il ne ſe ſouvient plus des leçons de ſes maîtres, il pratique celles de ſes camarades avec une aiſance & une grace merveilleuſes.

GERONTE.

Paſſe qu'il ſoit ignorant ; mais devroit-il donner dans le vice ?

PASQUIN.

Monſieur, c'eſt le bon air. Tout jeune homme qui paroît ſage, eſt un franc ridicule.

GERONTE.

Voilà donc votre morale, Monſieur Paſquin ?

PASQUIN.

Non pas ; mais c'eſt la ſienne.

GERONTE.

Et tu vois où cette morale l'a conduit ; il n'a plus ni bien, ni crédit, ni ſanté.

PASQUIN.

Oh ! Pour la ſanté, il en a encore plus qu'il n'en faut pour achever de manger ce qui vous reſte.

GERONTE.

Si ce qui lui reste de santé ne suffit que pour cela, je te le garantis bien près de sa fin.

PASQUIN.

Vous voulez qu'on v[illegible] voye ruiné, & vous faites bien ; mais, pour [illegible] je n'en crains rien, je vous en avertis.

GERONTE.

Tu verras, coquin, tu verras si je payerai désormais ses dettes. Depuis que je lui ai défendu de me voir, il s'est avisé quelquefois de m'écrire ; mais je ne serai plus la dupe de ses lettres ; elles me touchoient. Je le remettois en fonds ; dès qu'il y étoit, il ne m'écrivoit plus, & souvent j'étois des mois entiers sans avoir ni vent ni nouvelles de lui.

PASQUIN.

C'est qu'il avoit des affaires. Un jeune homme qui a de l'argent, est furieusement occupé.

GERONTE.

Oui, c'est du tems & de l'argent bien employés ! Mais, désormais, qu'il s'occupe comme il voudra, je l'abandonne à sa perversité.

PASQUIN.

Perversité ! Ah ! Monsieur, ménagez un peu les termes. Peut-on qualifier ainsi des fougues de jeunesse ? Car ce n'est que cela, tout au plus.

GERONTE.

Tais-toi. Tu as beau faire l'orateur, je sçai ce qu'il m'en coûte, & à quoi m'en tenir.

PASQUIN.

Un peu de sang-froid, je vous en prie. Ecoutez encore deux ou trois petits mots.

GERONTE.

Que me va dire ce coquin ?

PASQUIN.

Coquin tant qu'il vous plaira ; mais je vous parle raison. Ne faut-il pas que jeunesse se passe ? Etiez-vous un Caton à l'âge de votre fils ?

GERONTE.

Il ne s'agit point de ce que j'étois, il s'agit de ce qu'il est.

PASQUIN.

He bien, il est lib[illegible] ne l'avez-vous pas été ?

GERONTE.

Non, impudent ; tout jeune & tout vif que j'étois autrefois, je ne songeois qu'à gagner du bien.

PASQUIN.

Et il ne songe qu'à le dépenser ; cela est bien plus noble.

GERONTE.

En un mot comme en cent, qu'il ne compte plus sur moi.

PASQUIN.

Bon ! Bon ! Tenez, tout mécontent que vous êtes de lui, je gage que vous l'idolâtrez encore.

GERONTE.

Non, je le hais... Oh ! Je le hais !... Tu ris, misérable ?

PASQUIN.

Vraiment oui ; je sçai ce que c'est que la haine d'un pere comme vous, pour un fils aussi aimable que le vôtre.

GERONTE.

Au fond, il a du bon ; n'est-il pas vrai ?

PASQUIN.

C'est le meilleur cœur du monde ; sa tendresse pour vous est inconcevable.

GERONTE.

Je l'ai toujours dit ; mais Lisimon n'en veut rien croire, & ne me permet plus, depuis quelque tems, d'écouter la tendresse paternelle.

PASQUIN.

Votre ami est un tyran impitoyable.

GERONTE.

Oui, mais un tyran bien utile : je me suis toujours bien trouvé de ses avis. Ecoute, Pasquin, je

voudrois bien te rendre ma confiance, trompé ſi ſouvent !

PASQUIN.

Jamais, quand vous m'avez bien payé.

GERONTE. , &

Fripon !

PASQUIN.

Fripon ? Je vous découvre mon caractére ; n'eſt-ce pas le procédé d'un honnête homme ?

GERONTE.

Eſt-ce être honnête homme, que de prendre des deux côtés ?

PASQUIN.

Si je prens de Monſieur votre fils, c'eſt pour lui raporter ce que vous me dites de lui ; ſi je prens de vous, c'eſt pour vous raporter ce qu'il fait. Le recit que je lui fais de vos diſcours, doit le corriger ; l'hiſtoire que je vous fais de ſes folies, vous fournit les moyens d'y mettre ordre. Ainſi, de ſon côté, comme du vôtre, l'argent que je tire eſt de l'argent bien gagné. Tubleu J'ai la conſcience plus délicate que vous ne penſez.

GERONTE.

Mais, là, de bonne foi, mon garçon, dis-moi, je te prie, dans quelles diſpoſitions eſt mon fils preſentement ?

PASQUIN.

Si je ne me trompe, il commence à ſe reconnoître : il ſe laſſe d'être toujours harcelé par ſes créanciers & par ſes maîtreſſes.

GERONTE.

Effectivement, depuis trois ou quatre jours je m'aperçois qu'il ne ſort point d'ici. D'où vient ce changement ?

PASQUIN.

C'eſt qu'il aime la liberté.

GERONTE.

Eſt-ce l'aimer, que de ne point ſortir ?

'acs PASQUIN.

Vraiment oui, quand on craint de ne pouvoir rentrer.

GERONTE.

Eh bien; qui l'en empêcheroit?

PASQUIN.

D'honnêtes Meſſieurs qui l'attendent à la porte; & qui le ſuplieroient gracieuſement d'aller coucher au Fort-l'Evêque; ils prendroient même la peine de l'y conduire.

GERONTE.

Comment, morbleu! S'eſt-il fait quelque mauvaiſe affaire?

PASQUIN.

Oui, Monſieur; il a de cruels ennemis.

GERONTE.

Ah! Je tremble. Et qui ſont-ils?

PASQUIN.

D'anciens amis de Monſieur votre fils, ils ſont devenus ſes perſécuteurs.

GERONTE.

Sçais-tu leurs noms?

PASQUIN.

Si je les ſçais! Comme le mien. Le premier s'apelle Monſieur Courtaut; le ſecond, Monſieur Doré; le troiſiéme, Monſieur Croquet; & le quatriéme, Monſieur Tiſon.

GERONTE.

Quels diables de gens ſont-ce là? Mon fils étoit leur ami?

PASQUIN.

Intime; & l'un, lui fourniſſoit du drap; l'autre, des galons d'or; celui-ci, lui faiſoit de beaux habits; celui-là lui donnoit de grands repas. Voyez l'inconſtance des hommes! Ils ſe ſont laſſés de lui faire des politeſſes qui ne produiſoient aucun retour; & ils veulent le faire enfermer, pour le punir de ſon ingratitude.

GERONTE. [illegible] t à L[illegible]

Ah ! J'entens. Il a quatre ser[illegible] corps.

PASQUIN.

C'est la vérité. [illegible]ez bien [illegible]

GERONTE.

Et doit-il beaucoup à ces Messieurs ... ?

PASQUIN.

Bon ! Presque rien. Pour une bagatelle vous les apaiserez.

GERONTE.

Mais, encore, à quoi cela se monte-t'il ?

PASQUIN.

A douze ou quinze mille francs, tout au plus.

GERONTE.

Comment, bourreau, tu apelles cela une bagatelle ?

PASQUIN.

Oui, c'en est une pour un homme comme vous.

GERONTE.

Ote-toi de mes yeux, coquin; sinon, je te traiterai comme tu le mérite.

PASQUIN.

Vous me chassez impoliment; mais, si jamais vous avez besoin de moi, il vous en coûtera cher, sur ma parole.

GERONTE *levant sa canne.*

Reviens, reviens, que je te dise deux mots.

PASQUIN.

Je vous baise les mains.



[illegible] N E I L.

LISIMON, GERONTE.

GERONTE.

QUinze mille francs, une bagatelle ! Le scélérat ! Ah ! C'est vous, mon cher ami ! Hé bien, où en sommes-nous ?

LISIMON *lui presentant des papiers*.

Je vous aporte douze quittances. Comme je me suis démené vivement, vous en êtes quitte pour vingt mille livres, cette fois-ci.

GERONTE.

Patience.

LISIMON.

Je vous ai sauvé plus de deux mille écus. J'ai parlé ferme, j'ai menacé, j'ai tonné, foudroyé ; & la peur de tout perdre a réduit les gens à se contenter de justice & de raison.

GERONTE.

Que ne vous dois-je point ! Et quels suplices ne dois-je point à mon traitre de fils !

LISIMON.

Laissez-lui toujours croire qu'il est surchargé de dettes, & que vous n'êtes ni en état ni en volonté de les payer, & je vous jure qu'il sera puni suffisamment. Je sçai qu'il est très-mortifié de s'être attiré votre disgrace, & qu'au milieu de ses débauches & de ses dissipations, causées par les mauvaises compagnies qu'il a fréquentées, il a conservé le cœur d'un honnête homme, & même d'un bon fils.

GERONTE *en pleurant*.

D'un bon fils !

LISIMON.

Oui, mon ami. Quelques-uns de ses amis, di-

gnes de foi, m'ont assuré qu'il gémi[illegible] à l'[illegible] de vous causer tant de chagrins. & [illegible] corps: peur que vous ne soyiez inf[illegible] de toutes les dette[illegible] dont il [illegible] che sous main les moy[illegible] [illegible]es-santes : & l'autre jour [illegible] créanciers, me priant à gen[illegible] [illegible]aire.

GERONTE *attendri.*

A genoux ! Le pauvre enfant ! il me fait pitié.

LISIMON.

Je les payai de votre argent, feignant que j'avançois le mien, & l'obligeant à m'en faire son billet : le voici que je vous remets. Vous jugez bien que je lui ai promis de ne vous en rien dire, mais je l'ai vigoureusement chapitré.

GERONTE.

Peut-être un peu trop.

LISIMON.

Moins encore que je ne devois. Si je l'en crois, il va faire merveilles.

GERONTE.

Plût au ciel qu'il pût se rendre digne enfin d'épouser la fille de notre défunt bienfaiteur !

LISIMON.

C'est ce que je souhaite aussi vivement que vous ; &, à vous dire le vrai, je n'en déséspére pas.

GERONTE.

Il faut donc nous hâter de le tirer de peine.

LISIMON.

Comment ?

GERONTE.

En l'informant que j'ai payé toutes ses dettes.

LISIMON.

Ah ! Gardez-vous-en bien ; il n'est pas encore tems de le mettre à son aise. Toutes les fois qu'il vient me voir, je lui dis que vous êtes ruiné de fond en comble, que c'est lui qui en est l'unique cause, & que, sans moi, vous succomberiez.

GERONTE.

[illegible] oui, dites-moi?

[illegible] ION.

[illegible] ER [illegible] est prêt à se tuer.

LISIMON *[illegible] attendri.*

Peut-on av[illegible] enfant ? Allons, je m'en vais le trouver.

LISIMON.

Pourquoi faire ?

GERONTE.

Pour lui dire qu'il est quitte, & que je lui pardonne.

LISIMON.

La belle manœuvre que vous voulez faire ! Ce seroit un jeune homme bien corrigé !

GERONTE.

Vous avez raison, je suis un sot. Il faut me contraindre, je le sens bien ; mais je souffre plus que lui. Vous ne sçavez pas tout.

LISIMON.

Peut-être.

GERONTE.

Sçavez-vous que ce pauvre enfant est actuellement en prison chez moi ? Cela vous fait rire ?

LISIMON.

Oui, je ris, c'est un tour de ma façon.

GERONTE.

De votre façon ?

LISIMON.

Sans doute, & je m'en aplaudis. Ayant sçu par son valet-de-chambre qu'il devoit douze mille francs, tant à son tailleur qu'à deux marchands, & au traiteur de la rue voisine, j'ai fait venir chez moi ces quatre créanciers ; &, après avoir désenflé leurs parties, je leur ai distribué neuf mille cinq cens livres, qu'ils ont acceptées en me remettant ses mémoires bien & dûment quittancés ; mais je leur ai fait promettre de ne point déclarer qu'ils étoient

payés, & de faire dir R E ...ivement.
que chacun d'eux v...
sentence par corps I M O N.
par une troupe d'a point. Je pou... qualifier
prison. De mon ...ons, mais je veux bien encore ...e
croit comme so... ...ir
que mon stratagême N D R E. ...re
arrêté retient ici notre jeune homme : cette peur salutaire lui inspirera de sérieuses réfléxions, & nous procurera le loisir, pendant que nous le tenons, de le faire un peu rentrer en lui-même. Que dites-vous de mon expédient ?

GERONTE.

Il est bien imaginé, mais il est bien cruel.

LISIMON.

Et moins cruel qu'il n'est nécessaire. Le voici ; voyez comme il est triste !

LISIMON.

Cela me fend le cœur : mais je veux vous seconder le mieux qu'il me sera possible.

LISIMON.

Soyez ferme & sévére.

GERONTE.

Vous allez voir.

SCENE III.

LEANDRE, LISIMON, GERONTE.

GERONTE.

AH ! Vous voilà, Monsieur ! Vous êtes bien hardi de vous presenter devant moi ! Ne vous l'ai-je pas défendu ? Que cela ne vous arrive plus.

LEANDRE.

Non, Monsieur, je vous le promets. Je cherchois ici Pasquin, & je ne croyois pas vous y trouver.

LEANTE.

Moi ? Je me passerois plu... is vous voir. du corps.

LISIM... on.) ...lus !

...h ! Qu'avez-vous à ménag... à Géronte. me n'a plus ...ien : vous ...ériteri... ritât, mais vous n'y perdri...

...R E.

Cela suffit, mon pere.

GERONTE.

Mon pere ! ne m'apellez plus ainsi ; car enfin, voyez-vous, mon cher fils ? ... Je suis dans une fureur ! ... J'espére pourtant ... Non, je n'espére plus rien ... Vous êtes un indigne ... un ... Adieu, mon enfant ; tâchez d'être plus sage, je vous en prie, ou, par la morbleu ! ... (*bas à Lisimon.*) Je sors, car je ne me posséde pas.

SCENE IV.

LEANDRE, LISIMON.

LEANDRE.

QUe veut-il donc dire ? Voilà des discours & des tons qui ne sont guére suivis.

LISIMON.

Ne sentez-vous pas que vous le mettez au désespoir, & que la cervelle lui tourne ?

LEANDRE.

Il prend donc les choses bien à cœur ?

LISIMON.

A-t'il tort, je vous prie ? Il vient d'aprendre encore de belles choses de vous.

LEANDRE.

Par hazard, auriez-vous parlé ?

LISIMON.

Est-il besoin que je lui parle, pour qu'il soit instruit de vos folies ?

LEANDRE *vivement.*

De mes folies!

LISIMON.

Ne vous échauffez point. Je pourrois qualifier plus durement vos actions, mais je veux bien encore ménager les termes.

LEANDRE.

Et vous faites bien, car je n'aime pas les expressions trop fortes.

LISIMON.

Ni moi, les airs trop vifs : ils ne m'imposent pas ; vous le sçavez.

LEANDRE.

Ils ne vous imposent pas, Monsieur ? Passons là-dessus. Il est un âge où l'on peut tout dire ; mais vous parlez un peu trop en vieillard.

LISIMON.

Et vous, un peu trop en jeune homme.

LEANDRE.

Vous me traitâtes l'autre jour comme un Négre.

LISIMON.

Comme vous le méritiez.

LEANDRE.

Fort bien. Comme je le méritois ! Je m'en souviendrai.

LISIMON.

Souvenez-vous plutôt de ce que je fis pour vous : l'avez-vous oublié ? Hé bien, payera vos dettes qui pourra, mon cher Monsieur : désormais je renvoyerai vos créanciers à votre pere.

LEANDRE.

Ah ! N'en faites rien, je vous prie ; vous me mettriez au désespoir.

LISIMON.

Eh, pourquoi ? Vous êtes si résolu, si mal-endurant ! Qu'a-t'on à craindre quand on est de votre humeur ? Au ton que vous prenez avec moi, je prévois que vous manquerez bien-tôt de respect à votre pere.

LEANDRE.

Moi? Je me pafferois plutôt mon épée au travers du corps.

LISIMON.

Eh! Qu'avez-vous à ménager? Le pauvre homme n'a plus rien: vous mériteriez qu'il vous déshéritât, mais vous n'y perdriez pas de quoi vous défrayer une femaine.

LEANDRE.

Une femaine!

LISIMON.

Tout au plus. Sans moi qui le foutiens, il mourroit de faim.

LEANDRE.

Cela n'eft pas poffible.

LISIMON.

Voulez-vous calculer avec moi toutes les dépenfes qu'il a faites pour vous, depuis neuf ou dix ans feulement?

LEANDRE.

Oh! Je ne fçais pas compter.

LISIMON.

Non; vous ne fçavez que dépenfer.

LEANDRE.

Il mourroit de faim fans vous! Ah! Qu'entens-je! Eh, que ferai-je donc déformais?

LISIMON.

Ce que vous pourrez. Vous vivrez d'induftrie, comme tant d'autres qui, comme vous, ont mangé leur bled en herbe.

LEANDRE.

Moi, vivre d'induftrie! Moi, faire des baffeffes! Morbleu! Quand je ne pourrai plus fubfifter honnêtement, je fçaurai mettre fin à ma mifére, je vous en répons.

LISIMON.

Et de quelle façon, je vous prie?

LEANDRE.

De la façon des honnêtes gens q... la derniére extrêmité.

LISIMON.

Expliquez-vous. ... mais i... ...

LEANDRE.

Point d'explication, ...-effets parleront. Vous verrez, morbleu, vous verrez si je suis homme à vivre d'industrie.

LISIMON.

Ce terme vous choque furieusement!

LEANDRE.

Un cœur fait comme le mien, frémit à la seule idée de cette ressource. Mais je ne suis pas encore si dénué que vous l'imaginez : je dois beaucoup, j'en demeure d'accord, mais il m'est dû considérablement : &, si j'osois sortir...

LISIMON.

Qui vous en empêche ?

LEANDRE.

Plus de question, s'il vous plaît. J'ai mes raisons pour garder la maison.

LISIMON.

Est-ce que vous faites une retraite chez vous ?

LEANDRE.

Oui, morbleu.

LISIMON.

Un peu forcée, peut-être ?

LEANDRE.

Forcée, ou non forcée, ce n'est pas votre affaire.

LISIMON.

Ah! Je vois que vous êtes dégoûté du monde ; cela est édifiant.

LEANDRE *vivement*.

Sçavez-vous que vous ne m'édifiez pas, moi ?

LISIMON.

Oh ? Vous vous fâchez ! Adieu. Il faut que je passe chez mon tailleur. Ce diable de Croquet me manque toujours de parole.

LEANDRE.

Moi? Je m[illegible] Croquet eſt votre tailleur ? du corps.

LISIMON.

[illegible]! C[illegible] ent oui : [illegible]s qu'il eſt auſſi le vôtre. N'avez[illegible]s rien à lui[illegible]s à mé[illegible]r ? [illegible]érit

LEANDRE.

Dites-lui de ma part, que c'eſt un fripon.

LISIMON.

Oh ! Il y a long-tems qu'il ſçait cela. Je m'en vais auſſi lever un habit, pour votre pere, chez un honnête marchand qui s'apelle M. Courtaut : le connoiſſez-vous ?

LEANDRE.

Eh ! Oui, morbleu, je le connois. Autre fripon.

LISIMON.

Ne pourriez-vous pas m'enſeigner où demeure un certain Monſieur Doré, marchand de galons d'or ? J'en veux prendre chez lui pour mon neveu.

LEANDRE.

Prenez garde qu'il ne vous trompe au poids.

LISIMON.

Oh ! Il ne ſe joue pas à gens de mon âge ; il ne trompe que des jeunes gens de famille qui achetent fort cher ſes galons à crédit, pour les revendre à bon marché. Vous n'ignorez pas cette manœuvre ; c'eſt une reſſource dans les beſoins urgens, n'eſt-il pas vrai ?

LEANDRE.

Vous êtes un malin diable, Monſieur Liſimon !

LISIMON *regardant ſa montre.*

Oh, oh ! Voilà l'heure préciſément où je ſuis attendu chez Monſieur Tiſon ; on m'y donne un repas magnifique, avec cinq ou ſix de mes bons amis. Celui qui nous régale ne payera pas comptant, à la vérité ; mais Monſieur Tiſon eſt très-galant homme ; il vous conſidére beaucoup, à ce qu'il m'a dit ; lui ferai-je vos complimens ?

LEANDRE fier.

Assurez-le, de ma part, que ... trop ... ? miére fois ... j'aurai l'homme ... mis lui t...

LOS... MON. ... sto-

Vous êtes donc brouillés ... mon ami ... né. Serviteur.

(... tiras

SCENE V.

LEANDRE *seul.*

JE respecte un ancien & fidèle ami ; sans cela, je n'aurois pas suporté si long-tems ses reproches & ses railleries. Le barbare ! Il est au fait de mes affaires, je le vois bien, & ne manquera pas d'en informer mon pere, qui perdra l'esprit tout-à-fait. Et quels reproches n'aurai-je point à me faire moi-même ? Je n'y puis penser sans frémir. Est-il homme sous le ciel plus à plaindre que moi ? J'aime mon pere, & je le fais périr ! Et pourquoi ? Pour avoir couru la carriére de mille fous que je méprise, & cherché des plaisirs que je croyois ravissans, qui n'ont jamais aproché de l'idée que je m'en étois faite, & qui me coûtent mon repos, ma fortune & ma liberté. Ce qui me désespére, c'est que je ne pourrai jamais sortir du labyrinthe où je me suis jetté par mon imprudence. J'ai trompé vingt femmes qui me persécutent ; je suis indigne de la seule personne que j'aime : & j'ai tant de créanciers qui aboyent après moi, que je ne puis faire un pas sans en rencontrer. Que va devenir mon pere ? Que deviendrai-je après lui ? La vie ne peut être pour moi qu'un fardeau insuportable. Je n'ai plus de ressource que dans mon désespoir, & il faut que je périsse de ma propre main.

Vraiment, ...
...me ces oise...
dès ca...

SCENE VI.

DORIMON, LEANDRE.

DORIMON *entrant brusquement en chantant.*

Bon jour, mon ami.

LEANDRE.

Bon jour.

DORIMON.

Je crois que je vais te faire un grand plaisir.

LEANDRE.

Cela n'eſt pas facile. De quoi s'agit-il ?

DORIMON.

De la plus jolie partie qui ſe puiſſe faire. Clarice m'a propoſé, par un billet, de lui donner à dîner à ta petite maiſon. Tu ſçais ce que cela veut dire ?

LEANDRE.

Rien n'eſt plus clair : mais ma petite maiſon eſt ſaiſie, auſſi-bien que mon carroſſe & mes chevaux.

DORIMON.

Je t'en offre autant ; mais tout cela ne m'embarraſſe point. Nous irons au Bois-de-Boulogne dans un carroſſe de remiſe que j'ai pris. Comme je n'aime point le tête à-tête, j'ai prié Clarice d'amener avec elle ſa jolie couſine, avec qui tu ferois la partie quarrée.

LEANDRE *d'un air chagrin.*

Très-obligé.

DORIMON.

Ma propoſition lui a paru divine. Les deux beautés nous attendent à ta porte. Preſto, preſto, mon ami, il n'y a pas un moment à perdre. Sortons au plus vite. Quand il eſt queſtion de ſe réjouir, les momens ſont précieux.

LEANDRE [illegible]

Tu ne pouvois prendre trop [illegible]? une partie si joyeuse [illegible] mis lui [illegible] d'hui.

DORIMON [illegible] mon [illegible] *par* [illegible] S'il tombe [illegible] libre.

Oh ! Parbleu, tu [illegible]. Quelle mi[illegible] là ? Allons, marche à [illegible]oi.

LEANDRE *retirant sa main brusquement.*

Cela est inutile ; je ne bougerai pas.

DORIMON *le tiraillant.*

Palsembleu, tu viendras.

LEANDRE *vivement.*

Palsembleu, je n'en ferai rien.

DORIMON.

Eh ! Que veux-tu que je fasse de ces deux créatures ?

LEANDRE.

Tout ce que tu pourras. Mais je ne suis pas d'humeur à les promener, & encore moins à les régaler.

DORIMON.

Comment, ventrebleu ! Tu veux que je les renvoie ? Eh ! Qui payera le carrosse !

LEANDRE.

Eh ! Parbleu, ce sera toi, je pense.

DORIMON.

Moi ? Je perdis hier cent louis ; je n'ai pas le premier sou.

LEANDRE.

Ni moi non plus.

DORIMON.

Nous voilà bien.

LEANDRE.

Pourquoi t'engages-tu dans une partie, si tu n'as point d'argent ?

DORIMON.

C'est que j'ai compté sur le tien.

[illegible]NDRE.

Vraiment, c'[illegible]nneur que je n'en mérite. J'aime ces oise[illegible]e.:
dès c[illegible]

[illegible]IMON.

[illegible]rons des billets. Tu as en[illegible]écrit ?

LEANDRE.

[illegible]as le moindre. Mes créanciers me persécutent.

DORIMON.

Tes créanciers ! Plaisans marauds ! Il faut assommer le premier qui te véxera.

LEANDRE.

Belle façon de payer ses dettes !

DORIMON.

Voilà comme je paye les miennes.

LEANDRE.

Aussi t'es-tu fait une belle réputation !

DORIMON.

Réputation ! Chimére. Je m'en moque, & je vais mon train.

LEANDRE.

J'ai fait long-tems comme toi, mon ami, mais mes ressources sont épuisées : il t'arrivera bien-tôt ce qui m'arrive. Mes créanciers se sont lassés de mes maniéres ; ils ont pris secrettement leurs sûretés : actuellement j'ai sur ma tête quatre sentences par corps ; & il y a vingt archers autour d'ici, qui me guettent jour & nuit pour m'enlever.

DORIMON.

Ce n'est que cela qui t'embarrasse ?

LEANDRE.

N'en est-ce pas assez ?

DORIMON.

Bagatelle. Suis-moi, mon ami ; nous couperons le nez à ces fripons-là, pour nous mettre en goût. Peut-on entamer une partie plus joliement ?

LEANDRE.

Beau tapage que nous ferions sous les fenêtres de

mon pere ! Je me garderai [illegible]er nouveau déboire ; il n'a que [illegible]op[illegible] ? ter ; le désespoir où je l'ais lui [illegible]

D O R I M O N.

Tant mieux pour toi [illegible]on ar[illegible] ; S'il tombe en démence, tu le feras [illegible]dire, & tu feras libre.

L E A N D R E.

Va te promener. Ces discours ne sont plus de saison pour moi. Plaisantes-moi tant que tu voudras ; mais point de mauvais propos sur mon pere.

D O R I M O N.

Oh ! Tu en es là, déja ? Te voilà blasé, mon pauvre ami : tu n'es plus bon à rien. Va, je renonce à ta société, de peur de me laisser corrompre.

L E A N D R E.

Et moi, je renonce à la tienne qui m'a corrompu !

D O R I M O N *d'un air méprisant.*

La peste soit du fat !

L E A N D R E *enfonçant son chapeau.*

Du fat ! Ecoute, mon ami, je suis de mauvaise humeur ; je t'en avertis. Tréve d'expressions familiéres. Je te déclare, puisque tu le prens sur ce ton là, que je ne veux plus voir, ni toi, ni tes pareils.

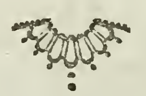
D O R I M O N *enfonçant aussi son chapeau.*

Nous nous verrons, pourtant.

L E A N D R E.

Oui dà, une fois encore ; &, parbleu, ce sera tout-à-l'heure, en dépit des archers. Sors, je marche sur tes pas. Les belles jugeront des coups.

Fin du premier Acte.



Vraiment, c'
ime ces oise
dès c

ACTE II.

SCENE PREMIÉRE.

LEANDRE, PASQUIN.

LEANDRE.

Te voilà bien ſurpris !

PASQUIN.

Eh ! Qui ne le ſeroit pas ? Affronter les archers, pour vous aller battre contre un de vos meilleurs amis ! Ce qu'il y a de plus fâcheux dans cette avanture, c'eſt qu'il eſt allé ſe faire panſer chez un chirurgien du voiſinage.

LEANDRE.

Je ſuis fâché d'avoir eu cette affaire, mais on m'a pouſſé à bout.

PASQUIN.

Si votre pere vient à le ſçavoir ?

LEANDRE.

Sur les yeux de ta tête, garde-toi de lui en rien dire.

PASQUIN.

Je répons de ma langue, mais non pas de celle des autres.

LEANDRE.

Il en ſera ce qu'il pourra. Si on t'en parle, nie hardiment.

PASQUIN.

Je n'y manquerai pas. Mais, craignez-vous, dites-moi, qu'on ne vienne vous aſſaillir ici?

LEANDRE.

Pourquoi me fais-tu cette question ?

PASQUIN.

Parce que je vous ai ſurpris chargeant vos piſtolets. Quel diable de deſſein roule dans votre tête ?

LEANDRE.

De brûler la cervelle d'un certain mortel qui ne mérite plus de vivre.

PASQUIN.

Et qui, s'il vous plaît ?

LEANDRE.

Tu le ſçauras en tems & lieu. Quand j'aurai fait certains arrangemens, j'éxécuterai mon deſſein.

PASQUIN.

Voilà un petit deſſein fort récréatif pour ceux qui ont l'honneur de vous aprocher. Si, par hazard, car enfin, que ſçait-on ? vous alliez me juger indigne de vivre, je vous prierois très-humblement de me corriger, mais non pas d'un coup de piſtolet : pour quelques coups d'étriviéres, patience ; j'en ai reçû quelquefois, & je n'en ſuis pas mort.

LEANDRE.

Raſſure-toi, Paſquin ; ceci ne te regarde point, je t'en donne ma parole d'honneur.

PASQUIN.

Vous avez donc quelque rendez-vous nocturne ?

LEANDRE.

J'en ai plus d'un, mais je n'y penſe plus ; &, quand je ſerois libre, je ne ſortirois pas.

PASQUIN.

Oh ! Oh ! Vous avez pris vacances ! Ma foi ! c'eſt bien fait. On ne peut pas toujours juger. Mais, que de pauvres plaideuſes vont ſe plaindre de ce que vous ne donnez plus audience !

LEANDRE.

Oh ! Tréve de raillerie ; je ne ſuis plus en train de rire.

PASQUIN.

Vraiment, c'est ce qu'elles diront. Vous êtes comme ces oiseaux libertins, qui ne chantent plus dès qu'ils sont en cage.

LEANDRE.

Je te ferai chanter, toi, si tu n'y prens garde. Je te défens de dire un seul mot. Laisse-moi rêver.

PASQUIN.

Oh! Tant qu'il vous plaira. Jettez-vous dans ce fauteuil, & moi dans celui-ci, nous rêverons à qui rêvera le mieux.

LEANDRE *rêvant à part.*

Ah, charmante Isabelle!...

PASQUIN *rêvant à part.*

Ah, divine Lisette!...

LEANDRE *à part.*

Que ne suis-je digne de vous! Je ne péririois pas! vous m'attacheriez à la vie, malgré mon désespoir.

PASQUIN *à part.*

Que ton minois est ravissant! Que tu es digne de me plaire! Que je suis digne de te charmer!

LEANDRE *à part.*

Mon cœur est tout à vous, & vous l'ignorez. Je ne regretterai que vous, & ma mort ne vous touchera point; c'est le plus grand de mes malheurs.

PASQUIN *à part.*

Quand tu seras ma femme, que je t'aimerai! Que je te caresserai! Que je te... (*haut.*) Qu'avez-vous, Monsieur? Vous vous agitez furieusement.

LEANDRE.

Je me désespére.

PASQUIN.

Et moi, je m'amuse.

LEANDRE *se levant brusquement, dit à part:*

Non, je ne veux point mourir, sans prendre congé d'elle.

PASQUIN.

Où allez-vous donc?

LEANDRE.

Je ne... Je voudrois... Je crains... Pasqu. cours à l'apartement d'Isabelle, dis-lui que je b. le d'envie de lui parler.

PASQUIN.

Vous m'étonnez ! Que lui voulez-vous ? Songez que c'est une honnête fille : vous ne sçaurez que lui dire.

LEANDRE.

Il est vrai. N'importe. Elle a sur moi tant d'empire... Je n'ai jamais aimé qu'Isabelle ; & , ce qui va mettre le comble à ta surprise, sa vertu me charme encore plus que sa beauté.

PASQUIN.

Sa vertu ! Je suis émerveillé. La vertu vous charme ! C'est donc pour la séduire que vous l'aimez ?

LEANDRE.

Plutôt périr mille fois, que d'attenter sur elle ! Ah ! Pourquoi me suis-je aperçu trop tard que la vertu est digne de nous captiver ?

PASQUIN.

Pourquoi trop tard ?

LEANDRE.

C'est que je ne puis me flatter de me réconcilier avec elle, & que, quand je vivrois encore un siécle, je serois indigne de lui offrir mes vœux. Quel affreux sujet de désespoir ! Non, je ne me pardonnerai jamais de m'être rendu si odieux & si méprisable ; mais je m'en punirai : &, sans quelques raisons qui me retiennent encore, je me serois déja fait justice.

PASQUIN.

Vous avez des vapeurs bien noires ! Après tout, pourquoi vous désespérer ? Etes-vous le seul homme qui ait fait des sottises ? Tout s'efface à force de tems. Vous vous croyez indigne d'Isabelle ? Peut-être pense-t'elle autrement. Vous ne seriez pas le premier libertin qui seroit aimé d'une honnête fille.

LEANDRE.

LEANDRE.

Ysabelle doit me haïr & me mépriser … n suir sûr.

PASQUIN.

Pour moi, j'aime Lisette ; je ne sçai si c'est pour sa vertu, car je ne l'ai pas éprouvée : mais je suis sûr qu'elle m'aimera. Ah ! Je la vois avec sa maîtresse.

SCENE II.

ISABELLE, LISETTE, LÉANDRE, PASQUIN.

LISETTE.

Quoi, c'est sérieusement que vous avez pris cette étrange résolution ?

ISABELLE.

En puis-je prendre une autre ? Dois-je manquer, Lisette, une occasion si favorable ?

LISETTE.

Je crois qu'on nous écoute.

ISABELLE.

Eh ! Vraiment oui. Quoi, Monsieur, vous êtes à la maison : Eh, qu'y faites-vous ?

LEANDRE.

Ce que j'y fais, Mademoiselle ? C'est que. (*à Pasquin.*) La question m'embarrasse.

PASQUIN.

(*à part.*) (*haut.*)

Elle est un peu maligne. Bon jour, belle Lisette.

LISETTE.

Ah ! Votre très-humble servante. Vous voilà tous deux bien désœuvrés !

PASQUIN.

Pour moi, je ne le suis point, ma chére, je m'occupe à vous regarder.

LISETTE.

Vraiment, j'en suis bien aise.

PASQUIN.

Et à vous aimer, qui plus est.

LISETTE.

Diantre ! Ce sont bien des affaires.

LEANDRE *à Isabelle.*

Peut-on, sans indiscrétion, Mademoiselle, vous demander de quelle résolution vous parliez ?

ISABELLE.

D'aller toucher deux mille écus que feuë ma tante me légue par son testament.

LEANDRE.

Je ne vois rien d'étrange dans cette résolution.

LISETTE.

Non ; mais c'est l'emploi des deux mille écus qui vous étonnera.

PASQUIN *bas à Léandre.*

Voudroit-elle vous en faire un présent ? Cela vous viendroit fort à propos.

LEANDRE *bas à Pasquin.*

Tais-toi. Elle est trop sage pour une avance si ridicule.

PASQUIN *bas à Léandre.*

Continuez toujours de questionner ; cela ne gâtera rien.

LEANDRE *à Isabelle qui veut sortir.*

Quoi ; vous sortez !

ISABELLE.

Oui. Je n'ai pas de tems à perdre ; l'affaire est pressante, le notaire m'attend.

LEANDRE.

Mais, encore deux mots.

ISABELLE.

Que voulez-vous me dire ?

PASQUIN.

Qu'il vous trouve charmante.

ISABELLE *en foûri.*

Charmante !

LISETTE *à Pasquin.*

Eſt-ce lui qui te l'a dit ?

PASQUIN.

Tout-à-l'heure, encore.

LISETTE.

Il pouvoit bien prendre la peine de le dire lui-même.

ISABELLE.

Il me le jureroit cent fois, que je ne le croirois pas.

LEANDRE.

Point de préjugés ; les aparences ſont ſouvent trompeuſes : &, quelquefois, ce qu'on croit le moins, ſe trouve le plus véritable.

ISABELLE.

Cela peut être ; mais rien n'eſt plus rare.

LEANDRE.

Oſerois-je vous demander une grace ?

ISABELLE.

De quoi s'agit-il, Monſieur ?

LEANDRE.

De me faire celle de me confier quel eſt donc l'uſage étonnant que vous voulez faire de la ſucceſſion de votre tante.

ISABELLE.

Vous ſçavez que c'eſt l'unique bien que j'aye au monde, puiſque mon pere, le plus ancien ami du vôtre, eſt mort abſolument ruiné par la perte d'un procès, & par d'autres déſaſtres auxquels il n'a pû ſurvivre ; enſorte qu'il m'a laiſſée jeune, orpheline, & ſans nulle reſſource. Hélas ! Sans votre pere, que ſerois-je devenue ? Sa maiſon eſt, depuis trois ans, le ſeul aſyle qui me reſte : j'y ſuis comme ſa propre fille ; mais je ne veux point abuſer plus long-tems de ſa générosité. Ma tante me laiſſe deux mille écus ; c'eſt ma dot : je vais en faire un em-

ploi qui me convient, & qui remplira tous mes besoins.

LEANDRE.

Ils sont donc bien bornés ?

ISABELLE.

Autant qu'ils doivent l'être. Mes conventions sont déja faites.

PASQUIN.

Conventions matrimoniales ?

LISETTE.

Non ; conventuelles.

ISABELLE.

On me reçoit pour ma succession : & je vais profiter de cet avantage avec plus de joie qu'on ne quitte le couvent pour entrer dans le plus beau monde.

PASQUIN.

Et toi, Lisette ?

LISETTE.

Je m'enferme avec ma maîtresse. On me prend par-dessus le marché.

PASQUIN.

Je m'en vais donc me faire hermite. Je ne pourrai plus souffrir le monde dès que je ne t'y trouverai plus.

LISETTE.

Comment donc, Monsieur Pasquin, je ne vous croyois pas si tendre !

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, faut-il que deux si jolies filles renoncent à leur vocation ?

LEANDRE.

C'est ce que je ne souffrirai point, tant que je respirerai.

PASQUIN.

Morbleu, ni moi non plus.

ISABELLE.

Cela sera, cependant.

LISETTE.

Je vous en répons.

LEANDRE *à Isabelle.*

Qui peut vous forcer à prendre ce parti-là si brusquement ?

ISABELLE.

Pouvez-vous l'ignorer, Monsieur, vous qui en êtes la cause ?

LEANDRE.

J'en sçais la cause ! Moi ?

ISABELLE.

Vous-même, & vous seul.

LEANDRE.

Qu'osez-vous me dire ?

ISABELLE.

La vérité. N'est-ce pas vous, Monsieur, qui avez ruiné Monsieur votre pere ?

LEANDRE.

Qui vous a dit cela ?

ISABELLE.

C'est lui : il s'en plaint tous les jours, à toute heure, à tout moment ; & ce matin même encore, en ma presence, il en gémissoit, & versoit des larmes qui m'ont pénétrée de la plus vive douleur. Il y a trois ans que je lui suis à charge. De quel poids ne lui serois-je pas désormais ! Ne suis-je pas trop heureuse qu'une tante me laisse, par sa mort, le moyen de m'assurer une retraite qui le délivre de moi ? Et ne serois-je pas indigne du secours que le ciel m'envoye, si je manquois d'en faire l'usage que mon triste sort me prescrit ?

LEANDRE.

Ah ! vous ne dites que trop vrai. Adieu charmante Isabelle ; je ne vous regretterai pas long-tems.

ISABELLE *d'un air piqué.*

Oh ! Je vous crois.

LISETTE.

Le beau compliment ! Voilà un adieu bien tendre ;

LEANDRE.

Plus tendre que tu ne crois, Lisette.

PASQUIN *d'un air attendri; à Lisette.*

Est-ce qu'on regrette les gens quand on est mort?

LISETTE.

Comment, tu crois que ton maître en mourra?

PASQUIN.

Et moi aussi, je t'en avertis, si tu suis ta maîtresse.

LISETTE.

Mademoiselle, ceci mérite attention.

ISABELLE.

Eh! Ne vois-tu pas qu'ils se moquent tous deux? La vie que Monsieur a menée jusqu'ici, nous permet-elle de le croire capable de mourir d'amour? Que tu es simple d'écouter de pareils discours!

LEANDRE *d'un ton très-vif.*

Morbleu, Mademoiselle, ne me poussez pas à bout. Si je ne sçai pas bien vous exprimer mon amour, je suis homme à vous en donner des preuves évidentes, en m'immolant à vos genoux: je n'y ai que trop de disposition.

PASQUIN *à Lisette.*

Je n'y suis pas si disposé que lui; mais il ne faudroit pas trop m'en défier, non.

LISETTE *à Isabelle.*

Ils me font trembler.

ISABELLE *levant les épaules.*

Peut-on être si sotte?

LEANDRE *mettant la main sur la garde de son épée.*

Hé bien, cruelle, puisqu'il faut vous convaincre...

ISABELLE *l'arrêtant.*

Ah! Léandre, que faites-vous?

PASQUIN *imitant son maître.*

Dépêche-toi, Lisette.

LISETTE.

Oh! Pour toi, rien ne presse.

PASQUIN.

Ma foi, tu as raison. Il sera tems de me tuer

quand tu feras au couvent ; mais, alors, point de quartier.

LEANDRE *à Isabelle, d'un ton furieux.*

Avouez-moi tout-à-l'heure, que vous croyez que je vous aime...

ISABELLE.

Hé bien, oui, je le crois.

LEANDRE.

Que je vous adore...

ISABELLE *d'un ton ému.*

Tout ce que vous voudrez.

LEANDRE.

Et que je mourrai de regret de vous avoir perdue, si je ne fuis pas mort avant votre retraite.

ISABELLE.

Avant ma retraite !

LEANDRE.

Oui, Mademoiſelle. Ayez cette opinion-là de moi, & je mourrai content.

ISABELLE.

Vous m'étonnez, je vous l'avoue ; & je n'avois nullement lieu de m'attendre à de pareilles inſtances de votre part : mais elles ont un air de vérité qui me frape, & dont je ne puis me défendre de vous ſçavoir gré.

LEANDRE.

Vous me raviſſez. Joignez à cette grace celle de me promettre que vous n'entrerez au couvent qu'après que j'aurai diſpoſé de moi.

ISABELLE.

O ciel ! Que voulez-vous dire ?

LEANDRE.

Selon les aparences, vous le ſçaurez bien-tôt. Aſſurez mon pere du deſeſpoir où je ſuis d'avoir ſi barbarement abuſé de ſes bontés. Me promettez-vous ce que je demande ? Je vous en conjure, les larmes aux yeux. Encore une fois, adieu, divine Iſabelle.

ISABELLE.

Oui, je vous promets... Sortons, Lisette ; cet homme m'épouvante ; j'ai le cœur saisi.

SCENE III.

LEANDRE, PASQUIN.

PASQUIN.

SÇavez-vous bien, mon très-honoré maître, que vous tenez des discours qui ne sont pas trop sages ? Vous prenez un air tragique qui fait peur à tout le monde, & à moi tout le premier. Souffrez que je vous fasse une petite question, & promettez-moi que vous ne vous en fâcherez pas.

LEANDRE.

Je te le promets.

PASQUIN.

Est-ce que vous devenez fou, sauf correction ?

LEANDRE *en soupirant.*

Malheureux que je suis ! Souviens-toi de ce qu'elle m'a dit de mon pere. Je ne mérite plus de vivre.

PASQUIN *le caressant.*

Mon cher petit maître !

LEANDRE.

Console-toi, je me souviens de tes bons services.

PASQUIN *pleurant.*

Que diantre voulez-vous dire ? Oubliez-les, & vivez. Allez-vous faire votre testament ?

LEANDRE *d'un ton sévére.*

Oh ! ne m'attendris point. Je te défens de t'affliger ; sinon, tu t'en trouveras mal, je t'en avertis.

PASQUIN.

(*à part.* (*haut*)

La peste ! Oh ! Monsieur, je ne m'afflige point ; je meurs d'envie de rire.

LEANDRE *d'un ton furieux.*

De rire, scélérat ! Tu ris de mon malheur !

PASQUIN.

Eh non, Monsieur, je ne ris ni ne pleure.

LEANDRE.

Voilà comme je te veux. Tiens, prens cette lettre.

PASQUIN *d'un air empressé.*

Oui, Monsieur.

LEANDRE.

Porte-la tout-à-l'heure à ce Monsieur Salomon ; à ce Juif, à cet arabe, qui demeure ici près.

PASQUIN.

Cela vaut fait.

LEANDRE.

Et ne manque pas de m'aporter réponse. S'il refuse ce que je lui demande, mets-toi en fureur contre lui, tonne, menace, éclate ; &, pour l'effrayer encore plus, fais-lui craindre les plus terribles effets de ma colére & de mon désespoir.

PASQUIN.

Laissez-moi faire, il va voir beau jeu.

LEANDRE.

J'attens ton retour, pour te donner une autre commission.

PASQUIN.

Peut-on demander ce que c'est ?

LEANDRE.

Je veux que tu prenne tous mes habits, pour les vendre le plutôt qu'il sera possible, & m'aporter l'argent que tu en pourras tirer.

PASQUIN *pleurant.*

Monsieur...

LEANDRE *le voulant fraper.*

Ah ! Tu pleure, maraud !

PASQUIN.

Moi ? Si j'osois, je serois gai ; mais je suis neûtre. Je vais éxécuter vos ordres.

LEANDRE.

Et moi, t'attendre dans mon apartement ; car mon pere pourroit venir dans ce sallon, & il m'a défendu si absolument de paroître devant lui...

PASQUIN.

Voici Lisimon.

LEANDRE *en sortant.*

Je le crains encore plus que mon pere.

SCENE IV.

LISIMON, PASQUIN.

LISIMON.

QU'as-tu, Pasquin ? Tu me parois bien agité.

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, on le seroit à moins. Je crois que l'esprit de mon pauvre maître est tombé en syncope.

LISIMON.

Que veux-tu dire ?

PASQUIN.

Ce que je veux dire : Il lui prend des accès qui me font trembler ; & je crains que la bile noire qui bouillonne dans ses veines, ne lui fasse faire quelque mauvais coup.

LISIMON.

Sur qui ?

PASQUIN.

Sur lui-même. Sçavez-vous, Monsieur, que je le soupçonne d'avoir le dessein de se brûler la cervelle ?

LISIMON *d'un air goguenard.*

Diable !

PASQUIN.

Je l'ai surpris tantôt qui chargeoit ses pistolets,

qui essayoit sa posture devant un miroir. Il a le cerveau fêlé, sur ma parole.

LISIMON *en soûriant.*

Tout de bon ?

PASQUIN.

Oui, tout de bon ; & il pourroit bien achever de le casser.

LISIMON *d'un ton railleur.*

Cela est épouvantable !

PASQUIN.

Ah ! Vous raillez ! Je ne badine pas, moi, je vous le signifie.

LISIMON *en riant.*

Effectivement, tu prens un ton si pathétique, qu'il s'en faut peu que tu ne m'effraye. Ton maître t'a fait un beau rôle, & tu le joue très-naturellement.

PASQUIN.

Comment l'entendez-vous ?

LISIMON.

Précisément comme il faut l'entendre.

PASQUIN.

Vous croyez être bien fin.

LISIMON.

Assez pour ne pas donner dans tes panneaux : je te connois pour un homme qui sçait les tendre subtilement. Si j'étois assez sot pour te croire, j'irois communiquer ma peur à Géronte, qui ne manqueroit pas de faire quelque folie pour achever de gâter son fils. A d'autres, mon ami, à d'autres ; tu ne me vendras pas tes coquilles.

PASQUIN.

Si j'étois un peu plus en humeur de rire, je rirois bien de votre prétendue subtilité ; mais, morbleu, le fait est trop sérieux pour perdre le tems à badiner. Pensez-vous que, s'il ne se croyoit pas sur le point de mourir, il feroit vendre sa garderobe ? Vous allez voir, dans un moment, la preuve de ce

que je vous dis ; car, moi qui vous parle, moi, je suis chargé de cette commission, que j'éxécuterai dès que j'aurai rendu cette lettre, & que j'en aurai raporté la réponse.

LISIMON.

Tu veux bien me la confier ?

PASQUIN.

Volontiers ; aussi-bien n'est-elle point cachetée. Je suis curieux de sçavoir ce qu'elle contient, car je n'ai pas eu le tems de la lire.

LISIMON.

Tu vas le sçavoir, si tu ne le sçais pas.

PASQUIN.

Si tu ne le sçais pas ! Je suis donc un menteur ?

LISIMON.

Je ne dirai pas cela crûment : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'assez souvent tu sçais substituer à la vérité des faits que tu imagines selon le besoin.

PASQUIN.

Et vous, Monsieur, à force de raisonnemens, vous craignez si mal-à-propos d'être dupé, que vous êtes la dupe de vous-même.

LISIMON.

Cela peut être. Lisons la lettre de ton de maître au sieur Salomon. Oh ! oh ! l'adresse est originale.

(*Il lit.*)

A MONSIEUR, MONSIEUR SALOMON, Doyen des Usuriers.

Voilà un beau titre qu'il donne à ce voisin !

(*continuant de lire.*)

Vieux coquin...

PASQUIN.

C'est débuter magnifiquement !

LISIMON *lit.*

Si tu ne remets pas, à l'ouverture de cette lettre, au porteur qui te la rendra de ma part, les diamans que je t'ai donnés en gage pour cent louis d'or, dont je n'ai jamais touché que cent pistoles, je te jure, foi d'homme

d'honneur, que je t'assommerai la première fois que j'aurai le malheur de te voir. Tu sçais que je ne manque jamais à ma parole ; fais sur cela de promptes réfléxions : & , si tu ne conclus pas comme je le desire ; fais ton testament. Au surplus, vieux coquin, éxécrable usurier, bourreau des jeunes gens, je te promets de te payer les cent louis que tu m'as extorqués, dès que j'aurai de l'argent comptant ; & tu peux garder la presente pour ta sûreté. LEANDRE.

PASQUIN.

Belle piéce à garder !

LISIMON.

Effectivement, mon cher Pasquin, voilà un style qui ne peut être sorti d'un cerveau bien timbré.

PASQUIN.

Vous voyez presentement si je badine.

LISIMON.

Franchement, je commence à te croire.

PASQUIN.

Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté.

LISIMON.

Pardonne-moi mes défiances passées ; tu sçais que tu m'as affiné quelquefois.

PASQUIN.

Comme vous vous piquez d'être fin, je faisois assaut d'esprit avec vous. Mais, une bonne fois, donnez-moi votre confiance ; & je veux être le plus grand maraud qui respire, si je ne me comporte pas avec vous de la meilleure foi du monde.

LISIMON.

Me le promets-tu ?

PASQUIN.

Oui, par ma foi, fiez-vous à moi ; j'aimerois mieux mourir que d'en abuser.

LISIMON.

Voilà qui est fait ; agissons de concert. Au fond, il ne s'agit ici que de sauver ton maître de l'affreux précipice où il s'est jetté, mais de l'en tirer par des

grés, & ſans conſulter ſon pere, dont l'ave tendreſſe acheveroit de le corrompre. Veux-tu m'aider dans ce louable deſſein?

PASQUIN.

De tout mon cœur. Vous ſçavez que je ne ſuis pas mal-adroit.

LISIMON.

Quand tu veux, tu es impayable.

PASQUIN.

Hé bien, je vous livre tout ce que je vaux.

LISIMON.

J'y compte. Commençons par l'affaire des diamans : je t'avertis qu'il ſeroit dangereux pour toi de porter la lettre qui les reclame ſi cavaliérement.

PASQUIN.

Je le ſens bien.

LISIMON.

Je me charge, moi, de cette commiſſion.

PASQUIN.

Ma foi, vous m'obligez ; je n'aime pas les affaires qui ménent au Châtelet.

LISIMON.

Je vais payer l'uſurier, retirer les diamans, & te les remettre pour les porter à ton maître, à qui tu feras d'autant mieux ta cour, qu'il faut que tu te donnes tout le mérite de les avoir recouvrés : tu lui feras un recit pathétique de ce grand & pénible exploit.

PASQUIN.

Ah! Je vous réponds qu'il ſera bien aſſaiſonné.

LISIMON.

Tu ne ſçaurois trop te faire valoir en cette occaſion.

PASQUIN.

Laiſſez faire à Marc-Antoine.

LISIMON.

Car il eſt néceſſaire, & même eſſentiel, qu'il ignore, au moins pendant quelque tems, les efforts qu'on

bien faire encore pour le sauver. Je suis sûr que tu aimes trop ton maître pour nous trahir.

PASQUIN.

Vous avez raison, je l'aime plus que moi-même; & ce seroit le trahir que de vous tromper.

LISIMON.

Voilà parler en homme d'esprit, & en honnête homme: tu m'inspires de la confiance.

PASQUIN.

Vous me connoîtrez à l'user.

LISIMON.

Au revoir. Je m'en vais chez monsieur Salomon.

SCENE V.

PASQUIN *seul.*

IL faut que je sois le meilleur cœur du monde; puisque je renonce à duper cet homme-là: je m'en faisois un point d'honneur pour me venger de ses défiances, & lui faire sentir la supériorité de mon génie; mais, en cette occasion-ci, je veux le servir de bonne foi, & sacrifier mes talens & ma gloire à l'intérêt de mon cher maître. A l'égard de son pere, c'est une autre affaire, & je me réserve au moins le pouvoir de le véxer pour mes menus plaisirs. Voici le bon-homme tout à propos.

SCENE VI.

GERONTE, PASQUIN.

GERONTE.

HÉ bien, Pasquin, que fait mon fils?

PASQUIN.

Des folies.

GERONTE.

Dans ma maiſon ?

PASQUIN.

Où eſt-ce qu'on n'en fait pas ?

GERONTE.

Ma foi, je n'en ſçai rien. Mais quelles ſont donc ici les folies de mon fils ?

PASQUIN.

Le recit en feroit long. Je me borne à vous annoncer la plus grande & la plus nouvelle ; elle ſurpaſſe toutes les autres ; elle vous épouvantera.

GERONTE.

Bon Dieu ! Qu'eſt-ce donc ?

PASQUIN.

Il eſt amoureux.

GERONTE.

Peſte ſoit du faquin ! Je croyois tout perdu. Va ; je connois mon fils ; il n'eſt pas capable d'aimer.

PASQUIN.

Et moi, je vous dis qu'il aime à la rage.

GERONTE.

Et ! Qui donc ?

PASQUIN.

Celle avec qui vous ſouhaitez de le marier.

GERONTE.

Iſabelle ?

PASQUIN.

Juſtement.

GERONTE.

Je n'en crois rien.

PASQUIN.

Cela eſt pourtant auſſi vrai qu'il eſt vrai que j'aime Liſette. Ne le croyez-vous pas ?

GERONTE.

Que m'importe ?

PASQUIN.

Venez, la voici : demandez-lui s'il n'eſt pas vrai que Léandre eſt amoureux d'Iſabelle.

SCENE VII.

LISETTE, GERONTE, PASQUIN.

LISETTE.
lui faiſant une profonde révérence.

MOnſieur, votre très-humble ſervante.

GERONTE.

Ah ! C'eſt donc toi, Liſette ?

LISETTE.

Moi-même, ſi je ne me trompe.

GERONTE.

Où eſt ta maîtreſſe ?

LISETTE.

Elle eſt dans ſon cabinet, occupée à ſerrer de l'argent.

GERONTE.

De l'argent !

LISETTE.

Oui, Monſieur ; elle vient de toucher ſix mille francs de votre notaire, qui a bien voulu les aporter ici : il nous a dit le plus poliment du monde, qu'il nous trouvoit toutes deux fort jolies, & qu'il ſe faiſoit un plaiſir de nous expédier promptement. Il eſt entré juſtement chez nous comme nous ſortions pour aller chez lui. En vérité, c'eſt un notaire bien galant.

GERONTE.

Je le remercierai de ſa politeſſe. Mais, dis-moi, mon enfant, pour changer de propos, eſt-il vrai que mon fils eſt amoureux d'Iſabelle ?

LISETTE.

Voilà monſieur Paſquin qui ſçait mieux que moi ce qui en peut être.

PASQUIN.

Vous avez entendu comme moi, Mademoiſelle, ce que mon maître a dit à votre maîtreſſe.

LISETTE.

Monſieur, j'ai pris cela pour une fantaiſie, ou pour une galanterie tout au plus.

PASQUIN.

Mademoiſelle, je vous prie de croire que mon maître n'eſt ni galant, ni fantaſque : ſa déclaration étoit pûre & ſimple, & la mienne auſſi, je vous aſſure.

LISETTE *faiſant la révérence à Paſquin.*

Cela plaît à dire à Monſieur.

PASQUIN *lui faiſant une révérence.*

Et il faut que Mademoiſelle ſe plaiſe à l'entendre.

LISETTE *vivement.*

Mais, Monſieur...

PASQUIN *du même ton.*

Mais, Mademoiſelle...

GERONTE *impatienté.*

Monſieur, Mademoiſelle, Mademoiſelle & Monſieur... Voyez les beaux complimens ! Croyez-vous que je n'aye d'autre affaire que d'entendre vos impertinences ?

PASQUIN.

Ah ! ah ! Monſieur, Mademoiſelle Liſette n'en dit jamais.

LISETTE.

Ni Monſieur Paſquin non plus, je vous en répons.

GERONTE.

Encore ? Morbleu, plus de verbiages, venons au fait. Répondez, Péronnelle.

PASQUIN *d'un air indigné.*

Péronnelle !

GERONTE.

Te tairas-tu, faquin?

LISETTE *du même air.*

Faquin!

GERONTE.

Corbleu, je donnerai vingt soufflets au premier de vous deux qui parlera sans que je l'interroge. (*à Lisette.*) Mon fils a-t'il fait une déclaration d'amour à ta maîtresse?

LISETTE.

En forme.

PASQUIN.

Oui, Monsieur, *formaliter*. comme dit le latin.

GERONTE.

Si tu parles, ni latin, ni françois, je te romprai les bras.

PASQUIN.

Parlez, Mademoiselle, mon tour viendra, s'il plaît à Dieu.

GERONTE *à Lisette.*

Répons précisément, & sur-tout en peu de mots: Que dit ta maîtresse de cette déclaration?

LISETTE.

Rien.

GERONTE.

Est-ce qu'elle ne t'a pas confié ses sentimens?

LISETTE.

Non.

GERONTE.

Est-ce la premiére déclaration qu'il lui a faite?

LISETTE.

Oui.

GERONTE.

Dis-tu bien vrai

LISETTE.

Oh!

GERONTE.

Rien, non, oui. Oh! Ne sçais-tu répondre que par monosyllabes?

LISETTE.

Voilà comme je répons quand je crains d'ennuyer.

PASQUIN *riant sous son chapeau.*

Ma Lisette vaut son pesant d'or.

GERONTE *à Pasquin.*

Que dis-tu ?

PASQUIN.

Rien.

GERONTE.

Je croi que tu plaisante ?

PASQUIN.

Non.

GERONTE.

Te souviens-tu de ce que je t'ai promis ?

PASQUIN.

Oui.

GERONTE.

Ne t'avise pas de rire mal-à-propos.

PASQUIN.

Oh !

GERONTE

lui donnant un soufflet qu'il esquive.

Ah ! Tu es le singe de Lisette ?

PASQUIN *parlant de loin.*

Je ne suis pas un singe, Monsieur ; & grace au ciel, j'ai le talent d'être original.

GERONTE.

Hé bien, Monsieur l'original, parle-moi sérieusement, ou je t'assomme. Que penses-tu de la déclaration que ton maître a fait : Puis-je compter qu'il soit vraiment amoureux ? Parle sans badiner ; mais plus de monosyllabes, je te le signifie.

PASQUIN *lentement.*

Monsieur, puisqu'il faut donc parler... cathégoriquement, je vous dirai qu'après avoir mûrement pesé, balancé, considéré la cruelle disposition.... de Monsieur votre fils... mon très-honoré maître...

GERONTE.

Et avance donc, bourreau. J'aimerois mieux tes monoſyllabes, que tes paroles empeſées.

PASQUIN.

Comme vous haïſſez la briéveté, j'ai cru qu'une doſe de circonlocutions...

GERONTE.

Que n'ai-je un bâton ſous la main !

PASQUIN *parlant de loin.*

Ah ! Un bâton ! Avant qu'il ſoit peu, vous me ferez réparation, je vous le prédis.

GERONTE *courant après lui.*

Réparation ! Attens-moi, maraud, attens-moi.

SCENE VII.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

CE ſcélérat m'a mis hors d'haleine.

LISETTE.

Reprenez-la doucement : ſoufflez tout à votre aiſe, je ne ſuis point preſſée.

GERONTE.

Vas-tu recommencer ?

LISETTE.

Ne craignez rien, vous m'avez miſe de mauvaiſe humeur.

GERONTE.

Pour avoir voulu roſſer ce fripon-là ?

LISETTE.

Sans doute.

GERONTE.

Prens garde de m'impatienter auſſi, je te donnerois congé.

GERONTE.

Tant pis.

LISETTE.

Dites tant mieux. Je veux qu'elle force Léandre à devenir raiſonnable : l'amour produira ce miracle.

GERONTE.

Il ſera nouveau.

LISETTE.

Il n'en ſera pas moins réel, je vous en répons. Laiſſez-moi conduire la barque, vous le verrez arriver à bon port

GERONTE.

Ta tête eſt bien jeune pour gouverner celle des autres.

LISETTE.

Une tête comme la mienne, ſecondée par l'Amour, vaut mieux que cent têtes comme le vôtre. Je vais mettre les fers au feu, ne craignez plus rien.

GERONTE.

Hé bien, ſi tu réuſſis, je te promets une dot.

LISETTE.

Et où la prendrez-vous ? on dit que vous êtes ruiné.

GERONTE.

Ne te mets pas en peine. Entre nous, mais ſois diſcrette, je ſuis encore aſſez riche, mon enfant, pour faire ta petite fortune.

LISETTE.

Pas ſi petite, s'il vous plaît.

GERONTE.

Tu ſeras contente. Mais, dis-moi, crois-tu qu'Iſabelle ait du penchant pour mon fils ?

LISETTE.

Je n'en ſçai rien encore ; mais, que cela ſoit ou non, comptez que la reconnoiſſance peut tout ſur ſon

cœur, & qu'il n'est pas nécessaire que l'Amour s'en mêle.

GERONTE.

Tu réveilles mes espérances, ma chére Lisette. Je veux encore me contraindre à l'égard de mon fils, jusqu'à ce que j'aprenne le succès de ton projet.

LISETTE.

Vous en au[rez] bien-tôt des nouvelles : si elles sont bonnes, souvenéz-vous de ma dot.

GERONTE.

Pour le couvent ?

LISETTE.

Supoſez un peu de mariage, cela ne gâtera rien.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN.

MORBLEU! Qu'eſt-il devenu? Je ne le trouve ni dans ſon apartement, ni dans aucun coin de la maiſon. Auroit-il pû riſquer une ſeconde ſortie? Ah! Mon cher maître, où vous chercherai-je? N'êtes-vous point au Fort-l'Evêque?

SCENE II.

LEANDRE, PASQUIN.

LEANDRE *entrant bruſquement.*

PAs encore, comme tu vois.

PASQUIN.

En robe-de-chambre! Eh, d'où diable ſortez-vous?

LEANDRE.

De mon cabinet, où j'étois enfermé. Que ne frapois-tu?

PASQUIN.

Je vous croyois échapé, car vous ne vous enfermez jamais. Eh! Que faiſiez-vous tout ſeul?

LEANDRE.

Mes derniéres diſpoſitions,

PASQUIN.

Quelle folie!

LEANDRE.

Cela fait, j'ai rempli mes malles, j'y ai tout mis, comme tu vois.

PASQUIN.

Comment! Vous ne vous êtes plus déshabillé pour vous m   à votre aise?

LEANDRE.

Non. Je me suis mis ainsi par néceſſité.

PASQUIN.

Ah, que dites-vous! L'habit que vous portiez ce matin, vous l'avez auſſi fourré dans vos malles?

LEANDRE.

Comme je n'en aurai plus beſoin...

PASQUIN.

Bon! Bon!

LEANDRE.

Il eſt entré dans le marché que j'ai fait.

PASQUIN.

Vos habits ſont déja vendus?

LEANDRE.

Affaire conſommée. Pendant que tu étois dehors, j'ai trouvé l'occaſion de m'en défaire, & j'en ai profité ſur le champ.

PASQUIN.

Avez-vous livré vos malles?

LEANDRE.

Pas encore; mais on doit venir les prendre à l'inſtant.

PASQUIN.

Fort bien. Eh, qui eſt votre acheteur?

LEANDRE.

Ma foi, j'ai oublié ſon nom, c'eſt la Fleur qui m'a procuré cette occaſion.

PASQUIN.

Qui? Ce faquin que vous avez pris à votre ſervice malgré moi? Ce gibier de potence? Ce fils de

sergent dont le pere est mort aux galéres ? Vous confiez vos habits à ce maraud là ?

LEANDRE.

Ce n'est pas à lui que je les vends, c'est à son cousin, qui est un très-honnête homme, à ce qu'il m'assure.

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, soyez sûr qu'il [illegible] pas possible que le cousin de la Fleur soit un honnête homme.

LEANDRE.

Tais-toi. Tu te déchaînes contre la Fleur, parce que tu es jaloux de son marché.

PASQUIN.

Ma foi, mon cher patron, dupe vous avez été, dupe vous êtes, & dupe vous serez.

LEANDRE.

Tais-toi, te dis-je ; tu sçais que je n'aime pas les complimens.

PASQUIN.

Mais, du moins, permettez que je vous demande pourquoi vous vous dépouillez tout-à-fait ?

LEANDRE.

Pour me punir de mes folies, & faire argent de tout. Je veux convaincre mon pere, que quoi qu'on m'ait gâté l'esprit, on n'a pas pû gâter mon cœur.

PASQUIN.

J'aprouve ce dessein ; mais vous n'êtes plus obligé de l'éxécuter, il vous rentre un effet considérable.

LEANDRE.

As-tu porté ma lettre à ce vieux juif ?

PASQUIN.

En doutez-vous ?

LEANDRE.

Comme je suis en malheur, & que tu ne me parlois point de cette affaire, je la croyois manquée, ou différée de quelques jours.

PASQUIN.

Manquée, dites-vous ? Jamais affaire n'a mieux réussi.

LEANDRE.

Tout de bon ?

PASQUIN.

Vous alle r.

EANDRE.

Si j'étois capable de sentir de la joie, j'en serois transporté ; mais, de quelque chagrin que je me sente accablé, je brûle de sçavoir comment la chose s'est passée ; fais-m'en le recit bien circonstancié.

PASQUIN *à part.*

Allons, mon imagination, faites merveilles.

LEANDRE.

Peins-moi bien la contenance de mon cher Salomon à la lecture de mon épître.

PASQUIN.

Il se souviendra de nous, sur ma parole.

LEANDRE.

Oh ! Je te crois. Hé bien ?

PASQUIN.

D'abord, je suis entré dans son bureau d'un air furibond, comme vous me voyez presentement.

LEANDRE.

C'étoit fort bien débuter. Après ?

PASQUIN.

Mon air l'a fait pâlir ; car, dès que j'ai les yeux en feu, on ne peut soutenir mes regards.

LEANDRE.

Je ne te croyois pas si terrible.

PASQUIN.

C'est que je me modére devant vous.

LEANDRE.

Tu ne fais pas mal. Poursuis.

PASQUIN.

Quand je l'ai vû si troublé, si tremblant, je lui ai dit d'un ton fier & rude : Tenez, bon-homme,

mettez vos lunettes, & lisez attentivement ce petit mot d'avis ; pesez-en bien les expressions, mon ami, elles sont significatives, & n'ont pas besoin d'interpréte.

LEANDRE.

Bravo !

PASQUIN.

Ayant pris la lettre, il l'a lûe deux fois sans rien dire, mais toujours tremblant comme la feuille ; ensuite, il m'a prié très-humblement de me retirer, m'assurant que demain, sans faute, il vous feroit éponse.

LEANDRE.

Comment, c'est-là tout ?

PASQUIN.

Vraiment, vous n'y êtes pas. Réponse tout-à-l'heure, luiai-je dit d'un ton impérieux ; je ne sors point que vous ne l'ayiez faite. Ah ! Monsieur Pasquin, ne vous fâchez pas, m'a-t'il répondu, je m'en vais écrire à votre maître. Il ne s'agit pas d'écrire, lui ai-je repliqué, mais de faire sur le champ ce qu'il vous ordonne ; c'est l'unique réponse qu'il éxige. Têtebleu, je n'entens pas plus raillerie que mon maître. Dépêchons, ai-je ajouté, en mettant la main sur la garde de mon épée, nos diamans. Il a voulu crier au meurtre ; je l'ai pris à la gorge, en le menaçant de l'étrangler & de le hacher en piéces, s'il osoit crier ou bouger de sa place. Mon courage héroïque l'a tellement épouvanté, qu'il a pris sagement le parti de capituler. Voilà vos diamans, m'a-t'il dit, en les tirant de son bureau ; mais est-il juste, Monsieur Pasquin, que je perde mes cent louis d'or ? Tu ne les perdras pas, vieux coquin, lui ai-je dit, & je t'en répons sur mon honneur. Ah ! Cela suffit, m'a-t'il repliqué, votre parole est de l'or en barre, je tiens mon argent pour reçû, voilà vos diamans.

LEANDRE.

Quoi ! Sérieusement, il te les a remis ?

PASQUIN.

Si bien que les voici : voyez s'il en manque un seul.

LEANDRE.

Non, parbleu, je les vois tous, & je les reconnois. Ah ! Mon cher Pasquin, que je t'ai d'obligation !

PASQUIN.

Vous voyez de quel prix est un valet aussi fidèle qu'intrépide.

LEANDRE.

J'avoue que je ne te croyois pas si courageux.

PASQUIN.

Ah ! Diable, c'est que vous ne m'avez pas vû dans l'occasion : employez-moi hardiment, si elle se presente, & vous verrez de quel bois je me chauffe.

LEANDRE.

Ma foi, tu m'étonnes. Tu m'avois donc caché ta valeur ?

PASQUIN *prenant du tabac.*

Les vrais braves sont toujours modestes.

LEANDRE.

Cela est vrai. Au reste, tu mérites récompense ; & tu peux compter que je ne t'oublierai pas.

SCENE III.

ISABELLE, LISETTE, LEANDRE, PASQUIN.

LISETTE *bas à Isabelle.*

Ne lui faisons pas connoître que nous le cherchons, & feignons de le rencontrer par hazard.

ISABELLE.

Suis-moi, Lifette, nous reviendrons bien-tôt. Ai-je un carroffe ?

LISETTE.

Il vous attend. Ah ! Meffieurs, la rencontre eft heureufe.

ISABELLE *à Léandre.*

C'eft vous, Monfieur ! Eh ! Bon Dieu, dans quel équipage vous voilà !

LEANDRE.

Je fuis honteux de paroître ainfi devant vous, & vous me permettrez...

ISABELLE.

Non, non, reftez un moment, je vous difpenfe du cérémonial.

LISETTE.

Monfieur va-t'il fe mettre au lit ?

PASQUIN.

Oui. Comme il s'ennuie, je m'en vais le coucher.

LISETTE.

A l'heure qu'il eft ?

LEANDRE.

Quand on eft malade, on fe couche à toute heure.

ISABELLE.

Eh, quel eft votre mal ?

PASQUIN.

Son mal eft dans la tête.

LEANDRE *bas à Pafquin.*

Si tu ne te tais...

LISETTE.

Effectivement, vous paroiffez changé.

ISABELLE *à Léandre.*

Vous devriez prendre un peu l'air.

PASQUIN.

Non ; le grand air lui feroit contraire, celui de fa chambre lui convient mieux.

LISETTE.

Pafquin eft donc votre médecin ?

[illegible]QUIN.

Lisette, si tu m'ai[illegible] purge quelquefois de ses mauv[illegible]rs.

LEANDRE *à Pasquin, d'un air menaçant.*

Si ce n'étoit Mademoiselle...

LISETTE *à Léandre.*

Est-ce qu'elle a quelque crédit sur votre esprit?

LEANDRE.

Ah, Lisette! Elle peut tout sur mon esprit & sur mon cœur.

ISABELLE.

Il n'y auroit que l'expérience qui pût m'en convaincre.

LEANDRE.

Qu'éxigez-vous de moi? Parlez.

ISABELLE.

Puisque vous m'y invitez si gracieusement...

LISETTE.

Il faut le prendre au mot; voyons un peu ce qui en résultera.

ISABELLE.

Effectivement, si j'ai bonne mémoire, vous avez voulu me persuader tantôt que vous aviez quelque inclination pour moi.

LEANDRE *vivement.*

Quelque inclination! Je n'ai jamais vraiment aimé que vous; je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir: c'est peu dire que je vous aime, je vous adore.

LISETTE.

Cela est fort.

LEANDRE *à Isabelle.*

Mais, vous-même, ne m'avez-vous pas assuré que vous n'en doutiez pas?

LISETTE.

Oui; mais de pareilles protestations de votre part, ont grand besoin de confirmation.

LEANDRE *à Isabelle, d'un air désespéré.*

Eh bien, s'il ne m'en coûte que la vie pour vous confirmer mes sentimens...

ISABELLE.

Plus de ces démonstrations, je viendrons bien-tôt; vous pour averti que je les déteste.

PASQUIN.

Et toi, Lisette?

LISETTE.

Oh! Pour les tiennes, elles m'amusent.

PASQUIN.

Fort bien, mon adorable, il faut se tuer pour vous divertir.

ISABELLE *à Léandre.*

Une chose encore que je ne puis souffrir, c'est cet air de désespoir que vous affectez.

LEANDRE.

Il n'est point affecté, je vous jure.

ISABELLE.

Affecté, ou non, il me déplaît souverainement. Eh, qu'ai-je affaire d'un amant chagrin? Vous ne pouvez inspirer que la tristesse. Est-ce là le moyen de plaire? Si vous persistez dans cette humeur noire, un couvent est moins ennuyeux que vous. Oh bien; je vous signifie que, pour croire que vous m'aimez, il faut que je vous voye un air tout différent; je veux que la tranquillité, que la joye même régnent sur votre visage.

PASQUIN *prenant la main de Léandre, chante,*

Allons gai, toujours gai, la relira la la lanlire &c.

LEANDRE *le prenant à la gorge.*

Ah! Bourreau, je ne sçai qui me tient...

ISABELLE.

C'est donc là le crédit que j'ai sur vous? Adieu, Monsieur, vous ne me verrez plus.

LEANDRE.

Pardon, charmante Isabelle; vous allez me voir tout autre. Mon cher Pasquin, demande grace pour moi.

d'un ton absolu

Lifette, fi tu m'aim… e commande de la faire refter.

LISETTE.

Allons-nous-en, Mademoifelle.

PASQUIN *la retenant.*

Ah, tigreffe !

LEANDRE *à Ifabelle.*

Si vous fortez, je ne vivrai pas un inftant.

ISABELLE.

Encore des menaces ?

LEANDRE.

C'eft pour la derniére fois, fur mon honneur.

ISABELLE.

Souvenez-vous de ce ferment, & promettez-moi de m'obéir, fans réferve, fur tout ce que j'éxigerai de vous.

LEANDRE.

C'en eft fait ; ordonnez, je ne balancerai pas.

LISETTE.

Nous allons voir. Allons, Mademoifelle, ufez bien de vos droits.

ISABELLE.

Je me rapelle tous les difcours que vous m'avez tenus, Monfieur ; ils me font comprendre, auffi-bien qu'à Lifette, que vous avez formé contre vous-même un deffein barbare & funefte.

LEANDRE.

Pourquoi vous imaginer…

ISABELLE.

Point de difcours. Ouvrez-moi votre cœur en ce moment, & fans héfiter, ou je vous déclare que je ne croirai pas un feul mot de vos proteftations.

LEANDRE.

Eh bien, il faut vous l'avouer ; l'état affreux où je me fuis plongé par ma conduite extravagante, les vives perfécutions de mes créanciers, l'impoffibilité où je fuis de les payer ; &, ce qui me dé-

tempére bien plus que tout le reste, les plaintes, les cris, la juste colére de mon pere qui me défend de me presenter à sa vue ; & que mes dissipations ont jetté dans la misére ; mille autres chagrins, des reproches sanglans que j'essuye de toutes parts ; tant de sujets d'inquiétude & de douleur m'ont mis en fureur contre moi-même, & fait prendre la résolution d'attenter sur ma vie, dès que j'aurois pu recouvrer quelques effets que je veux laisser après moi.

ISABELLE.

Cet aveu sincére est une premiére preuve de votre amour, mais j'en éxige encore deux autres ; la premiére, c'est que vous me fassiez serment que vous triompherez de votre désespoir.

LEANDRE.

Eh, pourquoi voulez-vous que je vive ?

ISABELLE.

Pour m'aimer.

LEANDRE.

Vous le voulez absolument ?

ISABELLE.

Absolument.

LEANDRE.

Je vous obéirai, & je vous le jure par ce qu'il y a de plus sacré.

ISABELLE.

Ce n'est pas tout, je veux que vous me livriez toutes vos armes pour tout le tems qu'il me plaira de les garder, & que vous me donniez votre parole d'honneur, que pendant ce tems-là vous ne sortirez point.

LEANDRE.

Ma parole d'honneur ! Eh bien, je vous la donne : Etes-vous contente ?

ISABELLE.

Je le serai quand j'aurai vos armes...

LEANDRE.

Tiens ; Pasquin, voilà la clef de mon cabinet ; aporte tout aux pieds d'Isabelle.

PASQUIN.

Je m'en vais vuider l'arsenal. N'y a-t'il rien de caché ?

LEANDRE.

Non, sur mon honneur.

LISETTE.

Mais n'avez-vous point en réserve quelque legére dose de mort-aux-rats ?

LEANDRE.

Je jure que je n'y ai jamais pensé.

PASQUIN.

Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE IV.

LEANDRE, ISABELLE, LISETTE.

LEANDRE.

N'Etes-vous pas bien assurée maintenant, que vous régnerez despotiquement sur mon cœur ?

ISABELLE.

A vous dire le vrai, je commence à le croire.

LEANDRE.

Ah ! Si je puis me flatter d'être aimé de vous, rien n'égalera mon bonheur. Me permettez-vous de l'espérer ?

ISABELLE.

Le soin que je prens de conserver vos jours vous parle mieux que les plus vives expressions.

LEANDRE.

Eh, Pasquin, dépêche-toi. Qu'il est lent à exécuter vos ordres ! Je m'en vais le hâter.

tempére bien plus que tout le reste, les plaintes, les cris, la juste colére de mon pere qui me défend de me presenter à sa vue ; & que mes dissipations ont jetté dans la misére ; mille autres chagrins, des reproches sanglans que j'essuye de toutes parts ; tant de sujets d'inquiétude & de douleur m'ont mis en fureur contre moi-même, & fait prendre la résolution d'attenter sur ma vie, dès que j'aurois pu recouvrer quelques effets que je veux laisser après moi.

ISABELLE.

Cet aveu sincére est une premiére preuve de votre amour, mais j'en éxige encore deux autres ; la premiére, c'est que vous me fassiez serment que vous triompherez de votre désespoir.

LEANDRE.

Eh, pourquoi voulez-vous que je vive ?

ISABELLE.

Pour m'aimer.

LEANDRE.

Vous le voulez absolument ?

ISABELLE.

Absolument.

LEANDRE.

Je vous obéirai, & je vous le jure par ce qu'il y a de plus sacré.

ISABELLE.

Ce n'est pas tout, je veux que vous me livriez toutes vos armes pour tout le tems qu'il me plaira de les garder, & que vous me donniez votre parole d'honneur, que pendant ce tems-là vous ne sortirez point.

LEANDRE.

Ma parole d'honneur ! Eh bien, je vous la donne : Etes-vous contente ?

ISABELLE.

Je le serai quand j'aurai vos armes.

LEANDRE.

Tiens ; Pasquin, voilà la clef de mon cabinet ; aporte tout aux pieds d'Isabelle.

PASQUIN.

Je m'en vais vuider l'arsenal. N'y a-t'il rien de caché ?

LEANDRE.

Non, sur mon honneur.

LISETTE.

Mais n'avez-vous point en réserve quelque legére dose de mort-aux-rats ?

LEANDRE.

Je jure que je n'y ai jamais pensé.

PASQUIN.

Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE IV.

LEANDRE, ISABELLE, LISETTE.

LEANDRE.

N'Etes-vous pas bien assurée maintenant, que vous régnerez despotiquement sur mon cœur ?

ISABELLE.

A vous dire le vrai, je commence à le croire.

LEANDRE.

Ah ! Si je puis me flatter d'être aimé de vous, rien n'égalera mon bonheur. Me permettez-vous de l'espérer ?

ISABELLE.

Le soin que je prens de conserver vos jours vous parle mieux que les plus vives expressions.

LEANDRE.

Eh, Pasquin, dépêche-toi. Qu'il est lent à exécuter vos ordres ! Je m'en vais le hâter.

LISETTE.

Cette impatience me plaît. Mais demeurez, le voici qui rentre.

SCENE V.

PASQUIN *aportant un fusil, une paire de pistolets, un poignard, une épée, & un fourniment complet*, LEANDRE, ISABELLE, LISETTE.

PASQUIN *d'un ton tragique.*

MAdame, à vos genoux j'aporte cette épée, toutes nos armes à feu, & nos munitions de guerre.

ISABELLE *à Léandre.*

Est-ce tout ?

LEANDRE.

S'il y manque rien, accablez-moi de haine & de mépris.

ISABELLE.

Je suis contente.

PASQUIN *chante à Isabelle.*

Triomphez, charmante reine, triomphez, &c.

LEANDRE *secouant Pasquin.*

Parbleu, tu es bien impertinent !

PASQUIN.

Parbleu, vous n'aimez guére la musique !

LISETTE.

Ce n'est pas tout, il faut que j'aye mon tour. Allons, Monsieur Pasquin, votre épée.

LEANDRE.

Oh ! Elle n'est pas à craindre.

LISETTE.

Non pour lui, mais pour vous; c'est une occasion prochaine.

PASQUIN.

Tenez, ma reine, je mets entre vos mains une arme bien redoutable.

LISETTE.

Donnez.

PASQUIN.

A condition que vous m'aimerez ; c'eſt une condition, *ſine quâ non.*

LISETTE.

Sine quâ non ! Quelle langue eſt-ce là ?

PASQUIN.

C'eſt la langue de l'amour. (*Voyant qu'Iſabelle veut prendre les piſtolets.*) Attendez, Mademoiſelle, pour éviter tout accident, je m'en vais les vuider. N'ayez pas peur. (*Il décharge les deux piſtolets.*)

SCENE VI.

GERONTE, ISABELLE, LISETTE, PASQUIN.

GERONTE

accourt, & Léandre diſparoît.

AH, bon Dieu ! Quel bruit viens-je d'entendre ? Qu'eſt devenu mon fils ? Deux filles armées ! L'avez-vous tué ?

LISETTE.

Ne craignez rien, nos armes ne ſont pas meurtriéres.

GERONTE.

Mais, qui eſt-ce qui a tiré ?

PASQUIN.

C'eſt moi, ſans vanité.

GERONTE.

Et pourquoi, diable, as-tu fait ce fracas ?

PASQUIN.

C'eſt une réjouiſſance pour la paix.

GERONTE.

Pour la paix !

PASQUIN.

Oui, Monſieur, la paix eſt faite entre votre fils & lui; voici les deux médiatrices, & l'amour eſt garant du traité. M'entendez-vous ?

GERONTE.

Que trop. Ah, cruel ami! Ma chére Iſabelle, que je vous ai d'obligation !

LISETTE.

Et à moi donc ?

GERONTE.

Va, Liſette, je n'oublierai pas la dot.

PASQUIN.

Et où la prendrez-vous !

GERONTE.

De quoi te mêles-tu ?

PASQUIN.

J'y prens quelque intérêt.

LISETTE.

Avec votre permiſſion, Monſieur Paſquin, ne vous mêlez point de mes affaires.

PASQUIN.

Avec votre permiſſion, Mademoiſelle Liſette, vos affaires ſeront bien-tôt les miennes.

ISABELLE.

Ne craignez plus rien pour Léandre; j'ai ſa parole d'honneur.

GERONTE.

Vous me calmez; mais j'ai eu belle peur.

SCENE VII.

LISIMON, GERONTE, ISABELLE, PASQUIN, LISETTE.

LISIMON.

QU'avez-vous, mon ami ? Vous me paroiſſez bien ému.

GERONTE.

J'ai pensé perdre mon fils ; sans Mademoiselle, il se désespéroit.

LISIMON.

Pauvre homme que vous êtes ! Vous vous effrayez des discours d'un jeune homme !

PASQUIN.

Ne blâmez point Monsieur ; l'affaire étoit sérieuse.

LISIMON.

Se peut-il que son extravagance ? . . . .

ISABELLE.

Elle étoit très à craindre, je vous en répons, & il seroit dangereux de l'y faire retomber. Nous vous laissons tenir conseil sur le parti que vous avez à prendre.

(*Elles sortent en emportant les armes.*)

SCENE VIII.

GERONTE, LISIMON, PASQUIN.

GERONTE *à Lisimon.*

Que me conseillez-vous ?

LISIMON.

De tenir ferme. Si vous faites mal-à-propos la moindre démarche, votre fils n'en reviendra jamais.

GERONTE.

Ne vous ouvrez pas davantage, & regardez qui nous écoute.

PASQUIN.

Vous vous défiez de moi ? Bon jour & bon soir.

GERONTE.

Oui, va-t'en.

LISIMON.

Non, reste. Vous lui faites tort. Je me fie à lui comme à moi-même.

PASQUIN.

Et vous faites bien ; sans cela, je vous ferois voir du pays. Mais, qu'est-ce que ceci ?

SCENE IX.

LA FLEUR *portant une malle, & suivi de deux hommes qui en portent chacun une autre*, GERONTE, LISIMON, PASQUIN.

PASQUIN *à la Fleur.*

OU portez-vous ces malles, Monsieur la Fleur ?

LA FLEUR.

Notre maître m'ayant dit qu'il vouloit vendre sa garde-robe. j'en ai promis quatre mille francs pour mon cousin Broquant, qui est le plus honnête fripier des halles ; & mondit maître étant convenu du prix, j'emporte les malles pour mondit cousin.

PASQUIN.

Pour tondit cousin ! Commencez, messieurs les faquins, par déposer ici lesdites malles : ce fripon croit encore signifier un exploit.

GERONTE.

Dépêchons, ou je vous ferai pendre tous trois comme voleurs domestiques.

(*Les hommes qui portoient les malles, les jettent & s'enfuient ; la Fleur reste.*)

LISIMON.

Avec votre permission, Monsieur de la Fleur ; votredit maître a-t'il touché les quatre mille francs ?

LA FLEUR.

Pas encore. Je lui ai promis de lui aporter son argent dès que j'aurois livré la marchandise.

LISIMON.

Votre fils n'est pas défiant, comme vous voyez. Vous êtes un maître fripon, Monsieur de la Fleur,

PASQUIN.

D'autant plus fripon, qu'il sçait le prix de ce qu'il emporte. Ces habits valent plus de huit mille francs.

GERONTE.

Qu'on m'arrête ce misérable.

LISIMON.

Eh, non; contentez-vous de les chasser.

GERONTE *poussant rudement la Fleur.*

Va te faire pendre ailleurs.

SCENE X.

GERONTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON.

OH çà, mon cher Pasquin, il faut que tu fasses encore quelques petits mensonges à ton maître.

GERONTE.

Oh! cela lui est aisé : les plus gros ne lui coûtent rien.

PASQUIN.

Monsieur tire toujours sur moi.

LISIMON.

C'est une vieille rancune, il n'en faut que rire.

GERONTE.

Mais, pourquoi mon fils vendoit-il ses habits?

PASQUIN.

Par désespoir. Il dit que c'est pour faire un fond, qui, joint à ses diamans & à beaucoup d'argent qui lui est dû par des amis, pourra former une somme assez considérable, dont il disposera par son testament.

GERONTE *d'un ton pleureur.*

Par son testament!

LISIMON.

Eh! Ne vous allarmez point de la fougue d'un

jeune étourdi. Tu lui diras, Pasquin, que tu as retenu ses malles, parce que tu as trouvé un autre acheteur qui t'en veut donner six mille francs : son pere fournira la somme, & retiendra les habits. Nous comptons sur toi.

PASQUIN.

Et vous faites bien. Ah! ah! Voici une des malles ouverte? Et je mets la main justement sur l'habit aux grandes avantures. Oh! Quelle étourderie!

LISIMON.

Quoi donc?

PASQUIN.

Il a laissé son porte-feuille dans cette poche.

LISIMON *lui arrachant le porte-feuille.*

Voyons.

PASQUIN.

Ah! Monsieur, ne l'ouvrez pas, c'est un magasin de sottises.

LISIMON.

Donne-le-moi, cela m'amusera : je parcourrai tantôt toutes ces piéces d'éloquence. Ce sont des lettres de femmes!

PASQUIN.

Filles, femmes & veuves, tout lui est bon.

GERONTE.

Quelle corruption de mœurs! Mon ami, nous aurons beau faire, nous ne le corrigerons jamais.

PASQUIN.

C'est selon. Si j'étois son pere, je le mettrois si bien à l'épreuve, que je sçaurois une fois pour toujours à quoi m'en tenir sur son sujet.

GERONTE.

Et que ferois-tu?

PASQUIN.

J'acheverois de payer ses dettes, & je le remettrois en fonds.

GERONTE.

Le traître est d'accord avec lui pour nous duper.

PASQUIN.

... foi; je vous indique tout naturellement
...lient qui vous reſte, pour lire juſqu'au
...ur.

GERONTE.

Bon! Bon! Si je prenois ce parti là, tu ne pourrois jamais t'empêcher de nous trahir.

PASQUIN.

Je ne vous trahirai point; j'en fais ſerment ſur mon honneur.

GERONTE.

Belle caution?

LISIMON.

Je l'accepte, & je m'y fie abſolument.

GERONTE.

Songe qu'il y va du ſalut de ton maître.

PASQUIN.

Je donnerois ma vie pour lui.

LISIMON.

J'en ſuis perſuadé. Aprens donc, mon cher Paſquin, que tous ſes créanciers ſont payés: cela s'eſt fait ſous main, il l'ignore abſolument; & bien loin de le tirer de peine, comme nous le pourrions, nous lui faiſons croire qu'on le guette pour l'arrêter. J'ai fait paſſer déja cinq ou ſix fois une troupe d'archers devant ſes fenêtres: c'eſt ce qui l'empêche de ſortir depuis quatre jours.

PASQUIN.

Oh! Pour ce coup, je mets pavillon bas devant vous, vous êtes plus fin que moi, je le confeſſe, car j'ai donné comme lui dans le panneau; mais tout ce que j'aprens ici me ravit.

GERONTE.

Ne va pas gâter notre beſogne.

PASQUIN.

Si je la gâte, aſſommez-moi. Vous voyez que votre conduite s'accorde avec mes idées. Que je vais

vous ſeconder de bon cœur, & me r , que tu as re-
pens de votre cher fils ! ouvé un autre

LISIMON. e francs : ſon

Viens, ſuis-nous chez Géronte, ra les habits.
nous concerter.

Fin du troiſiéme Acte.



foi;
dis

ACTE IV.

SCENE PREMIÉRE.

GERONTE, LISIMON.

LISIMON.

Ne précipitons rien, vous dis-je, je lui ferai toucher vos six mille francs en tems & lieu; mais s'il vous plaît, avant que d'en venir là, je veux qu'il subisse toutes les épreuves que nous venons de concerter avec Pasquin: j'espére que l'effet sera décisif, & sçaura nous déterminer. Il faut se défier long-tems d'un jeune homme qui a long-tems vécu comme votre fils, & on ne peut chercher trop de moyens, croyez-moi, de connoître à fond ses dispositions presentes.

GERONTE.

Que nous sommes barbares!

LISIMON.

Que vous êtes pusillanime! Eh! Morbleu, soyez homme une fois: vous n'avez que trop joué le rôle de pere, prenez enfin celui de maître, & commencez par vous imposer la loi de suspendre & de cacher votre foiblesse.

GERONTE.

Mais, toute réfléxion faite, mon cher ami, n'avons-nous pas fait assez souffrir ce pauvre enfant, en le réduisant au dernier désespoir?

LISIMON.

Impatiences & vivacités de jeune homme; dont

les fureurs ne prouvent point qu'il [illegible] n'a pas encore, à beaucoup près, [illegible] tions qu'il mérite ; ses créanciers & [illegible] ne l'ont que trop prouvé.

GERONTE.

Après tout, ce sont des folies de son âge : si on punissoit aussi sévérement tous les jeunes gens qui lui ressemblent, on bouleverseroit tout Paris.

LISIMON.

Dites plutôt que tout Paris rentreroit dans l'ordre, & que les vices n'y triompheroient pas comme ils font. Qui est-ce qui renverse l'ordre ? C'est la Jeunesse.

GERONTE.

Eh ! N'est-elle pas faite pour le renverser ? Chaque âge a ses fonctions.

LISIMON.

Pour un homme dont les mœurs sont si pures ; vous prêchez une morale bien relâchée.

GERONTE.

C'est que je suis juste, & sçai compatir à la foiblesse humaine : j'en ai tant de pitié, que s'il ne tenoit qu'à moi, je délivrerois tout-à-l'heure mon fils de ses tourmens, quand il devroit encore m'en coûter le double de ce que j'ai déja payé pour lui.

LISIMON.

C'est ce que je ne souffrirai point, ou bien nous romprons ensemble : je serai votre ami malgré vous, & je suis plus ami de votre fils, que vous ne l'êtes vous-même. Songez qu'il vous croit ruiné par sa faute : soyez plus constant dans vos résolutions, & gardez-vous bien de le désabuser avant qu'il l'ait mérité. De la circonstance où nous sommes, dépend tout le bonheur de sa vie & du reste de vos jours : rien de plus sérieux.

GERONTE.

Oh bien, faites donc comme vous l'entendrez ; je ne m'en mêle plus, & je vous livre mon fils.

LISIMON.

LISIMON.

foi; ..ez-vous ?

GERONTE.

vous en donne ma parole.

LISIMON.

Je suis content.



SCENE II.

PASQUIN, GERONTE, LISIMON.

LISIMON.

HÉ bien, mon garçon, quelles nouvelles ?

PASQUIN.

De très-sérieuses. Mon pauvre maître est si furieusement amoureux, qu'il n'y a que moi qui puisse lui faire paroli.

LISIMON.

Tant mieux.

PASQUIN.

Je gage qu'avec tout votre esprit & votre sang-froid, il vous seroit impossible de décider lequel est le plus fou de nous deux. N'avez-vous pas entendu nos soupirs ?

LISIMON.

Comment, Pasquin, tu soupire aussi ?

PASQUIN *poussant un long soupir.*

Ah! Monsieur, j'en perds la respiration.

LISIMON.

Finis donc, tu me ferois mourir de rire : je te croyois plus sage.

PASQUIN.

Les plus grands hommes ont leurs foiblesses. La friponne de Lisette m'a tourné la tête.

LISIMON.

Quelle pitié ! Qu'est-ce que tu tiens là ?

PASQUIN.

Des billets pour douze mille cin[illegible]

GERONTE.

Comment, morbleu, mon fils doit encore [illegible]

PASQUIN.

Au contraire, c'eſt ce qui eſt dû à Monſieur votre fils.

LISIMON.

Ce qui lui eſt dû !

PASQUIN.

Vraiment oui. Quand il eſt en fonds, ſa bourſe eſt ouverte : il s'épuiſe par facilité, pour ſoutenir les autres, & il emprunte pour ſe ſoutenir.

GERONTE.

Le bon cœur !

PASQUIN.

Dites plutôt, la bonne dupe !

LISIMON.

Procédé de jeune homme. Donne-moi ces billets, que je les liſe.

PASQUIN.

Mais ne le blâmons pas en tout. Vous en trouverez ici deux de mille écus chacun, qu'il a gagnés au jeu ſur parole d'honneur, qu'on a garantis par écrit.

LISIMON.

Les voici. Comment donc ! Je connois particuliérement ces Meſſieurs ; ce ſont des gens d'honneur, & de grande qualité : je répons qu'ils payeront bientôt Léandre, & je me charge, moi, d'avancer cette ſomme pour eux. Jamais dette ne fut plus ſûre que celle-là.

GERONTE.

J'en ſuis ravi.

LISIMON.

Voyons les autres billets. Celui-ci, de quatre mille francs, eſt ſigné d'Orville : n'eſt-ce pas le fils d'un fameux banquier qui ſe nomme Plantin ?

PASQUIN.

foi; i se donne des airs de condition, se ...onsieur le Comte, perd son argent ...ptant, joue sur sa parole, brille dans un équi...e superbe, dissipe une ample fortune, emprunte à grosse usure, &, pour être le singe des Grands, soutient les frais d'une Nymphe à ses gages, & d'une petite maison où il la régale splendidement, avec de jeunes Seigneurs qui se moquent de lui.

GERONTE.

C'est donc un des amis de mon fils?

PASQUIN.

Intime; ils se sont souvent associés pour se cautionner tour à tour.

LISIMON.

Oh bien, Monsieur le Comte, votre pere va payer pour vous le billet; avant qu'il ait l'honneur de faire banqueroute. Monsieur Plantin a quatre mille francs à tirer sur moi: ma dette acquittera celle du Seigneur d'Orville. Quel est cet autre billet? Je croi, Dieu me le pardonne, qu'il est de mon neveu!

PASQUIN.

De lui-même; il commence à se former.

LISIMON.

Ah! Ah! Petit drôle, vous faites aussi des billets?

PASQUIN.

Pourquoi non, puisqu'il sçait écrire?

LISIMON.

Autant de retranché sur vos menus plaisirs: il m'en coûtera deux mille cinq cens livres, pour vous acquitter avec Léandre; mais mon argent vous coûtera cher sur ma parole. Est-ce là tout?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Cela forme un total assez considérable, que je veux faire toucher à ton maître avant qu'il soit nuit,

(*à Géronte,*) En y joignant six [illegible] que tu as re-vous m'avez livrés pour ses hab[illegible] uvé un autre voir dix-huit mille cinq cens livres [illegible] : son ses diamans qui en valent plus de quin[illegible] ncore [illegible]s. verrons quel usage il fera de tous ces effets ; [illegible] preuve capitale où je l'attens.

GERONTE.

Et qui me fait trembler pour lui, si ce fripon ne nous trompe point.

PASQUIN.

Encore fripon ? Vous vous défiez encore de moi ? Eh bien, faites vos affaires vous-même, je ne m'en mêle plus.

LISIMON.

Ne te fâche pas, mon ami, pardonne-lui de vieilles habitudes.

PASQUIN.

Oui, mais qu'il s'en défasse, ou je reprendrai les miennes.

LISIMON.

Garde-t'en bien ; tu romprois toutes nos mesures.

PASQUIN.

Revenons au fait.

LISIMON.

Le fait est qu'il faut que tu caches soigneusement à Léandre, que c'est moi qui acquitte ses billets d'avance : il est essentiel, au contraire, qu'il se persuade que cette grosse remise lui vient à notre insçû : s'il nous croyoit informés, son pere & moi, qu'il lui rentre tant d'argent à la fois, il n'oseroit en disposer à sa fantaisie.

GERONTE.

Oh ! Pour le coup, j'aprouve votre idée. Mon cher Pasquin, mon ami, il faut nous aider fidèlement en cette conjoncture délicate.

PASQUIN.

Ah ! Je suis donc mon cher Pasquin presentement ?

[illegible]ISIMON.

[illegible] foi; [illegible]ne, mon enfant, songe qu'en nous [illegible]u sers encore mieux ton maître.

PASQUIN.

[illegible]tant, j[illegible] [illegible]le cœur si bon, que j'en ai honte; mais c'est le [illegible]e des honnêtes gens.

GERONTE *à part.*

Le coquin!

PASQU[illegible]N *à Lisimon.*

Un mot encore, pour nous mieux entendre. Si vous voulez qu'il ignore ce que vous faites pour lui, il faut donc que je m'en attribue le mérite?

LISIMON.

Sans doute: fais-toi valoir sur cela comme sur les diamans; le recit que tu lui as fait est merveilleux. Je m'en vais rassembler nos sommes que je tiendrai toutes prêtes, & nous conviendrons du moment de les produire. Songe que tu gagneras plus à tromper ton maitre, qu'à nous trahir; d'ailleurs, ce sera plus le servir que le tromper.

GERONTE.

Sois-nous fidèle, & je te promets une récompense magnifique.

PASQUIN.

Il va m'en coûter encore quelques mensonges; mais que ne fait-on point pour ses amis?

GERONTE *ôtant son chapeau.*

Ah! Trop d'honneur.

LISIMON.

Quels autres papiers tiens-tu là?

PASQUIN.

Ce sont mes lettres de créance; en vertu desquelles je pourrois recevoir & donner quittance pour mon maître.

LISIMON.

Tu peux les brûler. Voici Lisette, nous te laissons avec elle pour te faire notre cour.



SCENE I.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

QU'elle a l'œil fin & les traits piquans ! Ma foi, j'en deviens fou.

LISETTE.

Votre servante, Monsieur Pasquin : il me paroît que vous méditez tout seul.

PASQUIN.

Oui, je médite sur vos charmes, & je brûle d'en être possesseur. Convenons de nos faits, mon petit cœur : quand nous marierons-nous ?

LISETTE.

Le beau début pour un homme poli !

PASQUIN.

Comment donc, peut-on faire une plus grande politesse à une jolie fille, que de lui témoigner un vif empressement de l'épouser ?

LISETTE.

Aprenez de moi, Monsieur l'empressé, qu'un homme qui sçait vivre n'offre jamais d'épouser, qu'après s'être assuré que sa proposition convient.

PASQUIN.

Ne convient-elle pas quand on s'aime ?

LISETTE.

Et qui vous a dit que je vous aime, Monsieur Pasquin ?

PASQUIN.

Vos yeux, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Oh ! Mes yeux, mes yeux, ne vous y fiez pas : naturellement ils sont grands parleurs, mais souvent ce qu'ils disent ne signifie rien.

PASQUIN.

foi; ns ! Ils m'ont donc trompé ?

LISETTE.

ptant. jeus de croire à leur témoignage, si ma ...ne ne le confirme pas.

PASQUIN.

Eh, morbleu, fais-la donc parler.

LISETTE.

Elle est trop modeste pour faire un aveu.

PASQUIN.

Comment donc s'y prendre pour vous pénétrer? Je croyois que nous étions d'accord.

LISETTE.

Eh, ne sçais-tu pas, butor, que je vais au couvent? Je ne quitterai pas ma maîtresse; son sort sera le mien.

PASQUIN.

Quoi, vous persistez toutes deux!

LISETTE.

Mais... je croi qu'oui.

PASQUIN.

Rendez-nous donc nos armes, barbares que vous êtes!

LISETTE.

Vos armes! Pourquoi faire?

PASQUIN.

Pour nous tuer une bonne fois.

LISETTE.

Si tu le veux absolument, je m'en vais te rendre ton épée.

PASQUIN.

Non, non, garde-la, je pourrois me manquer; car je n'ai pas la main sûre : je veux m'expédier promptement d'un bon coup de pistolet.

LISETTE.

Hé bien, je te prêterai ceux de ton maître; qu'à cela ne tienne.

PASQU[illegible]

L'offre eſt tendre ; tu ris en [illegible] que tu as re-[illegible]ouvé un autre dire & beau faire, tiens, je v[illegible] : ſon mes ; je m'en fais l'aveu pour t[illegible] encore c[illegible]ts. ta pudeur. Allons, la main ſur la conſ[illegible] menti ?

LISETTE.

Laiſſe-moi faire mon meſſage.

PASQUIN.

Où vas-tu, je te prie ?

LISETTE.

Chez ton maître, de la part de ma maîtreſſe.

PASQUIN.

De la part de ta maîtreſſe ! Cela me paroît vif. Eh, que lui veut-elle ?

LISETTE.

J'ai ordre de le dire à lui-même.

PASQUIN.

Mais... oſeras-tu le voir tête-à-tête ? Il eſt encore en déshabillé, cela pourroit bleſſer ta modeſtie.

LISETTE *en riant.*

Ma modeſtie ? Ah ! Monſieur Paſquin, vous êtes jaloux !

PASQUIN.

Jaloux des bienſéances ; car, pour le reſte, je le crois en ſûreté.

LISETTE.

Et tu as raiſon. Ton Maître eſt ſi triſte, qu'il n'y a point d'homme moins dangereux.

PASQUIN.

Ne vous y fiez pas trop : vous avez un minois tout propre à cauſer des révolutions ſubites.

LISETTE.

Le voici lui-même fort à propos.

PASQUIN *ſe grattant la tête.*

M'en irai-je ?

LISETTE.

Il me ſemble que ſes yeux ſe raniment : qu'en

PASQUIN.

... foi; ... ns ! ... r vous faire plaisir, je ne vous ...
... lis ...

L I ...

... ptant, je ...
... ne

SCENE IV.

LEANDRE, LISETTE, PASQUIN.

LEANDRE *du fond du théâtre.*

PAsquin.

PASQUIN.

Monsieur.

LEANDRE.

Mon pere n'est-il point ici ?

PASQUIN.

Non, non, il vient de monter à son apartement avec Monsieur Lisimon. Aprochez, on a quelque chose à vous dire.

LEANDRE *un peu vivement.*

Ah ! Je suis charmé de te voir, Lisette : est-ce toi qui veut me parler ?

LISETTE.

Oui, Monsieur, de la part de ma maîtresse.

LEANDRE *d'un ton de surprise & de joie.*

De sa part ?

LISETTE.

Ce n'est pas de la mienne, assurément.

LEANDRE.

Eh, de quoi s'agit-il ?

LISETTE.

Premiérement, il s'agit de sçavoir comment se porte votre mélancolie.

LEANDRE *en soûriant.*

Ma mélancolie ? Pas si bien que tantôt : je sens diminuer ses forces & revenir les miennes.

LISETTE.

Bonne nouvelle.

PASQUIN *bas à Lis.*

Tu vois que j'ai bien fait de rester.

LEANDRE *à Pasquin.*

Que lui dis-tu ?

PASQUIN.

Un mot, en passant, sur nos petites affaires.

LEANDRE.

Parbleu, tu prens bien ton tems ! (*à Lisette.*) As-tu quelque chose à me dire en particulier ?

PASQUIN *vivement.*

Non, non, je ne suis pas de trop. Avez-vous des secrets pour moi ?

LEANDRE *en riant.*

Ah ! Je vous entens, Monsieur Pasquin.

PASQUIN.

C'est que je suis curieux.

LEANDRE.

Oui, oui, curieux ; je comprens cela. Eh bien, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien, Monsieur, puisque vous commensez à vous dérider, je m'en vais vous dire l'objet de mon message. Or écoutez : ma maîtresse vous fait à sçavoir qu'il vient de lui arriver d'Angers une parente, la plus curieuse & la plus sotte provinciale qui ait jamais mis le pied dans Paris.

LEANDRE.

Jusqu'ici cela ne me regarde point.

LISETTE.

Plus que vous ne pensez. Or cette provinciale qui n'a jamais rien vû, meurt d'impatience de voir l'Opéra, qu'elle s'imagine être la huitiéme merveille du monde.

LEANDRE.

Elle sera bien trompée. Mais passons, ceci ne me regarde point encore.

LISETTE.

oi.

LEANDRE *vivement.*

n quoi donc ?

LISETTE.

Vous allez voir : ma maîtresse, qui ne va jamais aux spectacles, est fort embarrassée de la curiosité de sa parente, qui veut absolument qu'elle la méne.

LEANDRE.

Ta maîtresse n'a qu'à refuser.

LISETTE.

C'est ce qu'elle a fait d'abord ; mais Monsieur veut qu'elle ait cette complaisance, & cela décide.

LEANDRE.

Il est vrai.

LISETTE.

Ce qui redouble son embarras, c'est qu'elle ne sçait pas mieux que sa cousine les êtres de l'Opéra, où, d'ailleurs, elle ne sçauroit quelle figure faire, si quelqu'un n'y assuroit sa contenance : elle en a prié Monsieur votre pere, qui a rejetté la proposition ; elle s'est adressée à Monsieur Lisimon, qui l'a reçûe plus mal encore, mais qui lui a conseillé de recourir à vous.

PASQUIN *à part.*

Ah ! Le malin vieillard !

LEANDRE.

A moi ! Moi, la mener à l'Opéra !

LISETTE.

Avec sa parente & moi, dans deux heures au plus tard, elle vous en prie instamment ; ainsi préparez-vous, s'il vous plaît, il est bien-tôt tems de vous habiller. Vous rêvez ?

PASQUIN.

C'est qu'il songe à l'habit qu'il mettra ; il en a tant à choisir.

LEANDRE *bas à Pasquin.*

Eh, bourreau, tu sçais bien le contraire.

LISETTE.

Mais, Monſieur, répondez-mo [illegible] j'ai mes rai [illegible] plaît.

LEANDRE.

C'eſt [illegible] je ſonge ... Ah, maudit Liſimon!

LISETTE.

Adieu, Monſieur, je m'e[illegible]ais raporter à [illegible] Maîtreſſe que vous n'avez pas daigné me répondr[illegible]

LEANDRE.

Ah! Garde-t'en bien, Liſette: c'eſt qu'effectivement je ſuis ... dans un grand embarras. ... Je ne ſçai quel habit.. je pourrai prendre... car je t'avouerai bonnement... (*à part.*) J'enrage de bon cœur.

PASQUIN.

Allez, Mademoiſelle Liſette, je me charge de le déterminer. Dites à votre Maîtreſſe, ſans balancer, que Monſieur ſera prêt à l'heure indiquée.

LISETTE.

C'eſt aſſez. Que je ſerai ravie de voir l'Opéra! J'en mourois d'envie depuis long-tems. (*Elle ſort.*)

SCENE V.

LEANDRE, PASQUIN.

(*Ils ſe regardent ſans rien dire.*)

LEANDRE.

Miſérable! A quoi viens-tu de m'engager?

PASQUIN.

Il falloit bien répondre quelque choſe, puiſque vous ne répondiez rien.

LEANDRE.

Eh! Traître que tu es, ſuis-je en état de ſortir?

PASQUIN.

Ce n'eſt pas ma faute. Pourquoi vous preſſiez-vous ſi fort de vendre vos habits?

LEANDRE.

... en blâmer, dis-moi ? J'étois pressé ... mon pere, que j'ai réduit à la derniére ... ce.

PASQUIN.

Le motif est si louable, que je n'ai pas le mot à ... liquer.

LEANDRE.

Quel parti prendre ? Je vais rentrer dans le désespoir.

PASQUIN.

Mais, après tout, mon cher maître, est-ce que vous aimez si passionnément Isabelle ?

LEANDRE *d'un ton furieux.*

Si je l'aime, coquin ! Si je l'aime ! Cent fois plus que ma vie ; & ne crois pas que ce soit d'aujourd'hui : mais je me regardois comme indigne de lui plaire, & même de lui parler. Que la sagesse inspire de respect à ses plus grands ennemis ! Il faudra donc que je refuse une simple politesse à la personne du monde que j'honore le plus ? Non, je ne soutiendrai pas cette disgrace.

PASQUIN.

Ne vous désespérez pas : comme la Fleur est un insigne fripon, je l'ai empêché d'emporter vos malles.

LEANDRE.

Ah ! Me voilà sauvé.

PASQUIN.

Et je les ai vendues à un honnête homme qui vous en donne six mille francs, que vous toucherez cette après-dînée.

LEANDRE.

Et les as-tu livrées à cet homme-là ?

PASQUIN.

Il l'a bien fallu, mon cher maître.

LEANDRE.

Me voilà perdu.

PASQU[illegible]

Point du tout ; je vous répons de [illegible] ai mes rai[illegible]

LEANDRE.

Mais cette somme ne me donnera pas un [illegible] avant l'heure de l'Opéra.

PASQUIN.

Je n'y faisois pas réfléxion.

LEANDRE.

Serai-je toujours malheureux, & toujours par ma faute : Oh ! Pour le coup, il faut mourir.

PASQUIN.

Ne vous pressez pas, j'imagine une ressource : je m'en vais chercher cent pistoles sur votre somme, vous aurez de quoi payer l'Opéra.

LEANDRE.

En robe-de-chambre !

PASQUIN.

Doucement ; en laissant cinq mille francs à l'acheteur pour sa sûreté, je ne doute point qu'il ne me prête votre plus bel habit, que je vais vous raporter le plutôt que je pourrai, ou qu'il vous envera lui-même, s'il se défie de moi.

LEANDRE *l'embrassant.*

Tu es mon Ange tutelaire, tu me rapelles à la vie. Dépêche-toi, mon cher ami, dépêche-toi ; va, cours, vole, & m'habille.

PASQUIN.

Je vais devancer le vent.

LEANDRE.

Attens, Pasquin, attens.

PASQUIN.

Eh ! Morbleu, j'avois déja pris ma course ; pourquoi me retenez-vous ?

LEANDRE.

Nous sommes deux étourdis.

PASQUIN.

Cela pourroit bien être. Qu'avez-vous ? Tout-à-coup vous voilà pétrifié.

LEANDRE.

... réglé, je ne puis cesser d'être mal... moindre espoir qui me revient est ... dans l'instant par des obstacles désespérans.

PASQUIN.

Que voulez-vous dire ? Serez-vous toujours ingénieux à vous tourmenter ?

LEANDRE.

Eh ! Morbleu, il ne faut point de génie pour cela, il ne faut que de la mémoire.

PASQUIN.

Expliquez-vous donc.

LEANDRE.

Quand je serois cousu d'or, quand j'aurois mon plus riche habit, aurois-je la témérité de sortir ? Je suis guetté par vingt archers : ce n'est pas que je ne me fisse un plaisir de les affronter ; je me ferois fort d'en terrasser au moins une demi-douzaine, mais cela ne me sauveroit pas ; accablé par le nombre, il faudra que je céde enfin, n'étant soutenu par qui que ce soit. Pasquin, va me chercher deux de mes amis, améne-les avec toi.

PASQUIN.

Vous n'en avez que faire.

LEANDRE.

Pourquoi donc ?

PASQUIN.

Je ne vous quitterai point ; me comptez-vous pour rien ?

LEANDRE.

Vraiment oui.

PASQUIN.

Comment, ventrebleu ! Avez-vous oublié la maniére intrépide avec laquelle j'ai retiré vos diamans ?

LEANDRE.

C'est quelque chose, à la vérité ; mais cela ne suffit pas pour m'inspirer la confiance que tu veux que je prenne en toi.

PASQUIN *enfonçant*...

Vous verrez, morbleu, vous verrez... me... rai... corterai fiérement jusqu'à l'Opéra, ... pons aussi, pour ma part, de ma ... d'archers. Six & six font douze, ce me semble... gnez à cela les blessés; croyez-vous que le reste ose nous attendre?

LEANDRE.

Allons, je ne balance plus, mais tu m'étonnes furieusement.

PASQUIN.

Votre surprise offense ma valeur. Tout brave que je suis, cependant, je considére qu'un homme sage n'en vient à la force, qu'après avoir épuisé les ressources de la prudence. Il me prend envie de rendre visite aux quatre créanciers qui vous poursuivent, & de moyenner un accommodement avec eux: je me flatte que nous obtiendrons de ces fripons, qu'ils vous laissent libre jusqu'à demain.

LEANDRE.

Cela seroit ravissant; mais cela me paroît difficile.

PASQUIN.

Je m'en vais les disposer en votre faveur, & je vous rejoins dans une demi-heure.

LEANDRE.

Si tu réussis, il n'y a rien que je ne fasse pour toi.

PASQUIN.

Calmez-vous; je suis aussi bon négociateur que je suis brave.

LEANDRE.

Cours donc, mon cher ami, cours.

PASQUIN *sort en chantant.*

Je vole, je vole, je vole.



SCENE VI.

LEANDRE *ſeul.*

JE ne connoiſſois pas tout le mérite de ce garçon ; j'avois eu cent preuves de ſon zèle, il eſt vrai ; mais qu'il eût aſſez de valeur pour partager le péril avec moi, c'eſt ce que je n'aurois jamais ſoupçonné.

SCENE VII.

ISABELLE, LISETTE, LEANDRE.

ISABELLE.

SOrtons vîte, Liſette, ma couſine m'attend : il faut que nous allions la chercher, pour l'amener ici.

LISETTE.

Ah ! Ah ! Voici votre amant qui s'enfuit.

ISABELLE.

Léandre, un mot, s'il vous plaît.

LEANDRE *parlant de loin.*

De grace, permettez-moi de me retirer ; je ſuis honteux de paroître ainſi devant vous.

ISABELLE.

Vous avez raiſon : eſt-ce ainſi que vous vous préparez à m'accompagner ?

LEANDRE.

Oh ! Je m'habille fort proprement : il ne me faut qu'une demi-heure, au plus, & nous avons encore deux heures devant nous.

ISABELLE.

Mais, pourquoi ſi long-tems en robe-de-chambre ?

LEANDRE.

Pourquoi ? C'eſt que . . . Oh ! j'ai mes raiſons pour cela.

ISABELLE.

Quelles raiſons ? Etes-vous malade ?

LEANDRE.

Non, je me porte infiniment mieux, mais . . .

ISABELLE.

Achevez donc.

LEANDRE.

C'eſt que j'ai beaucoup écrit ce matin. Quand je ne ſuis point gêné par un habit, ma plume marche plus rapidement ; d'ailleurs, j'attens le retour de Paſquin que je viens d'envoyer en commiſſion.

ISABELLE.

Ne ſçauriez-vous vous habiller ſans lui ?

LEANDRE.

Non, cela n'eſt pas poſſible.

LISETTE.

Allez donc du moins vous mettre à votre toilette, il faut commencer par arranger votre tête.

LEANDRE.

J'y vais travailler. (*à Iſabelle.*) Permettez, Mademoiſelle, que j'aille y donner mes ſoins.

ISABELLE.

Vous ne pouvez mieux faire. Dépêchez-vous, je vous prie.

LEANDRE.

C'eſt un ordre que je ne puis trop-tôt éxécuter.

(*il s'en va.*)

SCENE VIII.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

HE bien, que dites-vous de ce petit homme-là? Il me semble que la robe de chambre ne le déguise pas trop.

ISABELLE.

Cela est vrai, mais il conserve un air mélancolique qui m'inquiéte encore.

LISETTE.

Qui vous inquiéte? dites-vous.

ISABELLE.

Oui, j'avoue qu'il me fait pitié.

LISETTE.

L'inquiétude & la pitié! L'amour n'est pas loin.

ISABELLE.

Tais-toi, folle. Voici le bon homme.

SCENE IX.

GERONTE, ISABELLE, LISETTE.

GERONTE.

HE bien, ma chére enfant, avez-vous trouvé quelque galant homme qui vous mene à l'Opéra?

LISETTE.

Oui, oui, nous en avons un à nos ordres, qui nous tiendra bonne compagnie.

GERONTE.

Mais il est bon que je sçache qui c'est.

ISABELLE.

C'est un gentilhomme très-aimable.

LISETTE.

Et très-aimé, qui plus est.

ISABELLE.

Taisez-vous, Lisette.

GERONTE.

Et comment nommez-vous cet aimable gentilhomme?

ISABELLE.

Il suffira, je croi, que je vous dise que c'est le fils de l'homme du monde à qui je dois le plus de reconnoissance & de respect.

LISETTE.

Vous ne pourrez jamais deviner qui c'est.

GERONTE.

Mon fils vous a promis de sortir avec vous?

ISABELLE.

Du moins il l'a promis à Lisette, qui l'en a prié de ma part.

GERONTE *à part.*

Ce fripon de Pasquin nous trahit, je l'avois bien prévu. (*haut.*) Et dites-moi, je vous prie, Lisette, mon fils, n'a-t'il point balancé sur cette proposition?

LISETTE.

Pardonnez-moi, vraiment: il m'eût renvoyée sans réponse, si Pasquin n'eût répondu pour lui.

GERONTE *à part.*

Pasquin est honnête homme.

LISETTE.

Je n'ai jamais vû un homme si embarrassé.

GERONTE.

Bon! J'en suis ravi.

ISABELLE.

Ravi, Monsieur! Pourquoi donc, s'il vous plaît?

GERONTE.

Il est inutile de vous le dire; suffit que j'ai raison.

ISABELLE.

Ah! Qu'entens-je? Je ne veux plus sortir avec

[illegible] di[illegible], Lisette, que je n'irai point à Eh M[illegible]

LISETTE.

Ma foi [illegible] crois que vous l'obligerez; car il m'a p[illegible] bien froid [illegible] votre propofition.

ISABELLE.

(b[illegible] à Lisette.) ([illegible] *Géronte.*)

[illegible] suis outrée. Vous riez, Monsieur.

GERONTE.

Vous ne riez pas, vous, & vos yeux s'enflam[illegible] [illegible]t de colére.

ISABELLE.

J'avoue que j'attendois plus de politesse de la part de Monsieur votre fils.

LISETTE.

Je me doutois bien que son procédé vous piqueroit, & c'est pourquoi je vous l'avois caché.

GERONTE *à Lisette.*

Pour aller à l'Opéra?

LISETTE.

Oui.

GERONTE.

Belle vocation pour le Couvent! Oh çà, ma fille, il faut vous calmer; je vous jure que mon fils n'est nullement coupable envers vous, & que je pourrois le justifier par de bonnes raisons.

ISABELLE.

Ayez la bonté de me les dire, je n'aurai pas de peine à lui pardonner.

GERONTE *en soûriant.*

Je commence à le croire. Je vous en dirai davantage une autre fois; quant à present, contentez-vous d'aprendre de moi que vous auriez tort d'être piquée contre lui.

ISABELLE.

Vous me l'assurez?

GERONTE.

Très-sérieusement.

ISABELLE.

Je vous crois, Monsieur, & j'en ... Isabelle

LISETTE.

... de la partie ...

Je gage que je devine. J'ai oui dire ... Lisimon que Léandre est accablé de ... ment poursuivi par ses créanciers. Le pa... ne homme! Il m'a tout l'air d'être attaqué d'... die qu'on apelle goutte consulaire.

GERONTE.

Ma foi, Lisette a deviné: il n'oseroit sortir, de peur d'être arrêté.

ISABELLE.

Et vous n'avez pas pitié de lui? Pouvez-vous le laisser, Monsieur, dans une situation si cruelle?

GERONTE.

Il ne l'a que trop méritée.

ISABELLE.

Il n'en est que trop puni. Vous l'aviez mis au désespoir: j'ose dire que sans moi vous n'auriez plus de fils. J'ai lû jusqu'au fond de son ame; il ne renonçoit à la vie, que parce qu'il croyoit que vous ne l'aimiez plus: votre haine & votre mépris lui percent le cœur. S'il a mérité votre indignation par sa conduite, son repentir sincére, j'ose vous l'attester, mérite que vous lui pardonniez, vous êtes trop bon pere, & il est trop bon fils, pour que vous puissiez plus long-tems lui refuser sa grace: je vous la demande à genoux, parce qu'il en est vraiment digne, & que tout concourt à vous le persuader.

GERONTE *attendri.*

Levez-vous, ma chére enfant: je voudrois que Lisimon fût ici.

ISABELLE.

Eh! Ne pouvez-vous pas être indulgent sans sa permission?

GERONTE.

Non. Ce diable d'homme enchaîne tous mes sentimens: d'ailleurs, nous avons pris des mesures que je ne puis rompre sans imprudence.

ISABELLE.

[illegible] acilement, [illegible] retom...

GERONTE.

[illegible] en'v[illegible]s de ma foibleſſe, & changeons de [illegible] croyez donc que mon fils vous aime.

ISABELLE.

Va, [illegible] s tort d'en douter après le ſacrifice qu'il [illegible]

GERONTE.

Achevez de m'ouvrir votre cœur.

LISETTE.

Allons, courage, Mademoiſelle.

GERONTE.

L'aimez-vous ?

ISABELLE.

Monſieur...

LISETTE.

Je répons oui pour ma maîtreſſe.

GERONTE.

Vous rougiſſez, & vous ne dites mot? C'eſt répondre comme je le veux. Mais êtes-vous aſſez perſuadée de ſon repentir, pour que vous oſaſſiez riſquer de l'épouſer ?

ISABELLE.

Si j'étois digne de cet honneur, je ne balancerois pas.

LISETTE.

Ni moi non plus.

ISABELLE.

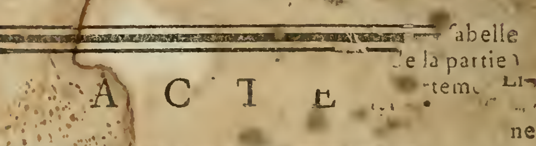
Mais la fortune m'a trop maltraitée...

GERONTE.

Ne déſeſpérons de rien ; je me flatte que le Ciel fera voir en vous, que ſa juſtice récompenſe tôt ou tard la ſageſſe & la vertu.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIMON, PASQUIN.

LISIMON.

HÉ bien, Monsieur, vous avez vû mon maître tête-à-tête, vous l'avez entretenu près d'une heure; n'êtes-vous pas persuadé maintenant de ma discrétion & de ma fidélité?

LISIMON.

Me voilà parfaitement convaincu que tu es un garçon d'honneur, & que bien loin de nous avoir décelés à ton maître, il n'a pas le moindre soupçon de ce que son pere a fait par mon moyen, pour le tirer de l'état affreux où ses dissipations l'avoient jetté. Je connois Léandre à fond; il est incapable de dissimuler, de se contraindre si long-tems; & j'ose dire que je suis trop pénétrant pour qu'il eût pû me tromper, s'il eût osé l'entreprendre. Il est dans une agitation, dans des inquiétudes, dans des allarmes qui m'ont pénétré, & qui perceroient le cœur de mon pauvre ami. Je n'y puis tenir moi-même; il est tems de délivrer ton maître d'un état si violent, & de le mettre en situation de nous prouver indubitablement que son repentir est sincére, & qu'il est devenu sage.

PASQUIN.

Tout franc, je n'en voudrois pas jurer; car je vais mettre son cœur à toutes les épreuves, & il succombe

[illegible] acilement, [illegible] uvre garçon. Si malheureuse-
[illegible] retombe, & s'il découvre jamais que de
[illegible] vous c'est moi qui lui aurai tendu le
[illegible] en'v [illegible] ez q[illegible] terminera.

LISIMON.

Va, je te promets sur [illegible] on honneur, que nous [illegible] en [illegible] ons en sûre[illegible] ne crains rien. Par où vas-[illegible] uter?

PASQUIN.

A[illegible] ur lui presenter le sauf-conduit de ses quatre per[illegible] teurs prétendus : je viens de le leur faire signer ; & comme il connoît très-bien leur écriture, il croira facilement qu'il est libre pendant le reste de cette journée.

LISIMON.

Où est-il, ce sauf-conduit ?

PASQUIN.

Le voici : je le crois en bonne forme, car c'est moi qui l'ai dicté.

LISIMON *rit en lisant.*

Voyons. (*après avoir lû tout bas.*) La piéce est plaisante, & conforme à ton génie.

PASQUIN.

L'aprouvez-vous ?

LISIMON.

Je la trouve un peu badine ; mais elle est d'un ton si naïf, que ton maître, qui n'est pas défiant, la regardera comme très-autentique.

PASQUIN.

Oh ! Je vous en répons : ainsi dès qu'il ne craindra plus de sortir, secondez-moi bien à propos.

LISIMON.

Cela me sera facile ; car nous entendrons tous vos discours sans que Léandre s'en aperçoive, pourvû que la scène se passe dans ce sallon.

PASQUIN.

Elle s'y passera, je vous le promets ; j'y attirerai mon maître insensiblement.

LISIMON.

Tant mieux. Géronte & moi, peut-être Isabelle aussi, ([illegible] il est bon, je crois, qu'il soit de la partie) nous n[illegible]endrons à l'en[illegible]e de cet apa[illegible] caché [illegible]e la portiére qui [illegible] nous perdions pas un mot de tout ce qui se dira, & ne nous montrerons dès qu'il e[illegible] tems.

PASQUIN.

Rien de mieux concerté. Vos sommes sont-e[illegible] prêtes?

PASQUIN.

Si prêtes, qu'elles paroîtront dès qu'il le faudra.

PASQUIN.

Vous direz au porteur qu'il entre par la grande porte du sallon, dès que j'éternuerai; ce sera le signal.

LISIMON.

Bon; je m'en vais l'instruire.

PASQUIN.

La Jonquille aportera l'habit quand vous le jugerez nécessaire.

LISIMON.

Laisse moi faire, mon garçon.

PASQUIN.

Oh ça, la comédie va commencer dans le moment, & sera très intéressante pour Isabelle: placez-la si bien, qu'elle n'en perde pas un mot.

LISIMON.

Tu pourras la suposer comme presente. Toi, fais si bien de ton côté, que Léandre s'explique à fond sur ce qui la regarde.

PASQUIN.

Reposez-vous sur mon adresse; je veux que vous lisiez tout jusqu'au fond de son cœur.

LISIMON.

Puissions-nous y voir ce que nous y souhaitons! Pour lui donner plus de liberté de se déveloper, ne manque pas de l'assurer que nous sommes dehors;

mon pere & moi, que nous fouperons en ville, & vous rentrerons fort tard.

PASQUIN.

Je n'y manquerai pas.

LISIMON.

Retire-toi promptement, de peur qu'il ne te furprenne avec moi.

PASQUIN.

Je rentre. Mais, à propos, avez-vous remis le porte-feuille de mon maître dans la poche de l'habit qu'on doit lui aporter ?

LISIMON.

Oui, mon enfant; il y trouvera des effets bien différens de ceux qu'il y avoit mis. Quelle fera fa furprife !

PASQUIN.

Nous finirons par cet incident; il fera décifif.

LISIMON.

Auffi l'attendrons-nous avec la derniére impatience. Au furplus, fois bien sûr, Pafquin, que nous te mettrons en état d'époufer Lifette.

PASQUIN.

Ah! Monfieur, après cette promeffe, je me tromperois moi-même pour vous fervir.

LISIMON.

Sors, & dépêche-toi.

SCENE II.

GERONTE, LISIMON,

LISIMON.

AVez-vous entendu ma fcène avec Pafquin ?

GERONTE.

D'un bout à l'autre. Nos affaires cheminent bien; mais le cœur me bat; je meurs de peur que mon fils

ne donne dans le piége : il lui eſt ſi bien tendu [illegible] me ſemble, qu'il ſera bienheureux s'il peut s'[illegible]ver. N'eſt-ce pas trop l'expoſer ?

LISIMON.

Pouvez-vous trop vous [illegible] d[illegible]ut prév[illegible]

GERONTE.

S'il ſuccombe à la tentatio[illegible] c'eſt un j[illegible] libertin de[illegible] mu perdu ſans reſſource.

LISIMON.

Hé bien, vous l'abandonn[illegible]ez ſans retour ?

GERONTE.

Quel ſeroit mon déſeſpoir ! Je l'aime aveuglément.

LISIMON.

C'eſt ce qui l'a gâté. Aimer trop un fils, & le lui faire trop ſentir, c'eſt faire cent fois pis pour lui que de le haïr & de le maltraiter.

GERONTE.

Je ne le vois que trop preſentement.

LISIMON.

N'en parlons plus : peut-être va-t'il nous convaincre que le mal n'eſt pas ſans reméde.

GERONTE.

Il me paroît que ce fripon de Paſquin nous ſert de bonne foi.

LISIMON.

Je vous en répons.

GERONTE.

C'eſt ce qui redouble mes alarmes.

LISIMON.

Les promeſſes que je lui ai faites l'enchaînent à nos intérêts ; & d'ailleurs, il eſt plus ſubtil que faux : c'eſt une eſpéce d'homme d'honneur.

GERONTE.

Qui m'a trompé mille fois.

LISIMON.

Oui, mais c'étoit pour ſervir votre fils : l'action eſt rectifiée par le motif ; d'ailleurs, il va vous ré-

Oh çà, mon cher ami, que ferons-nous, ...~i, en cas que le dénouement de cette in- ...ussi heureux que nous le souhaitons ?

Es-tu s...

LISETTE.

Il est de... ...rmet de suivre les mouvemens pas ...

LISIMON.

...ui, & je vous imiterai ; car j'aime votre fils ...me s'il étoit le mien : il sera d'autant plus sensi- ...e à vos bienfaits, ...u'il croit vous avoir ruiné.

GERONTE.

Graces au Ciel, il est bien trompé.

LISIMON.

Sans doute, & bien malgré vous.

GERONTE.

J'ai tort, mais je suis pere. Au reste, soyez sûr, mon cher Lisimon, que si, par l'événement, mon fils se rend indigne d'épouser l'aimable Isabelle, je prendrai soin de la pourvoir ailleurs, & que je me souviendrai jusqu'au dernier soupir, que je suis redevable à son généreux pere de mon éducation & de ma fortune.

LISIMON.

Et moi, lui suis-je moins redevable ? Ne m'a-t'il pas élevé & avancé comme vous ? Ainsi donc...

SCENE III.

PASQUIN, LISIMON, GERONTE.

PASQUIN *accourant.*

EH ! Vite, Messieurs, décampez, & allez prendre vos places.

GERONTE.

Viens, que je t'embrasse avant que tu commence.

PASQUIN.

Ma foi, je le mérite : car je vais tout s'[illegible] vertir.

GERONTE.

Peut-être nous désespérer. Qui [illegible] prévu la fin de tout ceci ? Que [illegible]-je si mon libertin de fils...

PASQUIN.

Il va paroître à l'instant ; détalez, vous dis-je.

SCENE IV.

PASQUIN *seul.*

ALlons, Monsieur Pasquin, déployez tout votre art pour amuser les Auditeurs ; mais, plus le dénouement aproche, & plus la frayeur me saisit. Si mon étourdi de maître, se trouvant en liberté, & roulant tout-à-coup sur l'or & l'argent, alloit s'aviser de prendre le mors aux dents, tout franc, j'aurois lieu de me repentir d'avoir trop bien joué mon rôle ; mais si je l'améne à résipiscence, quelle joie pour son pere, & quelle gloire pour moi ! Cette espérance m'encourage, & je vais manœuvrer hardiment. Voici notre jeune homme ; Dieu conduise la barque à bon port !.

SCENE V.

LEANDRE, PASQUIN.

LEANDRE.

JE te cherche, Pasquin : pourquoi me laisse-tu seul ?

PASQUIN.

Pour faire de l'exercice : ce sallon est spacieux ;

mon aiſe que dans votre chambre. Oh çà [illegible] ous en cauſant.

LEANDRE.

Es-tu ſûr que mon pere ne ſurviendra pas ?

PASQUIN.

Il eſt dehors avec [illegible]mon ; ils ne reviendront pas [illegible] minuit : nous avons nos coudées franches.

LEANDRE.

Aurai-je la liberté de ſortir à l'heure de l'Opéra ?

PASQUIN.

Soyez tranquille à cet égard.

LEANDRE.

Mais mon habit ne vient point.

PASQUIN.

Il viendra, je vous le promets ; rien ne preſſe encore.

LEANDRE.

D'accord ; mais, ſi j'étois habillé, nous monterions à l'apartement d'Iſabelle.

PASQUIN.

Quand vous ſeriez vêtu comme un Prince, je vous garantis qu'elle ne vous recevroit pas : vous êtes trop aimable & trop libertin pour être un homme ſans conſéquence.

LEANDRE.

Je voudrois l'être pour Iſabelle, je la reſpecte autant que je l'aime.

PASQUIN.

Nage toujours, diroit-elle en vous fermant la porte au nez. Vous ſçavez de quel bois elle ſe chauffe, & je vous garantis que Liſette n'eſt pas plus polie : elles ſont bien nées l'une pour l'autre. Ma foi, mon très-cher patron, voilà de quoi faire deux honnêtes femmes.

LEANDRE.

Si jamais Liſette eſt la tienne, il faudra qu'elle aille bien droit.

PASQUIN.

Franchement, je n'aimerois pas [illegible] pris gauche.

LEANDRE.

Ah ! Que tu seras défiant !

PASQUIN.

C'est que j'ai de l'expérience. Un [illegible] connoît le danger, craint quand il s'embarque.

LEANDRE.

Oui ; mais il faut qu'il prenne patience quand il est embarqué : c'est ce que tu feras, comme tant d'autres.

PASQUIN.

Ah ! Vous tirez déja sur moi !

LEANDRE.

Dépêche-toi de te marier, je serai curieux de voir ta contenance.

PASQUIN.

Eh ! Nous verrons quelle sera la vôtre.

LEANDRE.

La mienne sera toujours bonne, car je ne me marierai jamais.

PASQUIN.

Jamais ! Vous adorez Isabelle, dites-vous à tout moment.

LEANDRE.

C'est parce que je l'adore, que je ne veux pas l'épouser.

PASQUIN.

Belle preuve d'amour !

LEANDRE.

La plus belle que je puisse lui donner. Quoi ! j'aurois l'inhumanité de la rendre malheureuse pour satisfaire ma passion ? Je l'aime à la fureur, je te l'avoue, mais je l'aime en honnête homme. Ne seroit-elle pas bien lottie ? Moi ruiné, elle sans bien, sans espérance d'en avoir. Hélas ! Que deviendrons-nous ? Pourrois-je la dédommager, par la

C Q ..xtrême misère où je la plon-
mon mille fois, que d'être l'auteur
... Oh çà ... j'aime encore mieux la voir
dans ... couvent que de la faire périr dans le monde.

PASQUIN.

... vez quelques ressources : vos débi-
Voyons. ... être bien-tôt ...

LEANDRE.

Quand ils me payeroient tout ce qu'ils me doivent, ce que je n'ose encore espérer, cela suffiroit-il pour me marier, dis-moi ? Ne suis-je pas moi-même accablé de dettes ? Pourrois-je vivre heureux, pendant que je ferois souffrir mes créanciers qui m'accableroient de reproches & de poursuites ? N'ai-je pas mis mon pere hors d'état de me tirer de mon affreuse situation ? Ah ! Réfléxion cruelle ! Du meilleur pere qui soit au monde, j'ai fait le pere le plus malheureux : non, je ne me le pardonnerai jamais, jamais.

PASQUIN.

Vous pleurez, je crois ?

LEANDRE.

Oui, je pleure, & je n'en rougis pas.

PASQUIN.

Cela est remarquable. (*feignant de tousser.*) Hem, hem, hem.

LEANDRE.

Je pleure de douleur & de rage : la douleur de mon pere m'attendrit, & je suis enragé contre moi. Je te jure que si j'aimois moins Isabelle, je ne voudrois plus vivre.

PASQUIN *après avoir encore toussé.*

Notre affaire débute bien.

LEANDRE.

Quelle affaire ?

PASQUIN.

L'affaire de votre repentir.

LEAN[illegible]

A quoi sert mon repentir [illegible] tard ? J'ai trop fait de fautes [illegible] parer.

PASQUIN.

Ayez bon courage : Mon[illegible]ur v[illegible]e pere [illegible] peut-être pas si obéré qu'il [illegible] vous le faire croire.

LEA[illegible]DRE.

Ah ! Pasquin, je le conno[illegible] mieux que toi. Tout irrité qu'il est de mes désordres, tout indigne que je suis de sa tendresse ; je suis sûr encore que s'il pouvoit me soulager, il feroit pour moi les derniers efforts : j'ai cent fois éprouvé ses bontés, & j'en ai toujours abusé. Tiens, Pasquin, écoute ce que je te vais dire : je voudrois pouvoir être assez heureux pour rétablir la fortune de mon pere, & mourir de joie dans le moment.

PASQUIN *après avoir toussé plus fort.*

Nota benè.

LÉANDRE.

Que veux-tu dire avec ton *Nota benè* ?

PASQUIN.

Je me dis à moi-même que vous tenez des discours qui mériteroient d'être gravés en lettres d'or. Sçavez-vous bien, Monsieur, que vous me faites pleurer aussi ? Ma foi, dans le fond, vous êtes le meilleur enfant que j'aie jamais vû. Venez, que je vous embrasse : vous méritiez bien que je vous misse en liberté.

LEANDRE.

Tu espéres donc un heureux succès de ta négociation ?

PASQUIN.

Je fais plus qu'espérer, elle a parfaitement réussi.

LEANDRE.

Ah ! Puis-je m'en flatter ?

PASQUIN.

En voici la preuve : lisez, & réjouissez-vous.

C O M N D R E.

mon papier ?

P A S Q U I N.

Oh çà [illegible] conduit de vos persécuteurs : je les ai bien harangués qu'ils ont fait tout ce que j'ai voulu.

L É A N D R E.

Voyons.

(Il lit.)

Nous soussignés notables & honorables bourgeois & marchands des villes, cité, université, fauxbourgs & banlieue de Paris : A tous archers présens & à venir : SALUT. *Sçavoir faisons, que nous avons permis & permettons au sieur Léandre de Brillanville notre débiteur, dûement & quadruplement sentencié par corps, à notre très-humble & très-intéressante requisition & poursuite, de sortir librement, sans trouble, défiance & frayeur, pendant le cours, reste & durée de la presente après-dînée, pour se transporter ou faire transporter jusqu'à l'Opéra, & d'icelui revenir chez lui directement par le plus court chemin, sanx s'écarter par voies suspectes, obliques & rues détournées, avec les personnes de tout âge, sexe & condition, qui l'accompagneront, ou qu'il accompagnera, laissant le choix de l'un ou de l'autre à sa prudence & discrétion : & vous prions, & néanmoins enjoignons très-expressément, de n'aporter empêchement quelconques au passage dudit sieur, soit en allant audit Opéra, soit à son retour ; ains, au contraire, lui prêter toute aide & assistance en cas de besoin requis & urgent : & nous avons tous quatre signé de nos mains propres, pour servir ce que de raison audit sieur sentencié. Fait à Paris, avant ou après midi, ne sçachant l'heure précise.*

TISON, DORÉ, COURTAUT, CROQUET.

Le présent écrit à valoir jusqu'à dix heures du soir.

P A S Q U I N.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

LEANDRE.

Puis-je me fier à un pareil [illegible] du plo[illegible] [illegible] fanterie. [illegible] pouvoir [illegible]

PASQUIN.

Point du tout. Ne reconnoissez [illegible] pas les signatures ? [illegible]

LEAN[illegible] [illegible]ous le

Oui, je les reconnois, mais le style...

PASQUIN.

C'est celui de Monsieur Croquet, qui a cru [illegible] une piéce d'éloquence, & qui n'y entend pas plus de finesse que les trois autres qui l'ont signée. Croyez-vous que je voulusse vous exposer pour me divertir, moi qui exposerois ma vie pour vous sauver ?

LEANDRE.

Je ne puis repliquer à cela ; mais, malgré l'énergie de cette belle piéce, il falloit prévenir les archers.

PASQUIN.

C'est ce que nous avons fait, en leur donnant le double du sauf-conduit. Je n'ai rien omis pour votre sûreté.

LEANDRE.

Viens que je t'embrasse aussi ; tu es la perle des valets.

PASQUIN.

Sans vanité, vous me rendez justice. J'aime qu'on me sauve la peine de me louer moi-même.

LEANDRE.

Enfin donc, grace à tes soins, je respire ; mais je crains encore que mes créanciers ne cherchent à me surprendre.

PASQUIN.

Me croyez-vous assez sot pour donner dans un panneau ? Je répons de leur bonne-foi corps pour corps. Au pis aller, ne m'avez-vous pas pour second ? Et quel second ! Je suis presque fâché de

LE[illegible] je meurs d'envie de jouer
est-[illegible]lle joie

[illegible]ANDRE.

[illegible] tu deviens brave jusqu'à la témérité ! [illegible] t'ai-je connu plutôt ? Nous aurions [illegible] de beau[illegible]

[illegible]UIN.

Ah ! Je vous en répons. (*Il touffe plusieurs fois.*)

LEANDRE.

Qu'as-tu donc ?

PASQUIN.

Je me suis enrhumé à courir pour vous.
(*Il éternue deux ou trois fois.*)

LEANDRE.

Diable ! Ton rhume est violent.

PASQUIN.

C'est que j'ai furieusement sué pour vous trouver des espéces. (*Il éternue encore.*)

LEANDRE.

Oh! Finis donc.

PASQUIN *parlant fort haut.*

Je ne finirai point que je ne voie de l'argent. Ah ! Voici le porteur, mon rhume se passe.

SCENE VI.

UN PORTEUR, LEANDRE, PASQUIN.

LE PORTEUR.

QUe la peste étouffe celui qui m'a chargé comme un mulet, & m'a fait traverser tout Paris avec ce fardeau ! Messieurs, soulagez-moi par charité, je n'en puis plus.

LEANDRE.

Que m'aporte-tu là, mon ami ?

LE PORTEUR.

De l'argent qui pése comme du plomb.

LEANDRE.

Eſt-ce pour moi ?

LE PORTEUR.

Pour qui donc ? N'êtes-vous pas Monſieur Leandre ?

LEANDRE.

Moi-même.

LE PORTEUR.

Vous êtes le bien trouvé.

LEANDRE.

Et toi le bien venu. Et qui eſt-ce qui t'envoie ici ?

LE PORTEUR.

Un diable d'homme qui demeure au bout du monde, & qui m'envoie à l'autre bout. N'eſt-ce pas là votre adreſſe ?

LEANDRE.

Juſtement. Connois-tu le galant homme qui me fait une ſi belle remiſe ?

PASQUIN.

C'eſt un de mes bons amis, que j'ai rencontré dans ma courſe, & à qui j'ai montré vos billets. Vraiment, m'a-t'il dit, après les avoir éxaminés, voilà de bons effets, Monſieur Paſquin ! C'eſt de l'or en barre. Si vous voulez me les confier, mon cher ami, je me charge de vous envoyer la ſomme entiére dans une heure d'ici, avec les ſix mille livres pour les habits de votre maître. Comme cet ami dont je vous parle eſt la probité même, je me ſuis fait un plaiſir d'accepter ſon offre, & ſur le champ je lui ai remis votre papier, qu'il a trouvé le ſecret de changer en argent comptant.

LEANDRE.

C'eſt donc le même ami à qui tu as vendu mes malles ?

PASQUIN.

Oui, & qui m'en a donné deux mille francs de plus que ce que vous en vouliez.

LEANDRE.

...eft-... elle joie ! Voilà un ami comme on n'en ...

PASQUIN.

...mérité ! Car au monde pervers, il n'y a plus que moi ...e de beau ... lui comparer.

LEANDRE.

Ah ! Je vous en répon... Pafquin. Comment pour-... je ... noître les fervices que tu me ...s ?

LE PORTEUR.

Mes bons Meffieurs, pendant que vous jafez à votre aife, je créve fous le fardeau.

PASQUIN.

Aidez-moi à foulager ce pauvre diable.

LEANDRE.

Oh, volontiers. Tiens, voilà de quoi boire.

LE PORTEUR.

Adieu, Meffieurs ; vous m'avez rendu plus leger qu'une plume, & je m'en retourne en fautant.

SCENE VII.

LEANDRE, PASQUIN.

PASQUIN.

COmptons le nombre des facs. Un, deux, trois, quatre, cinq & fix : voilà pour vos habits. En voici douze autres, & un petit de cinq cens francs, pour vos billets.

LEANDRE.

Ah, ciel ! Que d'argent comptant tout d'un coup ! Que de bonheur tout à la fois ! A la fin, la fortune s'eft donc laffée de me perfécuter ?

PASQUIN.

Voyons un peu quelques-unes de ces efpéces.

Ouvrez un sac & moi l'autre. [illegible] E U R.

les ! Elles sont toutes neuves [illegible] du plo[illegible] vie[illegible] mieux que ces vieilles antiqua[illegible] E. pouvoir [illegible] de cas : voilà de quoi je voudro[illegible] cabinet. [illegible] U. . . pas les fi-

L E A N D [illegible]

Et voilà de quoi mener [illegible] ous lois. [illegible] R. E.

P A S Q U I

Oui, morbleu, divertissons-nous. [illegible] chére & grand feu, sans compter les menus plaisirs. Il faut dépenser tout cela noblement, pour nous dédommager de nos chagrins. Avec quelques petites sommes à compte, nous apaiserons vos créanciers, & nous mangerons le reste en liberté : n'est-il pas vrai, mon cher Crésus ?

L E A N D R E.

Ce sont donc là les conseils que tu me donnes ?

P A S Q U I N.

Ne sont-ils pas de votre goût ?

L E A N D R E.

Parbleu, tu m'as bien trompé ? Je te croyois un honnête garçon, & tu n'es qu'un séducteur.

P A S Q U I N.

En quoi donc ?

L E A N D R E.

Au lieu de m'aider à me tirer du bourbier, tu veux m'y replonger, misérable !

P A S Q U I N.

Je croyois vous faire ma cour.

L E A N D R E.

Ta cour, infâme ! Aprens que mes malheurs m'ont instruit, qu'ils ont réhabilité ma raison, & qu'elle a maintenant assez de force sur moi pour me faire détester, & ma vie passée, & tes conseils empoisonneurs.

P A S Q U I N.

Mais, parlez-vous sérieusement ?

... est-... elle joie !

LEANDRE.

... je t'en donne la preuve. Si je ... le fa... ...vable, je te chasserois tout-à-... mérité ! ... de beau...

...N *toussant bien fort.*

Ah ! Je vous..., mon ch... ...e reprend. Puisque vous ... votre exemple ; nous ... deux petits hermites : en attendant, portons ces espéces dans votre apartement, vous en disposerez selon votre morale.

LEANDRE.

Rapelle le porteur, il n'est pas loin.

PASQUIN.

Le porteur ! Où voulez-vous donc transporter ces sacs ?

LEANDRE.

Je veux les faire monter à l'apartement de mon pere, afin qu'il les y trouve à son retour ; c'est la moindre restitution que je puisse lui faire : nous y joindrons cet écrin, dont il pourra faire encore une bonne somme : ce petit secours, au moins, le soutiendra quelque-tems.

PASQUIN.

Fort bien ; mais, vous & moi, de quoi vivrons-nous ?

LEANDRE.

Des restes de sa table, s'il refuse de m'y apeller.

PASQUIN.

Eh, comment apaiserez-vous ces quatre créanciers qui vous ont fait condamner par corps ? Vous n'oserez passer le pas de la porte.

LEANDRE.

Eh bien, je garderai la chambre, & me jetterai dans la lecture ; c'est la consolation des malheureux.

PASQUIN.

C'est bien dit, nous lirons des romans. Ma foi, je suis émerveillé. (*Il éternue d'une grande force.*)

LEANDRE.

Encore ?

PASQ[illegible]

C'eſt votre morale qui [illegible] pouvoir [illegible]

LEAND[illegible]

Quelqu'un vient ; vois qu[illegible] pas les ſi[illegible] mon pere ?

PASQ[illegible]

Eh, non, non : revenez [illegible]e...

SCENE VIII.

LAJONQUILLE, LEANDRE, PASQUIN.

PASQUIN.

Que veux-tu, mon enfant ?

LAJONQUILLE.

C'eſt un habit que j'aporte à Monſieur.

LEANDRE.

Et où l'as-tu pris ?

LAJONQUILLE.

Je ne l'ai pris nulle part, on vient de me le donner pour vous le remettre.

LEANDRE.

Et qui ?

LAJONQUILLE.

C'eſt un homme qui s'apelle... Ma foi, je ne m'en ſouviens plus.

PASQUIN.

Ne voyez-vous pas que c'eſt mon ami qui vous le renvoie, comme nous en étions convenus lui & moi ? Voilà ce qui s'apelle une galanterie.

LEANDRE.

Je t'en ai toute l'obligation.

PASQUIN.

Vous m'en avez bien d'autres que vous ne ſçavez pas. Allons, mettez vîte cet habit.

[illegible] eft-[illegible]lle joi[illegible] ! [illegible] N D R E.

[illegible] à mon bonheur.

[illegible] le fa[illegible] P [illegible] S Q U I N.

mérité ! [illegible] vrai que vous ne penfez. Va-
f[illegible] de beau [illegible]

Ah ! Je vous [illegible]

je [illegible] s ? [illegible] uant

L [illegible] N E I X.

LÉANDRE, PASQUIN.

LEANDRE *en s'habillant.*

JE vais donc vous obéïr, ma chére Ifabelle ; & c'eft en effet pour moi, je vous jure, le comble de la félicité. Mais qu'eft-ce que je fens dans ma poche?

PASQUIN *en foûriant.*

Voyez, voyez ce que c'eft.

LEANDRE.

Mon porte-feuille ! Comment fe trouve-t'il ici?

PASQUIN.

C'eft que vous l'y aviez mis.

LÉANDRE.

Oui, je m'en fouviens. Parbleu, je fuis un grand étourdi !

PASQUIN.

Cela eft vrai, cela eft vrai. Si quelqu'un l'a ouvert, il aura vû de belles fentences.

LEANDRE *ouvrant le porte-feuille.*

Il faut que je jette toutes ces lettres au feu.

PASQUIN.

Ah ! C'eft dommage : avant que de faire cette éxécution, relifez-les encore une petite fois.

LEANDRE.

Ciel ! Que vois-je ? Ce ne font pas là des lettres ; Quittance de Monfieur Doré, quittance de Monfieur Tifon, quittance de Monfieur Courtaut, quittance de Monfieur Croquet : en effet, elles font

écrites & signées de leurs [illegible]
En voici d'autres, en aus[illegible]
mes créanciers sans excep[illegible]
Est-ce une vérité? Mon [illegible] N'est-ce point
donc si je dors ou si je [illegible]

[illegible] qui [illegible]

Si vous dor[illegible] RE[illegible]
mêmes choses que vous, de [illegible] juer ma re-

L E A N D [illegible] au-dessus de mes

Grand Dieu, quel prodige. [illegible] qui [illegible]is-je rede-
vable d'une familiarité si excessive !

P A S Q U I N.

A celui qui a payé vos habits.

L E A N D R E.

Eh! nomme-le-moi donc, que j'aille me jet-
ter à ses pieds.

P A S Q U I N.

Il se nomme...

L E A N D R E.

Hé bien?

P A S Q U I N.

Monsieur...

L E A N D R E.

Monsieur qui?

P A S Q U I N.

Connoissez-vous un Monsieur de par le monde,
qui s'apelle...

L E A N D R E.

Comment?

P A S Q U I N.

Monsieur Géronte.

L E A N D R E.

Mon pere?

P A S Q U I N *chantant.*

C'est lui-même.

L E A N D R E.

Ah! Je le reconnois. Ma surprise... ma joie...
ma confusion... Soutiens-moi, Pasquin... je suc-
combe.

PASQUIN.

...mettr... com... s'évanouit. Eh vite, Mes-
... che, & venez à notre aide.

Vous dites plus vr...
... la Jonq...

SCENE X.

Quelle ...

GERONTE, LISIMON, LEANDRE, PASQUIN.

Pour celle-là ...

GERONTE *accourant avec Lisimon.*

O Ciel ! En quel état vois-je mon fils !

PASQUIN.

Hélas ! Vous l'avez tué en le ressuscitant.

LISIMON.

Léandre, regardez votre pere, le voici qui vous aime plus que jamais.

LEANDRE *ouvrant les yeux.*

Ah ! Mon pere, vous m'accablez.

GERONTE.

Non, mon fils, je ne fais que ce que doit faire un bon pere.

LEANDRE *se jettant aux pieds de son pere.*

J'en suis indigne.

GERONTE.

Vous ne l'êtes plus, tout est réparé : embrassez-moi.

LEANDRE *se levant, aidé de Pasquin.*

L'excès de vos bontés me couvre de honte ; vous me pardonnez, mais je ne me pardonne pas.

GERONTE.

Que le passé soit oublié pour toujours ; ne songeons qu'à jouir d'un avenir délicieux.

PASQUIN.

Hé bien, Messieurs, vous ai-je bien servis ?

LISIMON.

A ravir : on ne peut trop payer ton zèle & ta dextérité.

LEANDRE...

Aimable fripon, en m... oblige ! Tu agissois de co... E... puis plus douter. ... N'est-ce point ...

PASQUIN ...

Tenez, c'est Monsieur qui ...

LEANDRE ...

Je n'entréprens point ... quer ma reconnoissance, v... bontés ... -dessus de mes forces.

LISIMON *l'embrassant.*

J'en suis trop payé par la joye que vous me causez : je comptois sur votre bon cœur, & je ne me suis pas trompé.

GERONTE *à Léandre.*

Vous voyez en Lisimon le modèle des vrais amis : nous lui dévrons, vous & moi, tout le bonheur de notre vie. Mais, mon fils, si vous voulez que je sois parfaitement heureux, il faut que vous preniez le parti de vous marier : j'ai fait pour vous un choix qui vous convient ; c'est le choix de votre cœur, je n'en puis plus douter.

LEANDRE.

Eh ! Mon pere, je vous ai ruiné ; Isabelle n'a pas plus de fortune que moi, je la rendrois malheureuse.

LISIMON.

Hébien, il faut vous donner une épouse qui vous aporte quinze mille livres de rente : votre pere & moi, nous l'avons trouvée.

GERONTE.

Et je veux que vous l'acceptiez de notre main.

LEANDRE.

Je vous obéirai, mais je n'y survivrai pas : je ne puis vivre qu'avec Isabelle.

GERONTE.

Et c'est Isabelle que vous épouserez.

LEANDRE.

[illegible] mettr[illegible] com[illegible]

PAS[illegible]MON.

Vous dites plus vr[illegible] [ch]arge de fournir sa dot ; les [illegible] la Jonq[illegible], [illegible] [s]prêts.

[LE]ANDRE.

Quelle [illegible]

[PAS]QUIN.

Pour celle-là [illegible] m'y atte[ndo]is pas.

GE[RO]NTE *à Léandre.*

Et j'ai la même somme dans mon cabinet, qui jointe aux cent mille écus de mon ami, vous formera dix mille écus de rente.

PASQUIN *à Léandre.*

Avec cela, vous pourrez vivoter.

LEANDRE *avec transport.*

Oh ! Pour le coup, il faut mourir de joie, & que ce soit à vos genoux, mon cher pere.

GERONTE *le relevant.*

Soyez homme, mon fils, & soutenez votre bonheur.

PASQUIN *embrassant Léandre.*

Bon courage, mon cher maître, nous ne craindrons plus les archers, vous avez un bon sauf-conduit.

(*Géronte & Lisimon éclatent de rire.*)

LEANDRE *à Pasquin.*

Ah ! Traître que tu m'as bien joué ! Je ne m'étonne plus de ta valeur.

PASQUIN.

Loin du péril elle est brillante.

LEANDRE.

Cependant tu avois fait merveille avec Monsieur Salomon.

LISIMON.

Pas un mot de vrai dans le recit qu'il vous a fait ; c'est moi qui ai retiré les diamans.

LEANDRE.

Il faut avouer que je suis une grande dupe.

PASQUIN.

l'imagination ...

LEANDRE prenant ... RE.

Si j'éto... moins heureux, j... N'est-ce point

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, LISETTE, GERONTE, LISIMON, LEANDRE, PASQUIN.

GERONTE *d'un ton haut.*

Entrez, ma fille, aprochez.

LEANDRE.

Comment, elle écoutoit aussi?

LISETTE.

Oh vraiment oui; nous écoutions, & nous n'avons pas lieu de nous en repentir.

LISIMON.

Je les avois bien placées.

LEANDRE.

Je suis bienheureux de n'avoir pas lâché quelque impertinence.

GERONTE *à Isabelle.*

Vous voilà convaincue que mon fils vous aime, & vous ne m'avez point caché que vous l'aimez; il mérite le don de votre foi, & que vous acceptiez la sienne. Allons, mes chers enfans, confiez-moi vos mains, afin que j'en dispose en cet heureux moment. Ma belle, voilà votre époux: j'espére maintenant que vous vivrez ensemble aussi heureusement que je le desire.

LEANDRE *à Isabelle.*

Acceptez-vous ma main sans répugnance?

ISABELLE *en soûriant.*

Vous voyez que je ne balance pas.

GERONTE.

[illegible] L F A [illegible] D I E.

[illegible] mett[illegible] om[illegible] N T [illegible]

P A S [illegible] Q U I N.

Vous dites plus vr[illegible] [illegible] la Jonq, Q[illegible]

[illegible] A N N T E.

Quelle [illegible] [illegible]urner de sa vocation?

[illegible] O U I [illegible]

C'es[illegible] dire, [illegible] vocatio[illegible] pour moi.

G[illegible] O N[illegible] E.

Que dit-elle à cela?

L I S E T T E.

Pas le mot.

G E R O N T E.

C'est tout dire. Cela supofé, je donne mille écus à Pasquin.

L I S I M O N.

Et moi autant. Je vous imite fidèlement, comme vous voyez.

I S A B E L L E.

Permettez-vous, Messieurs, que je donne à Lisette la succession de ma tante?

L I S I M O N.

Rien n'est mieux pensé.

G E R O N T E.

Je ratifie la cession.

L I S E T T E.

Et je l'accepte.

G E R O N T E.

Pour aller au Couvent?

L I S E T T E.

Si Monsieur Pasquin veut m'y conduire . . .

P A S Q U I N.

Donne la main, friponne, je vais te conduire chez le Notaire.

G E R O N T E.

N'en prens pas la peine; le mien va venir tout-à-l'heure; & nous lui dicterons deux contrats.

PASQUIN. ... l'imagination ...

Lisette, ... PRENANT ... RE.

deux. ... moins heureux, ... N'est-ce point

Je vous ch... ...rie
tion assez bril... ...

GERDERE...

Point de remercimen... ...er me ...mé de trouver un fils digne de ma tendresse. ...ongez tous qu'à partager ma joie.

Fin du Tome huitiéme.

C O M
L F A D I E.
mettr com N T
P A S
vous dites plus vr Q U I N.
la Jonq, Q
A N N T E.
urner de sa voca
Quelle Q U I
vocatic

